BIOGRAPHIE

DES

HOMMES CÉLÈBRES

DU DÉPARTEMENT DU LOT,

PAR J.—B. VIDAILLET,

ANCIEN PROFESSEUR DE BELLES-LETTRES ATTACHÉ A LA MAISON DU ROI, DOCTEUR EN MÉDECINE, etc.

A GOURDON,
De l'Imprimerie d'Aug.e LESCURE, rue du Majou.

théâtre de ses talens et de son zèle. Rendu
;e de Cahors, il réfléchit sur cette Ecole tout
nt brille le génie inspiré par une belle âme.
pa fructueusement les charges les plus éle-
péra les plus savantes améliorations, et traça
ı des divers objets de l'enseignement qui y flo-
ıns un écrit que le ministère crut devoir re-
der à l'attention publique par l'honneur de
age.

ée des antiques recueils de livres précédem-
es dans les cloîtres du département devenus dé-
bibliothèque de Cahors fut d'abord purement
que. Au commencement de la révolution, elle
t plutôt le ténébreux moyen âge que l'ère bril-
dix-huitième siècle. Aristote, depuis si long-
épouillé du sceptre des intelligences en Eu-
gnait avec empire dans cette enceinte; et sur
ıs poudreux de la collection scientifique sem-
re empreint cet arrêt foudroyant de la vieille
«*Magister Dixit*». Un voyage de Rouziés à
le, et ses éloquentes remontrances auprès des
ies du pouvoir suffirent pour enrichir notre
ue de tous les chefs-d'œuvre modernes.

t les temps difficiles de l'anarchie française,
plusieurs autres missions d'un intérêt public,
plit avec le succès qu'entraîne toujours le ta-
au patriotisme.

: quitté l'enseignement vers le commencement
:, il choisit pour retraite une terre qu'il pos-
ans la fertile et riante vallée de Cabessut.

A Mr Ambroise Tardieu,
en signe d'admiration pour
le talent !

Vidaillet D. m.

28397
hist. 8-S p. 3050
a hist. 6 bis p. 4384

1re LIVRAISON

Vidailler
(J. B.)

BIOGRAPHIE

DES

HOMMES CÉLÈBRES

DU

DÉPARTEMENT DU LOT.

BIOGRAPHIE

DES

HOMMES CÉLÈBRES

DU DÉPARTEMENT DU LOT,

OU

GALERIE HISTORIQUE

DES PERSONNAGES MÉMORABLES AUXQUELS CE DÉPARTEMENT A DONNÉ LE JOUR DEPUIS LA CONQUÊTE DES GAULES JUSQUES A L'ANNÉE 1827 ;

OUVRAGE AUQUEL SERVIRA D'INTRODUCTION UNE HISTOIRE ABRÉGÉE DU QUERCI,

PAR J.-B. VIDAILLET, DOCTEUR EN MÉDECINE.

A GOURDON,
De l'Imprimerie d'Aug.e LESCURE, rue du Majou.

1827.

A MONSIEUR LE MARQUIS

DE ST.-FÉLIX-DE-MAUREMONT,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR ET DE L'ORDRE SOUVERAIN DE SAINT-JEAN-DE-JÉRÉSALEM, PRÉFET DU DÉPARTEMENT DU LOT.

MONSIEUR LE MARQUIS,

Si le désir d'être utile à un Département qui se félicitera toujours de votre direction si sage et si éclairée, est un titre assez puissant pour mériter l'honneur de voir votre nom placé à la tête de cet Ouvrage, ma conscience me rend le témoignage que j'en étais digne. En sollicitant un privilège si flatteur j'avais à craindre le goût du critique savant et du littérateur habile;

mais j'avais compté sur l'indulgence de l'Administrateur enclin à favoriser tous les moyens de prospérité du pays dont j'ai voulu faire connaître les illustrations. J'étais assuré que les formes de ce travail, et les principes qui ont présidé à sa rédaction trouveraient grâce aux yeux du philosophe ami de l'autel, du trône et des libertés publiques. J'avais pensé, d'ailleurs, que son suffrage serait un sûr-garant de l'approbation du goût et du talent pour un Ouvrage qui aura du moins l'avantage de paraître sous les auspices les plus propres à faire autorité quand il s'agit d'Hommes célèbres.

Je suis, avec un profond respect,

MONSIEUR LE MARQUIS,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VIDAILLET.

PRÉFACE.

Avant la découverte de l'immortel Colomb, le sauvage Péruvien vivait pauvre sur des mines d'or, et foulait aux pieds, sans le savoir, les richesses de deux mondes. Nous serait-il permis d'adresser à nos Compatriotes le même reproche d'ignorance, non sur des trésors matériels que leur sol n'enferme pas, mais quant aux richesses morales qu'il a vû naître! Nous le demandons à la plupart d'entre eux; soupçonnent-ils que leur petite Province a donné le jour à plusieurs centaines de personnages historiques, dont quelques-uns n'eussent pas déparé les beaux jours de Rome et d'Athènes! Savent-ils que, soit pour le nombre, soit pour la grandeur de ces illustrations, des royaumes entiers le cèdent à un

simple département français! Parmi ce pompeux amas d'ancètres mémorables à peine ont-ils retenu quelques noms dont la gloire européenne se rattache, non seulement à celle de la Nation, mais à celle de l'humanité même. Où chercher la cause d'une ignorance aussi singulière? Nous la trouvons dans le mode général d'éducation adopté dès long-temps au milieu de nous.

Avant la fixation de sa langue, l'institution de sa philosophie, et la création de ses sciences, la France qui sortait, avec le reste de l'Europe, de cette nuit de mille ans, qu'on appelle moyen âge, fut obligée, pour retrouver la lumière, de rétrograder jusqu'aux siècles d'Auguste, d'Alexandre et de Périclès. Elle courut évoquer ces morts immortels dont les ombres négligées peuplaient les ruines de l'Italie et de la Grèce; et c'est au flambeau de leur antique génie qu'elle entreprît d'éclairer ses générations naissantes. Bientôt sur son territoire s'élevèrent une foule de temples dédiés à ces nouveaux Dieux, objets d'un nouveau culte. Virgile et Cicéron, Démosthène, Platon et Aristote s'y virent dresser les premiers autels, et y reçurent les principaux hommages. Une multitude d'adorateurs les invoquèrent, et leurs œuvres, religieusement méditées, devinrent pour l'Europe studieuse les oracles du goût, et le code du vrai savoir. Tout s'empressa de se former sur ces divins modèles. De là une irrésistible tendance à se reporter aux anciens âges, à vivre par la pensée avec les hommes qui les avaient si noblement illustrés, et à ne se permettre d'admiration que pour ce qui

était grec ou romain. Cependant le siècle de Louis vint luire sur l'Europe : Corneille et Bossuet ont fixé la langue ; Racine et Boileau l'ont enrichie en l'épurant ; Descartes et Mallebranche nous ont appris à penser ; les sciences et les arts sont ressuscités avec un nouvel éclat; nous avons atteint cette docte antiquité dans la plupart des genres, et nous l'avons dépassée dans quelques-uns : Paris semble devenu le brillant alliage de Rome et d'Athènes ; Démosthène et Cicéron paraissent de nouveau à la tribune ; Sophocle chausse encore le cothurne ; Socrate fait entendre une seconde fois sa morale rendue plus sublime ; d'autres Phidias animent d'autres marbres, et de nouveaux Appéles tracent l'inimitable portrait d'un autre Alexandre.

Riches de tant de génies fameux, nous n'avions plus rien à envier aux anciens : cependant la religion qu'ils avaient inspirée si long-temps se conserva, et; malgré les nouvelles productions du siècle suivant, qui ne s'écoula pas non plus sans gloire, nos écoles retentirent toujours du nom sacré des anciens modèles. Ils y jouissent encore aujourd'hui du droit anti-national d'épuiser presqu'à eux seuls l'admiration de notre jeunesse. Aussi, même de nos jours, est-on généralement plus familier avec l'Histoire grecque ou romaine qu'avec celle de son pays. Cette indifférence pour les fastes de la Nation entière explique assez la négligence encore plus sensible qu'inspire à chaque Français en particulier l'Histoire de sa province. L'immense majorité des habitans de nos départe-

temens connaît à peine le nom de nos principaux Rois, et les traits les plus saillants qui ont signalé leur règne. Peut-on leur demander des connaissances exactes sur des faits d'un ordre en apparence aussi secondaire que ceux auxquels se rattache la mémoire des hommes célèbres qui les ont précédés sur le sol même qu'ils habitent ! Leur esprit accoutumé d'ailleurs à voyager sur la mappemonde de l'hitoire ancienne, se plait à imaginer de vastes espaces comme théâtres des évènemens divers qu'ils y lisent aggrandis du lointain des époques, et de l'éloquence des narrateurs. De là l'espèce de dégoût qu'ils éprouvent à resserrer leur curiosité ambitieuse dans le cercle étroit de quelques lieues carrées qui composent tout le territoire de leur province, et leur difficulté à croire, au premier abord, qu'un aussi petit espace ait rien produit qui soit digne de leur être raconté. Mais, songeons que ce ne sont pas les empires les plus étendus qui ont été les plus fertiles en traits éclatans et en hommes illustres. Ceux même que l'on voit remplir les plus vastes galeries du Panthéon historique, occupaient-ils un bien grand espace dans la géographie! Ne les a-t-on pas vu briller surtout à leur naissance, et dans un temps où ils comptaient à peine dans le monde! Semblables aux fleuves dont les eaux ne sont jamais plus pures et plus brillantes qu'en s'échappant de leur source. Rome encore au berceau avait porté les Horaces, Lucrèce et le premier Brutus : Athènes, jeune encore, avait eu pour fils Codrus, Miltiade, et les Héros de Marathon : Sparte

s'affermissait à peine lorsqu'elle envoya son Léonidas aux Thermopyles. C'est donc à faux qu'on mesurerait la valeur historique d'un pays sur son importance locale ou politique. Notre département, quoique enfermé en d'étroites limites, peut se glorifier d'avoir produit des Rois, des Souverains Pontifes, une foule de Prélats illustres, plusieurs Généraux d'armée, un nombre considérable de Jurisconsultes, d'Artistes, de Poëtes, d'Orateurs et de Philosophes, et une infinité d'autres personuages qui, pour s'être rendus recommandables plutôt par de bonnes actions que par des actions d'éclat, n'en sont pas moins dignes de figurer dans ce Tableau Biographique.

Pour mériter de vivre dans la mémoire des hommes, il n'est pas nécessaire d'avoir porté des couronnes ou des thiares, d'avoir subjugué des peuples et bouleversé des empires, d'avoir conquis les suffrages de l'Univers par le génie du gouvernement, ou par le talent de la parole. A nos yeux, un trait de vertu vaut mieux qu'une victoire, et une bonne action l'emporte sur le discours le plus sublime. Cette obscure Romaine qui allaita son père mourant de faim dans un cachot surpasse la veuve de Ninus, domptant les Nations, et créant des monumens superbes. Scipion, respectant sa jeune et noble captive jette plus d'éclat que Scipion, vainqueur de l'Espagne. Saint-Louis sous le chêne de Vincennes est plus grand que Saint-Louis, maître d'une partie de l'Orient. Régulus et Vincent de Paul sont au-dessus de tous les conquérans et de tous les philosophes.

Fidèles à ce principe, nous célébrons avec le même zèle les illustrations éclatantes et le mérite obscur. Nous tirons même quelquefois de l'oubli des noms que l'indifférence publique y avait laissés jusqu'ici, et dont l'héroïsme populaire ne sera pas le moindre ornement de notre ouvrage. Étrangers à tous les partis, ne reconnaissant pour règle et pour guide que la vérité et la vertu, éternelles boussoles de l'écrivain qui veut être lu par la postérité, nous nous attachons à payer à tous un égal tribut de justice, et notre stoïque impartialité, dominant toute considération vulgaire, dégagée de toute entrave contemporaine, nous vaudra peut-être des suffrages d'autant plus flatteurs qu'ils partiront de sources plus différentes.

Parlerons-nous de notre style? Le public ne doit-il pas en être l'unique juge? Sans doute; et c'est bien à tort qu'un auteur mal-adroit s'agenouille devant ses lecteurs dans une préface pour les fléchir d'avance sur l'imperfection de l'écrit qu'il leur présente. Si nous abordons cette matière, c'est purement dans le désir de prévenir une impression défavorable, mais injuste. Elle pourrait naître de la lecture des ouvrages pareils à celui-ci, qui ont été depuis quelque temps répandus en France. On connaît la plupart de nos Biographies: qu'on ne s'y trompe pas; nous avons été loin de les prendre pour modèle. Ce n'est donc point là qu'il faut puiser les motifs du jugement que doit inspirer la nôtre. On n'y trouvera point cette sécheresse d'élocution, cette aridité de détails, ce rigoureux laconisme dont les Biographes du jour pa-

raissent s'être fait un devoir. Nous avons imprimé à notre rédaction une manière étudiée, et, pour ainsi dire, oratoire, que ce genre d'écrits paraît repousser au premier abord, mais qui nous semble, au fonds, pouvoir y être tolérée. Nous avons cherché à intéresser l'esprit et le cœur toutes les fois que le sujet l'a permis ; nous avons semé nos articles de pensées morales, d'allusions nobles ; nous nous sommes attachés spécialement à revêtir chacun de nos personnages d'un coloris qui lui fut propre : jaloux d'imiter sur tous ces points le Romain Cornélius, le Grec Plutarque, et le Français Barthélemy. Ces auteurs n'ont pas manqué de répandre dans leurs ouvrages tout le charme moral, philosophique et littéraire dont leurs hommes illustres leur paraissaient susceptibles ; et, fidèles à leur discernement exquis, ils se sont bien gardés, en traçant le portrait de caractères si différens, de donner à Brutus et à Phocion les traits d'Alcibiade, et de peindre Caton et Antisthène des couleurs d'Épicure.

Attendu la possibilité qu'il nous parvienne des renseignemens sur des hommes faits pour avoir place dans cet Ouvrage, mais dont les lettres initiales auront déjà paru dans nos livraisons successives, nous croyons devoir annoncer un SUPPLÉMENT destiné à réparer ces omissions inévitables.

M.r MARSIS aîné, de Gourdon, quoique étranger à la rédaction de cet écrit, mérite d'y figurer comme notre Collaborateur : c'est à lui que le public en doit la première idée et les principaux matériaux.

La reconnaissance nous oblige de payer un tribut public de remercîment à M. LACOSTE, Proviseur du Collège royal de Cahors; à M. ALBOUYS, Curé de Gourdon; à M. ALBOUYS, Juge au tribunal de Cahors, qui ont bien voulu nous aider de leurs conseils et de leurs lumières dans l'exécution de ce travail.

HISTOIRE

ABRÉGÉE

DU QUERCI.

La rapidité de l'aperçu que nous nous proposons de donner sur l'Histoire de cette Province doit éloigner toute digression vague, tout détail oiseux (1), et qui ne serait pas évidemment enchaîné à ses annales. Notre but étant d'effleurer seulement cette matière, nous négligerons de discuter, avec certains chroniqueurs, la nature de l'origine qu'on doit assigner au nom

(1) *Ce laconisme nous est surtout commandé par l'espérance que nous partageons avec le public de voir bientôt paraître l'*HISTOIRE DU QUERCI, *à laquelle* M. LACOSTE, *Proviseur du collège de Cahors, a consacré tant de veilles. La publication de cet Ouvrage, qui doit ajouter à la gloire de notre Province, est attendue avec une impatience proportionnée aux talens et aux lumières de son auteur.*

de Querci, dérivé, selon les uns, du mot latin *Quercus*, selon d'autres, du mot *Crau*, qui signifie pierre dans la langue des Celtes. A plus forte raison omettrons-nous d'assurer, avec ces profonds étymologistes, que notre pays tirait ces dénominations des forêts de chênes, et des pierres dont il était couvert, comme si tous les cantons de notre France, sèche et montagneuse, avaient jamais manqué d'arbres ou de cailloux. L'étymologie du nom des Quercinois n'est pas moins obscure que leur origine qui échappe à l'investigation du chronologiste, et se perd dans la nuit des âges. On ne les voit apparaître sur l'horison historique qu'au temps où César vint les asservir avec le reste des Gaules. Il est à regretter pour leur gloire que leur indépendance cesse là où commence leur illustration, que la première page de leur Histoire marque une défaite, et que les premiers lauriers que leur sol ait portés à la face de l'univers aient été moissonnés par leurs vainqueurs. Toutefois cette observation, ainsi qu'on le verra bientôt, pèse beaucoup plus sur le reste des Gaules que sur notre Province en particulier. Il parait au surplus que dès ce temps elle avait son attitude politique. Religion, gouvernement, places fortes, arts libéraux et mécaniques, elle possédait toutes les ressources physiques et morales annonçant un peuple qui a déjà secoué les langes de l'enfance sociale, et offre un ensemble complet de civilisation.

Nos ancêtres étaient soumis au culte Druidique sur lequel plusieurs écrivains ont cherché à exercer

la sagacité de leur plume. Les Druides étaient sans temples : ils sacrifiaient, dit-on, sur des pierres exposées en plein air, et suspendues au-dessus de terre, à la hauteur d'un à deux mètres. Le voyageur rencontre encore un grand nombre de ces monumens disséminés sur les voies publiques, et dans les forêts du haut Querci ; on en remarque une entr'autres d'une grandeur colossale, située dans la commune de Livernon ; la pierre sacrée se trouve posée avec tant d'art, avec une si parfaite justesse d'équilibre sur deux autres qui lui servent de support, qu'elle branle de tous côtés sous la main qui la presse. La singularité de ces vieux monumens a sans doute de tout temps frappé l'attention de l'observateur, curieux de remonter à la source des choses, et de demander des souvenirs à tout ce qui est antique. Sans doute de tout temps le savant a analysé ces pierres mystérieuses ; mais, c'est de nos jours qu'elles ont fixé plus spécialement ses religieuses méditations. Jaloux de tirer de cette mine féconde toutes les lumières qu'elle pouvait fournir, un homme bien digne de cette glorieuse tache, le docte et laborieux M. Delpon, a fait pratiquer des fouilles au-dessous de ces monumens, où l'on a trouvé des ossemens humains, des squelettes de chevaux, des armes antiques, etc.

Ces pierres Druidiques, dont l'usage parait au reste avoir été assez universel, puisqu'on en trouve, au rapport d'auteurs dignes de foi, sur presque tous les points de l'Europe, et dans certaines contrées de

l'Asie, servaient-elles d'autels, ou bien étaient-elles destinées à la sépulture des morts? Voilà une question sur laquelle les critiques ne s'accordent pas. Ceux qui prétendent qu'elles furent des tombeaux se fondent sur leur grand nombre : on en trouve en effet une quantité considérable dans l'espace de quelques lieues quarrées, spécialement dans le haut Querci. Comment, disent-ils, les Druides les auraient-ils ainsi multipliées s'ils n'avaient dû s'en servir que pour le culte? N'est-il pas plus probable qu'elles étaient consacrées à un autre usage? Pourquoi ne pas supposer qu'elles marquaient un lieu d'inhumation? M. Delpon s'appuie sur de nombreuses recherches pour croire que ces pierres pouvaient être indistinctement, et souvent à-la-fois, des autels et des tombeaux. On sait en effet que les Druides immolaient des victimes humaines. A l'exemple des Carthaginois, et de presque tous les peuples du monde, les Gaulois croyaient à des Dieux terribles, et pensaient devoir pour les désarmer leur offrir en holocauste le sang de leurs semblables; imbus encore de la monstrueuse opinion que la vie d'un homme peut se racheter par celle d'un autre, ils ne connaissaient pas de moyen plus infaillible pour conserver les personnes, dont les jours leur paraissaient précieux, que d'en sacrifier d'autres à leur place. Le sang humain coulait encore sous le couteau de leurs prêtres toutes les fois qu'ils étaient sur le point d'entreprendre une affaire importante, de conclure un traité d'alliance, ou de voler aux combats. Cette coutume barbare subsista jusqu'à la con-

quête des Gaules; il parait même qu'elle n'était pas entièrement éteinte au temps de César, puisqu'on cite des décrets terribles de quelques empereurs, dont la sévérité put à peine déraciner le vieux fanatisme qui présidait à ces homicides sacrés. Tant il est vrai que l'homme, toujours cruel envers lui-même, a de tout temps repoussé ce qui peut améliorer sa destinée, et lui faire entrevoir un ciel plus propice. Or, ne serait-il pas possible, suivant l'observation de l'auteur déjà cité, qu'on eût enterré au-dessous de ces pierres fatales les misérables victimes qu'on venait d'égorger sur elles?

L'horrible observance de ces pratiques religieuses en vigueur chez les Gaulois semble supposer, au premier abord, que leurs mœurs et leur gouvernement devaient porter la même teinte de férocité; cependant les auteurs qui nous parlent de ces Nations sont loin de nous les dépeindre sous de noires couleurs. Sans doute on remarque dans ces fiers Gaulois, conquérans de l'Italie, et parvenus jusqu'au sommet du Capitole, une âpreté de caractère, une pétulance de valeur que n'a plus une Nation décidément policée; mais, à l'exemple de leur Brennus, ils ont tous encore plus d'intrépidité que de rudesse, et plus de vertu que de barbarie.

Fondus au sein de ces peuples, les Quercinois qui étaient sans doute au nombre de ceux qui firent capituler Rome, devaient participer aux mœurs générales. Pour ce qui regarde leur gouvernement, nous savons qu'ils formaient, du moins avec les habi-

tans de la Gaule celtique, une sorte de communauté d'états qui, relevant en dernier ressort d'un chef unique, avaient pourtant chacun une constitution politique qui leur était propre. C'était, au fonds, une réunion de petites républiques, indépendantes les unes des autres, mais qui se groupaient autour de leur roi protecteur toutes les fois qu'il s'agissait de défendre la cause commune. L'ennemi venait-il menacer quelqu'une de ces cités amies; toutes aussitôt se coalisaient avec la métropole habitée par le Souverain, et marchaient à sa suite, prêtes à partager son triomphe ou sa défaite. La Grèce antique nous offre d'illustres exemples de ces sortes de coalitions qui influèrent si puissamment sur la conservation d'une liberté qu'elle ne perdit que par le schisme de ses républiques trop rivales.

C'est sous ce rapport de dépendance suzeraine que le Querci relevait de Bourges; aussi le vit-on courber avec les Berruyers sous le joug des Autunnois. Devenu plus tard la conquête des Auvergnats, il conserva toujours une sorte d'indépendance, et un gouvernement particulier. Le conquérant des Gaules nous dit, en effet, dans ses Commentaires que les Quercinois réunirent leurs forces à celles des Auvergnats, qui se disposaient à lui disputer la victoire. Cette manière de s'exprimer fait entendre que nos ancêtres étaient toujours restés libres, et jouissaient, au fonds, de droits politiques qui leur étaient propres.

Toutes les contrées de la Gaule étaient soumises. Déjà cette belle portion de l'Europe, où n'avait pu

pénétrer jusqu'alors l'aigle romaine, avait perdu son indépendance, et se trouvait devenue un vaste trophée destiné à achever la gloire de l'heureux rival de Pompée. Toute notre France actuelle n'était plus qu'une Province romaine. Les seuls Quercinois étaient libres encore. Ne croyant point leur défaite enveloppée dans celle de tous leurs voisins, ayant Luctérius pour général, Uxellodunum pour dernier refuge, ils ne désespéraient pas de conserver une liberté digne de leur courage; mais le génie de César, les destinées de cette Rome, à qui le monde était promis, les pressaient d'une influence invincible. Il fallut céder à la fatalité. Après une résistance aussi longue qu'héroïque, les Quercinois furent soumis. L'intrépidité qu'ils avaient déployée pour ranimer la liberté mourante dans les Gaules leur valut la conservation de la leur, et le maintien de leur administration particulière.

Les forces militaires que le Querci présentait alors supposent que sa population était vaste, et qu'il possédait déjà des villes florissantes. Cahors et Uxellodunum sont les seules qui aient échappé à l'oubli. La prodigieuse antiquité de la première déjoue la curiosité laborieuse des érudits. Une espèce de tradition, des vestiges de murs et de bâtimens, la nature de sa position péninsulaire, l'enceinte embrassée par les remparts qui l'environnent encore sont autant de motifs légitimes de croire qu'elle occupa jadis une étendue plus considérable, et compta par là même un plus grand nombre d'habitans. Si l'on

peut comparer les petites choses aux grandes, nous dirons qu'à l'exemple de Troye, de Memphis et de Babylone, notre Uxellodunum n'existe plus que dans l'histoire. Les plus habiles géographes sont encore à décider du lieu précis qu'il occupait : les uns le placent au Puydissolud, non loin de Martel; d'autres honorent la ville de Figeac du voisinage de cette antique forteresse dont le sol couvre de si beaux souvenirs, et veulent qu'elle soit aujourd'hui Capdenac. Quoiqu'il en soit de la vérité de ces hypothèses, il est certain qu'Uxellodunum fut le dernier boulevart des Gaules, et qu'il parut quelque temps devenu de nouvelles Thermopyles, où de nouveaux TROIS CENTS n'auraient pas manqué d'arrêter la fortune ennemie, si elle n'avait guidé qu'un autre Xercès.

Cette défense si opiniâtre, si savamment calculée, jointe à la longue résistance des autres parties du Querci, suppose que ses habitans étaient déjà familiarisés avec la tactique militaire, qu'ils excellaient dans la disposition des places, et des instrumens de guerre. Les autres arts paraissent aussi dès-lors cultivés par eux avec succès. Les historiens préconisent sur-tout l'habileté rare qu'ils faisaient éclater dans la fabrication des toiles de lin et de la poterie qu'ils portèrent jusqu'à un rafinement de perfection telle, qu'on désigna les objets sortis de leurs manufactures du nom-même de leur ville principale. Ces considérations justifient pleinement l'opinion que nous avons émise plus haut sur le point de civilisation où était parvenu le Querci, au temps où les

Romains en envahirent le territoire. Ceux-ci y eurent à peine été reconnus pour maîtres qu'ils s'attachèrent complaisamment à en étendre les moyens de prospérité. Ils y construisirent des routes publiques, y élevèrent des temples, des amphithéâtres, des bains, des aqueducs, monumens utiles dont les antiques vestiges, tout en déposant de leur magnificence, et de leur supériorité dans les arts, sont autant de preuves vivantes du séjour particulier qu'ils firent dans le Querci.

Depuis leur entrée dans cette Province, elle ne fut le théâtre d'aucun évènement mémorable jusqu'au troisième siècle de notre ère. Saint-Martial vint y porter alors les lumières de l'évangile, et les vertus plus encore que les prédications de ce nouvel Apôtre en bannirent le culte des faux Dieux.

Les premières années du siècle suivant acquirent une funeste célébrité par l'apparition des Vandales dans les Gaules. Après avoir ravagé plusieurs provinces avec une fureur qui a rendu dans plusieurs langues leur nom synonime de destructeur, ils se jetèrent sur l'Aquitaine, dont le Querci fesait partie, et s'en emparèrent, ainsi que de l'Espagne. Les Goths, à leur tour, chassèrent ces féroces conquérans de leurs nouvelles possesions, et succédèrent dignement à ces hordes dévastatrices. Notre Province eut une ample part aux maux que leur génie sanguinaire infligea trop long-temps aux peuples et à l'Église. Les monumens dont les Romains avaient enrichi la ville de Cahors, et qui par leur imposante solidité sem-

blaient défier les ravages du temps, ne purent résister à ce fléau.

Dieu sembla susciter un grand roi pour les chasser d'un pays, dont la douceur et la fertilité repoussaient ces peuples cruels et grossiers. Clovis les défit aux plaines de Vouillé, près de Poitiers, où il tua de sa main leur prince Alaric, et délivra pour jamais la Gaule de ces barbares. Le vainqueur des Goths avait porté ses conquêtes de la Loire aux Pyrénées, et réuni l'Aquitaine, et par conséquent le Querci, à la couronne des rois de France.

Le premier roi très-chrétien était mort au milieu de sa carrière, laissant après lui une gloire immortelle. Par suite des divisions de territoire auxquelles donna lieu le partage de son empire entre ses enfans le Querci fut compris dans le royaume d'Austrasie, et participa plus ou moins à ses vicissitudes politiques jusqu'en 694, époque à laquelle il fut détaché de la couronne, de concert avec l'Aquitaine, pour obéir à Eudes qui devint duc de cette province. C'est dans ce temps que les Sarrazins, maîtres de l'Espagne, franchirent les Pyrénées, et se répandirent comme un torrent dans l'Aquitaine, et par conséquent dans le Querci qu'ils dévastèrent. Ils y exercèrent les plus affreux ravages, et leur fanatisme sanguinaire leur inspirant une haine atroce pour les chrétiens, ils y accumulèrent les victimes sous le règne de la plus épouvantable persécution. Taillés en pièces dans la Touraine par Charles Martel et le duc Eudes, ces nouveaux barbares abandonnèrent enfin l'Aquitaine.

Cette ancienne portion de la couronne de France fixa les vœux du roi Pépin qui reconquît ce brillant appanage par la victoire quil remporta sur le duc Vaiffier, petit-fils d'Eudes.

En 791, Charlemagne créa des comtes auxquels il commit le gouvernement de l'Aquitaine. D'abord soumis au trône dont ils étaient les instrumens passifs, ils devinrent enfin indépendans. Dans une de ces luttes qu'ils se suscitaient les uns aux autres Raimond II, comte de Toulouse, s'empara de la Province du Querci en 932.

Henri, duc de Normandie, élevé au trône d'Angleterre, conçut bientôt après le projet de conquérir la Guienne et le Poitou, auxquels son mariage avec Éléonore, ancienne femme de Louis VII, lui donnait un droit spécieux. La guerre qu'il entreprit à cette fin obtint entr'autres résultats la prise de Cahors, où il établit un gouverneur. Durant l'un des règnes suivans le Querci rentra de nouveau sous la dépendance des comtes de Toulouse, en vertu d'un traité de paix. Plus tard Raimond VI, l'un de ces comtes, victime d'une bulle par laquelle le Pape jetait l'interdit sur tous ses États, et les donnait au premier occupant, se vit dépouillé de Cahors qui tomba au pouvoir de Guillaume de Cardaillac, son évêque. Telle est la source des prétentions ultérieures de nos évêques à la souveraineté de cette ville.

En vertu de l'échange stipulé entre Saint-Louis et Henri III, roi d'Angleterre, le Querci rentra sous les lois de cette Nation. Les Quercinois furent

si outrés d'un pacte qui les livrait à une domination étrangère, que long-temps après la mort de Saint-Louis ils refusaient encore de chômer sa fête. Ils se virent enfin réunis de nouveau à la couronne de France sous le règne du roi Jean. Retombés au pouvoir de l'Angleterre en vertu des concessions que la journée de Maupertuis vint arracher à ce prince dans les intérêts des insulaires, nos ancêtres protestèrent solemnellement de leur intention formelle de rester soumis à leur évêque pour ne point cesser d'être Français.

Pendant la guerre qui éclata en 1367 entre la France et l'Angleterre Chandos, à la tête de plusieurs milliers d'Anglais, vint assiéger Cahors; mais cette ville, qui avait reçu secrètement une garnison composée des soldats de Charles V, fit une telle contenance qu'elle obligea le général ennemi à fuir devant ses remparts.

Quelques années après, un autre général Anglais, Knolles, s'avança vers cette cité, soutenu d'un grand nombre de combattans. Se sentant moindres en forces, les assiégés abandonnent la ville, et vont se jeter dans Duravels. Cependant l'ennemi marche rapidement sur leurs traces, et ils étaient à peine dans cette nouvelle place forte qu'ils virent ses murs environnés de bataillons Anglais. La manière dont ils reçurent les premières attaques obligea Knolles à rappeler des troupes qu'il avait auprès de Montauban. Muni de ce puissant renfort, il ne douta point de soumettre enfin ces fiers assiégés, en dépit

de leur intrépide résolution. Tout ce que l'adresse, la vigueur et l'opiniâtreté peuvent imaginer de puissances offensives, fut mis en œuvre dans cette lutte mémorable. La place essuya les plus terribles assauts; mais ils furent toujours invinciblement repoussés; et l'un des plus habiles généraux du roi d'Angleterre ne recueillit, pour fruit de tant d'efforts, que la honte de les avoir inutilement tentés.

Le règne de Charles VI s'écoula sans provoquer aucun évènement notable pour notre Province, qui déploya les plus grands efforts pour se maintenir attachée à la couronne de ce prince, et lui resta soumise malgré les efforts des Anglais, maîtres d'une grande partie du royaume.

Charles VII succéda à son père en 1422. Peu de princes ont reçu le poids d'une couronne sous d'aussi malheureux auspices. Les Anglais occupaient la capitale de France, et ses provinces les plus florissantes. La défection presque générale de ses sujets menaçait Charles d'une ruine prochaine, et la Nation d'un entier asservissement. Ce prince eut pourtant la satisfaction de se voir rester fidèles quelques-unes de ses provinces : le Querci fut de ce nombre. L'Anglais n'occupait qu'une très-faible partie de cette contrée, d'où il fut bientôt chassé.

Cependant celui qui, selon Bossuet, règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, préparait la délivrance de la Nation, et destinait une femme à écraser parmi nous l'orgueil et le pouvoir insulaires. Entraînée par une inspiration venue d'en-

haut, la Vierge de Vaucouleurs vole auprès de son roi, rappelle l'espérance autour de son trône chancelant, et bientôt, à la tête d'une armée fière de son nouveau général, parvient à arracher aux Anglais, défaits sur tous les champs de bataille, cette France qui les vomit sans retour au-delà de l'Océan. Honneur éternel à toi, noble Héroïne, dont le nom sera toujours une partie si brillante de nos triomphes! Tu péris, il est vrai, victime infortunée d'un jugement inique, mais les flammes du bûcher sur lequel tu exhales ta belle âme sont autant de rayons qui s'ajoutent à ta gloire, et qui éclaireront à jamais la honte de tes persécuteurs!

Jaloux de participer à l'explosion générale de haine et d'efforts dont les Français en masse poursuivaient leurs ennemis, l'évêque de Cahors assembla à ses dépens les États du Querci (1435), à Bretenoux, pour se consulter sur les moyens d'affranchir entièrement le pays du joug étranger. Par l'effet des mesures prises au sein de ce Sénat libérateur, et qui furent exécutées avec le dernier dévouement, les Anglais furent à jamais expulsés du Querci. Cependant la guerre que nécessita leur fuite coûta à notre Province une grande partie de sa population. On dit qu'il fallut attirer des contrées voisines des espèces de colonies pour repeupler le haut Querci, devenu presque désert.

A la suite de ces orages le Querci jouit longtemps des douceurs de la paix, qui ne fut troublée dans son sein qu'à l'époque où le calvinisme chercha

à s'y introduire. Des actes de sévérité outrée auxquels se portèrent les habitans de la ville de Cahors contre les sectaires ne permirent plus à l'hérésie de reparaitre parmi eux. Cependant, au milieu de la fermentation générale excitée par les religionnaires, plusieurs évènemens historiques signalèrent dans les autres parties du Querci leur génie inquiet et turbulent. Le duc de Duras, à leur tête, s'empara de Gourdon, le 3 septembre 1562. Il entra bientôt après dans Rocamadour. Après la journée de la Saint-Barthélémi, les Calvinistes forcèrent Souillac et Capdenac. Plus tard ils s'emparèrent de Figeac, à la faveur de la trahison de quelques-uns de ses habitans, et firent éprouver à cette ville toutes les horreurs d'une place prise d'assaut. Leur conduite envers les vaincus porta cette empreinte de cruauté barbare dont le fanatisme de ces vieux temps souillait également les deux partis.

Cahors était resté étranger aux attaques du calvinisme jusqu'au temps où le roi de Navarre vint en faire le siège (29 mai 1580). Malgré la vigueur de l'assaut, et les effroyables effets du pétard (machine de guerre dont on commençait alors à faire usage) la garnison disputa long-temps l'un des ponts de la ville, barricadé à la hâte. Arrivé dans l'enceinte des murs, l'ennemi se vit obligé de combattre encore plusieurs jours sans pouvoir avancer d'un pas; et ce n'est qu'au bout de la résistance la plus héroïque de la part de ses intrépides habitans que Cahors devint la conquête de Henri IV. Le souvenir de la Saint-Barthélémi en fit un théâtre de carnage. Malgré les soins du roi de Navarre,

le sac dura plusieurs jours, et donna lieu à toutes sortes de cruautés et de profanations.

Quelques nuages élevés par la ligue vinrent obscurcir la soumission de cette Province ; mais après la mort de Henri III, qui arriva le 1.er août 1589, Pons de Thémines, sénéchal du Querci, se hâta de faire hommage à Henri IV de sa fidélité. Ce grand capitaine prit les armes, et mit tant de prudence dans ses démarches conciliatrices, et tant de valeur et de rapidité dans ses mouvemens militaires, qu'en peu de temps il arracha à la ligue toutes les villes considérables du pays, à l'exception de Cahors, qui finit dans la suite par reconnaître, avec le reste de la France, l'empire légitime du bon Henri.

En deçà de cette époque, le Querci n'offre plus aux yeux de l'Annaliste d'évènemens qui méritent d'être racontés. Paisiblement régie par des gouverneurs révocables, sagement adminisistrée, quant à la dispensation de la justice, par des magistrats presque toujours inamovibles, notre Province a traversé les règnes de tous les Bourbons sans trouble intérieur et sans commotion politique. Ses habitans ont joui de cet heureux état de choses jusqu'aux jours de la révolution, qui vint lui imposer, comme à la France entière, toutes les conséquences de son génie novateur, et qui lui a légué, ainsi qu'aux autres parties du royaume, l'héritage de biens et de maux dont l'influence vit encore au milieu de nous.

ALBAREIL.

Pierre-Victor d'Albareil, Seigneur de Saint-Clair et de la Poujade, naquit à Gourdon en 1627. Il était doué de qualités rares que l'histoire ne s'est point attachée à relever, parce qu'il vécut à une époque où la France était riche en grands hommes. Nous savons seulement qu'il devint gentilhomme ordinaire de Monsieur, frère du Roi. Il eut vingt-deux enfans qu'il consacra pour la plupart au service de son roi. Plus heureux encore que le Romain Horace, ce bon Français en vit périr douze pour la défense de la Patrie. Lorsqu'on fait un sacrifice aussi généreux de ce qu'on a de plus cher, on mérite de se survivre long-temps dans la mémoire de ses concitoyens.

ALBERT.

Jean Albert, né à Gourdon en 1609, fut avocat au Parlement de Toulouse, et mourut dans cette ville vers 1684. Jurisconsulte distingué pour son époque, riche d'une expérience de cinquante années, il crut pouvoir ajouter aux notions contemporaines sur

le droit dans un recueil d'Arrêts du Parlement de Toulouse, remarquable par les savantes observations de l'auteur, et que l'homme de loi consultait avec fruit avant l'introduction de la nouvelle jurisprudence. Il travaillait à mettre la dernière main à son ouvrage lorsque la mort le surprit. Ce n'est que quelque temps après que ce travail fut mis au jour. Il est fâcheux que la réputation d'un grand nombre d'écrivains qui ont traité d'objets si mobiles disparaisse avec la face de la science.

Nous ne devons pas omettre d'observer que l'exemple de ce jurisconsulte célèbre a heureusement influé sur sa postérité collatérale, composée depuis plus de deux siècles, d'une succession non interrompue d'avocats estimables.

ALBOUYS.

Barthélémi Albouys, avocat, naquit à Cahors en 1751, et mourut à Paris en 1795. Il présente pour titre de considération aux yeux de ses compatriotes l'heureuse alliance d'un bon esprit et d'un bon cœur. Sa vie publique comme sa vie privée portèrent toujours le sceau de la vertu et du talent dirigés vers le bonheur de sa famille et de ses concitoyens. La piété, cette noble caution des vertus sociales, ajouta constamment à l'éclat de celles d'Albouys.

Il parcourut avec succès la carrière des études de

belles-lettres, et fournit également avec honneur son noviciat en jurisprudence. Devenu avocat, il ne tarda pas à obtenir une réputation flatteuse au barreau. En 1790 il fut nommé d'abord juge suppléant, puis juge titulaire au tribunal du district de Cahors. La manière dont il géra sa magistrature inspira de son mérite une idée de plus en plus avantageuse. Dans ces temps de trouble et de discorde, où le désordre tenta si souvent de s'introduire jusques dans le sanctuaire même de la justice, où la prévarication était à l'ordre du jour, et où l'on imposait silence à toutes les lois conservatrices de la paix et de la véritable liberté, le juge Albouys déploya toujours un caractère plus fort que les cirronstances, et ne cessa d'opposer à la corruption du pouvoir une religion inviolable. Cette noble et courageuse indépendance lui valut le bonheur de sauver le premier prêtre persécuté, l'aumonier de l'Hospice de Cahors.

Sa promotion aux honneurs de député en 1792 fait l'éloge de ses concitoyens, et sert à prouver que dans un grand nombre de départemens la majorité voulait le bien, et l'aurait probablement obtenu sans un fatal concours d'évènemens, dont l'inextricable complication fera toujours de la révolution française une énigme que l'œil de la politique ne saurait percer.

Albouys arriva au sein de la Convention au moment où elle venait de décréter la République. Le portrait déjà tracé de son caractère et de ses principes annonce assez combien il dut être frappé d'une si surprenante métamorphose. Étranger à l'ardent

fanatisme allumé au sein de cette assemblée, il était loin de penser, avec tant d'esprits exagérés, que le royaume de Charlemagne et de Louis le Grand pût jamais subsister sous le gouvernement qui immortalisa la patrie de Brutus, celle de Thémistocle, de Léonidas et de Philopœmen. Toutefois le désir d'être utile à son pays, même au milieu de tant de causes de désespoir, soutenait ses pensées, et animait sa conduite. Il se disposa à jouer le rôle le plus patriotique que pouvait lui permettre cet état de choses. Devenu membre du comité des décrets, il fut nommé rapporteur de celui que provoqua la mise en accusation du comte d'Esparbès, commandant à Saint-Domingue. Cet acte fut rédigé avec toute l'habileté dont la vertu et l'éloquence sont capables quand elles veulent sauver un innocent. Il fut aisé de voir que cette sorte de plaidoyer préparait une inévitable justification. Ce trait valut à l'orateur philantrope une des plus virulentes sorties du gazetier Marat.

On agite enfin au sein de l'assemblée la question de la mise en accusation de Louis XVI. Ce n'est pas sans une extrême douleur qu'il se vit associé à ce Sénat novateur dont les décisions anarchiques démolissaient tous les jours en France l'édifice social, et qui se préparait enfin à en achever d'un seul coup la ruine. Une sorte de consolation venait se mêler à ces amertumes : c'était l'espoir de concourir à sauver les jours du roi menacés. Jaloux d'unir ses efforts à ceux d'un grand nombre de ses collègues dont la voix généreuse s'éleva si courageu-

sement pour défendre un auguste accusé, Albouys voulut aussi plaider d'avance avec eux la cause du noble client de Malesherbes et de Desèse. Pour atteindre plus sûrement son but il publia successivement plusieurs opinions qui tendaient à prouver que le roi ne pouvait être jugé, que la Convention n'était pas, d'ailleurs, son tribunal compétent, qu'au peuple seul appartenait le droit de prononcer sur son sort, et où il affirmait enfin que, selon sa conviction intime, Louis XVI ne s'étant rendu coupable qu'en ne favorisant pas de cœur la constitution civile du clergé, il ne voyait d'autre peine à lui infliger que le bannissement hors le territoire de la République. Il se serait abstenu de voter, s'il n'eût craint d'ôter au malheureux Louis l'appui d'un suffrage favorable. Bientôt la fin tragique du Roi vint déjouer tous ses efforts, et dissiper le rêve de ses espérances. Cette catastrophe le frappa au cœur, et depuis le fatal 21 janvier, Albouys n'eut plus de beaux jours.

Dans le désir d'être utile encore il assistait assidûment au comité d'instruction publique dont il était membre; mais ses principes ne pouvant s'accommoder au caractère de ses délibérations, de plus en plus marquées du génie de l'époque, il finit par se dispenser d'y paraitre.

Cependant ses regrets et ses douleurs croissaient de jour en jour à la vue d'une Patrie qui lui était chère, et sur laquelle il voyait planer un présent si terrible et un avenir si menaçant. Le dépérissement

rapide de sa santé vint l'avertir qu'il ne serait pas long-temps spectateur de tant de désastres. Il mourut en effet bientôt après dans le sein de la religion et de la vertu, digne fin d'une vie sans reproche.

ALBOUYS.

Marguerite Albouys, sœur du précédent, née à Gahors en 1745, est morte à Nevers en 1822. Elle avait à peine 17 ans lorsqu'elle entra dans la Congrégation de la *Charité et Instruction chrétienne* de Nevers. Dès sa première jeunesse elle avait manifesté un grand désir de se consacrer à Dieu, en s'unissant à une société, asile de toutes les infortunes.

Après trois mois de postulat à Figeac, elle se rendit à Nevers pour y faire son noviciat. Ses talens et ses vertus ne restèrent pas long-temps cachés à la supérieure générale qui la nomma, encore novice, seconde maîtresse du Pensionnat. Lorsqu'elle eut prononcé ses vœux, elle fut successivement envoyée à Tulle, à Aubin, à Caylus. Rappelée à Nevers pour être maîtresse des novices, elle remplit cette fonction pendant cinq ans, se fesant chérir de ses jeunes sœurs par sa douceur et son affabilité. Elle fut ensuite envoyée à Sens pour y fonder un établissement, et de là à Aigueperse, en Auvergne, où elle fut mise à la tête de l'hôpital de cette ville. Elle y resta jusqu'à ce que les orages de la révolution, qui n'épargnaient pas même l'asile des malheureux, l'obligèrent

de se retirer dans sa famille. La providence devait mettre ses vertus à de nouvelles épreuves. Sommée de se rendre en réclusion, elle y passa huit mois, et ne recouvra la liberté que pour éprouver la douleur de voir mourir presque dans le même temps une mère chérie, un frère avec son épouse laissant quatre enfans, dont le plus âgé avait à peine dix ans. Ayant adopté cette famille, la sœur Albouys la gouverna comme une mère tendre.

Depuis long-temps elle soupirait après le moment où elle pourrait se rejoindre à sa chère Communauté. Il arriva enfin, et elle repartit aussitôt pour Nevers. A peine y fut-elle arrivée qu'elle reçut une nouvelle commission pour un autre établissement à créer dans la ville de Sens, d'où elle fut bientôt rappelée pour se voir investie du titre honorable de supérieure générale de la Congrégation. Par son zèle et par sa prudence, quelques critiques que fussent les temps, la paix et l'harmonie régnèrent toujours parmi les membres de la société qu'elle gouvernait.

Après avoir rempli pendant neuf années consécutives ces fonctions aussi flatteuses que délicates, la sœur Albouys redescendit à la condition de simple sœur. Celle qui lui succéda la choisit pour sa première assistante. Elle remplissait cette dernière place lorsqu'il plût à Dieu de l'appeler à lui pour la récompenser de ses vertus.

Nous avons particulièrement relevé les qualités qui distinguaient cette femme recommandable relativement aux choses de Dieu; il en est une autre qu'elle

possédait à un haut dégré, et qui l'eût fait briller dans le monde; c'est le talent de la parole. Sa conversation qui joignait au plaisir de la variété toutes les grâces d'une élocution naturelle et facile, la rendait éminemment intéressante pour tous ceux qui savent apprécier l'art de bien dire, surtout dans une femme. Il parait qu'elle joignait à une éloquence aussi forte que persuasive le génie des combinaisons, et le talent de conjurer les circonstances les plus orageuses. Ainsi que nous l'avons déjà fait entendre, elle en donna en mainte occasion des preuves remarquables. Nous ne devons pas omettre de signaler en particulier le triomphe qu'elle remporta dans une conjoncture décisive pour l'existence des filles de son Ordre, et de celles de Saint-Vincent-de-Paul. Bonaparte, dont le plan général était de soumettre toutes les institutions à sa politique, et de donner à tout une couleur militaire, convoqua à Paris en assemblée générale les principales sœurs de la Charité et de Nevers, dans l'intention d'y statuer définitivement sur son projet de réunir ces deux Ordres en une seule compagnie soumise aux ordres de son ministre de la guerre. Cet homme devant qui courbaient ordinairement toutes les volontés, pour qui projeter c'était accomplir, était loin de douter de l'heureuse réussite de son plan. Toutefois la supérieure générale de Nevers se concerta si habilement avec celle de Saint-Vincent-de-Paul que le dessein impérial avorta complètement. Il est beau de voir une femme humble et modeste déjouer les mesures de celui à qui tant de rois ne savaient qu'obéir.

ALBUSON.

Guillaume Albuson, né à Gourdon, florissait au douzième siècle. Les poëtes désignés sous le nom de provençaux, parce qu'ils écrivaient en langue dite provençale, jetèrent un éclat que la gloire ultérieure de notre poésie n'a pu effacer. Qui n'a pas ouï parler des vieux Troubadours? Qui ne sait le rôle brillant qu'ils jouèrent du dixième au quatorzième siècle? Dans ces temps de bravoure et de chevalerie on vit ces chantres grâcieux des combats et de l'amour partis de la Provence, leur illustre berceau, courir par la France, célébrant dans leurs romantiques fabliaux les belles et les guerriers. Ces Homères de la chevalerie moderne, chantres gais de carrousels et de galanteries, allaient de ville en ville exerçant le métier de romanciers et de jongleurs. Leurs chansons électrisaient l'Europe chevaleresque; et bientôt ils furent introduits à la Cour des princes et des rois, charmés d'entendre ces joyeux Ménestrels, tantôt célébrer le preux Chevalier vainqueur au tournoi, et recevant le chapelet d'honneur des mains de la beauté, tantôt chanter le vaillant Paladin monté sur son palefroi tout bardé de fer, le casque en tête et la lance en arrêt se présentant devant les crénaux du Chatelain pour réclamer la noble damoiselle. Jaloux d'imiter ces poëtes musiciens, voulant romaniser à leur tour, et professer la science

gaie, les seigneurs, les princes et les rois eux-mêmes devinrent Troubadours. Au nombre de ceux qui envièrent ce titre on cite Charles, comte d'Anjou, frère de Saint-Louis, Frédéric Barberousse, Richard-Cœur de-Lion. Ces nouveaux Trouvères firent des poésies où, tour-à-tour Anacréon et Tyrtée, chacun célébrait à la fois ses exploits guerriers et ses galants triomphes. Ces augustes Ménestrels se plaisaient à entrelacer dans leurs romanceries comme dans leurs écussons les chiffres de l'amour aux lauriers de la victoire.

Le métier de Trouvère dont les partisans se multiplièrent prodigieusement a exercé une influence immense sur la destinée des lettres et de la poésie européennes. La poésie provençale donna le jour à la notre telle qu'elle est aujourd'hui. Elle enrichit celle des Italiens qui lui doivent en grande partie leur Pétrarque, et concourut puissamment à la formation de toutes les langues de l'Europe méridionale. Elle était elle-même appelée langage roman, lequel porté par les Romains dans les Gaules, modifié par le Gaulois qui l'avait précédé, et le Franc ou Tudesque qui l'avait suivi, conserva toujours son nom primitif.

Notre Albuson ne contribua pas peu à sa gloire. Il écrivit dans cette langue plusieurs poëmes empreints du génie de l'époque, et qui lui firent un nom brillant en dépit de la concurrence qu'il eut à soutenir dans cette noble carrière. On compte, en effet, jusqu'à cent vingt-sept poëtes Provençaux devenus fameux.

Les ouvrages du Troubadour Gourdonnais nous

ont été enviés par le temps, et nous savons de lui pour tout détail biographique qu'il passa une bonne partie de sa vie à Narbonne auprès du vicomte Aimeri de Lara et de l'archevêque Arnaud, qui lui vouèrent leur amitié, digne prix de ses talens. Il parait que dans cet illustre Trouvère les dons du cœur rehaussaient encore ceux du génie, puisqu'il choisit pour muse la reconnaissance, et consacra ses plus beaux chants à la louange de ses protecteurs. Il chercha à immortaliser par un de ses poëmes le courage d'Aimeri, qui pendant le siège de Narbonne abattit de sa lance le comte de Montfort. Les seuls vers originaux qui nous en restent sont probablement le fragment d'un Épisode dans lequel le poëte fesait, à la manière de ces temps reculés, l'éloge de l'Église romaine. Le lecteur nous saura peut-être gré de citer un faible échantillon de cet ouvrage, quoiqu'il n'en fût pas sans doute le meilleur morceau.

Dins la honrada ciutat de Narbonna,
A cui Dieus don aventura bona,
Quela es mout rica et honrada,
Et de pros homes es problada,
Et aitant quant lo segle durara
De la Leg romana sera.

ALLANIOU.

Pierre Allaniou, né à Fraissinet-le-Gélat en 1751, et chapelain de la cathédrale de Cahors, mérite une place distinguée dans l'Histoire des Hommes célèbres de son pays par le rôle éminemment remarquable que lui fit jouer la persécution révolutionnaire. Arrêté en 1792, il fut mis en réclusion à Cahors. On le transféra au fort du Paté près de Blaye, où il essuya toutes les souffrances qui étaient alors le partage des prêtres fidèles à leur mission. Rendu quelque temps après à la liberté, il en profita pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Inaccesible à la terreur dont on environnait ses pareils, il poursuivit l'accomplissement de son ministère avec cette sublime hardiesse qui ne craint d'autre malheur que celui d'enfreindre son devoir. Cependant bien des maux lui étaient encore réservés. Obligé en 1797 de se cacher, à l'exemple des autres prêtres catholiques, pour éviter la déportation, il ne put se soustraire aux avides recherches des persécuteurs. Conduit de nouveau à Cahors, il fut de là mis en route pour Rochefort. Durant ce voyage on lui présenta un collier de fer. Frappé d'horreur à l'aspect de cet instrument d'ignominie, il ne put s'empêcher de verser des larmes; mais s'étant rappelé sur-le-champ la strophe qui commence l'hymne de son patron Saint-Pierre-aux-Liens,

ce souvenir releva son courage abattu : il implora Dieu, baisa le collier de fer, et fut consolé.

On lui joignit pour compagnons de voyage deux hommes que l'on menait à Périgueux pour les faire mourir. Oubliant ses propres souffrances, Allaniou ne songea qu'au bonheur d'alléger celles de ces malheureux en les préparant à leur fin prochaine. On dit même qu'une occasion de s'évader s'étant offerte sur ces entrefaites, ce saint Apôtre aima mieux la laisser échapper que de laisser imparfaite l'œuvre de miséricorde qu'il avait commencée.

Il demeura enfermé pendant quelques mois dans les prisons de Rochefort. Embarqué en 1798 pour Cayenne, il mourut dans la traversée.

AMADIEU.

Hugues Amadieu, curé de Saint-Urcisse, à Cahors, depuis abbé de Sully, et grand-vicaire du diocèse d'Orléans, naquit à Saint-Cirice dans le dix-septième siècle. Il se rendit recommandable par ses vertus apostoliques, et il composa la vie de Mademoiselle de Saint-Jean, religieuse de la congrégation des Filles de l'École chrétienne. Cet écrit n'a pas été imprimé. Il décèle pourtant tout le mérite de son auteur ; et, si, comme l'a dit un grand écrivain, le style est l'homme lui-même, la manière dont est rédigé le

manuscrit précieux que nous signalons prouve qu'Amadieu possédait une belle âme, et méritait sous tous les rapports de faire le panégyrique de la vertu, puisqu'il en était le modèle.

AMADIEU.

François Amadieu, chef de bataillon, naquit à Rocamadour en 1774. Un goût précoce pour l'art militaire lui fit prendre du service dès 1792, époque à laquelle il entra dans le bataillon nommé le Vengeur. Guerrier infatigable et persévérant, il fit toutes les campagnes qui eurent lieu depuis jusqu'en 1813. Il déploya dans toutes les occasions une rare valeur et un imperturbable sang-froid. Nous ne signalerons que quelques faits qui lui font le plus grand honneur. Au passage de la Piave en 1809, capitaine des grenadiers, il s'avança considérablement en qualité de tirailleur, et se vit exposé aux plus grands dangers par une charge terrible de cavalerie ; mais lui et un autre officier se servirent si habilement d'un fusil à deux coups dont chacun était muni que les quatre cavaliers ennemis les plus voisins furent terrassés, ce qui leur donna le temps de rentrer parmi les leurs. C'est ainsi que la présence d'esprit vint les tirer du péril où les avait engagés la bravoure.

Amadieu se distingua particulièrement à la bataille de Wagram à la suite de laquelle il fut nommé lé-

gionnaire. Élevé presque en même temps au grade de chef de bataillon, il passa dans le 100e régiment d'infanterie de ligne qui fesait partie de l'armée du midi sous le commandement du maréchal Soult. Dans le combat d'Albouera contre les troupes anglo-espagnoles il mit le comble à la bonne opinion que ce chef avait conçue de son intrépidité. Dans son ardeur bouillante, se plaçant toujours sous le feu de l'ennemi, il reçut plusieurs blessures; mais son âme maîtrisant ses souffrances soutint ses forces épuisées, et la vue de son sang qu'il perdait en abondance, ne l'empêcha pas de rester dans les rangs. Un cheval ayant été tué sous lui, le duc de Dalmatie lui en envoya aussitôt un autre. Il lui fit aussi donner un majorat de 1000 francs pour récompense de l'héroïque conduite qu'il avait tenue dans cette journée mémorable. Pendant la retraite de Pampelune en 1813 il combattait en tirailleur à la tête de son bataillon au moment où il eut une jambe cassée. Il venait d'être nommé officier de la légion-d'honneur, et proposé pour le grade de colonel, lorsque les suites de sa blessure ravirent ce brave officier à son pays et aux plus brillantes espérances.

AMBROISE.

Le Père Ambroise, religieux Capucin, né à Fraissinet-le-Gélat en 1721, se distingua particulièrement dans la chaire. Orateur soigné et rempli de zèle, il

se fit un nom dans la contrée par des sermons inédits, mais qui ont laissé des traces profondes dans la mémoire de plusieurs de ses contemporains. Les connaisseurs de cette époque admiraient surtout ses discours sur la dévotion au Sacré-Cœur, sur la fréquente communion, et sur les éminentes qualités de la Sainte-Vierge. On croit pouvoir insérer ici une anecdote intéressante qui le concerne.

Entr'autres persécutions infligées aux prêtres reclus au Séminaire de Cahors, on les fit un jour descendre dans la cour pour les fouiller ; puis on les ramenait dans leurs chambres où l'on poursuivait les recherches. Le Père Ambroise est appelé à son tour. Celui-ci, soit calcul profondément politique, soit opinion née d'un désir ardent de voir rétablir l'ancien ordre de choses, se plaisait à rêver la restauration des Bourbons et de la religion de l'État. Il était tellement pénétré de cette croyance prophétique qu'en ce moment il travaillait à un sermon sur cette matière. Il arriva qu'il laissa par mégarde sur sa table la première feuille de cet étrange discours. Justement allarmé du sort qui l'attendait, si cette feuille venait à être saisie, il adresse des vœux au ciel, et remonte avec les persécuteurs. Au moment où la porte s'ouvre, quel n'est pas son étonnement de voir la feuille, objet de tant de craintes, enlevée par le vent, s'échapper par la fenêtre, voltiger quelque temps dans la direction d'un puits placé au-dessous, et y tomber enfin obliquement, comme pour éviter le toit qui le recouvrait !

Cette aventure rencontrera sans doute plus d'un incrédule

incrédule ; mais, revêtue de toute l'authenticité que de pareils faits peuvent ambitionner, elle nous a paru digne d'être rapportée. Nous sommes persuadés que le merveilleux qu'elle contient, si tant est qu'elle en offre réellement, tout en provoquant le sourire de quelques sceptiques, trouvera grâce aux yeux de la majorité de nos lecteurs.

ANDRIEU.

Charles Andrieu naquit à Cajarc au seizième siècle. Élevé dans la religion calviniste, il devint ministre, et remplit les fonctions de Pasteur protestant à Turenne. Théologien habile, écrivain exercé, il crut devoir consacrer l'usage de ses talens à la défense de sa secte. Dans ces temps de fermentation religieuse, où l'Europe entière était agitée du conflit de l'ancienne et de la nouvelle croyance, et prenait une part si active à la lutte qui appela plus d'une fois l'intervention même des potentats, on vit la plume des écrivains polémiques joindre ses efforts à la puissance de leurs armes pour faire triompher de part et d'autre une cause qui pouvait se passer également et du glaive des rois et du cri des écoles. N'est-ce pas en effet à Dieu seul à juger les consciences, à imposer des dogmes, et à veiller à leur conservation dans le monde ? L'Église en corps n'est-elle pas sa seule interprète ?

et ses jugemens suprêmes réclament-ils pour sanction le sang versé dans les combats, et les injures répandues dans la controverse ?

Cédant à l'entraînement des circonstances, Andrieu voulut se signaler dans la joute polémique, et publia un ouvrage intitulé : *Défaite de Goliath et confusion des Philistins*. Cet écrit qui parut en 1611 était dirigé contre un livre composé par Alexandre Regourd, jésuite, qui avait pour titre : *Anti-Calvin Catholique*. L'ouvrage du ministre de Turenne, dont l'intitulé paraît assez singulier, et bien marqué au coin de l'époque, porte aussi l'empreinte du temps où il fut composé en ce qu'il se distingue encore plus par la virulence de son ton amèrement réfutatif que par l'habileté de sa rédaction.

ARCAMBAL.

—

Le marquis d'Eslacs d'Arcambal vit le jour au château du Bousquet près Cahors. Le caractère de son génie actif et belliqueux le lança dans la carrière militaire qu'il parcourut avec honneur. Son mérite l'éleva successivement jusqu'au grade de maréchal-de-camp. Il n'était encore que colonel d'infanterie lorsqu'il entra en Corse à la tête de son régiment, de concert avec les autres forces que la France dirigeait contre cette île, jalouse de conserver à tout prix une

indépendance qu'elle avait surprise à Gènes, jusqu'alors sa superbe maîtresse. Le colonel d'Arcambal ne contribua pas peu à soumettre les fiers soldats du valeureux Paoli. Entr'autres occasions, il en est une où se distingua plus particulièrement ce brave officier. Dans une action fort importante, d'Arcambal à la tête de la première colonne prit sa direction entre la Piéve et Rapalle, écartant successivement tous les ennemis qui prétendaient lui disputer le passage. Les savantes manœuvres qu'il dirigea sur leurs flancs obligèrent les Corses à laisser leurs postes de la Piéve dont le vuide permit à l'intrépide colonel d'avancer rapidement, de gagner les hauteurs, et de s'emparer du débouché de Tenda.

On a observé que chez d'Arcambal le courage s'alliait à une grande douceur. Cet homme si terrible au moment du combat revenait immédiatement après à son caractère naturellement facile et conciliant; et son esprit d'indulgence et de bonté concourut aussi puissamment que son épée à réduire la Corse charmée de la grâce et des manières généreuses de l'un des principaux officiers Français venus pour la conquérir.

Plusieurs autres faits d'armes vinrent justifier encore après cette époque la haute opinion qu'on avait conçue de d'Arcambal, et provoquer sa nomination de maréchal-de-camp qu'il reçut en 1780. Il mourut peu de temps après dans la capitale.

AYROLES.

Paul Ayroles, curé de Reyrevignes, naquit à Sagnes en 1731. Ami de la retraite, passionné pour l'étude, sa piété était soutenue par de grands talens. Il joignait à la science beaucoup de charité et de désintéressement. Plusieurs fois il refusa d'avantageux bénéfices, ne voulant, disait-il, des biens terrestres que ce qu'il lui en fallait pour subsister, et pour soulager les pauvres. Abstinent et mortifié à l'excès, il était aussi avare de soins et de commodités envers lui-même qu'il était prodigue de bontés, de secours et d'attentions envers les autres. Doué d'une activité singulière, il ne consacrait que de courtes heures au sommeil, employant le reste du temps à l'accomplissement de son ministère, c'est-à-dire, aux bonnes œuvres. Comme Saint-François-de-Sales, Ayroles avait reçu de la nature un caractère vif et impétueux : comme ce grand Saint, il opéra la miraculeuse conversion de son naturel. L'aménité de ses manières rendait sa société aussi attrayante pour l'homme pieux que pour ceux qui l'étaient le moins. On a retenu de lui une particularité qui ne doit pas être omise. Il parait que ce saint homme, si habile dans la science du salut, avait aussi des connaissances en médecine. Il opéra des cures aussi nombreuses que remarquables; mais, à l'exemple de Jésus-Christ, c'était surtout les pauvres

qu'il fesait participer à ce nouveau bienfait. Nous ferons observer qu'Ayroles n'est pas le seul prêtre savant et zélé qui ait uni dans sa personne ces deux sortes d'apostolats.

Il fut bientôt placé sur un théâtre plus vaste, plus propre, si non à faire briller ses vertus d'un plus vif éclat, du moins à rendre son talent plus illustre. Élu député aux États-Généraux à l'immense majorité des voix, il parut à l'assemblée nationale dans les rangs du devoir et de la loyauté. Là il contracta des liaisons intimes avec les Prélats de France les plus distingués.

Ayroles joignit à tous ces mérites la gloire de la persécution. Il subit un assez long emprisonnement à Clermont d'Auvergne, et y mourut en 1795.

BARASC.

Dieudonné de Barasc, issu de l'illustre maison de Béduer, qui fleurit encore sous un autre nom au voisinage de la ville de Figeac, sut ajouter à l'éclat de sa naissance celui qui s'attache à l'exercice des vertus généreuses. L'histoire signale son testament devenu mémorable par la destination qu'il y affecta à ses terres de Lissac et de Poujoula qui selon ses désirs furent consacrées à la fondation et à l'entretien d'un couvent de religieuses de l'Ordre de Citeaux. On peut voir encore une partie de ce bâtiment dans le bourg de Lissac. Ces sœurs respectables que la tempête révolutionnaire a dispersées vouaient leur temps et leurs saints loisirs à l'instruction des jeunes personnes du sexe qui puisèrent long-temps auprès d'elles le véritable goût de la piété et de la vertu. Un souvenir reconnaissant s'attachera toujours au nom du philantrope fondateur de cet établissement utile.

Vers ce même temps vivait un Géraud de BARASC de la famille du précédent, lequel fut promu au siège de Cahors en 1236, et mourut dans cette ville en 1250. On a retenu de lui qu'il fut pasteur vertueux et vigilant, et que, quoiqu'il professât une haine déclarée contre l'hérésie, il restitua, malgré l'adjudication qui lui en avait été faite, les biens d'un hérétique condamné au légitime héritier de ce malheureux.

BARRAIRON.

Louis-François-Marie Barrairon, directeur-général de l'administration des domaines, conseiller-d'État, comte, officier de la légion-d'honneur, etc., né à Gourdon en 1746, est mort à Château-Renaud (Indre et Loire) en 1820.

Comme la plupart des hommes appelés à jeter de l'éclat, et à jouer un rôle important parmi leurs semblables, Barrairon enfant annonça ce qu'il serait un jour. Il fit en se jouant ses études premières, dont le cours ne fut pour lui qu'un enchaînement de triomphes. Arrivé à cet âge où l'homme se replie sur lui-même, et s'observe attentivement pour démêler dans le dédale de ses penchans divers celui qui est l'interprète de la nature et la voixde la raison, il crut suivre sa vocation en embrassant la carrière fournie par son père, mort receveur de l'enregistrement.

La nature en formant les hommes leur imprime une destination spéciale, et les dote d'un génie plus ou moins propre à l'atteindre. Chacun porte dès sa naissance une voix intérieure qui lui dit d'adopter de préférence tel système de vie, comme le plus analogue à son esprit et à son cœur, d'appliquer ses facultés à tel genre de travail, comme le plus adapté à leur exercice naturel. Nous roidissons-nous contre cette impul-

sion instinctive qui nous dirige vers notre fin; tentons-nous une route opposée à nos goûts, à nos penchans primitifs, nous ne tardons pas à reconnaitre notre erreur aux écarts qui signalent presque tous nos pas dans une carrière où la légèreté du caprice, l'aiguillon de l'intérêt, le jeu des circonstances nous ont imprudemment jetés. Dociles aux inclinations de notre cœur, fidèles au caractère de notre esprit, nous laissons-nous entrainer dans la voie que nous sommes destinés à parcourir; le succès de nos travaux atteste bientôt la justesse de notre discernement, et la prospérité de notre vie vient toujours en couronner l'usage. Nous pourrions pousser plus loin cette considération morale, et en tirer des conséquences éminemment applicables au bonheur social, résultat nécessaire de l'heureux concours des vocations individuelles; mais la nature de cet écrit nous interdisant ces développemens, nous nous bornerons à prévenir que cette vérité a été mise particulièrement en évidence par l'homme célèbre dont nous parlons.

Entré dans la carrière des domaines, il n'eut qu'à s'applaudir de sa détermination. Sa rare aptitude, son application extrême attirèrent bientôt sur lui les yeux de ses supérieurs, et, jeune encore, il se vit appeler dans la capitale. Là, n'ayant que sa conduite pour crédit, et son talent pour solliciteur, il parvint rapidement à l'emploi de chef de correspondance. Son habileté dans sa partie, et l'activité singulière qu'il y déploya le firent apprécier de plus en plus. Il finit par attirer l'attention du monarque lui-même, et en 1791

Louis XVI voulant donner à Barrairon une preuve de son estime, et à une organisation naissante un appui capable de coopérer puissamment à sa prospérité, le nomma administrateur des domaines. Elevé sur un théâtre si propre à satisfaire sa juste ambition, et à provoquer l'entier développement de ses facultés administratives, Barrairon fit éclater dans cette place éminente un discernement, une sagacité, et des lumières qui lui valurent des suffrages universels. Chez lui les qualités du cœur répondant à celles de l'esprit, on le vit allier aux talens du sage administrateur la bonté, la droiture, la philantropie, et le dévoûment de l'homme et du citoyen. L'ascendant qu'il exerça par l'heureux assemblage de tant de dons précieux lui assura de plus en plus la confiance du gouvernement et de la nation, et ne contribua pas peu à communiquer à une administration, glorieuse de le compter au rang de ses principaux chefs, ce germe puissant de force et de vie qui l'a rendue capable de résister même à la révolution, ce vaste tombeau de toutes les institutions nationales.

Jaloux de récompenser à son tour le respectable dignitaire, dont les cheveux blancs ombrageaient encore en 1815 l'administration qu'il avait vû naître, Louis XVIII lui donna la charge de directeur-général de l'enregistrement et des domaines.

Son pays vint bientôt joindre ses honneurs à ceux que lui avait conférés son roi, et Barrairon parut l'année suivante à l'assemblée représentative dans les rangs des députés du Lot. Il était bien juste que l'homme qui

portait une si vive affection à ce département, et qui l'a couvert de bienfaits jusqu'à sa mort, reçût le témoignage le plus flatteur de son estime et de sa reconnaissance.

En 1820, la nouvelle que Barrairon était nommé pour présider le collège d'arrondissement de Gourdon remplit de joie sa ville natale. On exprimerait faiblement l'enthousiasme avec lequel les habitans se disposaient à recevoir ce vieillard vénérable qui, depuis près d'un demi siècle, ne leur avait été présent que par ses bienfaits. Ils furent malheureusement frustrés dans leur attente. Obligé de céder à une faiblesse incurable qui s'aggrava en route, Barrairon, réélu député pour cette session, eut la douleur de succomber sans avoir pu revoir son pays natal, où ses compatriotes auraient recueilli avec piété son dernier soupir, et conservé sa cendre aussi religieusement qu'ils garderont toujours sa mémoire !

Il est une honorable observation à faire sur sa destinée : elle offre l'exemple véritablement extraordinaire d'un haut employé qui a traversé immobile trente ans de pouvoirs divers, et de convulsions politiques. Le respect commandé par ses vertus, l'ascendant exercé par ses talens administratifs lui valurent les bonnes grâces des rois comme des factions; et, pilote non moins habile qu'expérimenté, il a la gloire d'avoir dirigé au milieu de nos tempêtes le gouvernail du vaisseau domanial sans jamais essuyer de naufrage.

Il parait que l'auguste auteur de la charte, qui se connaissait si bien en hommes, avait voué à Barrairon

une estime toute particulière. C'est de la munificence de ce prince que, nonobstant sa nomination à la dignité de directeur-général, il reçut successivement les titres de conseiller-d'État, de comte, et d'officier de la légion-d'honneur.

On a dit de lui : Sa vertu favorite fut la mémoire du cœur. Il n'oubliait que les torts : il se vengeait par des bienfaits, et savait en rehausser le prix par la grâce aimable dont il les accompagnait. Son unique jouissance était de faire du bien : sa journée était perdue quand il n'avait pas consolé quelqu'infortuné. Ceux de ses compatriotes que des affaires appelaient à Paris peuvent déposer de l'affabilité de ses manières, et du plaisir qu'il goûtait à exercer envers eux une généreuse et bienveillante hospitalité. Beaucoup lui doivent leur carrière dans les emplois publics. Une foule de familles du département ont éprouvé son empressement à obliger ; et la voix des heureux qu'il a faits sera long-temps son plus beau panégyrique.

BARRIET.

—

Géraud de Barriet, né à Cahors, et docteur en droit, florissait vers le milieu du seizième siècle. Il est à regretter que les Biographes se soient montrés si avares de détails sur un homme qui parait avoir

occupé une place honorable parmi les jurisconsultes de son temps. Nous savons de lui pour tous documens qu'il devint conseiller-enquêteur au sénéchal de Cahors, et que, jaloux d'attacher son nom aux lois publiées sous le roi Henri II, il consacra ses soins à les recueillir, et son application à les enrichir d'un commentaire assez étendu. Ce travail qui dépose de ses lumières en jurisprudence, et de son amour pour l'étude l'environna d'une juste considération. Le système de législation qu'il s'est étudié à éclaircir ayant déjà vieilli, on ne doit pas s'étonner que son nom ait participé à cette espèce de désuétude. Cependant comme le mérite des hommes, bien diffèrent de celui des choses, vaut par lui-même, et ne dépend aucunement de circonstances plus ou moins accessoires, nous avons cru ne faire que rendre justice à ce savant utile en rajeunissant ses vieux titres à l'estime, et à la reconnaissance nationales.

BAUDUS.

Guillaume-Bernard Baudus, vicaire-général du diocèse de Cahors, naquit dans cette ville en 1693. L'éducation première reçue par cet homme recommandable est devenue une nouvelle preuve de la force et de l'importance des impressions du premier âge. L'enfance de Baudus fut environnée des tendres soins qu'une bonne

mère prodigue toujours, et dirigée par les conseils vertueux qu'une mère chrétienne ne manque jamais d'inculquer. Nouvelle Blanche, la sienne lui inspira de bonne heure cette heureuse peur du vice dont l'influence devait commander toutes les actions de sa vie. Cependant la culture de l'esprit marchait de front avec celle du cœur. Le jeune Baudus se hâta de perfectionner l'un et l'autre. A peine adolescent, on le citait comme un modèle de vertu, et on le vit à seize ans terminer avec éclat son cours de philosophie.

Dès le berceau Baudus avait exprimé le désir d'entrer dans l'Église. Le sacerdoce avait de quoi sourire à cette âme pure et forte, dont toutes les pensées étaient vertueuses, et tous les sentimens religieux et philantropiques. Après avoir fourni un noviciat exemplaire, il reçut le caractère de prêtre qui, déjà si imposant par lui-même, commande encore une plus touchante vénération lorsqu'on le voit devenir le sceau de la vertu, et la parure du talent. Baudus parut un ange à l'autel, un apôtre dans la chaire de vérité, un tendre et sage médiateur au tribunal de la pénitence. De si rares qualités furent bientôt appréciées. Les fidèles et les ecclésiastiques n'eurent qu'une voix pour les célébrer. Baudus devint d'abord chanoine de la cathédrale de Cahors. Quelque temps après il fut élevé à la dignité de vicaire-général. La manière dont il géra ses nouvelles fonctions justifia pleinement l'idée que s'était faite de son mérite l'évêque qui se l'associa pour le gouvernement de son diocèse. Un demi siècle de services importans rendus à l'Église et à ses semblables parle plus éloquem-

ment à la louange de Baudus que ne pourrait le faire le plus habile panégyriste. Il exerça, en effet, la charge de vicaire-général depuis 1731 jusqu'en 1773, avec cette rectitude de vues, cette sagesse de conduite, ce génie d'administration qui lui valurent la vénération et la reconnaissance générales. Tout entier aux travaux de son état, il les étendait encore ; et la providence, en ouvrant à son zèle une si vaste carrière dans les fonctions purement ecclésiastiques, parut l'avoir placé sur le théâtre de toutes les bonnes œuvres. On ne peut rappeler sans émotion les traits de charité qui échappaient tous les jours à cet homme pénétré de l'amour de ses semblables. Combiende reconnaissance ne lui doit pas la pudeur publique, au maintien de laquelle sa généreuse sollicititude consacra cet établissement si sage où, par l'effet d'une juste repression, un sexe coupable venait apprendre malgré lui la vertu, et qui fut si long-temps au sein de la capitale du diocèse la digue du scandale et l'école du repentir : nous voulons parler de la maison du *Bon Pasteur* !

Mille traits particuliers de bienfaisance ont signalé sa vie. A toute heure accessible au malheureux, il fut le soutien du faible, le père de l'orphelin, la consolation de l'affligé, et surtout la providence du pauvrre. Pénétré du conseil évangélique qui nous dit de faire le bien à l'écart, et de cacher à la main gauche les bienfaits que notre main droite répand, cet homme humble et généreux prenait pour ses bonnes actions les heures que tant d'autres consacrent au mal. Il fut une fois surpris au milieu de la nuit portant sur son dos un

sac de blé destiné à une famille, encombrée de pauvres honteux. On le vit dans d'autres circonstances rentrant chez lui vers les mêmes heures enveloppé de sa seule soutane, après s'être dépouillé de ses autres vêtemens pour couvrir la nudité des malheureux.

L'immortalité semblerait devoir être le partage de ces hommes dont le ciel se montre si avare; mais la terre n'a pas de trésors capables de devenir leur récompense. Pour de pareils hommes la mort est plus riche que la vie. Ils n'étaient ici-bas que pour faire des heureux; ce n'est qu'autre part qu'ils peuvent être heureux eux-mêmes. C'est en 1773 que Baudus alla jouir des biens promis au sage, ami de Dieu et des hommes.

Tous les rangs de la société semblèrent se disputer à Cahors l'honneur de solemniser son convoi funéraire : mais la foule des pauvres fut son plus noble cortège; et leurs pleurs qu'il avait tant de fois taris sont restés comme sa plus belle oraison funèbre.

BAUDUS.

Pierre Baudus-de-Villenove, frère du précédent, mourut en 1780 à Cahors, où il était né en 1700. Avocat habile, citoyen vertueux, chrétien exemplaire, excellent père de famille, c'est à l'heureux assemblage de ces précieuses qualités qu'il doit de voir ici mêler son nom à celui d'un frère distingué, d'un fils héroïque,

et d'un petit-fils que son talent a couvert de gloire. Pour justifier l'un des titres que nous venons de lui assigner nous ne devons pas omettre le soin attentif qu'il apporta à l'éducation de ses enfans. Plein du sentiment de ses devoirs paternels, il crut que le meilleur moyen de s'en acquitter était d'inculquer à sa famille les principes qui l'animaient, et puisa dans la manière stoïque dont il l'éleva la douce espérance de se voir revivre tout entier dans sa postérité. Ses vœux ne furent point trompés. Au rang de ses enfans tous dignes d'éloges on voit, outre son fils déjà signalé, figurer une religieuse, morte en odeur de sainteté au couvent de Montpezat.

S'étant fixé pendant qulque temps à Toulouse, son mérite y fut bientôt distingué, et il s'y vit élever à la dignité de capitoul. Il y exerça les fonctions de chef de justice qu'il honora par un rare talent d'administration, et par le caractère d'une incorruptible probité. Le mérite qu'il déploya dans cette gestion délicate lui attacha particulièrement le premier président, et le procureur-général du Parlement, De Maniban et Le Mazurier. La bienveillance spéciale que lui vouèrent ces deux magistrats avait pour fondement le sentiment des vertus et des lumières du noble Quercinois.

De retour à Cahors, sa vie n'y fut qu'un enchaînement d'actes utiles à sa famille et à ses concitoyens. Il semble que sa destinée était de se voir distingué partout, et préposé à ses semblables uniquement pour leur faire du bien. Il fut élu maire de sa ville natale ; et sa conduite toujours loyale, toujours philantropique fesait facilement reconnaitre l'ancien chef de justice de Toulouse

Toulouse dans le nouveau maire de Cahors. Au nombre des services importants qu'il rendit à ses administrés, on doit citer le soin qu'il prit d'établir au milieu d'eux les Frères de l'École chrétienne. L'évêque Duguesclin partage avec lui l'honneur d'avoir enrichi notre ville centrale de la présence de ces hommes, seconds pères de l'enfance, dont la religieuse philantropie exerce dans l'ombre le talent si méritoire de former assidûment les générations naissantes à la religion et à la vertu.

Il y aurait de l'ingratitude à négliger de noter encore le zèle avec lequel il coopéra, lors de la suppression des Jésuites, à la formation du collège royal, dont le personnel fut composé d'ecclésiastiques éclairés et vertueux.

Au mérite de l'avocat et de l'administrateur Baudus conçut l'ambition d'allier le titre d'historien. La manière dont il a continué l'ouvrage connu sous le nom de *Series Episcoporum Cadurcensium*, etc., par Lacroix, prouve qu'il n'avait pas entrepris une tache au-dessus de ses forces littéraires.

BAUDUS.

Hugues-Joseph-Guillaume Baudus, fils du précédent, lieutenant particulier au présidial de Cahors, naquit dans cette ville en 1725 de parens qui lui trans-

mirent avec le sang les plus nobles qualités de l'âme, partage immémorial de cette honorable famille. Doué d'un très-bon esprit, dont les premières étincelles éclatèrent dès l'enfance, il fournit avec distinction la carrière des études littéraires. Ses progrès furent si rapides qu'il avait terminé son cours de philosophie à quinze ans. Se sentant une vocation décidée pour le barreau, il passa promptement à l'étude de la jurisprudence qu'il apprit dans l'Université de sa ville natale. Les succès qu'il obtint comme élève-légiste justifièrent pleinement ceux qui avaient précédemment couronné son cours de belles-lettres. Tout jeune encore, il s'attira les plus grands applaudissemens par la manière dont il soutint les épreuves publiques auxquelles sont attachés les grades universitaires, et coiffa le bonnet de docteur au sortir de l'adolescence.

Entreprendre de tracer le portrait d'Hugues Baudus, c'est se disposer à rappeler la plupart des vertus. Celles qu'il possédait auraient suffi, partagées entre un grand nombre d'individus, pour les rendre estimables. Réunies dans sa personne, elles en firent un homme parfait. Modèle d'exactitude à remplir ses devoirs sociaux et domestiques, citoyen probe et généreux, père de famille exemplaire, ami délicat et dévoué, il s'attirait surtout l'admiration publique par l'éclat d'une piété aussi simple que fervente, et par l'ardeur d'une charité toujours prête à secourir l'infortune. Non content d'aider le pauvre de ses secours, il lui prodiguait encore ses consolations, et s'empressait de devenir son médiateur gratuit dans ses différends.

Il avait adopté l'usage de visiter régulièrement les prisonniers. Objets de sa plus tendre sollicitude, ils recevaient de ce magistrat philantrope des preuves journalières du zèle le plus actif, et des soins les plus affectueux. Baudus descendait pour eux jusqu'aux moindres détails, et veillait à la salubrité de leur nourriture, à la propreté de leur couche, de leur linge et de leurs vêtemens. On dit qu'il portait l'attention jusqu'à leur faire fournir du tabac, ce moyen facile et, pour ainsi dire, magique de distraire le malheur au sein même des cachots.

Au commencement de nos dernières discordes politiques, lorsque l'inquisition révolutionnaire semblait épier toutes les démarches des Français fidèles à leur foi, et ne permettait plus le christianisme qu'à la conscience, Baudus ayant appris qu'à Montpezat l'exercice du culte avait conservé toute sa liberté, se hâta de se rendre dans cette petite ville. C'est durant le séjour qu'il y fit qu'il écrivit à une personne de Cahors une lettre dans laquelle il recommandait à ses prières Louis XVI malheureux. De retour bientôt après dans ses foyers, il fut condamné à la réclusion qu'il subit en deux reprises. A la seconde il ne sortit de prison que pour se voir conduire à Paris : c'était en 1794. La principale circonstance qui avait donné lieu à son départ fut la lettre que nous avons déjà signalée. Égarée par la personne à qui elle s'adressait, elle était tombée entre les mains de l'autorité, qui crut devoir se servir de ce monument de piété et d'amour pour le trône comme d'un titre propre à motiver la proscription de

Baudus. Celui-ci dès son arrivée dans la capitale fut traduit au tribunal révolutionnaire. Il parut devant ce sénat de mort et de terreur avec le calme d'une grande âme et d'une conscience tranquille. Interrogé sur som nom, à l'exemple de plusieurs grands martyrs, il répondit : *Je suis chrétien.* — Quel est ton surnom, lui dit-on encore ? — *Je suis catholique romain.* — As-tu aimé le roi ? — *J'ai toujours reconnu en lui le fils aîné de l'Église.* — Bon homme, ajoute-t-on, si tu continues de la sorte, on te fera mourir. — *Je ne crains pas la mort; il n'appartient qu'aux lâches de la craindre quand il s'agit de confesser la foi.* On lui présenta ensuite la lettre fatale qu'il reconnut pour être de lui, quoique une simple dénégation eut pu lui sauver la vie. Il la perdit bientôt après malgré les actives démarches d'un conventionnel son neveu, qui ne put empécher un homme se montrant si ouvertement digne de l'échafaud d'y périr victime de la vérité, de la vertu et de la foi.

BAUDUS.

Jean-Louis-Amable Baudus, fils du précédent, naquit à Cahors en 1761. Il serait difficile de trouver un assemblage plus complet des qualités de l'esprit et du cœur. La nature semblait s'être complue à lui former l'un et l'autre. A un jugement exquis il joignait une

imagination brillante et forte. Sa mémoire était immense ; et la tournure de son génie, à la fois subtil et profond, le rendait propre à toutes les études. Il en poursuivit la carrière avec distinction. Il était encore dans un âge tendre lorsqu'il termina ses cours littéraires au collège de sa ville natale. Il se rendit ensuite à Toulouse, et y prit ses grades en droit. De retour à Cahors, après la légère épreuve d'un stage assez court, il fut nommé avocat du roi près le présidial, où il fut admis avec dispense d'âge, n'ayant encore que vingt-trois ans. Il géra son emploi avec tout l'éclat qui s'attache à un beau talent rehaussé par la jeunesse, et par la probité courageuse, si difficile à tout âge. Fidèle aux inspirations d'un caractère noble et désintéressé, on le vit dans cette place protester hardiment contre l'enregistrement de l'édit des baillages. Ses concitoyens qui appréciaient unanimement son rare mérite voulurent lui en donner une preuve éclatante en lui décernant la dignité de maire à vingt-huit ans (1790). On peindrait difficilement les élans d'enthousiasme qui présidèrent à cette nomination. C'est sur des suffrages également universels qu'il fut élevé cette même année à la présidence du collège électoral du département, et à la charge de procureur-général près l'administration centrale. Dans l'exercice de ces dernières fonctions il mérita toujours du département, aux intérêts duquel il veilla avec autant de soin que de courage jusqu'à l'époque où la mesure de l'assermentation des prêtres, décrétée par l'assemblée constituante, fut confiée à l'exécution des magis-

trats. Cet acte émané d'une politique rarement en harmonie avec la philosophie religieuse de Baudus ne pouvait que lui répugner singulièrement. Plutôt que de se souiller en prenant une part si active à cette sorte de persécution, il aima mieux laisser son emploi, et redescendre dans la foule des simples citoyens.

Le génie démagogue à qui les principes de Baudus déplaisaient depuis long-temps, outré de cette dernière conduite qui mettait le sceau à ses incorruptibles vertus, s'attacha dès-lors à le poursuivre sourdement, et fit bientôt planer autour de lui le soupçon et la menace. Baudus jugea convenable de quitter Cahors pour se rendre à Paris, d'où il sortit bientôt après pour gagner la frontière, et s'exiler d'une patrie qui lui était toujours chère, mais dont la prudence et la vertu lui défendaient également le séjour. Hambourg fut le lieu qu'il choisit pour refuge. Cette cité florissante et libre, dont les portes hospitalières s'ouvrirent si généreusement aux Français malheureux, lui avait paru l'asile le plus propre à consoler son exil. Pour achever d'en adoucir l'amertume, et goûter la satisfaction d'être encore utile à la France, il consacra ses loisirs à un travail dont la noblesse ne pouvait que tourner à la gloire de sa nation, et la faire de plus en plus respecter aux Hambourgeois dans la personne de leur illustre réfugié. Il rédigea une feuille périodique qui paraissait sous le titre de *Spectateur du Nord*. Ce journal mensuel où l'auteur passait en revue les ouvrages nouveaux de tout genre, dont le mérite provoquait une mention, et dans lequel il émettait les opi-

nions morales ou politiques en rapport avec les divers évènemens dont l'Europe était alors le mobile théâtre, portait l'empreinte du goût et du savoir, et fesait autant l'éloge du critique éclairé et de l'habile publiciste, que du Français fidèle et du chrétien philantrope. La touche libre et imposante imprimée à cet écrit fixa l'attention de l'Europe. Les Souverains eux-mêmes ne restèrent pas étrangers à ce mouvement général; et l'empereur de Russie et le roi de Prusse se mirent en relation avec le rédacteur du *Spectateur du Nord*.

Baudus, cédant à son amour pour son pays, profita des premières occasions qui s'offrirent pour regagner la France, et quitta la ville où il avait reçu une honorable hospitalité avec des regrets tempérés par le plaisir de revoir la patrie.

Il ne tarda pas à y être investi d'un emploi. Entré dans la carrière diplomatique, il y travailla en qualité d'historiographe des relations extérieures.

Il était à Paris lorsqu'on y amena le duc d'Enghien. Jaloux d'arracher à la mort cette victime d'une politique ombrageuse, et de conserver à l'héroïque famille de Condé ce noble rejeton destiné à propager le nom et les vertus guerrières du vainqueur de Lens et de Rocroi, il composa un mémoire aussi hardi que concluant, et que le pouvoir jugea digne des honneurs de la suppression.

Ne pouvant se refuser plus tard aux pressantes sollicitations de la sœur de Bonaparte devenue reine de Naples, il se chargea de l'éducation de ses enfans, qui lui fut confiée contre le gré de l'empereur. Celui-ci

n'avait jamais pu pardonner à l'auteur du *Spectateur du Nord* la hardiesse et l'impartialité d'un parallèle établi entre lui et le général Moreau dans l'une des plus saillantes publicationsde son journal indépendant.

A son retour en France, devenu comme malgré lui membre du comité de censure, la répugnance que lui inspirait ce genre d'emploi acheva d'altérer sa santé déjà dès-long temps affaiblie par les secousses et les labeurs de sa vie pénible et agitée. Il se résolut alors à quitter la capitale pour se rendre à Poitiers auprès de sa famille, dans le sein de laquelle il mourut en 1822, environné des consolations de la vertu, et des secours de la religion. Jamais homme n'en fut plus digne. Pénétre d'une foi vive, tout entier aux inspirations d'une piété fervente, les troubles qui assiégèrent sa vie publique et privée n'atteignirent jamais le sanctuaire de sa conscience ; et les vicissitudes de sa destinée n'en entraînèrent aucune dans l'exercice de ses vertus religieuses.

BÉCAVE.

Charles-Nicolas de Bécave, grand archi-diacre de la cathédrale de Cahors, vicaire-général du diocèse, né à Serignac en 1731, est mort à Cahors en 1812.

Il reçut le grade de docteur en théologie dans l'Université d'Orléans, après avoir terminé le cours des études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Sulpice, à

Paris. Cette maison célèbre, qui compte Fénelon au nombre de ses élèves, offrit au jeune de Bécave tous les moyens de perfectionnement qui manquent d'ordinaire à la province. C'est à l'école des pieux et savans successeurs des Olier et des Tronson qu'il acheva de former son esprit à la science de son état, et son cœur aux sublimes vertus qu'il réclame. La nature lui avait prodigué les dons nécessaires pour faire fructifier une si heureuse éducation. Elle l'avait doué d'une conception rapide, d'une sagacité singulière, d'une justesse de tact et de coup-d'œil difficiles à imaginer, et d'un tel génie de scrutation et de discernement que, pour le caractériser d'une manière précise, on doit dire qu'il avait l'instinct de la vérité. L'éclat rapide que jeta un si rare assemblage de qualités précieuses le signala bientôt aux yeux d'un homme capable de sentir toute sa valeur, et de l'élever sur un théâtre approprié à son mérite. Jeune encore, il fut nommé grand vicaire par l'évêque Duguesclin. Ce prélat, jaloux d'étendre et de féconder de plus en plus des talens sur lesquels il reposait de glorieuses espérances pour son diocèse, employa afin d'atteindre ce but des soins tout particuliers, et une sollicitude vraiment paternelle. Il exigea que le nouveau grand vicaire servît de secrétaire au vénérable Baudus, alors vicaire-général. Sous les yeux de cet homme habile le jeune de Bécave, initié de jour en jour aux mystères qui environnent l'art du casuiste, égala bientôt en ce genre la perfection de son honorable maître. Il apprit à prononcer sur les cas les plus épineux avec une promptitude et une infaillibilité telles que

sa réputation franchit rapidement les bornes du diocèse, et lui attira une flatteuse affluence de consultations étrangères à son ressort naturel.

Le même prélat chargeait habituellement son grand vicaire de la rédaction première de ses mandemens. La composition du jeune écrivain était revue d'un œil sévère ; et l'austère Duguesclin portait quelquefois la rigueur jusqu'à déchirer ces essais embellis de tout le charme d'une imagination vive et brillante, comme sentant trop l'apprêt du rhêteur et les fleurs d'une éloquence mondaine. Docile aux rigides observations d'un censeur chéri, le modeste disciple reprenait la plume ; et le nouveau discours moins orné, comme aussi plus noble et plus pastoral n'offrait plus que de légères corrections à subir pour devenir le mandement de l'évêque.

De Bécave dans ce genre de travail parvint à acquérir une manière d'écrire aussi simple que noble. Son éloquence, dépouillée d'ornemens frivoles, se recommande par cette candeur, cette simplicité majestueuse qui fut toujours le langage du ciel ; et ses compositions religieuses semblent des feuilles détachées de l'évangile et des saints Pères.

Ce langage facile, naturel et élevé avait passé de ses écrits dans sa conversation, et dans ses discours spirituels. Il parlait de Dieu, et de tout ce qui touche aux vertus chrétiennes avec une facilité d'expression et une simplicité de ton qui faisaient qu'on ne savait qu'admirer le plus de son esprit, de son cœur, ou de ses manières.

Sa piété, sans faste comme sans contrainte, était

parfaitement en rapport avec l'ensemble de son noble caractère. C'était la piété de Fénélon et de Saint-François-de-Sales.

Son extrême popularité le rendait accessible à tous, mais spécialement aux pauvres dont il était le père.

L'expression de sa physionomie à la fois douce et imposante rassurait vite la timidité craintive qui a toujours peur de manquer, et déconcertait sur-le-champ l'orgueil effronté qui craint toujours de descendre.

Le brillant exercice de tant de vertus sociales et ecclésiastiques l'environna constamment de la confiance du clergé et de l'amour du peuple.

La révolution, ce périlleux creuset des talens et des vertus en France, vint mettre le mérite de de Bécave à de solemnelles épreuves. A la mort de l'évêque Nicolaï, élevé à la dignité de vicaire apostolique par le Souverain Pontife Pie VI, il gouverna le diocèse privé de pasteur avec une prudence et une fermeté qui ne permirent pas à cette précieuse partie de l'Eglise gallicane de s'apercevoir de son long veuvage.

Durant ce temps de liberté éphémère accordé aux ministres de la religion, sommé de comparaître jusqu'à vingt-sept fois devant les autorités, il ne put jamais être convaincu que du crime, alors irrémissible, de se comporter en prêtre et en bon Français. En diverses occasions de Bécave reçut plusieurs outrages; mais la noble fierté de sa contenance, et la dignité de ses réponses firent constamment rougir les audacieux qui l'insultaient. Nouveau trait de ressemblance qui le rapproche de son divin maître!

Tous les hommes véritablement amis de l'harmonie civile et religieuse virent avec admiration les procédés pleins de conciliation et de tolérance dont il usa pour ramener, dans ces temps d'erreur et de vertige, ceux des ecclésiastiques du diocèse qui s'étaient laissés surprendre aux pièges des novateurs.

La passion que l'on a appelée si improprement l'idole des grandes âmes, l'ambition, n'entra jamais dans le cœur de cet homme vénérable. On ne put jamais le décider à se mettre sur les rangs pour obtenir un évêché, quoique son mérite et ses protecteurs lui donnâssent plein droit d'y prétendre.

Dès que M. De Grainville fut promu à celui de Cahors, il reçut de ce prélat la charge de premier grand vicaire. Il ne survécut pas long-temps à cette marque de confiance de la part de son nouveau pasteur, et mourut quelques années après riche de mérite et de vertus aux yeux de Dieu et de ses semblables.

Un trait qui a fait la gloire de l'un des *sept Sages* de la Grèce ajoute peu à la sienne : son désintéressement avait été si grand qu'il ne laissa pas de quoi fournir aux frais de sa sépulture.

BELLET.

Charles Bellet naquit à Saint-Céré en 1702. D'une extraction obscure, issu de parens qui, n'ayant à lui léguer que l'indigence, l'abandonnèrent presque

dès le berceau, il est un de ces hommes pour qui le sort n'a rien fait, et qui doivent tout à eux-mêmes. D'abord simple enfant de chœur, il se fit de ce modeste emploi le premier échelon vers la fortune. Passionné pour l'étude, il y consacrait jusqu'aux momens destinés aux récréations de son âge. Ses qualités aimables, et son ardeur pour le savoir lui valurent l'amitié d'un membre du chapitre de Montauban auquel il était attaché. Celui-ci, en échange des leçons de musique qu'il recevait du jeune Bellet, l'initiait à son tour aux mystères de la langue latine. Il y fit des progrès rapides qu'il dut à une mémoire immense, à un jugement exquis, et à une facilité de conception au-dessus de toutes les difficultés. Bientôt il se vit à même d'entreprendre l'étude de la théologie qu'il termina avec le plus éclatant succès. Admis au sacerdoce, il obtint un bénéfice dans la cathédrale de Montauban. L'ardeur de son zèle religieux, et l'instinct de son rare talent oratoire le lancèrent dans la carrière de la prédication. Il ne manquait jamais de réunir autour de lui une foule avide de l'entendre. Le peuple et les hommes éclairés formaient à l'envi son auditoire. Ses discours éminemment évangéliques, et dont ses vertus rehaussaient encore le mérite respiraient l'écriture sainte, et la plus pure doctrine des pères. Ils se distinguaient autant par la justesse et la solidité du raisonnement, et par la bonté du style, que par la méthode sage et lumineuse dont ils portaient l'empreinte.

Au milieu de ses brillants succès dans la chaire il se vit tout-à-coup forcé d'en descendre. Un tempé-

rament délicat, et tout-à-fait impropre à l'exercice de la parole, réduisit son existence à celui des simples devoirs sacerdotaux, et à la culture paisible des lettres pour lesquelles il avait toujours nourri un goût particulier. Ses premiers essais méritèrent d'être couronnés par plusieurs académies ; et dès la création de celle de Montauban, le prêtre lauréat en fut des premiers nommé membre par le roi. L'auteur de l'Histoire du Quercy fait observer en parlant de cet homme recommandable que son goût, ou pour mieux dire, sa passion pour les travaux littéraires ne nuisit jamais à l'exercice de ceux de son état. Chez lui la piété égalait le savoir, et l'ardeur pour les études littéraires s'alliait au zèle le plus vrai pour le salut des âmes. Il fut doué de mœurs austères, de manières douces, et d'un caractère dont rien n'altérait l'égalité.

Outre ses ouvrages couronnés, ses discours lus à l'académie, et quelques pièces de vers, Bellet a laissé encore un écrit intitulé : *Droits de la Religion chrétienne et catholique sur le cœur de l'homme*. Cet ouvrage précieux offre toutes les qualités heureuses que nous avons signalées dans ses sermons. Cet auteur avait recueilli des matériaux pour la continuation de l'Histoire universelle de Bossuet. Il s'occupait de ce travail hardi lorsque la mort vint l'arrêter au milieu de la carrière qu'il se proposait de fournir en élève digne du Tacite chrétien. C'est en 1775 qu'il fut ravi aux lettres et à l'Église.

BENOIT.

Guillaume Benoit, docteur en droit, connu sous le nom de Bénédicti, naquit à Cahors vers le milieu du quinzième siècle, et mourut dans le seizième.

Il étudia quelque temps à Toulouse où il fit ses cours de droit avec une distinction qui décélait en lui de grands talens, et annonçait qu'il serait un jour habile jurisconsulte. Son mérite lui fit obtenir dès sa jeunesse une chaire de jurisprudence à l'Université de Cahors. En 1499, il fut élevé à la dignité de conseiller au Parlement de Bordeaux. Il géra cet emploi avec honneur durant plus de dix ans. Au bout de ce terme il acquit la même charge près le Parlement de Toulouse. Cette compagnie le députa la même année, avec le premier président Pierre de Saint-André, et le président de troisième ordre Accurse Meynier, pour aller faire des remontrances au roi Louis XII. Il mérita encore l'honneur de se voir chargé par le même corps, en 1514, de la flatteuse mission d'aller féliciter François I.er sur son avènement à la couronne. Il composa un long commentaire sur le chapitre *Raynutius* aux décrétales des testamens. Cet ouvrage, qui ne fut imprimé qu'après sa mort, dépose en faveur de la patience et des lumières du jurisconsulte Quercinois.

BESOMBES.

Pierre-Louis Besombes de Saint-Geniés, conseiller à la Cour des aides de Montauban, membre de l'académie de cette ville, né à Cahors en 1719, est mort en 1783.

La religion présida à son éducation première. Il apprit de bonne heure les maximes de l'honnête homme puisées dans l'évangile, et suça, pour ainsi dire, la vertu avec le lait. Tant de soins portèrent leur fruit. Encore enfant, Besombes était cité comme un modèle de sagesse. Le flambeau des lettres avait confondu sa lumière avec celle de la piété pour guider ses premiers pas. Profitant des moyens d'instruction dont il se vit environné, le jeune disciple acquit une science précoce qui fit concevoir de lui les plus belles espérances. A quatorze ans, il avait soutenu avec éclat ses thèses de philosophie. L'aptitude que la nature lui avait donnée pour fournir honorablement la carrière littéraire et scientifique s'accroissait tous les jours à la faveur de l'étude opiniâtre à laquelle il se livrait.

Après avoir quelque temps hésité sur l'état qu'il devait embrasser, et invoqué religieusement les lumières d'en-haut afin de parvenir à le connaitre, il se décida pour le barreau. La science des lois, si épineuse pour la médiocrité paresseuse à scruter les énigmes dont elle est hérissée, n'eut point de difficultés capables d'arrêter

d'arrêter son génie studieux et pénétrant. Après avoir consacré à cette étude le temps accoutumé, il coiffa le bonnet de docteur aux applaudissemens du public et de ses condisciples étonnés de la manière remarquable dont il soutint pendant l'espace de trois jours diverses thèses sur toutes les questions de droit.

En 1750, il siégea en qualité de conseiller à la Cour des aides de Montauban fière de recevoir dans son sein un homme d'un mérite si éminent. L'impression qu'il avait produite était si générale et si flatteuse que l'académie de la même ville s'empressa de lui offrir un fauteuil. Le célèbre Pompignan l'avait signalé à cette société littéraire comme un esprit capable d'augmenter son lustre. L'auteur de *Didon* et de la traduction des *Pseaumes* se plaisait surtout à préconiser la rare facilité de Besombes pour les langues anciennes et modernes. Il est vrai que, nonobstant la langue latine qu'il connaissait à fonds, il possédait encore le grec, l'hébreu, l'anglais et l'italien. Il joignait à des connaissances immenses en histoire et en chronologie sacrées et profanes le goût le plus exquis en littérature. Il s'attacha surtout à la lecture réfléchie des poëtes dont il sentait toutes les beautés.

Pendant que son esprit continuait ainsi à se perfectionner, qu'il acquérait de jour en jour plus de solidité et d'étendue, et qu'il amassait une collection de plus en plus brillante de connaissances littéraires et philosophiques, son cœur parut tout-à-coup changé; et d'homme vertueux et chrétien qu'il avait été jusqu'alors, Besombes devint impie et libertin. Sans doute

qu'au milieu des jouissances séduisantes où les avantages d'un heureux établissement, et d'un riche patrimoine le jetèrent à l'improviste, sa raison fut moins forte que le péril; et l'on doit peu s'étonner que la vertu de cet homme supérieur n'ait pu tenir contre les enchantemens d'un âge et d'un monde qui, tant que l'homme aura des passions, ne balanceront que trop dans son cœur les préceptes de la religion, et les leçons de la philosophie.

Cependant l'égarement de Besombes ne devait pas être éternel. Une violente maladie qu'il essuya parvint, de concert avec ses réflexions, à rompre le charme où l'avaient retenu jusques là les attraits d'une vie molle et licencieuse. Pénétré cette fois plus que jamais du néant de la félicité humaine, nouveau Saint-Augustin, il secoua les liens du vice pour s'attacher irrévocablement à la vertu; et le reste de sa vie, qui ne fut qu'une succession de bonnes œuvres, racheta amplement la scandale passager de ses désordres.

Son zèle pour la religion l'excita à des entreprises tendant à la dépouiller du vernis déshonorant qu'ont cherché à répandre sur elle plusieurs libelles accrédités, qui font acheter bien cher au public les bonnes choses qui les recommandent par l'amas de fables et de blasphèmes qui les souillent. C'est dans cette vue qu'il conçut le projet de refondre le fameux ouvrage de Raynal sur l'*Établissement des Européens dans les Indes*. La mort l'empêcha de l'exécuter.

Il avait aussi formé depuis long-temps le dessein de balancer l'empire de l'Encyclopédie par un ouvrage

du même genre qui, tout en offrant les secours littéraires et scientifiques du vaste recueil de Diderot et de Dalembert, aurait seulement exclu l'esprit d'erreur, de confusion et de partialité qui dépare cette éblouissante compilation aux yeux de la vraie philosophie. Ce travail d'une grande étendue demandait un certain nombre de collaborateurs : l'impossibilité de les réunir força Besombes à se désister d'une entreprise aussi noble que hardie.

Il parait que de toutes les productions de l'antiquité les poëmes d'Homère avaient produit sur lui l'impression la plus forte, et lui avaient inspiré le plus d'enthousiasme. Jaloux d'élever, après tant d'autres, un monument d'admiration au chantre antique d'Achille et d'Ulysse, il publia une introduction à l'Illiade et à l'Odyssée qu'il divisa en deux parties, où il groupa toutes les idées que lui avaient inspirées ses diverses méditations sur les œuvres du vieillard de Chio. Un fameux académicien (Lebeau) à qui il communiqua cet écrit observa que ce discours, d'ailleurs parfaitement rédigé, contenait des choses entièrement neuves sur une matière que l'on aurait pu croire entièrement épuisée.

Incessamment préoccupé du désir de réparer le scandale de sa vie licencieuse, cet homme probe et savant pensa que le meilleur moyen d'y parvenir était de composer un livre qui pût servir à rappeler au bien ceux qui, comme lui, pouvaient s'en être écartés. C'est à cette louable intention que l'on doit son ouvrage intitulé : *Transitus animæ revertentis ad jugum Christi-*

Jesu. Voilà son plus beau titre de gloire. Cette production eût suffi pour l'immortaliser. Elle a acquis l'assentiment universel. Un critique du temps la préconisa dignement. Il la plaçait entre l'imitation de Jésus-Christ et les confessions de Saint-Augustin. « Il » est donc vrai, ajoutait-il éloquemment, qu'au siècle » même des Voltaire, des Fréret, des Diderot, et de » tant d'autres ennemis de Jésus-Christ, que dans ce » temps même où nous étions inondés des productions d'une philosophie impie, il existait en France » un de ces sages de l'évangile dont les méditations sublimes vengeaient secrètement la religion de tous les » mépris et de tous les blasphèmes de nos sophistes. » Il était inconnu dans sa retraite, comme Bruno dans » sa cellule ; mais les anges du ciel assistaient à ses méditations ; l'Esprit-Saint répandait dans son cœur » ses plus vives lumières ; il dirigeait sa plume ; et ce » spectacle réparait aux yeux du ciel les scandales » d'une sagesse impure et fanatique» . . . .
. . . .

BESSE.

Anne Besse, dite Anneton de Poupon, naquit à Cahors vers 1722. Cette fille étonnante est un monument de la puissance qu'un moment de réflexion donne à une âme égarée pour réprimer le vice, et

s'élever tout-à-coup au degré de la plus sublime vertu.
Elle consacra au monde sa jeunesse ; et tout annonçait en elle la disposition à parcourir jusqu'au bout cette pernicieuse carrière. Amour naturel du plaisir et de la dissipation, grâces de la figure et des manières, enjouement de l'esprit, elle possédait tous les dons capables de lui semer de fleurs ce chemin attrayant et dangereux. Elle en fut cependant retirée tout-à-coup, et comme par miracle. Un jour qu'elle se rendait au bal, la vue d'un temple devant la porte duquel elle passait la frappa comme d'un coup de foudre. Interdite, elle s'arrête, dit à ses camarades de poursuivre leur route, et consacre aux plus sérieuses réflexions le temps qu'elles vont dissiper en plaisirs frivoles. Son cœur est déjà changé. Ce monde qui lui a paru jusqu'ici plein d'éclat, de bonheur et de charmes ne lui est maintenant que vanité et que mensonge : elle a résolu de l'abandonner sans retour. Elle dépouille ses habits de fête, déchire ses vaines parures, et, méprisant désormais ces dangereux atours, elle ne veut d'autre toilette que l'amour de Dieu et des vêtemens de bure. Elle adopte à l'instant ce costume de deuil, et va, sous ces livrées, se jetter aux pieds de l'homme qui doit la réconcilier avec le ciel. A partir de cet heureux jour, Anne fut un modèle de vertu. Non contente de se sanctifier elle-même dans la retraite, la piété et les bonnes œuvres, elle conçut le dessein de chercher à mieux réparer le scandale de sa vie première en concourant à sanctifier les autres. Couturière de son état, elle réunit autour

d'elle un certain nombre de jeunes filles qu'elle formait à son métier, tout en leur inspirant le goût de l'innocence et de la religion. On dit que sa maison devint une espèce de communauté, où l'on vit jusqu'à quarante novices puiser à la fois dans ses exemples et dans ses leçons l'habitude du travail et de la sainteté. Anne alla jusqu'à leur donner un règlement approximativement calqué sur celui des cloîtres, dont la teneur et l'exacte observance tournaient journellement à l'édification du public, et à la gloire de cette sorte de supérieure.

Elle avait trop de vertu pour sortir intacte des orages de la révolution : elle eut à subir une détention qui mit le comble à son mérite devant Dieu et devant les hommes.

Anne Besse, douée d'un fonds d'amabilité rare, avait paré ses nouveaux principes, et sa nouvelle manière de vivre de tout l'attrait dont elle avait d'abord environné sa conduite mondaine. Elle se fesait remarquer par une piété aussi douce qu'enjouée ; et son caractère, loin d'avoir contracté cette austérité sombre qu'affecte souvent une dévotion récente, n'en était devenu que plus riant et plus gai, épuré qu'il était aux rayons d'une conscience pure.

Toutes ces vertus étaient singulièrement rehaussées par la plus estimable de toutes, celle que l'évangile préconise avec le plus de complaisance, et dont le paganisme n'avait pas même le nom dans ses langues : je veux dire la charité. Elle fit des aumônes si abon-

dantes qu'elle se vit obligée de se défaire successivement de tout son bien qui, eû égard à sa condition, était assez considérable. Elle mourut à Cahors en 1802.

BESSIÈRES.

. . . . Bessières, maréchal de l'empire, grand officier de la légion-d'honneur, colonel-général de la garde impériale, etc., naquit à Praissac en 1769.

A l'exemple du chef auquel il dut son élévation, ce brave a la gloire d'avoir passé par tous les degrés des honneurs militaires avant d'arriver au premier. Il est une observation générale à faire sur la destinée des principaux officiers de Napoléon comparée à la sienne. On les a vus paraitre, grandir, s'élever avec lui et sous lui : leur renom, vassal du sien, en a constamment relevé, et s'en trouve encore couvert comme d'une égide. L'avenir ne changera rien à cet ordre; et en fesant la part du grand capitaine, il ne pourra s'empêcher de faire celle des grands généraux. On verra toujours ces astres subalternes de la gloire nationale briller sur l'horison des âges en gravitant vers le grand astre comme vers leur centre. Aussi, quiconque tente de parler de cet homme extraordinaire, dont on a dit trop de bien et trop de mal, qui sut pallier son despotisme par son génie, et son usurpation par ses conquêtes; dont les destinées si contraires

rassasièrent à la fois la France de gloire et de deuil, doit songer qu'on ne peut lui rendre isolément justice, et qu'à la nature du jugement qu'on portera sur lui est attachée en quelque sorte l'opinion qu'inspireront les autres. A la vérité, comme homme, comme empereur, il est des traits particuliers et caractéristiques par lesquels la plume de l'écrivain n'omettra pas de le signaler, indépendamment de ces derniers, aux yeux incorruptibles de la postérité : mais comme guerrier, son portrait exposé dans les galeries de l'histoire jettera un jour plus ou moins favorable sur ceux de ses compagnons d'armes. Revenons à celui d'entr'eux qui a peut-être le moins à craindre de partager les taches de son modèle, et le plus à espérer d'être associé à ses véritables titres de gloire.

Bessières fit ses études élémentaires au collège de Cahors. Sa première jeunesse se passa de manière à présager son éclat futur.

Entré au service en 1792 dans la légion des Pyrénées, il fut d'abord simple soldat, et s'éleva rapidement au grade de capitaine d'infanterie. Il fit la brillante campagne d'Italie, et peu de temps après la célèbre bataille de Rivoli, dans laquelle il se couvrit d'honneur, il se vit attaché au général en chef en qualité de commandant de ses guides. Il eût manqué, ce nous semble, quelque chose à la grande destinée de Bessières, s'il n'eût été associé à la mémorable expédition d'Égypte. Il y accompagna Bonaparte. Plein de l'enthousiasme qu'inspirait au dernier soldat de notre armée le grandiose d'une

entreprise dont le seul projot eût intimidé le plus hardi conquérant, il eut une ample part aux lauriers cueillis sur le superbe sol de Memphis et des Pyramides. Il dut à ses rares talens et à son intrépide valeur de rentrer en France décoré du grade de maréchal-de-camp.

Bientôt après la révolution du 18 brumaire, il fut nommé lieutenant-général. Dix-huit cent quatre vint enfin donner à l'Europe le surprenant spectacle d'un soldat couronné empereur des Français. L'élection de Bessières au rang de maréchal de France signala cette même époque. Ce terme des distinctions militaires auquel il venait de parvenir, loin d'éteindre en lui le feu du courage et du talent qui l'y avait élevé, servit de nouvel aiguillon à sa grande âme, et ne fit qu'accroître l'ardeur de son patriotisme et de son ambition pour la gloire. Il ne se livra presque aucune action importante jusqu'en 1813, à laquelle Bessières ne prît une part fort active, et où il ne se signalât par d'éclatants faits d'armes. Digne émule de Murat et de Lannes, comme ces deux braves on le voyait se rendre utile plus souvent, il est vrai, par son bras que par son génie, mais étonner, surprendre, déconcerter l'ennemi par des coups imprévus, assurer nos succès par l'impétuosité de ses manœuvres, et décider quelquefois par les charges les plus brillantes du gain même des batailles. A Austerlitz il donna, à la tête de la garde impériale, contre des masses ennemies qu'il enfonça, et auxquelles il enleva la plus grande partie de leurs canons. Dans les affaires

d'Jéna et d'Eylau, il ajouta encore à l'idée qu'on avait conçue de sa valeur et de son habileté. L'opinion le plaça dès-lors au rang de nos généraux les plus distingués.

Passé en Espagne en 1808, il ne tint pas à lui d'y fixer décidément la victoire devenue si mobile sur un sol que d'héroïques défenseurs se montraient disposés à vendre par tant de sang. Il y prouva en plusieurs occasions ce que peut un bon général contre la fortune, et combien son influence sur le sort des Français dans la Péninsule aurait été puissante, si les revers essuyés par les autres généraux n'eussent de beaucoup surpassé l'importance de ses succès. Il parait évident que c'est à l'épée de Bessières que Joseph dut son installation sur le trône Espagnol. Ce maréchal, dit un historien récent, informé qu'une armée régulière organisée sous les auspices de la junte d'Oviedo, et conduite par le général Cuesta menaçait de se porter sur Valladolid et sur Burgos afin d'intercepter les communications de Madrid avec la France, résolut de s'opposer à cette entreprise. Il s'avança en conséquence à la tête de 14000 hommes, et se trouva le 14 juillet en présence de l'ennemi. Les Espagnols, au nombre de 56000, étaient rangés sur les hauteurs qui dominent la ville de Médina-del-Rio-Seco, ayant sur leur front cinquante pièces de canon en batterie. Cet appareil formidable n'imposa point au maréchal Bessières. Il ordonna l'attaque, et ses troupes se précipitèrent sur les positions. Envain les gardes vallonnes, et quelques vieux régimens voulurent-ils résister à l'impétuosité de ce

choc : tous les corps insurgés furent successivement culbutés, et après un combat de six heures, Cuesta, dont les soldats avaient rassemblé une quantité considérable de fers et de cordes pour garroter les Français, fut contraint de s'enfuir abandonnant ses munitions, ses bagages, et 6000 prisonniers. La victoire de Médina paraissait décisive. Napoléon en apprenant la nouvelle s'écria : « C'est une seconde bataille de Villa-
» Viciosa ; Bessières a mis mon frère sur le trône
» d'Espagne, comme autrefois le duc de Vendôme y
» plaça l'arrière petit-fils de Louis XIV ». Joseph, en effet, entra quelques jours après dans la capitale de l'Espagne.

Rentré en France dès le commencement de l'année suivante, Bessières dont la guerre était l'élément ne fit que traverser sa patrie pour se rendre dans le Nord sur de nouveaux champs de bataille. La présence de nos guerriers y était redevenue nécessaire. Impatiente du traité de Presbourg, voulant secouer le joug sous lequel elle courbait depuis quatre années, mue peut-être par la sourde impulsion d'une puissance de tout temps notre ennemie ouverte ou cachée, et qui tient pour un vol fait sur sa propriété tout aggrandissement de la nation française, l'Autriche avait de nouveau pris les armes. Après avoir bercé Napoléon de prétextes illusoires dont il fut loin d'être dupe, la Cour de Vienne avait enfin jeté le masque, et dès la fin de février 1809 elle se disposa à entrer en campagne avec plus de 500000 hommes de troupes. Bonaparte dirigea les siennes vers le Danube, et bien qu'elles

fussent de beaucoup inférieures en nombre, il ne balança point à accepter les hostilités. Elles commencèrent avec le mois d'avril. Il s'engagea d'abord plusieurs actions partielles, et sans résultat important. Le 20, l'ennemi fut défait sur plusieurs points, théâtres d'une série de combats qui réunis reçurent le nom de bataille d'Abensberg. Cette journée coûta aux Autrichiens 7000 hommes, huit drapeaux et douze pièces de canon. Dans la matinée du lendemain le combat recommence. Notre avant-garde échauffée du succès de la veille fond sur l'ennemi, et l'oblige à reculer devant elle. Bientôt notre corps d'armée arrive près de Landshut en présence du général Hiller. Le maréchal Bessières commença l'attaque par une charge des plus brillantes qui ne contribua pas peu au succès de cette journée. Elle nous valut 5000 prisonniers, trente-huit pièces de canon, trois équipages de pont, des magasins considérables, plus de six cents voitures attelées, et l'éloignement du général Hiller qui, découragé par cet échec, dégarnit avantageusement pour nous le centre de l'armée ennemie en se retirant avec son corps vers les États héréditaires.

A quelques jours de là Bessières, de concert avec Lannes, s'empara de la ville de Wels.

Dans la terrible journée d'Esling, où se déployèrent un courage et un acharnement sans exemple du côté des Français et des Autrichiens, et où la fortune sembla se jouer également des efforts inouïs de deux vastes armées auxquelles des torrens de sang ne valurent point le gain d'une simple

escarmouche : dans ce combat mémorable qui, en sauvant l'honneur de nos armes, nous ravit toutefois plus qu'une victoire en la personne de notre nouveau Bayard, on vit Bessières concourir puissamment à l'héroïque conduite de nos guerriers. Il s'y montra le digne instrument d'une inspiration supérieure qui nous épargna peut-être une défaite. Au fort de l'action, Bonaparte, dont les regards planaient du haut d'une éminence sur toute l'étendue du champ de bataille, s'étant aperçu que les généraux ennemis dirigeaient leurs principales forces sur nos aîles, conçut l'heureuse idée d'attaquer leur milieu. Aussitôt Bessières à la tête de tous ses cavaliers fond sur ce centre affaibli, rompt les lignes du général Hohenzollern, renverse le régiment d'Oreilly, et vient à bout d'opérer par cette charge terrible une diversion qui sauve l'aîle droite de notre armée que des prodiges de valeur n'auraient probablement pu soutenir plus long-temps contre la supériorité du nombre, et l'effroyable vigueur d'une attaque sans cesse renouvelée.

A Wagram Bessières toujours également avide de péril et de gloire donna, selon sa coutume, l'exemple de la bravoure à ses soldats à la tête desquels il reçut une honorable blessure.

Il était de la destinée de Bessières d'assister à nos revers comme de participer à nos triomphes. Il fut du nombre des six-cents mille braves qui allèrent porter jusqu'au Pôle le bruit de nos armes, et épouvanter le Russe jusqu'au sein de sa capitale du spectacle de leurs malheurs et de leurs exploits. Pendant cette

déplorable expédition dont l'exemple est unique dans les fastes du monde, où nos soldats n'eurent plus à lutter seulement contre leurs semblables, mais contre la nature toute entière, que de traits de courage et d'héroïsme ont signalé les pas de ces héros ! La plupart des titres de gloire dont ils s'y sont individuellement couverts ne peuvent se retrouver dans les écrits des témoins oculaires, dont la main glacée se refusait, en quelque sorte, à tenir le burin de l'histoire ; et les frimats de la Russie en couvrant la presque totalité de la grande armée ont enseveli la plus grande partie de sa gloire. On a signalé toutefois les principaux faits d'armes, et rappelé surtout les actions d'éclat des chefs de nos guerriers. On lit dans les relations de la désastreuse campagne de 1812 que pendant notre retraite, au moment où le prince Eugène disputait vaillamment la position de Malo-Jaroslavetz une horde de 6000 Cosaques fondit à l'improviste sur le quartier général établi à Ghorodnia, et lui enleva une partie de ses canons. Le duc d'Istrie, s'étant mis à leur poursuite avec la cavalerie de la garde, vint à bout de ressaisir ce butin dont l'état des choses nous fesait regretter vivement la perte.

La campagne de 1813 venait de s'ouvrir. Elle commença sous de bien funestes auspices. Napoléon s'était transporté avec la rapidité de l'éclair de Paris à Mayence, de là à Francfort, à Erfurt et à Veymar. Il se trouva bientôt au-devant de l'ennemi qui fut signalé non loin de Wessenfels. Souham et Kellermann s'étant avancés à la tête des leurs pour s'emparer du

défilé de Rippach, il s'engage un combat terrible. (C'était le 1.er mai, la veille de la bataille de Lutzen). Le duc d'Istrie, à qui rien ne coûtait toutes les fois qu'il s'agissait de concourir au succès de nos armes, ne craignit point de déroger en abandonnant le commandement en chef de la cavalerie de la garde, et se mit à la tête des fantassins dont il espérait que cette conduite animerait de plus en plus le courage. Il les avait déjà conduits sur le flanc de la hauteur occupée par les Russes, lorsqu'un boulet vint le frapper dans la poitrine. Il est à la fois regrettable pour la France, et honorable pour ce vaillant maréchal qu'après s'être placé à côté de Vendôme par une des glorieuses circonstances de sa vie, il ait péri de la mort de Turenne. A l'exemple de ce héros, Bessières fut pleuré de l'armée, qui le chérissait, et de son maître dont il était le fidèle appui.

Nous n'avons jusqu'ici parlé que des qualités guerrières du duc d'Istrie; cependant sa famille, ses amis, ses compatriotes connaissent sa droiture, sa franche bonté, et la sincérité de son dévoûment. Il semblait prendre plaisir à faire rejaillir autour de lui le bienfait de la brillante faveur dont il jouissait à la Cour impériale. Il est des faits qui prouvent que dans le maréchal Bessières la générosité de l'homme compâtissant s'alliait à l'héroïsme du guerrier intrépide. Nous n'en citerons qu'un seul. A la bataille de Marengo, où il se distingua comme à l'ordinaire par de grands traits de valeur, il chargeait l'ennemi à la tête de ses escadrons lorsqu'il apperçut tout-à-coup un cavalier Au-

trichien qui, couché à terre, et teint de son sang lui tendait des mains suppliantes dans la crainte d'être écrasé sous les pieds des chevaux. Emu de pitié à cet aspect : « Mes amis, s'écria le général en se re» tournant vers ses soldats, ouvrez vos rangs, res» pect au courage malheureux ! »

BLANC.

Antoine Blanc vit le jour à Cahors en 1758. Né pauvre, voué à des travaux obscurs, il serait resté dans l'oubli, si par un dévoûment sans exemple dans les fastes de son pays il n'eût révélé au monde son héroïsme, et ne se fût immortalisé dans un jour. Jusqu'ici cependant il ne s'est survécu que dans le souvenir de quelques âmes sensibles, et la tradition seule veille à sa mémoire. Il était temps de voir ses concitoyens lui payer un tribut éclatant de reconnaissance en décernant à son nom trop peu connu les honneurs de l'histoire.

Blanc passa dans l'obscurité tous les jours de sa vie, excepté le dernier. Simple bâtelier sur le Lot, il se livra constamment à l'exercice de son état jusqu'en 1783. Cette époque sera long temps mémorable pour les habitans de Cahors, et pour ceux des côtes de cette rivière. C'est, en effet, le sept mars de cette année que le Lot, prodigieusement accru à la suite de pluies abondantes

abondantes qui tombèrent durant quatre jours consécutifs déborda subitement, et produisit le spectacle et les désastres de la plus affreuse inondation. On voyait avec horreur rouler pêle-mêle au milieu des flots des arbres déracinés, des cabanes en ruine, une foule d'animaux de toute espèce. On dit qu'on aperçut entre autres sinistres phénomènes des bœufs nageant à côté de leur crèche à laquelle ils étaient attachés, des cercueils avec des croix funèbres flottant parmi des berceaux où vagissaient de tendres victimes. Les témoins encore vivans de cette scène de désolation ne peuvent s'en retracer le tableau qu'en frissonnant.

Le fléau exerça ses funestes ravages sur une ligne très-étendue ; mais Cahors et les lieux voisins en furent surtout le théâtre. Le plus bas quartier de la ville avait presqu'entièrement disparu sous les eaux. Le vallon dit de *Cabessut*, semé d'habitations assez nombreuses, offrait l'aspect d'un lac immense. A sa surface on n'apercevait que des toits sur lesquels des groupes de malheureux paraissaient éperdus, et tendant les bras vers la ville d'où ils n'attendaient qu'un secours, hélas! bien incertain.

Au milieu du désordre et de la terreur inséparables de cette étrange inondation, les habitans tout entiers au sentiment de leur propre conservation n'osaient, ne pouvaient même guère songer à celle de ces infortunés. C'est alors qu'on vit le jeune Blanc se dévouer en héros. Ému du spectacle déchirant qu'offrait à ses regards la plaine de Cabessut, profondément touché surtout de l'effroyable danger couru

par sa famille qui y résidait, on le voit tout-à-coup sur la rive opposée, où il avait été retenu par la crue subite des eaux, exciter, réunir quelques-uns de ses camarades, et s'élancer avec eux dans un frêle bâteau pour voler au secours des victimes. Son extrême habileté à ramer, ses efforts inouïs, et son imperturbable courage qui décuplait celui de ses compagnons lui font vaincre tous les obstacles. Il aborde au toit des siens, les enlève, les entraîne vers la ville où il les dépose sains et saufs. Non content d'avoir satisfait au cri de la nature en arrachant sa famille à la mort, pressé par l'instinct sublime de l'humanité, il tente encore cette périlleuse traversée, se dirige à force de rames vers les autres infortunés, les entasse dans sa barque, et regagne le bord où il les met en sûreté. Son infatigable générosité ne se lasse pas encore: il recommence son épouvantable voyage qu'il répète toujours au travers des mêmes obstacles comme avec le même succès, et parvient à sauver tous ces malheureux.

Près de succomber de faim et de lassitude, il se retirait pour goûter quelques momens de repos, lorsqu'il apprend qu'à quelque distance de là des barques chargées de charbon vont périr. L'ardeur de son zèle fait taire ses besoins : il reprend la rame, et court où sa main est nécessaire. Il s'approchait déjà du pont dit de Notre-Dame, non loin duquel se trouvaient les bâteaux menacés; mais tout-à-coup le sien, malgré ses efforts, va donner contre un gros tronc d'arbre, chavire et disparait. L'intrépide Blanc, quoique épuisé

de fatigue, se met à la nage, et cherche à gagner la rive. Cependant le courant l'emporte avec une impétuosité dont il ne peut se rendre maître : il l'entraîne vers le pont presque entièrement submergé, et le pousse avec violence contre le parapet, où il expire.

On fit de longues recherches pour retrouver sa dépouille qui fut, au bout du quinzième jour, recueillie par les habitans de Douelle où elle reçut les honneurs funèbres.

Tous les genres de dévoûment sont égaux lorsqu'ils sont extrêmes ; tous sortent de la même grandeur d'âme : la mort de Blanc sur le Lot eût été celle des héros sur le champ-de-bataille.

Le lecteur nous pardonnera de nous être si complaisamment étendus sur des détails revêtus à nos yeux d'un caractère d'importance proportionné au mérite de celui qui en est l'objet. On lui accorde en France un article de biographie ; à Rome et dans Athènes on lui eût élevé des statues !

BONNEVAL.

Guillaume Bonneval, né à Betaille en 1747, est mort en 1821. Notre département, qui a l'honneur d'avoir produit cet ecclésiastique mémorable, se vit privé du fruit et de l'exemple de ses vertus. Appelé par les vœux d'un oncle chéri, il se détacha de son

diocèse natal pour s'aggréger à celui de Périgueux où ce parent exerçait les fonctions de pasteur. A sa mort, Bonneval lui succéda, et devint après lui curé de Bouzic, commune située dans le canton de Domme.

Modèle de toutes les vertus, il se fit surtout remarquer par un zèle éclatant pour le salut de son troupeau, et par l'ardeur d'une charité véritablement apostolique. Ses paroissiens bénissaient déjà depuis long-temps la providence de le leur avoir accordé, lorsqu'ils furent sur le point de se le voir enlever sans retour. Cette grande secousse politique, dont les contre-coups retentirent de nos cités les plus florissantes jusques dans nos moindres hameaux, la révolution vint aussi frapper à la porte du modeste temple de Bouzic. Bonneval fut envain sommé de prêter le serment. Bien que tendrement attaché à ses ouailles, il aima mieux les quitter vertueux et irréprochable, que de leur être utile encore aux dépens de sa conscience; et, préferant la proscription au déshonneur, il se résolut à laisser la patrie, et prit le chemin de l'Espagne. Il était près de sortir de France, lorsqu'il fut soudainement arrêté avec quelques autres prêtres, compagnons de son exil. Le ciel voulut qu'il regagnât sain et sauf sa paroisse chérie dans laquelle son courage et sa prudence lui permirent l'exercice complet de ses fonctions pastorales, même au fort de la tourmente révolutionnaire.

Mille traits de vertu et de bienfaisance ont signalé la vie du curé de Bouzic. Il est entr'autres un acte éclatant de charité dont toute la contrée retentit en-

core, qui restera long-temps gravé dans le cœur de ses paroissiens, et qui eût immortalisé Bonneval aux jours même de la primitive Église. On se rappelle la fatale disette qu'essuya la France en 1816. Le fléau, dont les ravages faillirent atteindre même les classes aisées de la nation, porta de tout son poids sur la population ouvrière, et surtout sur le pauvre des campagnes.

Les infortunés habitans de Bouzic eurent une ample part à la calamité générale, et sans le secours inespéré de leur héroïque pasteur ils allaient être victimes de la plus affreuse misère. Celui-ci, vivement touché de leur sort, se résolut afin de l'adoucir à acheter du blé pour la somme de mille écus qu'il tenait depuis quelque temps en réserve. Ce blé fut immédiatement employé à faire du pain, à la préparation duquel on le vit (chose singulière) travailler lui-même pour ménager quelque repos à la femme chargée de ce soin. Bientôt arrivèrent en foule les habitans de sa paroisse et ceux des contrées voisines impatients de recevoir des secours, pour ainsi dire, miraculeux. Ces malheureux, entassés dans l'humble presbytère du pasteur de Bouzic, rappelaient la troupe nombreuse recevant des mains du pasteur des nations les pains multipliés dans le désert.

Après avoir raconté un trait pareil, c'est peu ajouter à la louange de ce prêtre vénérable de dire qu'il avait un esprit élevé, et possédait de rares connaissances. C'est aussi seulement pour prolonger le plaisir que nous éprouvons à parler de lui que nous signale-

rons sa figure noble et son air majestueux, où semblaient se réfléchir la sainteté de ses mœurs et la beauté de son âme.

Voulant mourir comme il avait vécu, c'est-à-dire, en père de ses paroissiens, il leur légua, comme à ses enfans, quelques terres qu'il possédait, ses meubles, en un mot tout son avoir, et déclara par testament sa volonté d'être enterré au milieu de *ses pauvres*.

Sa mort fut le signal d'un deuil général. Les habitans de Bouzic désolés fermèrent leurs portes, cessèrent tout travail; puis on les vit se presser en foule pour accompagner à sa dernière demeure leur cher Pasteur, sur la tombe duquel les pères, noyés de larmes, conduisaient leurs enfans pour mieux graver dans leur mémoire, et rendre impérissable dans la contrée son nom et son souvenir.

L'impression en est si forte encore qu'un prédicateur, ayant naguère commencé à parler du curé de Bouzic dans la chaire qu'il avait lui-même si longtemps honorée de sa présence, fut aussitôt interrompu par les pleurs et les sanglots de tout l'auditoire, et se vit dans l'impossibilité d'achever son discours.

BORDES.

Martin Bordes naquit à Souillac en 1730, et est mort dans cette ville en 1826.

Il fournit le cours des études premières avec le succès qui couronne toujours l'application et le talent. Né avec un goût décidé pour l'art de guérir, il en étudia de bonne heure les règles difficiles, et reçut le grade de docteur en médecine à l'Université de Montpellier. C'est dans cette École, antique foyer des lumières médicales en France, que Bordes puisa cet amour de l'observation, cette sagesse de conduite, cette méthode habilement expérimentale, dont le flambeau dirigea toujours sa longue pratique.

Dès son début dans la carrière il donna de lui l'idée la plus avantageuse. Cet éclat flatteur de réputation, qui ne manque jamais de s'attacher tôt ou tard au mérite, devint la récompense précoce de ses rares talens. Sa renommée devança même son expérience, et franchit rapidement les limites d'une pratique vulgaire. Cahors, Brives, Sarlat et Gourdon furent plus d'une fois pour lui les théâtres flatteurs des cures les plus brillantes.

Bordes s'était nourri de la lecture des anciens. Il était loin de refuser aux vieilles méthodes la justice qui leur est due. Il dédaignait également l'esprit de système qui n'admet qu'un siècle, qu'un auteur, qu'un principe en médecine, et cette lâche tolérance qui, caressant toutes les doctrines, voile ordinairement sous le masque d'une spécieuse impartialité l'impuissance d'une médiocrité routinière. Mais, convaincu par les succès des bons praticiens de tous les âges que la véritable médecine gît toute entière dans l'observation, à l'exemple d'Hippocrate, d'Aréthée, de Cœlius-

Aurélianus, de Stoll et de Sydenham, il s'était particulièrement attaché à l'étude des signes de nos maladies. Il excellait à en prévoir les crises, et possédait à un haut degré la science rare et délicate du pronostic.

Il croyait, avec tous les médecins philosophes, à la puissance prodigieuse du moral sur le physique chez l'homme. Comme eux, il tournait savamment cet énergique moyen de réaction à l'avantage de ses malades. Il a été remarqué surtout que les affections nerveuses, partage ordinaire d'un sexe pour lequel cet homme sensible et délicat professa jusqu'à sa mort un respectueux dévoûment qui avait, pour ainsi dire, quelque chose de chevaleresque, semblaient céder moins à l'efficacité de ses remèdes, qu'au charme de sa conversation toujours spirituelle et rassurante. Il savait parfaitement prendre cet air imposant de supériorité, ce ton, pour ainsi dire, prophétique qu'on n'employa jamais envain, surtout auprès de ces êtres faibles et timides dont l'illusion est le meilleur médecin.

L'habileté que Bordes fit constamment éclater dans son art était ennoblie par les sentimens philantropiques et généreux qu'il apportait à son exercice. Persuadé que la plus douce jouissance attachée à ce noble ministère, c'est de l'employer au soulagement de cette classe de la société qui ne peut le payer que par sa reconnaissance, il tint toujours à honneur d'être le médecin des pauvres.

On cite de lui un trait qui prouve de plus en plus la dignité dont il environnait sa pratique médicale.

Dans le temps de la terreur il se trouvait en réclusion à Martel, lorsqu'un homme du jour, en proie à une affection grave, crut devoir réclamer ses soins. Des gardes armés se présentent bientôt pour conduire Bordes chez le malade. Ce médecin indépendant qui avait supporté sans se plaindre les rigueurs de l'esclavage qu'on inflgeait à sa personne, ne put souffrir qu'on fît essuyer le même outrage à son art. : « Je » suis prêt, dit-il, aux émissaires étonnés de tant de » fierté, je suis prêt à prodiguer mes secours à qui que » ce soit; mais la dignité de mon état repousse la con- » trainte et la servitude. Si l'on veut, j'irai libre où l'on » m'appelle, et immédiatement après je reprendrai mes » fers..... ». La vertu obtint ce triomphe sur la barbarie..... Pendant tout le temps que dura le danger du malade Bordes sortit librement, et il reprit ses chaînes dès qu'il eut disparu.

Si Bordes a honoré son pays comme médecin, il n'a pas moins bien mérité de lui comme honnête homme. A toutes les qualités qui justifient ce titre il joignait une religion douce et tolérante dont il ne s'écarta dans aucun temps. Une franchise digne des premiers âges formait la base de son caractère. Il ne sut jamais transiger avec la vérité. Il la disait également aux grands et aux petits, et cependant il était aimé de tous.

Sa mort révéla toute la force de l'impression que ses talens et ses vertus avaient produite sur le cœur de ses concitoyens. Ils le pleurèrent tous, et suivirent en foule à sa dernière demeure ce vénérable centenaire dont le souvenir subsistera long-temps parmi eux.

BORIA.

N..... de Boria, né à Martel dans le dix-septième siècle, était issu d'une famille illustre; mais la noblesse de sa naissance fut sa moindre qualité. Jeune encore, à peine élevé au sacerdoce, il se distingua par les vertus d'un saint, et par les talens d'un apôtre. On le vit bientôt paraître successivement sur toutes les chaires du diocèse, ainsi que sur celles des provinces voisines. Il y recueillit partout les suffrages des simples fidèles, et les applaudissemens des connaisseurs. L'éloquence pleine d'onction qui éclatait dans ses discours n'étant, en quelque sorte, que la réverbération de sa conduite éminemment évangélique et exemplaire, produisait des fruits merveilleux. L'éclat que jetaient les prédications du jeune missionnaire attira les yeux du bienheureux Alain son évêque, qui résolut d'employer dignement un ouvrier dont la brillante jeunesse promettait une moisson de travaux si utiles. L'occasion s'offrit bientôt d'exécuter ce saint projet. Figeac, désolé par les hérétiques, voyait s'éteindre dans son sein les dernières lueurs de la religion et de la piété dont il avait été précédemment l'heureux théâtre. Tout y exprimait le besoin d'un pasteur savant et zélé, dont l'ascendant pût commander le respect et la confiance de tant de brebis prévenues et égarées par le trouble des discordes religieuses. Cet homme à qualités rares, cet homme

destiné à une si grande œuvre, le vénérable Alain crut l'avoir trouvé dans Boria. On peut dire à la gloire de ce dernier que le choix de son évêque, dès long-temps accoutumé à n'être dans ses démarches que l'interprète de Dieu même, émanait du ciel. L'avenir justifia cette opinion. Sous l'influence de son nouveau pasteur, qui reçut le titre de curé de Notre-Dame-du-Puy, la ville de Figeac changea bientôt de face. L'exemple de ses vertus fut aussi fertile en conversions que la puissance de sa parole. Les prodiges opérés par Boria lui valurent l'amour et la reconnaissance de tous les habitans. Leurs sentimens de vénération et de tendresse s'accrurent encore dans une circonstance où ce digne pasteur déploya tout son dévoûment envers son troupeau bien aimé. La famine ravageait au loin la contrée. Boria puisa dans son patrimoine et dans la charité, cette mine féconde en ressources, de quoi fournir aux besoins d'un peuple qui, dénué de ce secours, eût été décimé par le fléau. On dit que, pour achever de le sauver, il alla jusqu'à vendre les vases sacrés, persuadé que le défaut absolu de tout autre moyen autorisait, ennoblissait même une démarche fondée jusqu'à un certain point sur celle de David que l'Homme-Dieu loue d'être entré dans le lieu Saint, et d'avoir distribué les pains consacrés à ses compagnons mourans de faim. Cet homme fertile en bonnes œuvres enrichit la ville d'un hospice, rétablit son église paroissiale qui avait été ruinée durant la tourmente religionnaire, y forma plusieurs saintes confréries, y établit un séminaire, et y appela les demoiselles de l'école

chrétienne pour y travailler à l'éducation de l'enfance.

On ne peut qu'admirer le génie philantrope et religieux dont les inspirations produisirent de si beaux fruits. Il n'est pas sans intérêt de voir un simple pasteur n'ayant d'autres ressources que la charité, d'autre appui que ses talens et ses intentions généreuses, embrasser, réaliser même un système si complet de prospérité publique, et jouer ainsi à la fois envers son troupeau le rôle de curé, de père et d'administrateur.

Nous ferons remarquer, en terminant, que la générosité chrétienne professée par Boria n'avait point de bornes. Il ne savait ce que c'était que de renvoyer un pauvre, un souffrant sans secours et sans consolations. On l'a vu dans plusieurs circonstances donner, faute d'argent, les objets les plus nécessaires à sa couche, ses propres habits, et se réduire aux dernières nécessités pour alléger celles de ses semblables.

BORIES.

N..... Bories, né à Gourdon, était prêtre de la congrégation de Saint-Lazare. Sa remarquable piété, et son talent digne d'éloge l'élevèrent successivement à la dignité de supérieur de la maison de Cahors, et de visiteur de sa congrégation dans la province d'Aquitaine. Autre Vincent-de-Paul, il puisait dans les res-

sources de son ingénieuse charité de quoi pourvoir à des besoins immenses par des moyens dont il paraissait le créateur C'est par une conduite à peu près semblable à celle de ce Saint qu'il parvint à trouver les fonds nécessaires pour bâtir l'aîle du séminaire de Cahors qui fait face à l'ancien couvent des Augustins. Les soins qu'il donnait aux bonnes œuvres ne fesaient qu'alterner chez lui avec ceux de l'étude qui, après la piété, était sa plus forte passion. Il consacrait spécialement ses veilles à approfondir la science du prêtre, et il a laissé la réputation d'un habile théologien. Il mourut vers 1740.

BOURGADE.

Jacques Bourgade, chef de bataillon, naquit à Figeac en 1757, et est mort en 1823. Soldat valeureux, homme plein de générosité, Français toujours fidèle à l'honneur et à ses maîtres, sa vie n'est que le développement de ces brillantes qualités. Il prit d'abord du service dans le régiment de Soissonnais d'où il passa dans celui de Forez. Son avancement fut rapide. Il parvint au grade de commandant du troisième bataillon du Lot. On cite de lui un trait qui se rattache à peu près à cette époque, et que pour l'ordre des évènemens nous devons rappeler ici.

En 1793, pendant la retraite de l'armée du Nord, il

reçut ordre de prendre poste auprès de la Chartreuse de Liège. Deux moines restés seuls dans cette maison religieuse ne purent s'empêcher d'exprimer leur effroi à Bourgade. Celui-ci les emmena avec lui, et leur procura un emploi honorable et conforme à leur état.

A la journée de Nerwengen, en 1793, Bourgade se distingua d'une manière particulière. Il y reçut deux blessures, eut un cheval tué, et un autre blessé sous lui, et cependant, entraîné par son ardente valeur, il combattit jusqu'à la fin de la bataille. Dans la même année, étant en garnison à Gravelines, il fit annuller par son courage et par sa fermeté une décision de la société populaire, en vertu de laquelle le lieutenant du roi et le major de la place allaient se voir ravir leur liberté.

A Ostende, il sauva la vie à vingt-six émigrés qui se trouvaient dans cette ville, en leur procuraut furtivement les moyens de joindre l'escadre anglaise qui croisait à la vue du port. Cet acte de générosité transpira. Bourgade, plein du seul sentiment d'avoir fait une bonne action, ne songeait point au danger qu'elle pouvait lui susciter. Cependant un général puissant lui transmit la menace de punir de mort un tel attentat, s'il était vrai qu'il l'eût commis. Moreau, auprès duquel il se rendit à cet égard l'accueillit avec bienveillance, et dissipa toutes ses craintes en lui disant ces paroles, à-la-fois rassurantes et flatteuses : « Il n'y a qu'un Bourgade dans l'armée capable d'une » action pareille. Mon ami, si l'on te poursuit, c'est » Moreau qui se charge de te défendre ». Il ne fut plus question de cette affaire.

Dans une autre rencontre ayant enlevé un poste où combattaient six émigrés, de concert avec ses grenadiers qui voulurent dans cette occasion rivaliser avec lui de générosité il rendit à ces nobles infortunés une liberté chère qu'ils allaient perdre avec la vie.

La bravoure et le génie de Bourgade l'auraient poussé plus rapidement dans les rangs de l'armée, et il ne se serait pas arrêté au grade de chef de bataillon durant tout l'espace de la révolution, dont il fit toutes les campagnes, s'il n'eût point été soupçonné de nourrir un secret penchant pour le gouvernement des Bourbons. Cette prévention fit échouer jusqu'à l'entremise du général Moreau qui plusieurs fois demanda pour lui de l'avancement.

Retiré de l'armée jusqu'en 1811, il fut à cette époque nommé commandant de Grenoble. Il l'était encore en 1815. Le 7 mars de cette année quelques centaines d'hommes du peuple s'étant présentés chez lui vers la nuit pour le sommer de faire ouvrir les portes de la ville à Bonaparte, il leur répondit qu'il n'était point de son devoir de les satisfaire. A la suite de ce refus les portes furent enfoncées, et l'ex-empereur entra avec ses troupes. Presqu'immédiatement après son arrivée il mande le commandant, qui se rend à l'instant chez lui revêtu des décorations de la croix de Saint-Louis, de la légion-d'honneur, et du lys. C'est vous, lui dit Bonaparte, qui êtes le commandant de la place? Bourgade répond affirmativement. — Où est le général Marchand? — Il est parti. — Pourquoi n'avez-vous pas fait ouvrir les portes? —

Les clefs n'étaient pas actuellement en mes mains. — C'est bon : Vous êtes chevalier de Saint-Louis, et tout fleur de lys ? Il sera statué sur cette décoration. A quelle heure faites-vous ouvrir et fermer les portes ? — Conformément aux ordonnances. — Eh bien ! reprenez les clefs, et vous continuerez de même. Ces derniers mots n'eurent pas un effet de longue durée ; car, dès l'arrivée de Bonaparte à Paris Bourgade fut remplacé. Quelques mois après admis à la retraite et pensionné, cet officier rentra dans ses foyers.

BOUTARIC.

François de Boutaric, né à Figeac en 1672, est devenu l'honneur de sa ville natale, qui peut s'enorgueillir d'avoir produit en lui un orateur et un jurisconsulte digne de figurer dans l'Histoire des hommes célèbres à côté des Cujas, des Patru, des Potier et des Daguesseau.

Il fit éclater dès le berceau cette vivacité de conception, ces prodiges de mémoire, ces traits imprévus de génie qui décèlent dans l'enfant le germe du grand homme. Cependant, chose singulière, il parut quelque temps démentir les espérances qu'il avait fait concevoir de lui. Dans le cours de ses études littéraires qu'il fit à Bourges il fut loin de se distinguer ; et il prit ensuite ses grades d'avocat à l'Université de

de Cahors de manière à faire craindre qu'on ne se fût complètement mépris en lui prophétisant un brillant avenir. Cette plante d'abord si vigoureuse, en proie maintenant à un principe inconnu de dégénération, semblait devenue stérile, et ne devoir jamais porter les beaux fruits que ses fleurs avaient annoncés. On désespérait déjà du jeune Boutaric lorsqu'on le vit tout-à-coup secouer sa déshonorante nullité, et sortir avec le plus grand éclat de cette sorte d'éclipse subie par son talent. Cet homme extraordinaire, dont les regards primitivement élevés vers les hauteurs du génie n'avaient, pour ainsi dire, pas daigné se baisser pour s'apercevoir des menus détails de nos sciences de mots, et qui s'était trouvé trop longtemps comprimé dans ses goûts natifs et dans sa vocation intellectuelle, ne s'échappa qu'avec plus d'énergie de l'étroite sphère où il avait été retenu contre sa tendance naturelle.

A peine dégagé des entraves scholaires, et dépouillé des langes scientifiques dont on avait enveloppé son intelligence, il se hâta de donner un libre essor à son génie. Il s'appliqua à la lecture des grands orateurs et des savans jurisconsultes. Il s'exerça quelque temps avec les ombres des Cicéron, des Démosthène et des Quintillien aux joutes périlleuses du barreau, avant de descendre dans la lice. Il y parut enfin; et son début au Parlement de Toulouse, digne des vieux maîtres de l'art, lui attira les applaudissemens de l'auditoire, et lui mérita, ce qui vaut mieux encore, les éloges publics du président Morand.

Un succès si flatteur confirma sans doute Boutaric dans les idées de gloire et d'illustration dont se plait à se nourrir l'imagination brillante d'un jeune homme qui se sent né pour de grandes choses. Bientôt après il voulut ajouter aux connaissances puisées dans son pays celles que ne manquent jamais de procurer les voyages lorsqu'on les fait en observateur et en philosophe. Il se détermina, à l'exemple de la plupart des savants, à se rendre en Italie, cette terre classique des Sages et des héros. Il alla visiter Rome, vieille patrie des arts et de la liberté, Rome encore reine du monde par les souvenirs du peuple roi. Sans doute il se plaisait à promener ses studieuses rêveries au milieu des ruines de la ville de Scipion et de Trajan. Combien de fois ne s'arrêta-t-il pas avec étonnement sur la roche où fut le capitole dans lequel se réunissait cet immortel sénat, qui gouverna mille ans l'univers par la politique et la grandeur d'âme! Avec quelle religion il contemplait ce vaste *forum* où s'assemblait un peuple maître du monde, et esclave de ses orateurs! Avec quel respect mêlé de reconnaissance il étudiait les débris du palais des Césars, où le grand Justinien tenait le conseil des Sages qui dictèrent ces immortelles lois destinées à devenir la morale écrite des nations!

Pénétré de la grandeur romaine qu'il venait d'admirer dans sa source, plein de l'enthousiasme que lui avait inspiré la vue de ces fiers monumens, en partie debout après tant de siècles, riche des connaissances que lui avaient fournies deux ans de réflexions,

de lectures et de conversations dans ces lieux, de tout temps l'école du génie, Boutaric rentra dans sa patrie, au profit de laquelle il songea à faire tourner la nouvelle vigueur imprimée à son esprit et à son caractère.

Ayant repris les fonctions d'avocat, il ne tarda pas à obtenir une réputation brillante. La nature, ordinairement si avare de ses dons, avait prodigué à Boutaric tous ceux qui pouvaient l'illustrer dans sa carrière. Son rare talent oratoire était soutenu par l'extérieur le plus noble et le plus imposant. Chez lui, l'action que Cicéron appelle une seconde oraison secondait merveilleusement la magie de la parole. Aux accens d'une voix flexible et sonore il joignait toute la puissance du geste; et l'aménité naturelle de ses mœurs s'alliant dans ses discours à la mâle énergie de sa diction, rendait son éloquence aussi propre à convaincre qu'à séduire.

En 1709, la chaire de droit français étant devenue vacante à l'Université de Toulouse, il fut généralement proclamé comme le candidat le plus digne de l'obtenir. Le roi le nomma professeur, et ne lui laissa pas ignorer qu'il le devait à son mérite et à ses rares connaissances.

Élevé à la tribune de l'enseignement, Boutaric fit éclater sur ce nouveau théâtre un talent et des lumières qui jetèrent le plus grand lustre sur l'Université, fière de le posséder dans son sein. Son professorat fut si brillant et si instructif que les notes recueillies à ses doctes leçons passèrent rapidement des

mains de ses nombreux disciples dans le cabinet des plus habiles jurisconsultes de l'époque. Il jouit de la gloire bien rare d'être cité par son siècle comme une grande autorité en jurisprudence, et vit de son vivant ses opinions acquérir, pour ainsi dire, force de loi.

Le mérite éminent de cet homme mémorable était encore relevé par sa modestie. Elle ne lui permit pas de livrer lui-même à l'impression les ouvrages précieux qu'il avait composés sur les diverses branches de la législation. Ce n'est qu'après sa mort, arrivée en 1733, que ses écrits virent le jour.

Les plus remarquables sont les *Institutes de Justinien conférés avec le Droit français*, qui se recommandent principalement par la préface savante dont ils sont ornés; un *Traité sur les droits seigneuriaux et les matières féodales*, et un autre sur les *Libertés de l'Église gallicane*.

BOUYGUES.

—

N..... Bouygues, curé de Saint-Siméon, né à Gourdon, est mort dans cette ville au siècle dernier.

Nous n'aurions pu, sans violer évidemment l'intention de cet ouvrage, taire un nom qui se rattache à une institution à la fois religieuse et philantropique, dont la création suppose dans son auteur un amour remarquable de Dieu et des hommes. C'est à cet ecclésias-

tique zélé que la ville de Gourdon doit le précieux établissement de la confrérie des *Pénitens blancs*. Le motif qui lui en suggéra l'idée mérite trop d'éloges pour pouvoir être passé sous silence.

Son église paroissiale située à l'extrémité du faubourg Sainte-Claire, et naturellement destinée à réunir aux jours du Seigneur le tiers de la population gourdonnaise, ne se composait que d'une étroite enceinte qui avait plutôt l'air d'une chapelle, ou même d'un oratoire que d'une église véritable, et qui n'admettait qu'une très faible partie du troupeau que l'ordre des localités eût rangé sous la conduite de ce digne pasteur. Le désir de voir s'aggrandir ce lieu saint lui fit imaginer de former une compagnie de pénitens qui, aggrégés à sa chapelle, accroîtraient le nombre des fidéles commis à ses soins, et pourraient, par le pieux concours de leurs généreux sacrifices, élever un bâtiment plus vaste, et par conséquent plus en harmonie avec les besoins du culte. Ses vœux ne furent point trompés. Touché des incontestables avantages de ce noble projet, le chef du diocèse en favorisa l'exécution de tout son pouvoir. A la faveur de cette honorable protection, par les soins infatigables, et par la sainte opiniâtreté des démarches du curé de Saint-Siméon, la congrégation se trouva bientôt formée sous l'invocation de *Saint-Jean Baptiste*. Elle signala sa naissance par l'érection de l'église paroissiale qui existe présentement, et qui fut bâtie en 1704 à la suite de la chapelle primitive. Il n'est pas indifférent pour notre ville de voir un de ses

temples devenir à la fois l'ouvrage et le berceau de sa chère confrérie. Quelqu'utile qu'ait été, et que soit encore ce résultat, si elle s'était bornée à le produire son but n'eût été, pour ainsi dire, que provisoire. Mais le plan sur lequel elle a été conçue est plus étendu, et doit enfanter des avantages aussi durables qu'elle-même. D'après l'intention du prêtre à qui l'on en est redevable, elle doit servir de plus en plus à la gloire de Dieu, à l'édification des fidèles, et surtout au soulagement des malheureux. C'est à cette dernière fin qu'elle emprunta d'abord le nom qu'elle porte encore de *Confrérie hospitalière*. Nous indiquerons tout-à-l'heure jusqu'à quel point elle justifie cette glorieuse qualification. Nous devons dire auparavant que l'idée première d'institutions semblables créées au sein de l'église est loin d'appartenir au pieux succursal de Gourdon. L'origine en est antique, et remonte jusqu'au treizième siècle. Il parait que c'est en Italie, et en particulier sur les terres du Souverain Pontife qu'elles prirent d'abord naissance. De là elles se répandirent dans les autres parties du monde chrétien. La France sembla les adopter avec prédilection. Ses provinces méridionales offrirent bientôt le singulier, mais intéressant spectacle de diverses congrégations de Pénitens bleus, blancs, noirs, etc., dont la conduite privée, et les exercices religieux édifiaient puissamment les fidèles. Mais il parait que parmi ces confréries de toutes les couleurs, celle des pénitens blancs a de tout temps attiré une attention spéciale. On lit dans l'histoire que, frappé de la ma-

jestueuse solemnité d'une procession qu'ils célébraient sous ses yeux dans la cité d'Avignon, le roi Henri III voulut s'aggréger à cette compagnie. Il enrichit depuis sa capitale du bienfait d'une institution pareille. On voyait fréquemment l'auguste confrère assister à ses processions sans escorte, confondu dans la foule, et modestement revêtu des livrées du pénitent. Ses courtisans, et les principaux officiers de sa couronne s'empressèrent, dit-on, de faire inscrire leurs noms à la suite de celui du monarque sur les tables des confrères, portés a cette conduite sans doute plutôt par l'impulsion d'une noble émulation de religion et de vertu, que par celle d'une routine aveugle et adulatrice exprimée depuis long-temps dans ce vers si moral :

« *Regis ad exemplar totus componitur orbis* ».

Jaloux d'imiter jusqu'au bout le prince humilié sous le sac de la pénitence, ses grands se montraient avec lui en public portant le même costume. En ces temps-là comme aujourd'hui le pénitent blanc assistait aux cérémonies revêtu d'un long habit d'un tissu blanc, fait en forme de sac, à manches larges et pendantes, relevé vers la ceinture par un cordon noir auquel s'attachait un grand chapelet, et la tête surmontée d'un capuchon se terminant en pointe, et fenêtré de deux étroites ouvertures percées vis-à-vis des yeux.

Le vénérable fondateur de cette confrérie a copié sur un ancien modèle la forme du costume de ses pénitens ; mais il n'a puisé que dans son cœur les statuts qu'il leur a légués. Dans l'impossibilité de

donner plus d'extension à un article sur lequel le lecteur trouvera peut-être que nous insistons avec une complaisance un peu trop gourdonnaise, nous nous bornerons à dire que la majeure partie des règlemens a pour objet des œuvres de charité et de miséricorde. Docile à l'esprit de son institution, le pénitent blanc, sous la direction d'une administration sage, annuellement éligible à la pluralité des suffrages, et dont les membres n'ont d'autre avantage que celui d'être les premiers sur les rangs, quand il s'agit de bonnes œuvres, s'occupe journellement à soulager ses confrères pauvres (*), affligés ou malades, les assiste à leurs derniers momens; et, non content de les avoir aidés à mourir, veille encore sur leur cercueil, les accompagne jusqu'au champ où doit reposer leur cendre, et cherche ensuite par des prières solemnelles à obtenir autre part le repos de leur âme.

C'est sans doute à ce caractère touchant d'humanité, c'est à ces actes publics et privés de fraternité religieuse, plutôt qu'à la pompe, je dirai presqu'au luxe des cérémonies, et en particulier des processions de ces pénitens (**) que leur confrérie doit le brillant

---

(*) *Une caisse est ouverte constamment au sein de la confrérie en faveur des pénitens pauvres auxquels on distribue avec soin des secours et des consolations.*

(**) *On remarque surtout avec étonnement que la procession célébrée le jour de la Saint-Jean attire à Gourdon une foule de curieux de tous les points circonvoisins. Il est vrai qu'avec d'aussi modiques ressources il est impossible de parer le culte de plus d'éclat et de plus de majesté.*

avantage d'avoir vu figurer dans son sein les personnes les plus marquantes de la contrée. Entr'autres noms honorables que nous pourrions citer, qu'il nous suffise de rappeler le célèbre archevêque de Beaumont qui voulut, non seulement s'y voir aggrégé, mais y accepta même la dignité de prieur en 1778.

BRUGIÉ.

N..... Brugié, curé de Lamothe-Fénélon, né à Salviac, est mort en 1790.

En entretenant nos lecteurs de cet homme remarquable nous ferons abstraction de son caractère de prêtre, et nous ne releverons que sa qualité d'homme d'esprit. Considéré sous ce dernier rapport, il mérite à tous égards d'être signalé avec honneur. Cette opinion est amplement justifiée par une pièce aussi originale que facétieuse dont il est auteur. C'est une comédie en vers patois inédite jusqu'à ce jour, mais qui, selon nous, serait plus digne de l'impression que le torrent d'écrits de ce genre dont le public est inondé.

Le sujet de l'ouvrage que l'auteur lui-même explique assez plaisamment dans un avant-propos versifié qu'il adresse à un de ses amis, est tiré d'une aventure singulière où deux ecclésiastiques des environs étaient les principaux acteurs. Ils jouent le même rôle dans la pièce.

Le curé de Mareuil et celui de Saint-Étienne, frustrés dans l'attente d'une invitation de la part du curé de Nadaillac, qui les contremande pour le jour de la fête patronale de sa paroisse, sont les deux pivôts sur lesquels roule tout l'échafaudage de saillies, de bons mots, et de traits piquants qui éclatent dans cette œuvre vraiment comique. Pour en donner une idée plus exacte nous en citerons quelques fragmens destinés, moins à ridiculiser dans l'esprit du lecteur deux pasteurs d'ailleurs honorables, qu'à le mettre à même d'apprécier le juste mérite de cette composition en excitant son hilarité.

L'ouvrage se trouve dédié à MONSEIGNEUR LE DUC DE L'AVALOIR, TROTE SALIVE, INSPECTEUR GÉNÉRAL DE TOUTES SORTES DE BOIRE ET DE MANGER, etc., etc.

L'auteur prétend dans la suite de l'Épître dédicatoire qu'il n'a cru pouvoir mieux faire que de l'offrir à SA GOURMANDISSIME GRANDEUR, qu'il estime la personne la plus propre à servir de protecteur en ces matières.

L'exposition est simple, sans prétention, et répond merveilleusement au précepte donné par le législateur du Parnasse français :

« Que le début soit simple, et n'ait rien d'affecté ».

L'auteur dit à son ami, après lui avoir indiqué le sujet de la pièce :

« D'okesto relocioü as oki tout l'exorde,
» Plask'ol cel montenen ke de tout me recorde

» Per poude, son sousca, ni crouza moun esprit,
» En dezenteressat lo mettre per escrit ».

Puis il ajoute :

« Renieros toun couzi, curé de Saint-Estieïne,
» Ke per se randre ol plat tzomaï n'o fat lou gueïne,
» Sobio que Sain-Bounet, pregat toutzes lous ans,
» Embouyabo o Saint-Peïre un tro de sous efans.
» Mais nou sobio pas bien, ok'ero oki so peno,
» S'oco serio ol grand tzour, ou be din lo huiteno
» Ke lous Peros boudrioü se randre o Nodoillac
» Per coumbla lous dezirs de moussu Cordoillac.
» El es toutzour estat din l'hurouzo hobitudo
» De boule se sourti de touto encertitudo,
» Surtout lork'es kestioü d'esplica lous ofas
» Ke podou obe roport o calke boun repas.......
» Oïtal, bien penetrat d'okelo reflexioü,
» Tzuret pel lou douzil, pel l'aste et lo mormito
» De nou porti tzomaï c'ombe lous Relitzioüs
» Per se randre o l'endret de lo festo susdito.
» Per zo tout orentza golopo en delitzenço
» O lo coumunoütat oprendre satzomen
» Cal es oki dessus soun dornié sentimen;
» Monto trouba lou Prieü, l'y teni lou lengatze
» K'etzizo lou sutzet de soun serious vouyatze :
» Opren ombe doulour k'es estat orrestat
» De n'ona pas ol tzour de lo soulennitat;
» Mais ke lou lendoumo l'y se rondrioü, son faüto :
» Ombe l'y bous segraï, c'on l'y onorioï de paüto.

» Din lou founs çependen l'y benio be plo mal
» De monca coumo oco lo prumiero seenço ;
» Lo festo ero un ditzos, noto lo circoustenço ,
» Et tzour per counseken d'un pitzou cornobal.
» Se counsolo pourtan des cortiés de bedel
» Per l'esperenço c'o que nostre saint peskaïre
» Counessen so friondour , boudro kita lou cel
» Per tourna tzogrina lou peïssou din so maïre.
» Se determino anfin o fa sobe d'ovanço
» O l'oste ke toplo l'y deü rompli lo panço ,
» Toutzes lous orrestats c'oü pres oki dessus ,
» Ke lous Péros bendroü lou bel tzour de Venus ;
» Et l'y mando de maï k'el sero de lo suito ,
» Munit d'un bel estat de borbel et de truito ;
» Ke foro ségre omb'el lou curé de Morel ,
» Ke per tout ocoba serviro de proudel.
» Moussu lou Prieü reçat okelo belo Epitro ,
» Lo duert , et lo letzis : noun faï part o l'insten ,
» Nous tzuro sur lo fe k'es sinnado d'un cuistro.
» Pas un nou countrodis soun tzuste sentimen ;
» Dono o delibera lo foïssou de respoundre
» O l'oütur impuden qu'oüzat lo coumpousa.
» Tout lou mounde es d'ovis de l'embouïa fa toundre
» Ombe lou coumpognou ke be de proupousa.
» Nostre oste , resoulgut , boto lo mo o lo plumo ,
» Per escrire d'un biaï que n'o pas de coustumo :
» Li mando tendromen, ombe touto mesuro ,
» Ke lous Benedictins l'y foroü forço hounour
» Doumo , possat-doumo , anfin toutzes lous tzours
» Qu'orriboroü tzas el , ocos caüso seguro ;

» Mais ke cont oz el-memo, et o soun coumpognou,
» Lous prego d'oüblida per toutzour so moïzou;
» Ke s'ovizou tzomaï de brounca sus so porto,
» Lour mocoro toplo l'eskino on lo retorto
» Ke to bien din l'hiver, coumo din lou mes d'oü,
» Los espallos, lour tzuro, o touï dous suzoroü....
» Dins okel mémo tens ke tout oco se passo,
» Okelses dous mignous sou tzal curé del Roc,
» Lo bello Marioun, k'es lo gardo del broc,
» O gron peno lour pot teni pleno lo tasso;
» S'anflou be toutzes dous de to brabo moniero
» De bedel, de moutou, ou de touto aütro car
» Ke tu-même dirios ke nostre feu Picard
» Tzomaï n'obio montzat d'uno den to loütziero :
» Lous els o met-borratz, lo voix bengudo rauco,
» Lou bentre boguettat coumo lou col d'uno aüco
» Lour conseillou detza de prendre lou repaü
» Ke pot lour empotza de toumba en defaü.
» Ol resto lou pus bel, nou dizi pas o metzo,
» Es lo counversotioü d'okelses dous douctours.

Il nous semble qu'il serait difficile de trouver ailleurs plus de sel, plus de vrai comique, plus de bonne plaisanterie que dans ces vers, où l'expression vient toujours enrichir la pensée, et dans lesquels notre patois s'élève à la hauteur d'une langue fixée. Quoi de plus gai que ce trait :

« Ke per se randre ol plat tzomaï n'o fat lou gueïne. »

Connait-on de serment beaucoup plus drôle que celui du curé de Saint-Étienne :

« Tzuret per lou douzil, per l'aste et lo mormito ».

A-t-on jamais dépeint un empressement plus gastronomique que celui que respire ce vers :

« Ombe l'y bous segraï, con l'y onorioï de paüto ».

La comparaison de feu Picard, et de *so den loutziero* avec les héros de la pièce que l'auteur nous montre

« Lous els o met-borratz, lo voix bengudo raüco,
» Lou bentre boguettat coumo lou col d'uno aüco ».

Voilà qui est de nature à dérider le front le plus sérieux.

Mais c'est trop long-temps suspendre le plaisir du lecteur, avide sans doute d'entendre la conversation déjà annoncée.

» L'un dis ke lou soulel nouï dono lo colour,
» L'aütre dis que lo mar nous emboyo lo pletzo;
» Okeste es fort surpres qu'Olexandro-lou-Gran,
» Din lou tens ke tout soul bottio lo terro entiero;
» N'atze pas ottocat lou Turc din so toniero,
» Ke debio des chrestios rependre ton de sang.
» L'aütre dis ke Cesar, mort ol met del senat,
» Son cap de sacromen, risco d'estre donnat,

» Perke dins un endret tos obounden en prestres
» Nou coufesset pas maï c'ol bel met d'un compestre.
» Un trobo lou pecat uno bestio bien horro,
» L'aütre dis ke Crézus obio lo mandrogorro :
» Un se plan vivoment de ço ke lou Rituel
» Nou faï tzomaï mentioü de poga lou cozuel;
» L'aütre, son bolonça, prounounço ke lo luno
» Luzis maï din lo net ke noun pas o met-tzour,
» Et tzuro ke se Adam n'otzes pas fat l'omour
» Digus n'aürio tzomaï egolat so fourtuno.
» Okeste estend louï bras, se louo de soun sort,
» Odmiro del Seignour lo bountat infinido
» De ço c'o prounounçat ke touto bouno bido
» Serio segudo anfin d'uno to bouno mort.
» L'aütre k'es plus proufoun dintro presk'en couroux,
» Parlo del firmomen, rozouno ombe couratze
» Sur l'univers entier et su so creotieü :
» Dis ke lou ke lou fet éro son relitzieü,
» Perk'obon d'entreprendre un to penible ouvratze
» N'es pas dit ke foskes lou signe de lo crous.
» S'occordou toutzes dous o bloma los estélos
» De ço ke n'aüzou pas poresse on lou soulel,
» Et dizou c'un cadun, con manco de condelo,
» Pot, son cap de foïssou, se servi del colel.

Assurément personne n'a jamais entendu d'entretien plus risible de tout point. Pour nous, il nous semble que les auteurs du *Lutrin* et du *Médecin malgré lui* n'auraient pas fait difficulté de signer ce morceau.

Nous avons rarement lu des vers plus energiquement imitatifs que ceux-ci où l'auteur dépeint à grands traits l'état des deux convives si bien repus :

» Penden k'estalou oïtal okel fotras de sienço
» Oü soin, de tens en tens, d'orrouza lo counsienço ,
» Et passou tout d'un cop o battre de lo mo ,
» En pensen ol ploze c'ouroü lou lendoumo.
» Opres obe porlat uno to bouno paüso
» Tzusc'o que sou dintratz bien ovon din lo net,
» Counvenou toutzes dous del besoun c'oü d'un let
» Oun lour corps trop corgat et trop ple se repaüso.
» Un cadun estendut dessu soun motalas
» En formo d'un grond *sus* k'es preste ol coutelas,
» Son poude prene ven, bien forçit de posturo,
» Entres catre rideüs faï bien bouno figuro ;
» Dormou tzuscos ol tzour son tussi, ni pousca :
» De pes pets de Morel lous entendioü rounca.
» Per poude respira badou un orpan de bouco
» Oun pouïrioü se nitza vingt pouletz et lo clouco.....

Nous croyons que Virgile eût donné son *Toto proflabat pectore somnum* pour ce vers admirablement pittoresque :

» De pes pets de Morel lous entendioü rounca ».

Notre dessein se bornant à vouloir donner une esquisse de la manière de Brugié, nous ne le suivrons pas plus loin. Nous regrettons toutefois de ne pouvoir

voir relever une plus grande partie des beautés dont fourmille tout l'ouvrage composé de six cents vers. Nous devons remarquer en terminant que l'auteur s'est montré comique jusques dans la dénomination des deux personnages qu'il met principalement en scène, et qui sont désignés l'un sous le nom de GULO FRESCO, et l'autre sous celui de GORTZO LIZO.

BRUNIES.

Pierre Brunies, né à Cajarc en 1754, mourut à Cahors en 1808. Il exerça successivement les fonctions de professeur de rhétorique à Sarlat et à Cahors. C'est surtout dans la chaire du collège de cette dernière ville qu'il donna l'essor à son talent. Doué d'une imagination féconde, rhéteur habile, et qui plus est, éloquent, il avait une manière de professer, pour ainsi dire, tragique. Ses leçons étaient une suite de mouvemens oratoires plus ou moins impétueux, plus ou moins véhéments, qui portaient dans l'âme de ses disciples l'enthousiasme dont il brûlait lui-même. C'était une sorte de volcan littéraire dont on ne pouvait approcher sans se sentir plus chaud pour l'éloquence et pour la gloire. Le portrait que nous venons de tracer est pris tout entier dans le souvenir de ses élèves, jaloux de garder longtemps sa mémoire, qui se rattache dans leur esprit

aux premiers principes du goût et du beau qu'ils tiennent de la bouche ardente de leur ancien maître.

Les éclats politiques de la révolution frappèrent vivement ce cerveau déjà si fougueux et si passionné. Séduit par les songes brillans dont se plaisaient à se repaître les rêveurs de l'époque, il vit dans cette explosion de désastres fameux et de pompeuses calamités cette ère éclatante d'affranchissement universel, de philantropie, et de félicité générale et perpétuelle que les prophètes de la philosophie avaient entrevue à travers un demi-siècle : mais son cœur ne fut jamais complice des erreurs de son imagination. Il n'avait des prédicans du jour que la verve et l'impétuosité de la parole. Ce qui prouve qu'il resta toujours étranger au fonds de leur doctrine, c'est le caractère louable de sa vie sociale. Il ne participa jamais à aucun acte inhumain ; et au milieu de ces tourbillons qui semblaient emporter au-delà de la vérité et de la vertu son âme toute de feu, il resta constamment bon citoyen, bon fils et bon ami. Étranger aux sourdes intentions de ceux qui soufflaient parmi nous la discorde, il ne voyait dans ces orages qu'un moyen violent, mais nécessaire de purifier l'atmosphère politique qu'il respirait ; et, tout attaché qu'il était à retracer une tempête si pittoresque, le peintre abusé s'appercevait à peine du commun naufrage. C'est dans ces momens d'un enthousiasme plus aveugle encore que repréhensible qu'il fit les oraisons funèbres de Mirabeau, de Simonneau, maire d'Étampes, et des gardes nationaux morts à Castelnau. Nous sommes d'autant plus fondés à le juger de la

sorte, que malgré la terreur générale, malgré le vœu des puissans du jour, il refusa d'associer son nom à celui de l'un des martyrs les plus fêtés de la révolution, et ne voulut pas prononcer l'éloge funèbre de Le Pelletier.

Les traits sous lesquels nous avons jusqu'ici dépeint Brunies décèlent en lui le poëte : il l'était en effet ; et la nature lui avait accordé le génie qui élève au Parnasse. Il y cueillit des palmes honorables. Entre autres ouvrages, il est auteur d'un poëme intitulé : *La mort d'Ataliba* ou *le Fanatisme dans le Pérou*, qui fut couronné par l'académie des jeux-floraux de Toulouse.

L'étendue de son esprit, la souplesse de ses facultés le rendaient propre à fournir toutes les carrières. Après avoir parcouru avec honneur celles du professorat et de la poésie, il entra dans l'administration, et il exerça jusqu'à sa mort l'emploi de secrétaire-général de la préfecture du Lot.

BRUNY.

Jean-Jacques-Jérôme Bruny, né à Gourdon en 1795, décéda dans cette ville en 1819. Mort à la fleur de l'âge, il n'eut que le temps de promettre un brillant avenir, en sorte qu'il se recommande à la postérité plutôt par ce qu'il aurait été que par

ce qu'il fut. Cependant, considéré même sous le rapport de sa vie si courte, il offre au juste appréciateur du mérite et des talens des titres assez rares pour être enviés par un homme distingué de tout âge.

Il étudia dans sa ville natale les premiers élémens des lettres. On le vit se signaler dès-lors par une aptitude singulière, et par une émulation peu commune dans l'enfance. Bientôt, desireux de se montrer sur un théâtre un peu plus favorable au développement de son génie croissant avec ses années, il obtint d'être envoyé au collège de Cahors, où il termina ses etudes avec tout l'éclat qui s'attache à la qualité de premier élève. A une mémoire vaste, à une conception rapide Bruny joignait la puissance d'une imagination vive et féconde pour laquelle tous les sujets étaient indifférens. Des dons si rares ne tardèrent point à être appréciés. L'académie l'envoya au collège de Figeac pour y professer la rhétorique, à dix-huit ans. Ses élèves, dont la plupart étaient plus âgés que lui, conservent de leur jeune maître un tendre souvenir. Ils disent avoir puisé dans ses leçons l'amour de l'instruction, et les vrais principes du goût.

Après leur avoir exposé les préceptes de l'art de bien dire, Bruny crut devoir leur en donner aussi l'exemple; et dans un discours qu'il prononça pour la clôture de l'année scolaire il prouva que le jeune rhéteur savait encore être éloquent.

Bruny, ne se destinant point à la carrière de l'instruction, se rendit bientôt dans la capitale, où il prit ses grades en droit. Son âme bouillante nourrissait une

ambition qui ne pouvait s'accommoder de l'étroite résidence où l'appelaient une famille, des amis et des compatriotes jaloux de posséder au milieu d'eux cette belle espérance du barreau de leur ville. Un homme capable d'apprécier le mérite, parce qu'il en a beaucoup lui-même (M. le comte Alexis de Noailles) voulant attacher le jeune avocat à sa personne, ou, pour mieux dire, à sa fortune, lui fit des propositions qui ne pouvaient que sourire à une imagination passionnée pour la gloire. Il se repaissait déjà de tous les rêves dont le berçait une position si flatteuse lorsque, saisi des premières atteintes d'un mal de poitrine incurable, il revint à Gourdon où il mourut honoré des regrets de tous ses concitoyens.

BUYS.

Guillaume Du Buys, naquit à Cahors dans le seizième siècle. Poëte distingué de son temps, il fit divers opuscules qui obtinrent l'honneur d'être couronnés aux jeux-floraux de Toulouse. Ces succès supposent dans le poëte Cadurcien un talent digne d'éloges; car, quoiqu'il écrivit à une époque où le Parnasse français était pauvre en hommes de génie; il ne devait pas manquer néanmoins de rivaux dans une carrière qu'un vain amour de gloire a de tout temps encombrée d'hommes médiocres.

CALMON.

Guillaume Calmon, avocat, né à Carlucet en 1737, y est mort en 1800.

Cet homme remarquable se recommande à l'estime de ses compatriotes par l'éclat qui s'attache au talent et à la vertu.

Entré dans la carrière de la jurisprudence, il exerça d'abord les fonctions d'avocat consultant qu'il honora par de grandes lumières. Jeune encore, il vit sa réputation s'étendre au loin, et la confiance de la province devenir le prix de ses talens. Il est vrai qu'à la science des lois, qu'à cette rectitude de jugement, cette subtilité d'esprit, en un mot au génie du jurisconsulte, Calmon alliait éminemment le caractère de l'honnête homme. Persuadé que le plus doux privilége attaché à l'exercice de sa profession, c'est de jouer le rôle de conciliateur, il s'étudiait à terminer tous les genres de contestations qui, prenant leur source, moins dans la justice que dans l'obscurité de la loi, ou dans l'aveugle opiniâtreté des parties, ne peuvent que les engager en pure perte dans le dédale ruineux de la procédure. Son cabinet était, pour ainsi dire, un bureau de paix et un tribunal de conciliation, où ce citoyen philantrope remplissait à la fois le mi-

nistère d'avocat et de juge avec une loyaute, un désintéressement et une franchise dignes d'admiration.

Tant de qualités sociales n'étaient point faites pour l'obscurité. Elles semblaient destiner Calmon à de plus grandes choses. Elles l'élevèrent successivement sur des théâtres de plus en plus propres à mettre son mérite dans tout son jour.

Nommé, en 1790, à l'immense majorité des suffrages, membre de l'administration du département, il devint rapidement l'un des huit qui en composaient le directoire. Il y développa des connaissances administratives, et un esprit d'intégrité qui le signalèrent aux yeux de ses compatriotes comme digne de figurer au nombre de leurs représentans à l'assemblée législative en 1791. Le nouveau député avait de trop saines idées en politique pour se laisser surprendre à l'aveugle enthousiasme dont brûlaient tant de collègues novateurs : il prévoyait trop bien les funestes résultats que devait entraîner le mouvement imprimé à cette faction pour en devenir l'instrument passif. On le vit siéger au rang des hommes sages et modérés, et il fut déclaré avec eux ennemi de la chose publique. Lors de la dissolution de cette chambre, qui fit place à la convention, Calmon redescendit dans la classe des simples citoyens.

Investi, en 1796, de la présidence de l'administration centrale du département, il chercha toujours à bien mériter de ses compatriotes, et fit percer à travers les circonstances les plus orageuses avec le

génie de l'administrateur le cœur de l'homme sensible et magnanime.

Il devint plus tard président du tribunal de Gourdon. La joie que cette nomination causa dans l'arrondissement fut égale à la douleur qu'y répandit sa mort, arrivée cette même année.

Le bien que Calmon a fait a son pays y fera long-temps chérir sa mémoire.

CALMON.

Jean Calmon, frère du précédent, naquit à Carlucet en 1738. Entré dès sa première jeunesse dans la société des Jésuites, il ne put faire long-temps partie de cette congrégation bientôt détruite. Il conçut le dessein d'aller retrouver à l'étranger des frères qu'il venait de perdre en France. Rendu en Italie, c'est dans la capitale du monde chrétien qu'il fut promu au sacerdoce. Il séjourna peu de temps à Rome, et se transporta bientòt à Gènes. Le talent et la vertu même dans l'exil ne sauraient rester obscurs. Son mérite éminent fut bientôt distingué à Gènes. Un grand seigneur s'empressa de le donner pour instituteur à ses enfans. L'éducation, éternel élément de sa société, offrit au jeune Calmon d'autant plus d'attraits dans cette ville qu'il se voyait à même par sa position actuelle de continuer à entretenir un commerce

précieux avec les siens, et de concevoir un désir plus probable de voir leur existence se conserver en Europe. Il se nourrissait de cette espérance lorsque la bulle du Pape Ganganelli vint l'arracher tout-à-coup à sa chère illusion. Suspendu dès ce moment entre l'amour de la patrie qui l'appelait en France, et le soin de son avancement qui le retenait à Gènes, il n'hésita pas long-temps. Il retourna dans le Quercy, où il fut bientôt pourvu de la cure de Rouilhac près Moncuq. Sur ce théâtre plus obscur, mais non moins propre à provoquer l'exercice de ses rares vertus, on le vit garder son troupeau en pasteur vraiment évangélique. Il lui aurait probablement consacré les soins de sa vie entière; mais il en fut séparé par le premier éclat des plus terribles et des plus mémorables évènemens de la monarchie française jusqu'à nous, je veux dire ceux de la révolution. Il alla chercher un asile à Gènes, où les secours et les attentions de l'hospitalité la plus généreuse témoignèrent d'une manière éclatante au précepteur Français la reconnaissance des disciples Génois. Séparé de nouveau de ses élèves par l'invasion des armées françaises, il leur fut bientôt réuni. Quelque temps après, il eut le bonheur de reprendre l'habit dans sa société rétablie à Gènes, et il y mourut en 1817. Doué d'un talent remarquable pour la prédication, il s'était fait admirer par plusieurs discours où l'on observait avec étonnement la précision réunie à l'abondance du style, la hauteur jointe à la simplicité des pensées, et qui se recommandaient encore autant par le zèle dont

ils éclataient que par le talent dont ils faisaient preuve. La tradition célèbre encore un panégyrique de Saint-Augustin sorti de la bouche de l'orateur Quercinois, et qui, dit-on, n'eût pas été désavoué par nos plus habiles sermonaires.

CALMON.

Louis Calmon naquit à Saint-Germain en 1770. Enrôlé à seize ans, il commença dès ce jeune âge à donner des preuves de valeur. Bientôt après, il déploya la grandeur de caractère qui fait son principal mérite, et qui lui a inspiré la plus belle action de sa vie. Obligé de quitter un régiment dont les officiers partaient pour l'émigration, il rejetta dédaigneusement toutes les propositions d'avancement qui lui furent faites par les organes du parti révolutionnaire; et, préférant au rôle brillant qui lui était promis parmi les hommes dont il détestait les actes et les opinions celui de simple homme de bien au milieu de ses compatriotes, il se rendit à Saint-Germain. Il y fut bientôt élu maire. Il en exerçait les fonctions lorsque la fameuse constitution de 1793 fut présentée à l'acceptation du peuple dans sa commune. Loin de la favoriser suivant l'injonction formelle des gouvernans d'alors, il s'opposa de tout son pouvoir à la sanction populaire d'une charte émanée du génie sanguinaire

qui planait alors sur la France. Pour punir son audacieuse résistance l'armée révolutionnaire marcha sur Saint-Germain où, ne ponvant trouver le coupable, elle incendia sa maison. Calmon avait heureusement pris la fuite, et s'était dirigé vers Bordeaux où il espérait que son bras serait utile au parti royaliste. Ayant été signalé et reconnu dans cette ville devenue aussi le théâtre des fureurs démagogiques, il eut encore le bonheur d'échapper aux instrumens de la proscription, quitta Bordeaux, et courut joindre l'armée royale dans la Vendée. Il y donna dans maintes occasions des témoignages d'un courage rare, et mourut enfin sur le champ de bataille en défendant son roi légitime.

CARDAILLAC.

Guillaume de Cardaillac fut élevé au siège de Cahors en 1207.

Il honora son épiscopat par de grandes lumières et de grandes vertus. Cependant une démarche injuste et spoliatrice conseillée en apparence par l'ambition a répandu quelques nuages sur sa mémoire.

Lorsque le Pape voulant punir Raimond VI, comte de Toulouse, de favoriser la secte des Albigeois frappa ce prince d'excommunication, et donna ses États au premier occupant, Guillaume de Cardaillac s'empara de la ville de Cahors, et devint par cette étrange usur-

pation le complice d'un vicaire de Jésus-Christ qui avait oublié que son règne n'était pas de ce monde.

Cet évêque souverain voulut jouir de tous les droits du pouvoir suprême. Il alla jusqu'à lever des troupes, et faire battre la monnaie à son coin : mais une telle conduite prenait sa source, moins dans son ambition que dans son zèle religieux, et dans son amour pour son peuple qui par ses soins traversa les temps les plus orageux au sein de la paix et de la prospérité.

C'est aussi purement à sa haine pour l'hérésie qu'on doit attribuer la part si active qu'il prit aux démêlés de Raimond et de Montfort. Ce dernier, assiégé par le comte de Toulouse dans Castelnaudary, se trouvait exposé aux plus grands dangers. Guillaume de Cardaillac lève à la hâte une petite armée, se met à sa tête, et vole au secours de la place. Il arrivait au pied de ses remparts, lorsqu'il se vit attaqué à l'improviste par une partie des soldats de Raimond. Il s'engage un combat terrible, où ce prélat guerrier déploie le plus grand courage. Il rallie plusieurs fois les siens qui fuyaient, les raméne aux ennemis, se jette lui-même au plus fort de la mêlée, et parvient à arracher aux troupes du comte une victoire qui entraîne la délivrance de Montfort, et qui occupera toujours un rang distingué dans les fastes de la Province.

Ce grand évêque mourut en 1234.

CARDAILLAC.

—

Bertrand de Cardaillac naquit à Brengues vers la fin du treizième siècle.

Il dut à son nom et à ses hautes qualités d'être promu au siège de Cahors en 1325.

Pénétré de la dignité de ses fonctions, il sut toujours les environner du respect des fidèles, et des égards de ses vassaux. Il déploya en maintes occasions importantes cette fermeté d'âme, cette noble fierté de caractère qui sied si bien à un évêque plus grand encore par ses vertus que par ses titres.

Dès que par le traité de Brétigni une partie du royaume où se trouvait compris le Quercy eut été dévolue à l'Angleterre, le prince de Galles vint prendre possession de la ville de Cahors. Le superbe insulaire y affecta les droits d'une souveraineté insolente sous laquelle courbaient tous ses nouveaux sujets effrayés de sa puissance. Au milieu de la terreur générale l'évêque Cardaillac éleva seul une voix indépendante, et fit entendre au tyran de nobles réclamatious sur les droits de son église.

Quelques auteurs prétendent qu'indigné de cette fierté, l'orgueilleux vice-roi le démit de son siége. d'autres disent que Cardaillac le quitta de son propre mouvement. Nous nous rangeons à l'avis de ces derniers; et nous pensons qu'en pareille circonstance

un évêque Français n'attendra jamais les ordres d'un anglais.

Cependant le diocèse ne fut pas long-temps privé de son pasteur. Après un exil de deux ans, le magnanime Cardaillac put reprendre l'exercice de ses fonctions qu'il remplit jusqu'en 1368, époque de sa mort.

CASTELNAU.

Bec de Castelnau, issu d'une famille distinguée, où l'on vit se succéder pendant quelque temps des dignitaires ecclésiastiques dont tous les noms sont dans l'histoire, fut nommé évêque de Cahors en 1370. Ce prélat se fit remarquer par un inviolable attachement pour son roi, et par un patriotisme véritablement digne d'éloge. C'est lui qui, de concert avec le Quercinois Vayrols, archevêque de Toulouse, parvint à délivrer Cahors du joug anglais, et à rendre à ses maîtres légitimes cette capitale d'une précieuse partie de la population française. Non content de l'avoir soustraite à une trop longue servitude, le prélat patriote mit ses soins à lui conserver cette liberté nouvelle. A la mort de Charles V, dont les suites furent si orageuses, les habitans de Cahors crurent devoir, à sa persuasion, ouvrir leurs portes à une garnison française; et c'est à sa noble fermeté qu'ils durent le bonheur de rester Français dans des cir-

constances si difficiles. Son plan d'affranchissement était si habilement tracé, ses mesures sortaient d'un calcul si profondément politique, dont les détails avaient prévu tous les obstacles, et embrassaient tous les temps que les successeurs de cet évêque libérateur n'eurent qu'à suivre la route indiquée pour conserver à leur ville l'indépendance d'un joug déshonorant qu'elle secoua une fois pour ne plus le subir. Il est remarquable, en effet, que malgré l'étonnante révolution qui rendit les Anglais maîtres de la plus grande partie du royaume, Cahors n'aît plus été compris dans la domination insulaire.

Ce pasteur, véritablement ami de sa patrie, prouva dans la suite combien il l'était de son clergé : il lui accorda par une ordonnance que le Pape, à son instigation, consacra de sa sanction souveraine la faculté de tester à son choix. Ce privilége, qui annullait une ancienne loi du diocèse, en vertu de laquelle les biens des prêtres décédés étaient dévolus à leur évêque, témoignait autant de désintéressement que d'amour pour la justice. Bec de Castelnau mourut en 1388, emportant dans la tombe les regrets du diocèse et de la nation.

CASTELNAU.

Jean de Castelnau, archi-diacre de Rodez, et notaire apostolique, fut élu évêque de Cahors en 1435. Il est à regretter que l'histoire, dont le devoir est de

faire connaître dans leur ensemble les hommes qu'elle célèbre, n'ait signalé, pour ainsi dire, qu'une partie de celui-ci en publiant un seul fait, il est vrai, très-honorable, mais qui suppose dans son auteur une trempe de caractère féconde en belles actions. Il est dit que ce prélat assembla à ses dépens dans Bretenoux les États du Quercy, à l'effet de délibérer sur les moyens à employer pour chasser définitivement l'Anglais de tous les points de la province. Il sembla que le patriotisme même présidât à cette assemblée dans la personne de ce pasteur dévoré de l'amour de son pays. On vit à son exemple les trois ordres promptement disposés malgré l'épuisement général à concourir au succès de la noble entreprise. Les événemens justifièrent la bonté des mesures prises au sein de cette sorte de sénat si dévoué. Celui qui en était l'âme, Jean de Castelnau, eut le bonheur de voir enfin se réaliser dans toute son étendue un projet de tout temps cher à sa patriotique famille. C'est de lui que date dans le pays l'entière expulsion de l'Anglais usurpateur.

CASTELNAU.

François-Guillaume Castelnau de Clermont, sorti de la famille des précédens, était neveu par sa mère du fameux cardinal d'Amboise. Il dut à l'éclat de sa naissance autant qu'à son mérite personnel de four-

nir

nir glorieusement la carrière ecclésiastique. Il devint successivement évêque d'Agde et de Valence, archevêque d'Auch et de Narbonne. Il fut promu depuis au cardinalat (en 1506) et bientôt envoyé en ambassade à la Cour de Rome. Membre distingué du sacré collége, ses hautes vertus et ses rares talens firent dignement respecter en lui la qualité de cardinal français. Son brillant mérite était surtout apprécié par le chef de l'Église qui finit par lui conférer, après tant de titres, celui de légat dans ses terres d'Avignon: c'est là qu'il mourut en 1540.

CAYRON.

Gabriel Cayron, avocat au Parlement de Toulouse, et secretaire ordinaire de la Chambre du roi, vit le jour à Figeac en 1570.

Il possédait de vastes connaissances en droit, et était très versé dans l'histoire de la jurisprudence. Il consacra ses veilles à recueillir des documens très-étendus sur les usages et les arrêts du Parlement de Toulouse. Cet ouvrage, enrichi de détails précieux concernant l'histoire de cette ville, et l'histoire de France en général, lui valut l'estime de ses contemporains, et soutient encore sa mémoire.

CHARRY.

Laurent de Charry naquit au château du même nom près Moncuq au commencement du seizième siècle. Il devint successivement gentilhomme ordinaire de la Chambre, sénéchal d'Armagnac, et mestre de camp des gardes françaises. Il acquit ce dernier grade dès l'institution de ce corps d'élite : le roi chosit en effet son régiment pour le composer.

Charry se recommande surtout au souvenir de la postérité par un génie militaire au-dessus de son siècle, et par une bravoure chevaleresque dont on chercherait vainement ailleurs un plus brillant modèle. Au jugement du maréchal de Montluc c'était, à l'exemple de Bayard, UN SOLDAT SANS PEUR. Cet écrivain dit de lui dans son style plein de naïveté : « Je puis assurer » avec vérité que cent ans y a il n'y eut un plus brave, » plus sage, ni plus avisé capitaine ». Le général historien dit encore dans un autre endroit de ses mémoires en parlant de Charry : « Quand je l'eus perdu » ensemble mon fils le capitaine Montluc, qui fut » tué à Madère, il me sembla qu'on m'eût coupé » mes deux bras, parce que l'un était le mien dextre, » et l'autre le sénestre ». Nous nous plaisons à rapporter ces paroles de Montluc parce que c'était l'homme du temps le plus capable de juger Charry. Il vit longtemps combattre ce capitaine sous lui, ce qui le mit

encore plus à même d'apprécier des qualités si ressemblantes aux siennes. C'est du même auteur que nous tenons les principaux détails de la carrière militaire de ce bon capitaine.

Lors du siége de Saint-Damien en Piémont, qui était au pouvoir des Français, cette place pauvre de garnison et de munition allait céder lorsque l'on vit Charry fondre tout-à-coup sur les assiégeans, mettre en fuite leurs postes avancés, et pénétrer dans la ville avec de puissans renforts. Il y était a peine qu'il demanda à garder le fossé. Un pareil trait et la bonne contenance des Français dissipèrent l'ennemi.

Le fort de Camolia près de Sienne avait été repris. Montluc s'étant mis en devoir d'en faire de nouveau le siége, Charry vint joindre son général, quoiqu'il eût reçu à peine depuis huit jours une blessure si grave à la tête qu'on le croyait mort. Le front encore sanglant et enveloppé de l'appareil appliqué sur sa plaie énorme, il monta le premier à l'assaut suivi seulement de deux arquebusiers. Comme il était sur l'échelle, il eut le bouclier percé de deux coups d'arquebuse qui ne purent l'atteindre. Il monte encore, et s'élance enfin dans le fort par une étroite ouverture dont le passage était des plus dangereux. Aidé de ses deux compagnons, il massacre ceux des assiégés qui se présentent devant lui, et oblige le reste à s'échapper par le trou fatal. Les soldats de la garnison qui défendaient les tours latérales du fort prirent également la fuite.

Il est beau de voir celui que nous avons plus haut

comparé à Bayard se montrer par cet étrange fait d'armes l'émule d'Alexandre !

S'il faut en croire l'histoire, chez ce héros la vigueur égalait le courage. Au rapport de Boivin du Villars (*voyez son Histoire des guerres du Piémont*) dans un combat où il défit trois cents Allemands, d'un revers de son épée il abattit un bras au capitaine de ces troupes, bien qu'il fût revêtu d'un corselet et de manches de maille.

Plus tard, Charry se rendit à Paris à la sollicitation de Catherine de Médicis qui l'avait appelé au secours de son fils par une lettre conservée longtemps dans le château de Charry, et dans laquelle elle disait ce prince environné d'ennemis. Un jour qu'il se rendait au Louvre (c'était le 31 décembre 1563) il fut tué sur le Pont Saint-Michel par treize assassins, au nombre desquels on est étonné de rencontrer le jeune Mouvans, qui depuis fut un grand homme.

Il est à regretter que l'envie d'un colonel-général de l'infanterie française, à qui l'histoire impute ce meurtre, ait empêché Charry de mourir comme il avait vécu dans les champs de bataille.

CLAVIÈRES.

Jean-Pierre Clavières, curé de Caussade, né à Castelnau en 1730, s'est rendu célèbre par un seul acte de courage dont le modeste héroïsme peut être

mis en parallèle avec les faits d'armes du plus intrépide guerrier. Voici le simple énoncé de l'action généreuse qui suffit à nos yeux pour immortaliser Clavières. Un pareil trait se recommande assez par lui-même, et nous omettrons des réflexions qui, quoique dictées par notre admiration, ne sauraient qu'affaiblir celle de nos lecteurs.

Sur le désir que lui en exprimèrent quelques-uns de ses paroissiens, Clavières immédiatement après la mort de Louis XVI célébra publiquement un service pour le repos de l'âme de ce monarque. Il ne tarda pas à être arrêté et conduit à Paris avec seize de ses paroissiens regardés comme ses complices. Traduits au tribunal révolutionnaire, tous furent condamnés à la peine capitale, et subirent l'arrêt fatal le 21 juin 1794. Clavières, qui vit périr avant lui ses compagnons d'infortune, voulant remplir à leur égard jusqu'au dernier soupir ses devoirs de pasteur et d'ami, les exhorta courageusement à la mort qu'il reçut lui-même avec une imperturbable assurance.

CONCOTS.

Jacques de Concots, issu de la maison seigneuriale de Cabrerets, sut se montrer plus grand que sa naissance qu'il alla cacher dans le cloître. Attaché d'abord à l'ordre des Dominicains, son mérite ne

lui permit pas d'y rester long-temps obscur. Il se vit bientôt distingué par le Souverain Pontife Jean XXII dont il devint confesseur. Ce pape le promut dans la suite à l'évêché de Lodève, puis à celui d'Aix. Ce prélat remarquable fut du nombre de ceux qui composaient le Concile provincial tenu en 1326 à Saint-Ruf, non loin d'avignon. La mort le ravit à l'Église en 1329.

CONTYE.

Le chevalier de Contye, maréchal-de-camp, naquit au château de Pommiés, auprès de Martel, vers 1750. Doué des qualités les plus aimables, il montra dès l'enfance un caractère doux et bienveillant, un esprit rempli d'aménité, et les manières les plus heureuses. Tant de dons précieux semblaient l'appeler particulièrement sur le théâtre où il a vécu. Cet homme aimable et droit, d'une extraction noble au-dessus de laquelle le plaçait encore son mérite, n'eut qu'à obéir à une vocation, pour ainsi dire, instinctive, en s'attachant aux grands pour lesquels la nature semblait l'avoir fait.

Admis de bonne heure aux pages, il passa plusieurs années dans ce noviciat de la jeune noblesse française. Il l'avait à peine achevé, que S. A. S. le comte d'En le prit pour gentilhomme de sa chambre. Après la mort du comte, il devint également gentilhomme

du prince de Condé. Celui-ci, qui portait depuis quelque temps au jeune Contye tout l'intérêt qu'inspirent naturellement des talens variés, et les grâces d'un naturel facile et d'un esprit agréablement cultivé, l'apprécia bien autrement encore dès qu'il se le fut attaché. Ces sentimens si honorables pour le gentilhomme étaient ceux de tous les membres de la famille du prince, et en particulier de M.gr le duc de Bourbon (prince de Condé actuel) qui, partant pour le siége de Gibraltar, voulut l'avoir auprès de sa personne, et l'emmena en qualité d'aide-de-camp. Il avait en outre le grade de capitaine à la suite dans le régiment de Bourbon-Dragons.

Après la campagne, le chevalier rendu au prince de Condé, fixa de plus en plus son amitié. Il reçut de lui la charge de surveillant de toutes ses chasses, celle de gouverneur de Chantilly, et devint enfin l'homme de confiance du prince.

Jamais confiance ne fut mieux justifiée. Le chevalier de Contye ne cessait de donner à son maître des preuves du zèle le plus ardent pour son service. Lorsqu'éclata cette série d'évènemens mémorables où se démasquèrent tant d'amitiés fausses, mais où se manifestèrent aussi tant d'héroïques dévoûmens, je veux parler de la révolution, entraînée par le torrent des choses, S. A. se vit obligée de quitter la patrie pour aller, avec tant d'autres Français, sur un sol étranger pleurer la France sans lois et sans liberté, livrée aux factions, et rêvant le bonheur au milieu du sang. Le palais Bourbon et Chantilli furent abandonnés.

Contye resta pour veiller à la garde de ces deux superbes habitations remplies d'effets précieux, et par conséquent menacées des premiers ravages du moderne vandalisme. Par d'incroyables efforts il parvint à sauver au prince la plus grande partie de ses richesses, et exposa même plusieurs fois sa vie pour prévenir la dévastation de Chantilli, qu'il ne put que retarder.

Il est un fait peu connu, mais dont nous garantissons l'authenticité. Il concourt, avec ce que nous venons de dire, à prouver que notre chevalier ne tenait à rien tant qu'au salut de son prince, et à la conservation de sa fortune, et que lorsqu'il s'agissait des moyens propres à atteindre ce but, chez lui les ressources de l'esprit le plus fécond venaient au secours du cœur le plus généreux. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, et completter l'heureuse idée qu'il doit se faire du mérite de Contye, en rapportant ce trait intéressant.

Le chevalier entretint pendant six mois des relais de quatre chevaux bivouaqués de six en six lieues dans les forêts qui s'étendent de Chantilli à la frontière. Le plus grand secret présida à cette mesure. Pour empêcher, autant qu'il était en lui, qu'elle ne transpirât il allait lui-même porter l'avoine aux relais les plus voisins du château : c'est dans la caisse de sa voiture qu'il cachait la provision. L'habitude que l'on avait de le voir parcourir la forêt prévint tout soupçon. Ce moyen de salut fut proposé au malheureux Louis XVI ; mais son humanité le lui fit repousser. Le roi dans son voyage devait passer sur un pont. Deux gardes chasse

d'une adresse éprouvée devaient être apostés dans cet endroit ; et dans le cas où un courrier aurait été envoyé sur les traces du roi fugitif, ils devaient faire feu sur son cheval, et le tuer. Louis XVI craignit que l'homme ne fût atteint, et ce seul motif le fit renoncer au projet du chevalier de Contye.

Celui-ci quitte enfin la France. Après avoir épuisé tous les moyens d'être utile à son maître dans sa patrie, il crut de son devoir d'aller partager son exil. Sans cesse à ses côtés, nouveau Cléry, tout entier au soin de consoler une illustre infortune, il ne perdait jamais son prince de vue : aux champs de bataille comme partout ailleurs, il était enchaîné auprès de sa personne. Un si généreux et si constant dévoûment lui valut plus que jamais l'entière confiance du prince, qui ne fit plus rien désormais sans prendre l'avis de son gentilhomme.

A la suite des évènemens inattendus qui préparèrent la restauration, Contye rentra en France avec le prince. Celui-ci lui donna dès-lors la charge de secretaire-général de l'infanterie. Cet emploi ayant été supprimé quelque temps après les cent jours, il obtint sous les mêmes auspices une place dans le conseil de l'Hôtel des invalides. Il refusa plusieurs fois des propositions de fortune qui lui furent faites par le prince désireux de créer à son fidèle gentilhomme un sort indépendant. Contye répondit toujours qu'il se reposait, quant à son existence future, sur les soins de M.gr le duc de Bourbon.

L'avenir légitima cette noble confiance. Le prince de Condé mourut; et son fils, après avoir pleuré long-

temps, de concert avec le chevalier, sur la tombe d'un père chéri, songea d'une manière particulière au bien-être de son ancien serviteur. Cependant ce ne fut pas sans difficulté que celui-ci consentit à recevoir de sa munificence de quoi tenir un rang honorable dans le monde.

Contye mourut enfin environné de la touchante amitié du duc et de la princesse Louise, à qui leur père semblait avoir légué tous ses sentimens affectueux pour son gentilhomme.

DANGLARS.

N..... Danglars naquit à Cahors vers le milieu du dix-septième siècle.

La mémoire de cette femme respectable se recommande auprès de ses compatriotes par l'usage éminemment philantropique auquel elle consacra son honorable existence.

Lorsque la première supérieure générale des Demoiselles de l'École chrétienne connues sous le nom de *Mirepoises*, et établies, il y a près de deux siècles, au sein du diocèse, abdiqua ses fonctions qu'elle avait honorées par des qualités admirables, Mademoiselle Danglars fut désignée pour la remplacer. Elle lui succéda dignement, et l'ordre de ces saintes Filles trouva dans cette nouvelle directrice le zèle religieux, la piété, la douceur, le grand art de gouverner qui lui avaient fait idolâtrer la première.

La révolution qui a fait croûler tant d'institutions nobles et patriotiques, a aussi à se reprocher d'avoir détruit parmi nous ces communautés précieuses, où l'enfance pauvre d'un sexe dont l'éducation chrétienne est la plus belle parure, allait apprendre, à la faveur d'une instruction toute maternelle, la fidélité aux mœurs et à la vertu.

DARTIS.

Jean Dartis, docteur en droit, naquit à Cahors vers la fin du seizième siècle, et mourut à Paris en 1650.

Après avoir fait avec le plus grand soin les études élémentaires, d'où dépend souvent l'avenir de l'homme, il commença son cours de droit à Cahors, et alla le terminer à Toulouse. Son intention était de se fixer dans cette ville. La conscience de ses talens lui fesait croire qu'il ne serait point déplacé sur un théâtre de tout temps illustré par les lumiéres de la jurisprudence. Cependant il quitta bientôt la patrie des Cujas, des Doujat et des Duranti pour se rendre dans la capitale où d'heureuses circonstances le transportèrent à l'improviste.

Enflammé du désir de se tirer de l'obscurité, il y fut à peine arrivé, qu'il se présenta comme candidat à une chaire de droit mise au concours. La maniére remarquable dont il la disputa le couvrit d'honneur, et lui conquit tous les suffrages. Il fut nommé professeur en 1618. Son enseignement fut des plus brillans : il lui valut l'avantage d'être élevé cinq ans aprés à une chaire de droit-canon au collége royal. Le monarque accompagna la nomination du jurisconsulte Quercinois d'un éloge flatteur de son talent et de ses lumières.

Jaloux d'en propager après lui l'heureuse influence,

en se survivant en quelque sorte à lui-même, il consacra ses veilles à écrire divers traités sur tous les points de la jurisprudence. Ces ouvrages recommandables par un style où la simplicité s'unit à la pureté et à la concision, attestent la profonde doctrine de Dartis, et lui assurent un nom durable dans les fastes de la science (*).

DEJEAN.

Gaucelin Dejean vit le jour à Cahors vers la fin du treizième siècle, et mourut à Avignon en 1348.

La nature et d'heureuses circonstances semblèrent s'accorder pour l'élever aux grandes choses. Doué d'une grande étendue d'esprit, d'une éloquence douce et persuasive, orné de manières grâcieuses et insinuantes, son seul mérite lui avait ouvert un brillant chemin dans l'Église où sa vertu le fit entrer : mais l'appui d'une éclatante faveur vint encore ajouter à sa destinée. Dejean eut le bonheur d'avoir pour oncle le Pape Jean XXII. Ce Souverain Pontife, jaloux d'honorer de plus en plus son pays dans la personne de ce mémorable Quercinois, le promut au cardinalat en 1316. Dejean exerçait auparavant les fonctions de chancelier de l'Église. Il ne tarda pas à être encore nommé évêque d'Albe en Italie.

(*) *Ils furent imprimés à Paris* en 1656, *réunis en un grand volume* in-fol.

Jean XXII, qui avait une grande connaissance des hommes, avait distingué dans celui-ci une heureuse aptitude aux missions délicates de la diplomatie papale. Celles dont il le chargea honorent autant les intentions pacifiques du Souverain Pontife, que le génie conciliateur de son légat. C'est en cette qualité qu'en 1317 il fut envoyé, de concert avec Luc de Fiesque, dans la Grande-Bretagne pour faire cesser les divisions qui existaient entre Édouard II et ses Barons. Le succès couronna l'entremise des nonces. Ils cherchèrent aussi à réconcilier l'Angleterre avec l'Ecosse; mais l'opiniâtre rivalité des deux nations les rendit sourdes aux paroles de paix et d'union qu'ils leur apportaient de la part du représentant de celui qui descendit du ciel pour pacifier le monde.

L'évêque cardinal fut chargé dans la suite d'appaiser les haines du roi de France Philippe V, et du comte d'Artois Robert de Béthune. Il mit tant d'art dans ses démarches conciliatrices qu'elles firent succéder à la guerre la plus cruelle un traité de paix signé dès 1320.

DELBRUN.

Pierre Delbrun, jésuite, vit le jour à Cahors en 1609, et finit sa carrière en 1666.

Cet homme de mérite remplit long-temps les honorables fonctions de secretaire du général de son ordre en France. Mais ce qui lui fait plus d'honneur encore,

ce qui le rend à nos yeux beaucoup plus recommandable, c'est l'emploi qu'il fit de son talent et de son érudition. Fidèle à l'esprit qui a présidé à l'institution de sa société, il travailla constamment à perfectionner les moyens d'instruction de la jeunesse. On doit à ce savant laborieux un grand nombre d'ouvrages élémentaires sur les langues latine et grecque, qui lui ont mérité long-temps dans nos écoles une place à côté des Erasme, des Scaliger et des Ducange (**).

DELORD.

Joseph Delord, avocat, naquit en 1700 au Pech-Fumat, près Fraissinet-le-Gélat, et y mourut en 1781.

C'est à l'université de Cahors qu'il fit ses études de belles-lettres et de jurisprudence. Cette science obscure lui devint bientôt familière : toutes ses difficultés s'évanouirent devant son génie actif et pénétrant.

Rentré dans ses foyers, il acquit rapidement la réputation d'habile jurisconsulte. Sa renommée s'étendit jusqu'aux villes de Toulouse et de Bordeaux. Sa vaste conception, sa mémoire étonnante avaient classé dans sa tête toutes les coutumes des contrées

(**) *Les plus remarquables de ses écrits sont le* Grand Apparat *français-latin, tire de* Cicéron *et des meilleurs auteurs, et le* Dictionnaire *pour composer purement de français en latin, et de latin en grec.*

voisines, et il prononçait avec autant d'infaillibilité sur les questions relatives à leurs diverses jurisprudences, que sur les difficultés auxquelles donnait lieu celle de son département.

Sourd à la voix de l'ambition, il aima mieux exercer constamment les modestes fonctions d'avocat-consultant dans la maison de ses pères, que d'aller figurer sur les grands théâtres où son talent semblait l'appeler.

Passionné pour le travail, il y consacrait le peu de loisirs dont il pouvait semer les occupations continuelles où l'attachait un nombre immense de consultans. Il a laissé six gros volumes de notes manuscrites sur toutes les questions de droit, qui déposent en faveur de son amour pour le travail et de sa rare aptitude.

Son mérite comme avocat était si universellement reconnu, que les membres des Parlemens voisins avaient égard à ses avis, et que les plus célèbres d'entr'eux entretenaient avec lui une honorable correspondance.

Le talent de Delord pour sa profession recevait un nouveau lustre de la beauté de son caractère. Quoique doué de cette timidité qui est, pour ainsi dire, l'ombre du mérite, il savait être ferme contre l'injustice et la déloyauté. Il fut constamment la défense du faible, le refuge de l'opprimé et la lumière du simple. S'il a laissé la mémoire du jurisconsulte savant, il n'a pas moins légué à ses compatriotes le souvenir du citoyen vertueux et philantrope.

—

DESTROA.

Voltaire a dit :

« J'ai fait un peu de bien ; c'est mon plus bel
ouvrage ».

Il avait raison. Le plus noble usage que l'homme puisse faire de sa courte existence, c'est de la consacrer à l'utilité de ses semblables. Les plus belles pages de l'Evangile sont des conseils d'humanité. Le sage en les suivant n'arrive pas toujours à la gloire, mais il ne manque jamais d'atteindre au bonheur que le ciel n'accorde qu'aux bonnes actions ; et si sa mort est quelquefois obscure, elle est toujours environnée des espérances de la vertu. Nous aimons mieux l'auteur déjà cité dotant le noble sang de Corneille, qu'écrivant Zaïre. Alexandre fondant cette ville encore aujourd'hui fière de son nom, nous parait préférable à Alexandre détrônant les rois et foudroyant les peuples. Le héros qui vient de s'éteindre au bout du monde après avoir ébranlé l'Europe séduit plus notre admiration par les institutions et les monumens utiles dont il a enrichi la patrie que par ses gigantesques lauriers, fruits sanglans de vingt ans de victoire.

De la hauteur de ces considérations plus relevées peut-être que ne comporte la nature de notre écrit,

descendons à l'homme de bien, objet de cet article.

Issu d'une famille distinguée de la ville de Figeac, où il naquit en 1683, il annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions à devenir utile à ses concitoyens. La nature l'avait doué d'un esprit actif et entreprenant, d'un caractère ferme, d'une constance à toute épreuve, et surtout du zèle pour le bien public qui fut la passion de sa vie entière.

L'expression prématurée de toutes ces qualités sociales lui captiva l'estime de ses concitoyens à un âge où la fougue et l'inexpérience de l'homme ne réclament que l'indulgence. Il avait à peine atteint sa vingt-cinquième année lorsqu'il fut nommé conseiller politique au sein de l'administration consulaire de sa ville natale. Il ennoblit l'exercice de ces fonctions par un zèle, une aptitude et une application au-dessus de tout éloge.

Après avoir passé vingt ans dans cet emploi, il fut élevé à la dignité de consul.

Il acquit dans la suite la charge de lieutenant-général de police; et consacra sa longue carrière au service de ses compatriotes, investi tour-à-tour d'emplois politiques, administratifs ou judiciaires. L'activité de son génie et la générosité de son cœur secondées par ces positions influantes lui communiquèrent une sorte de toute-puissance pour le bien public.

Nous ne pourrions, sans outre-passer les limites que nous nous sommes assignées, décrire toutes les entre-

prises utiles que ce magistrat recommandable parvint à réaliser en faveur de ses concitoyens, et signaler toutes les peines qu'il eut à s'imposer pour conserver les droits de leur ville, et pour assainir, restaurer et embellir son enceinte. Nous ne ferons qu'effleurer rapidement les titres qu'il offre à leur reconnaissance.

D'après une mesure générale exprimée par un édit du roi, la communauté de Lun-Dieu, l'une de leurs plus belles institutions était sur le point d'être supprimée. Destroa n'épargna rien pour éluder l'arrêt; et malgré la difficulté de l'entreprise, son zèle et son crédit finirent par décider la conservation exceptionnelle d'un établissement dont sa ville eut regretté vivement l'abolition.

Plusieurs Abbés de Figeac ayant dans maintes occasions annoncé des prétentions à des hommages exagérés de la part des officiers publics de cette ville, ces chefs canoniques trouvèrent toujours dans le courageux et indépendant Destroa un mur d'airain contre lequel vinrent se briser tous les efforts d'une ambition qui, prenant peut-être sa source dans un motif sacré, n'en était pas moins dangereuse et répréhensible dans ses fins. Ce magistrat intègre et éclairé était loin de refuser à ces dignitaires ecclésiastiques le tribut de respect et de reconnaissance commandé par le souvenir du bien qu'ils avaient fait à une ville dont leur Abbaye fut en quelque sorte le berceau; mais il ne croyait pas que des bienfaiteurs eussent le droit de se proclamer souverains, ni que des concitoyens pussent jamais devenir des esclaves.

Tous les moyens de prospérité, et de perfectionnement physique et moral de sa cité chérie attiraient l'attention, provoquaient l'activité de Destroa. Le paisible habitant de Figeac, où il joua durant un demi-siècle le rôle si méritoire de magistrat pur de tout intérêt personnel, ne peut faire un pas dans son enceinte sans admirer des traces de son zéle et de ses travaux. Il consacra spécialement ses soins à l'embellir de plusieurs promenades d'une étendue considérable, que leur régularité, et leur position rendent à-la-fois un moyen d'agrément et de salubrité.

A sa mort, arrivée en 1759, il fut pleuré de tous ses concitoyens, qui, jaloux de décerner une récompense éclatante à ses vertus, lui dressèrent un monument que le temps a détruit.

Le culte dont ils honorent sa mémoire nous fait espérer qu'ils rendront un jour aux mânes de Destroa ce témoignage public d'amour et de munificence.

DEVIA.

Jacques Devia, cardinal, naquit à Cahors dans le treizième siècle, et mourut à Avignon en 1317. Il eut l'avantage d'être cultivé de bonne heure par les soins du Pape Jean XXII son oncle, qui l'environna de tous les moyens propres à lui faire soutenir un jour avec éclat la noble qualité de neveu d'un

Souverain Pontife. Les progrès qu'il fit dans la science et dans la vertu justifièrent pleinement les espérances qu'il avait données d'abord. Il occupait une chaire de droit lorsque Jean XXII lui décerna la Barrette (1316).

Jeune encore, toujours également avide d'étude et de perfectionnement, il promettait à l'Eglise un grand homme, et au Souverain Pontife une illustration digne de la sienne; mais la mort vint enlever à la terre cette plante dans sa fleur, et au moment où elle allait porter les plus beaux fruits.

Malgré sa fin prématurée, Devia laissa pour le représenter dans la postérité plusieurs *Traités de Jurisprudence* marqués au coin du savoir et du bon esprit.

DEVIA.

Arnaud Devia, frère du précédent, évêque d'Avignon, mourut dans cette ville en 1336.

Devenu cardinal quelque temps après la mort de son frère, il honora cette auguste dignité par une piété angélique et des vertus dignes de tout éloge. L'aménité de ses mœurs, et l'extrême douceur de son caractère le firent adorer du sacré Collége, étonné de rencontrer de si humbles manières dans le neveu tout puissant du chef de l'Eglise.

C'est à ce prélat zèlé que Villeneuve-les-Avignon dut son église collégiale dite de Notre-Dame.

L'histoire nous apprend que ce cardinal mémorable fit partie du conclave qui promut à la thiare Benoit XII, successeur de son oncle.

DEVIA.

Marie Devia, demoiselle de Villemur, nièce des précédens, petite nièce de Jean XXII, mérite une mention dans cet écrit par le rôle assez surprenant que quelques généalogistes lui assignent relativement aux Maisons royales de France, d'Autriche, d'Espagne, de Naples et de Sardaigne. D'après ces auteurs (*) il parait évident que cette femme épousa

(*) *Marie Devia, épousa Beraud I, dauphin d'Auvergne, seigneur de Mercœur, dont vint Beraud II, dauphin d'Auvergne, qui, de Jeanne de Forêts eut Anne, dauphine d'Auvergne, dame de Mercœur, qui épousa Louis II, duc de Bourbon, dont elle eut Jean I, duc de Bourbon, qui eut, de Marie de Berri, Charles I, duc de Bourgogne, qui d'Agnès de Bourgogne eut, entr'autres enfans, Marguerite de Bourbon, femme de Philippe II, duc de Savoie, de qui elle eut Louise de Savoie, qui, de son mariage avec Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, eut François I, roi de France, et Marguerite de Valois. Marguerite de Valois épousa Henri d'Albret, roi de Navarre, dont elle eut Jeanne d'Albret, reine de Navarre, femme d'Antoine de Bourbon, et mère du roi Henri IV, qui fut père de Louis XIII : ce dernier fut père de Louis XIV de qui descendent en ligne directe masculine les rois de France, d'Espagne et de Naples. L'empereur d'Autriche, le roi de Sar-*

Beraud I, dauphin d'Auvergne, et que par une filiation, dont l'exactitude ne saurait être contestée, elle devint la souche féminine des familles déjà signalées. Il n'est pas indifférent pour les compatriotes de Jean XXII de savoir que le sang de cet illustre Pape coule aujourd'hui dans les veines des plus grands Monarques de l'Europe.

DHUGONOU.

Ce nom mérite toute la célébrité qui doit être le partage de la vertu.

Née à Livernon en 1663, d'une famille où la sainteté était dès long-temps héréditaire, Marie Dhugonou se distingua dès le berceau par une pureté de mœurs admirable, et par une angélique piété. Le ciel, toujours ami de l'innocence, semblait la regarder d'un œil de prédilection, et il ne tarda pas à lui donner une éclatante preuve de sa faveur spéciale. Elle touchait à peine à l'adolescence lorsqu'elle fut atteinte

---

daigne, et toutes les têtes couronnées dont les auteurs ont pris des alliances dans la Maison de Bourbon depuis Henri IV, descendent aussi, par Marie Devia, d'Arnaud Dueze, père de Jean XXII (Voyez Justel, Histoire de la Maison d'Auvergne; *le Père Anselme,* Histoire généalogique de la Maison de France; l'*Abbe Lavayssière,* Observations sur quelques notes qu'on lit dans l'*Histoire du Quercy* de *Cathala-Coture).*

d'une infirmité organique rebelle à toutes les puissances de l'art, et qui semblait irrémédiablement flétrir son existence à chaque instant menacée. Marie, dit-on, dut à ses prières et à l'intercession de la Mère de Dieu sa Patrone, une guérison qui n'était plus possible qu'au médecin suprême. Les titres les plus authentiques déposent en faveur du prodige (*).

L'objet d'une protection si visible du ciel joignait à tous les attraits de la figure l'esprit le plus vif et le plus gracieux. Loin de s'attacher à cultiver complaisamment pour le monde des dons qui lui en auraient attiré l'idolâtrie, Dhugonou les considéra comme des raisons de le fuir.

La vierge de Livernon et tant d'autres héroïnes de vertu qui, parées de toutes les perfections dont le ciel peut orner de simples mortelles, ont été les cacher dans les cloîtres ou dans les déserts, se sentaient sans doute pressées d'obéir à une vocation impérieuse et exceptionnelle qui ne doit pas induire leurs semblables à croire que les grâces et la beauté soient jamais parmi les hommes des titres d'exil et de solitude.

Marie prit le voile au couvent de Lun-Dieu, dont on voit encore les murs aux portes de la ville de Figeac. Ses vertus célestes lui valurent le nom de *Sœur des Anges*, et l'environnèrent de l'amour et de la vé-

---

(*) *Ce fait se trouve constaté dans les* Annales de Figeac : *cette production estimable sortie de la plume de* M. Debons, *curé de cette ville, est actuellement sous presse.*

nération de ses compagnes qui lui décernèrent à vingt-quatre ans la dignité de *Prieure*. Elle en exerça long-temps les fonctions, et les honora par une conduite digne de toute louange. Elle se distinguait surtout par la vertu qui est la plus agréable à Dieu, parce qu'elle est la plus utile aux hommes, je veux dire la charité. Son extrême modestie l'engagea dans la suite à abdiquer cette charge délicate; et il fallut tout le poids des volontés du supérieur de son ordre pour la forcer à la reprendre.

La *Sœur des Anges* fut enfin ravie à sa chère communauté; c'est en 1712 qu'elle alla cueillir la palme promise à la virginité et à la vertu au milieu des compagnons d'immortalité dont son nouveau nom semblait lui prophétiser la gloire.

Cette opinion ne tarda pas à être justifiée par les nombreux miracles opérés sur sa tombe (*).

DOMINICI.

Marc-Antoine Dominici vit le jour à Cahors sur la fin du seizième siècle, et mourut à Paris en 1650.

L'un des plus savans jurisconsultes de son siècle, il sut se faire un nom, même dans ces temps d'illustration et de gloire où la France, sous l'égide de

---

(*) *Voyez le même Ouvrage.*

Louis-le-Grand, voyait s'élever dans son sein plus de lauriers et plus de grands hommes que n'en comptait le reste de l'Europe.

Il occupa d'abord une chaire de droit dans l'université de Cahors. Son professorat y excita l'enthousiasme général, et produisit les plus beaux fruits. Promu dans la suite à la gestion provisoire du ministère de procureur-général près la Cour des aides dont venait d'être enrichie sa ville natale, il apporta sur ce nouveau théâtre un caractère et des talens qui mirent le sceau à sa réputation. La Renommée, compagne éternelle du génie, qui est, pour ainsi dire, le reflet de son éclat et l'écho de sa parole, devint la meilleure protection de Dominici. L'idée générale qu'il inspirait de son mérite en France attira sur lui l'attention du chancelier Seguier. Cet immortel magistrat, dont les lumières illustrèrent sa nation, fière encore aujourd'hui de voir son sang honorer les premiers rangs de l'État, connut à peine Dominici qu'il lui voua une bienveillance spéciale. Celui-ci par les soins d'un protecteur si digne de lui parvint à la charge d'historiographe de France. Cet emploi, trop généralement regardé comme une honorable sinécure, et la retraite oiseuse du talent, pour ainsi dire, invalide, paraissait féconder de jour en jour le zèle et l'activité de Dominici. Jaloux de payer par un travail redoublé l'accroissement d'honneur et de salaire qu'il recevait de la patrie, on le vit avec étonnement publier annuellement un ouvrage durant tout le temps qu'il exerça les fonctions d'historiographe. Il donna sa

démission en 1648 pour aller professer la jurisprudence à Bourges. L'université de cette ville témoigna le plus vif empressement à faire la conquête de cet illustre jurisconsulte, dont la nomination fut environnée des marques les plus flatteuses de reconnaissance et d'admiration qu'on lit encore dans le registre des actes de cette école célèbre.

La joie si légitime qu'elle avait fait éclater lors de l'acquisition de ce grand homme semblait lui mériter d'en jouir plus long-temps; elle en fut malheureusement dépouillée un an après pendant un voyage qu'il avait fait dans la capitale, où la mort l'enleva trop tôt pour la gloire de la jurisprudence française.

Si quelque chose pouvait remplacer aux yeux des hommes ces génies privilégiés créés de loin en loin parmi eux pour leur bonheur ou pour leur instruction, ce sont sans doute les monumens de science ou de philantropie que laissent après eux dans la vie comme une ombre d'eux-mêmes les bienfaiteurs ou les précepteurs du genre humain.

Les ouvrages de Dominici sur les diverses branches de la jurisprudence de son siècle forment une vaste bibliothèque, et déposeront long-temps aux yeux du monde savant en faveur de son talent et de sa doctrine.

DOUSSOT.

Joseph Doussot vit le jour à Souillac dans le dix-septième siècle.

Religieux bénédictin, membre distingué de la congrégation de Saint-Maur, à l'exemple de la majorité de ses confrères, il consacra sa vie à des travaux plus utiles que brillants, mais dont l'importance obscure n'est à nos yeux qu'un titre plus impérieux de célébrité. Son érudition profonde lui mérita de se voir associé au docte investigateur Dom Monfaucon, avec lequel il travailla vingt ans à la composition du fameux recueil des *Antiquités de la Monarchie française*.

Doussot avait fait une étude particulière de la langue grecque. Jaloux de faire tourner sa science hellénique à l'avantage du monde littéraire, il consacra ses veilles à rédiger un *lexicon* estimé, et publia une précieuse édition d'Eusèbe.

DUBOUSQUET.

N..... Dubousquet-de-Moussac, prêtre, prit naissance à Puylévêque dans le dix-septième siècle, et finit sa carrière à Saint-Céré en 1747.

Une rare intelligence, le désintéressement le plus évangélique, le zèle le plus vif, la plus ardente charité sont les titres qu'il offre au souvenir de ses compatriotes.

Attaché d'abord à un riche bénéfice dans l'Agenais, il quitta sans peine cette heureuse position

pour obéir à son évêque qui le rappela, et le nomma curé de Saint-Céré. Le bien qu'il y avait à faire dans cette ville était un attrait trop séduisant offert à son goût apostolique pour qu'il balançât à s'y rendre. Ses vertus y enfantèrent des prodiges. Son extrême abstinence, son amour de la mortification le rendaient riche pour les pauvres, dont il était le consolateur et l'appui.

Persuadé que l'indigence ouvre chaque jour la porte du crime et du scandale à la jeunesse d'un sexe trop souvent placé dans l'alternative de la faim ou du déshonneur, il prodiguait ses secours aux filles pauvres de son troupeau qu'il dotait quelque fois du fruit de ses quêtes et de ses privations personnelles.

La ville de Saint-Céré dut à son zèle son établissement des demoiselles de l'Ecole chrétienne.

L'éclat de ses vertus, le nombre des bonnes œuvres par lesquelles il honora son ministère, de concert avec la circonstance de sa dépouille retrouvée intacte dans sa tombe, trente ans après sa mort, ont acquis parmi nous à Dubousquet la réputation d'un saint.

On s'accorde assez généralement à le regarder comme auteur d'une vie estimée de Sainte-Espérie, cette vierge martyre dont le nom sert aussi d'ornement à notre ouvrage.

DUPRÉ.

Jean Dupré, seigneur des Junies, naquit vers la fin du quinzième siècle, et fleurit dans le seizième.

Guerrier et poëte tour-à-tour, on le vit se distinguer sur le Parnasse et dans les champs de bataille. Il fut du nombre des compagnons d'armes de ce brave François I.er sous les yeux de qui il combattit dans cette journée mémorable où ce roi chevalier perdit tout *fors l'honneur*.

Fidèle aux inspirations d'un siècle épris d'amour et de galanterie, Dupré se déclara le champion du beau sexe, et publia un poëme destiné à venger les femmes des torts que des hommes plus raisonneurs que sensibles leur ont de tout temps imputés. Cet apologétique versifié de la plus intéressante moitié de l'espèce humaine parut sous le titre de *Palais des nobles Dames* en 1534. Cette production éminemment chevaleresque dut obtenir un succès de vogue, s'il est vrai, comme on ne saurait en douter en France, que le sexe le plus aimable ait aussi toujours été le plus reconnaissant.

DUVAL.

Galbert Duval, archevêque, naquit à Pechpeyrou, commune située dans le canton de Castelnau.

Entré dans l'Eglise, ses grandes qualités l'élevèrent à l'épiscopat. D'abord évêque de Marseille, il fut promu en 1324 au siége d'Arles. Deux ans après se tint à Saint-Ruf, près d'Avignon, un Concile pro-

vincial auquel il présida en sa qualité d'archevêque métropolitain.

Plus tard ce prélat passa au siége de Narbonne. Il honora sa triple prélature par des vertus qui le rendirent un objet d'édification pour son siècle.

Nous ne devons pas omettre de relever le généreux établissement d'un grand nombre de bourses qu'il fonda à l'université de Toulouse en faveur de jeunes aspirans au sacerdoce, à qui la pauvreté eût interdit le sanctuaire.

ESPÉRIE.

Sainte-Espérie, morte vers 760 martyre de la virginité, était fille de Sérénus et de Blandina. Elle naquit dans le château de son père (*) dont on voit encore les ruines au voisinage de la ville de Saint-Céré, fière d'avoir cette héroïne de vertu pour patrone, et de la reconnaître en quelque sorte pour sa fondatrice.

Tous ceux qui ont cherché à retenir de l'Histoire de notre Province ce qu'elle offre de traits plus mémorables et plus touchans connaissent les détails de la fin d'Espérie.

Orpheline presque dès le berceau, elle eut le malheur d'avoir pour frère un jeune homme dénaturé à qui l'ambition fit oublier les saints devoirs de l'amitié fraternelle. Clarus (c'était son nom) voulant étouffer au sein de l'hymen, et remplacer par une alliance utile des haines qui divisaient depuis long-temps sa famille et celle d'Ellidius, personnage remarquable de la contrée, projeta de donner Espérie pour épouse à ce grand seigneur. Celui-ci vivement

(*) *Voyez l'Histoire de cette vierge héroïque par le jeune et savant abbé* Paramelle, *curé de Cornac.*

épris des attraits d'une jeune fille dont la plus rare beauté était la moindre perfection, résolut de concert avec Clarus d'employer tous les moyens pour vaincre la résistance d'Espérie, qui avait fait secrètement vœu de virginité. Sourd à ce motif sacré de ses refus, Ellidius, trop secondé par son coupable ami, eut recours à la menace. La vierge du seigneur reste immuable dans sa résolution. Le téméraire amant allait en venir à la violence; mais Espérie, pour se soustraire à sa passion, prit la fuite, et s'enfonça dans les forêts de Leyme, vaste solitude qui s'étend entre Figeac et Saint-Céré. Elle y fut long-temps poursuivie, et enfin découverte. Pressée de nouveau de consentir à une union qui aux yeux de cette épouse du Christ n'eût été rien moins qu'un adultère, elle s'y refusa constamment avec une fermeté qui ne laissait à Ellidius que le désespoir. Le cruel ne consulte plus alors que le dépit et la fureur, et du consentement de Clarus il tranche d'un coup de sabre la tête d'Espérie !

Les deux complices errèrent quelque temps dans des contrées lointaines où ils espéraient échapper au cri du remords et au glaive de la loi : ils furent trompés dans leur attente. On ne tarda pas en effet à s'emparer des deux fugitifs ; et par les ordres du duc d'Aquitaine ces monstres furent punis du dernier supplice.

Cependant les restes de la vierge martyre avaient été transférés à Saint-Céré. Ce précieux dépôt attira des lieux voisins une grande affluence de fidèles, dont

le concours avait pour but d'honorer les reliques de la sainte. Plusieurs même s'y fixèrent, retenus en ces lieux par la dévotion qu'ils avaient vouée à sa mémoire. Le nombre de ces pieux colons s'accrut insensiblement, et finit par former une population considérable.

Il est flatteur pour les habitans de Saint-Céré de pouvoir rattacher l'origine de leur ville à une aussi mémorable circonstance.

FARINIER.

—

Guillaume Farinier, cardinal, général de l'Ordre des Cordeliers, naquit à Gourdon, et mourut à Avignon en 1361.

Son nom est le plus beau tribut que notre ville ait à payer à cet ouvrage, et la plus noble illustration qu'elle puisse mêler aux diverses gloires de la patrie.

Issu d'un sang obscur, partageant avec le Souverain Pontife, Benoit XII, l'honneur d'avoir eu pour père un meûnier, il figurera toujours au rang de cés hommes dont le génie plus fort que la destinée perce au travers de tous les obstacles, et dont l'élévation parait d'autant plus hardie que le degré, d'où ils se sont élancés pour y monter, est plus bas dans l'échelle sociale.

Il consacra sa première jeunesse à l'étude. Sa rare application, et son goût précoce pour les lettres et pour les sciences, le firent avancer rapidement dans cette carrière. Son éducation eut lieu au couvent des Cordeliers de sa ville natale. Cette maison, alors illustre, se recommande par la gloire qu'elle obtint de fournir à l'Ordre des Frères Mineurs trois généraux élevés successivement dans son cloître.

Après le cours des études préparatoires à celles de

la théologie, Farinier alla puiser les principes de cette science à Toulouse. Il avait à peine coiffé le bonnet de docteur, qu'il fut élu Provincial de la Guienne. Quelques années après il parvint au généralat.

Son Ordre, naguère en proie à la discorde, avait besoin d'un homme dont l'ascendant pût lui rendre sa paix et sa discipline premières. Farinier, pour accomplir ce grand ouvrage, convoqua successivement deux chapitres généraux. C'est dans le dernier, tenu dans la ville d'Assise, qui s'honore d'avoir donné le jour au grand Saint-François, fondateur des Cordeliers, qu'il mit le sceau à l'exécution de son entreprise. Dans cette assemblée il leur fit accepter les constitutions de Saint-Bonaventure, leur célèbre réformateur ; et mérita par le soin qu'il mit à faire triompher ces règles, jusques-là négligées, l'honneur de leur donner son propre nom. Elles furent en effet dans la suite désignées sous le titre de *Constitutions de Guillaume Farinier*.

Un si éclatant service rendu à l'une des Congrégations les plus distinguées de l'Eglise, joint à la réputation qu'il s'était attirée par ses talens, provoqua sa nomination au grade de cardinal. Il honora la pourpre romaine par ses vertus et par ses rares connaissances, et mourut à Avignon, laissant la mémoire de l'un des plus savans prélats de son siècle.

Farinier avait composé plusieurs livres. On cite de lui, entr'autres ouvrages, un *Traité de l'usure*.

FAYDEL.

Une lumière vient de s'éteindre au sein du département. Le jurisconsulte Faydel a terminé depuis peu de jours une carrière honorée par de grands talens et de grandes vertus sociales.

Il était né à Cahors, ou il fournit le cours des études littéraires dans le dessein de paraitre un jour au barreau. Il se rendit dans la suite à Toulouse ; et c'est dans l'université de cette ville si féconde en avocats distingués qu'il reçut ses grades en droit.

Il exerçait depuis quelque temps avec éclat sa noble profession, lorsqu'il fut député en 1789 aux États-Généraux. Dans cette assemblée, la seule depuis près de deux siècles, où le peuple Français eût été fidèlement représenté, au sein de laquelle l'Europe vit avec étonnement éclater une éloquence et des lumières jusqu'alors inconnues sur notre scène politique, Faydel montra une attitude honorable, et des principes dont l'adoption générale eût épargné à la patrie bien des maux enfantés en grande partie par les délibérations d'une chambre moins sage que brillante.

Le caractère tout Français qu'il y avait déployé lui valut depuis, ainsi qu'à ses fidèles compagnons de doctrine, la décoration de la Croix de Malte que

les chefs de l'Ordre de Jérusalem crurent devoir leur accorder pour prix de leur conduite aussi noble que patriotique. Il joignait à ce titre celui d'officier de la légion-d'honneur.

L'homme de mérite n'a pas à craindre de subir dans l'opinion publique les variations essuyées par la forme des États. Sous l'empire, Faydel jouit également de la considération de ses concitoyens, qui le nommèrent leur représentant au Corps législatif.

En 1815, il fit aussi partie de la Chambre des députés.

Sa conduite toujours loyale, sa fidélité constante à professer des doctrines conformes au bon ordre, à la prospérité de la France, et au maintien de ses maîtres légitimes avaient plû au roi Louis XVIII qui lui accorda des lettres de noblesse.

Au second retour de ce Prince, Faydel exerça provisoirement les fonctions de préfet du département du Lot.

Nous ne devons pas omettre d'observer qu'il est mort membre de ce conseil général du Lot qui a la gloire d'avoir, en 1815, dès l'arrivée de Bonaparte à Paris, suspendu les travaux de sa session extraordinaire pour les reprendre au retour de celui qui l'avait convoqué, et dont l'absence ne lui avait paru qu'un court interrègne.

Les compatriotes de Faydel regretteront longtemps dans sa personne l'homme droit, le représentant fidèle à sa mission, et le grand jurisconsulte.

FÉNÉLON.

François De Salignac De Lamothe-Fénélon, archevêque de Cambrai, Prince du Saint-Empire, précepteur des enfans de France, l'un des quarante de l'Académie française, vit le jour au château de Lamothe-Fénélon, canton de Peyrac en 1651.

Excités par cet esprit de rivalité nationale qui fermente incessamment en Europe, les peuples voisins, pour rehausser leurs illustrations, ont cherché de tout temps à rabaisser les nôtres. A les entendre, Descartes ne fut qu'un physicien enthousiaste, Bossuet qu'un passionné théocrate; Pascal n'a de titres à la gloire que quelques lettres; Racine n'a su qu'être amoureux dans ses tragédies : ils critiquent de même Lesueur et David, trouvent également à reprendre dans Turenne et dans Moreau, dans Bouvines et dans Austerlitz, et tentent en un mot d'obscurcir toutes nos grandes actions comme tous nos grands hommes. Mais par une exception aussi honorable qu'étonnante, Fénélon ne se trouve pas compris dans ce systême de décri national, et tous les peuples civilisés s'accordent avec nous pour proclamer la gloire de l'auteur du *Télémaque*.

Philosophe comme Platon, poëte comme Homère, orateur comme Cicéron, évêque comme Saint-François-de-Sales, apôtre comme Saint-Vincent-de-Paule,

cet homme que l'Eglise a tacitement canonisé, à qui le polithéisme eût décerné les honneurs de l'apothéose, dont le nom suffirait pour illustrer une nation, sera l'éternel honneur de notre département.

Déjà sa louange a retenti dans toutes les contrées de la terre où l'on rencontre des hommes sensibles à l'attrait de la vertu et à la voix du génie. Toutes les langues lui ont payé leur tribut d'admiration..... Depuis long-temps tout est dit sur l'archevêque de Cambrai..... Qu'il nous soit permis toutefois d'acquitter envers lui la dette de son pays en reproduisant ici sa vie qui sera toujours son plus bel éloge.

Fénélon est un de ces hommes rares qui n'ont pas eu d'enfance. La nature qui lui avait prodigué ses dons, impatiente de les offrir à l'admiration de son siècle, sembla devancer les progrès de l'âge pour les faire éclore. Il annonça presque dès le berceau toute la beauté de son avenir. Des parens, encore plus distingués par l'élévation de leur âme, et par la noblesse de leur esprit que par l'éclat d'une haute naissance, apportèrent un soin religieux à son éducation première. Jaloux d'assister eux-mêmes au développement du plus heureux naturel et du plus brillant génie, ils le retinrent auprès d'eux jusqu'à son adolescence; et c'est à l'école des exemples domestiques autant qu'à celle des habiles maîtres dont il fut entouré qu'il apprit les élémens des sciences et de la vertu. Ses premières lumières lui vinrent d'un père chéri, et ses premiers sentimens furent des inspirations de sa mère.

A douze ans il quitta la maison paternelle pour aller fournir son cours d'humanités à l'université de Cahors. Cette école, fertile en élèves devenus illustres, s'honorera toujours d'en avoir produit un que lui auraient envié le Lycée, l'Académie et le Portique : et les savans chargés désormais d'y présider à l'instruction de notre jeunesse, pour enflammer leurs disciples d'une noble émulation n'auront qu'à leur montrer d'âge en âge le modeste monument que les compatriotes de Fénélon viennent d'élever à sa mémoire !

A l'issue de ses études de belles-lettres et de philosophie Fénélon se rendit dans la capitale. L'heureuse création de tant de moyens de civilisation dont la France s'applaudit aujourd'hui, le précieux établissement d'un si grand nombre de voies de circulation ouvertes au sein de ce vaste royaume n'en avaient pas encore fait, pour ainsi dire, une seule cité, une seule famille. Les provinces, pauvres alors de ressources littéraires et scientifiques, proclamaient unanimement Paris le centre exclusif des sciences, des arts et du bon goût. L'espoir d'achever plus rapidement de s'y former y avait attiré Fénélon. Il y fut accueilli avec la plus grande affection par un oncle paternel, lieutenant-général des armées du roi. Le marquis de Fénélon joignait à l'intrépide bravoure d'un haut officier de Louis XIV une grandeur de caractère et des connaissances qui le rendaient digne de devenir le conseil de son neveu, et le promoteur de ses hautes destinées. Il s'attacha complaisamment à l'environner

de tous les instrumens de culture et de perfectionnement dont il se montrait avide. Ce guerrier philosophe était encouragé aux soins qu'il prodiguait à son éducation par la pensée qu'il rendait un plus grand service à la France en lui formant un grand homme que s'il avait pris des villes ou gagné des batailles. La part d'immortalité qu'il s'est acquise en concourant à celle de son neveu est devenue le juste prix de cette noble confiance.

Cependant le jeune Fénélon éprouvait depuis longtemps un vif désir d'entrer dans la carrière ecclésiastique. Plusieurs ancêtres collatéraux l'y avaient honorablement précédé ; et leur exemple semblait autoriser des prétentions aux charges élevées qu'ils y avaient eux-mêmes remplies. Toutefois sa vocation, étrangère à ces brillantes considérations, dégagée de tout intérêt d'ambition terrestre, fut l'œuvre d'en haut, et une inspiration de son âme. Plein de l'amour de Dieu et des hommes, Fénélon se sentait entraîné par un mouvement, pour ainsi dire, instinctif vers un ministère auguste dans lequel l'homme n'est si rapproché du ciel que pour en faire descendre le bonheur sur la terre. Après de longs entretiens avec lui-même, et avec l'auteur de toute lumière, il se détermina à commencer l'exécution de son dessein. Le séminaire de Saint-Sulpice fut le lieu qu'il choisit pour théâtre des études et des épreuves préparatoires à son sacerdoce. Dans cette École, brillante aujourd'hui de deux siècles de cette gloire pure qui couronne l'enseignement de la science et de la vertu, Fénélon rencon-

tra des maîtres capables de le comprendre. Fiers d'un élève dont ils entrevirent d'abord tout l'avenir, ils lui prodiguèrent les soins les plus propres à développer dans toute leur étendue les rares facultés dont la culture leur était confiée. Sa prodigieuse conception lui dissimula toutes les difficultés théologiques, et, jenne encore, il avait parcouru le vaste cercle des connaissances sacerdotales.

L'ardeur de son zèle commença dès-lors à le produire. Impatient de monter sur cette chaire de vérité dont il devait être un des plus beaux ornemens, il y parut à dix-neuf ans; et son éloquence enleva tous les suffrages. Cependant la crainte qu'un triomphe si prématuré ne voilât au jeune orateur le chemin qui lui restait à faire pour arriver à la perfection de son talent, et que sa vertu ne s'altérât au bruit des applaudissemens d'un monde passionné pour l'extraordinaire, engagea le marquis de Fénélon à lui conseiller encore quelques années de silence. Chez son neveu l'humilité n'était pas moins précoce que le génie; et c'est à la noble défiance de soi-même que nous devons le parti qu'il prit de se consacrer encore à la retraite, unique et indispensable moyen d'achever le merveilleux développement de ce grand homme.

Plein de vénération et de reconnaissance pour les chefs de la Maison ecclésiastique dans laquelle il avait passé les premières années de son noviciat au sacerdoce, il se mit sous la conduite spéciale du recommandable Tronson qui en était le supérieur; et c'est auprès de ce digne patron qu'au sein de l'étude et de

la piété il attendit fructueusement l'âge d'être promu à la dignité de prêtre. Ordonné à vingt-quatre ans, il fut d'abord attaché à la paroisse de Saint-Sulpice en qualité de simple prêtre administrateur. Il apporta sur cet humble théâtre les vertus d'un saint et les talens d'un apôtre. Il s'y livrait incessamment aux plus pénibles travaux avec cette noble simplicité qui sied si bien au génie ; et il semblait se complaire dans l'exercice des fonctions les plus basses de son état, si toutefois il est quelque chose de bas dans un ministère où tout est si fort au-dessus de l'homme.

Cependant ce goût passionné pour la prédication, dont il avait donné des preuves si précoces n'avait fait que prendre un nouvel élan dans les jours d'étude et d'obscurité qu'il s'était imposés pour en perfectionner l'usage. Il s'y livra dès-lors avec ce zèle vif, mais tolérant qui faisait la base de son caractère, et avec cette onction éloquente et persuasive qui était le langage naturel de son âme. Cette manière embellie de toutes les séductions d'une élocution brillante, parée des grâces d'une physionomie aussi noble que douce, soutenue par la magie d'une action entraînante, ne pouvait manquer de frapper les esprits dans un siècle amoureux de prestiges. Fénélon ne tarda pas à devenir le prédicateur du jour. Ses vertus furent à l'épreuve des succès flatteurs qu'il obtint dans cette nouvelle carrière. Loin de s'obscurcir, elles semblaient emprunter un nouveau lustre aux rayons de sa gloire, et croître de jour en jour avec son nom Aussi, tout en s'attirant l'admiration d'un public idolâtre, il ac-

quérait incessamment de nouveaux titres à l'estime de ses supérieurs. L'archevêque de Paris lui donna bientôt une preuve de celle qu'il lui inspirait. Jaloux de le placer dans des circonstances propres à rendre de plus en plus utiles à l'Eglise les heureux dons que le ciel lui avait confiés pour son triomphe, ce prélat le nomma supérieur de la Maison dite des Nouvelles Catholiques. Jamais choix ne fût plus fertile en heureux résultats, et ne marqua plus de discernement. Où trouver, en effet, un homme plus capable de façonner à la vérité des âmes tendres faites plutôt pour la sentir que pour la comprendre; des cœurs sensibles plus avides d'exemples que de raisonnemens, et dont la foi est toute inspiration? Où rencontrer un directeur plus habile à les conduire doucement dans les voies du salut? Un ministre de Jésus-Christ plus propre à leur faire trouver son joug doux et léger? Le bien que le nouveau supérieur opéra dans l'exercice de ses délicates fonctions surpassa même l'attente du Pontife qui les lui avait imposées. Ce nouveau titre de gloire joint à l'éclat de ses prédications attira rapidement sur lui les regards de la Cour et du monarque lui-même. En 1686, Louis XIV le mit à la tête d'une compagnie de missionnaires qu'il envoyait dans la Saintonge et dans le pays d'Aunis. La religion de Fénélon était trop amie des hommes et de la vérité, trop conforme à cette maxime que la foi est la fille libre de la persuasion, et l'heureux fruit des saints exemples de ceux qui l'enseignent, pour pouvoir approuver la sévérité des moyens qu'un prince plus guerrier que to-

lérant faisait alors concourir à son triomphe. Il ne balança point à se charger de l'honorable commission que lui donnait son souverain ; mais, en l'acceptant, cet homme d'ailleurs si modeste et si doux osa dire à Louis-le-Grand qu'il n'irait porter la vérité à des frères errans qu'à la condition expresse qu'il n'aurait pas un seul soldat à sa suite. A l'exemple de son divin maître, il se sentait assez fort avec le glaive de la parole de Dieu sans implorer celui des rois : il voulait obtenir sur l'erreur des victoires pures de violence et de sang, et éviter de souiller les innocents trophées de l'Evangile par le mélange coupable des lauriers cueillis sur un champ de bataille. Les prodiges qui accompagnèrent ses missions d'un an dans ces contrées témoignèrent hautement combien ses travaux étaient agréables au Dieu de paix et de vérité, et prouvèrent à son roi que pour faire prospérer une religion toute d'union et d'amour, dont le règne a pacifié le monde, un Apôtre vaut mieux qu'une armée.

De retour à Paris, Fénélon reprit ses fonctions de directeur des *Nouvelles catholiques*. Cette position lui donna l'idée de son *Traité de l'éducation des filles*, où il déposa le résultat de ses observations sur cette matière. Cet écrit, qui ne se distingue pas moins par la solidité des pensées que par la bonté et la simplicité du style, ajouta singulièrement à la réputation de l'auteur. Le duc de Beauviliers en signala le mérite à Louis XIV qui en parut frappé. Ce grand seigneur, remarquable par ses connaissances et par la

beauté de son caractère, entretenait depuis quelque temps avec Fénélon les relations d'une intimité qui, ayant pour fondement la tendre et indestructible sympathie du cœur et de la vertu, ne devait finir qu'avec leur vie. L'amitié, ce besoin impérieux des âmes sensibles, fut toujours l'idole de l'archevêque de Cambrai. Après l'amour de Dieu, sa plus forte passion était la tendresse qu'il portait à ses amis. Leur nombre égalait celui de ses qualités attachantes, et leur dévoûment était proportionné à l'attrait infini de son caractère et de ses manières, et aux irrésistibles séductions de ses procédés. On reconnait bien l'auteur du *Télémaque* dans ces paroles qu'il adressait un jour pour toute réponse à un ami qui lui avait écrit pour lui exprimer sa reconnaissance d'un service reçu de sa générosité : « A un ami, lui répondit Fénélon, on ne dit jamais » *Je vous remercie* ».

De nos jours comme dans tous les siècles, le mérite pour être honoré a besoin de protecteurs : et du temps même de ce grand roi qui se montra si généreux zélateur des sciences et des arts, trop souvent on pouvait dire, à juste titre, avec un infortuné poëte :

« Le talent rampe et meurt s'il n'a des aîles d'or ».

Fénélon dut au suffrage d'une foule d'amis puissants, à la tête desquels se trouvaient les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, de recevoir de la part de Louis-le-Grand l'une des plus flatteuses marques de confiance à laquelle un de ses sujets pût prétendre. Il

fut, en effet, nommé en 1689 précepteur de ses petits-fils, le duc de Bourgogne, le roi d'Espagne, et le duc de Berri. Louis savait trop combien l'éducation ajoute à la valeur et à la dignité de l'homme, ce qu'elle peut en particulier pour former les rois, ce que l'éclat des grandes vertus et des grands talens, fruits précieux d'une sage culture, répand de lustre sur une couronne, pour ne pas prodiguer à ceux de son sang des secours dont il déplorait d'avoir été dénué lui-même. Aussi les Bossuet, les Montausier et les Fénélon, commis à l'éducation de ses enfans, ne lui font pas moins d'honneur aux yeux de la postérité que les Luxembourg et les Turenne, les Vendôme et les Catinat placés à la tête de ses immortelles phalanges.

Elevé sur ce nouveau théâtre, Fénélon selon le cardinal de Beausset, son digne historien, devint l'homme à la mode, et le saint de la Cour. Simple avec le duc de Bourgogne, sublime avec Bossuet, brillant avec les courtisans, il recueillait partout les adorations des grands et du peuple.

Si c'est à l'école du génie et de la vertu que les pasteurs des peuples doivent faire l'apprentissage de l'art de les gouverner, quel homme fut plus digne que Fénélon de devenir le précepteur des rois! Trop grand pour s'abaisser jamais jusqu'à l'ambition, ami tendre et passionné de ses semblables, littérateur exquis, profond politique, moraliste aussi doux qu'éloquent, la suite prouva combien il était à sa place. Tout entier aux nouvelles et solemnelles obligations qu'il venait de s'imposer, il tourna vers cet objet sacré pour

lui

lui toutes ses études et tous ses travaux. C'est à son dessein de faire concourir les moyens les plus puissants à l'instruction de ses nobles élèves; et en particulier à celle du duc de Bourgogne promis au trône de France, que nous devons ses principaux ouvrages. Il n'ignorait pas que les exemples sont plus éloquents pour exciter à la vertu que les plus sages et les plus énergiques leçons. Dans cette pensée, il eut recours aux austères conseils de l'incorruptible histoire pour hâter et perfectionner dans l'âme du prince le développement des heureuses qualités dont la nature y avait déposé le germe. C'est cette intention si morale qui lui dicta son *Abrégé de l'Histoire des anciens Philosophes*, et ses *Dialogues des morts*. Dans le premier de ces ouvrages l'auteur signale les plus beaux traits de la vie des Sages du paganisme. Sa stoïque et chrétienne impartialité démasque leurs fausses vertus divinisées par des siècles prompts à applaudir les qualités singulières et extraordinaires plutôt que l'humble et véritable mérite de l'homme, et relève avec admiration les actes vraiment sublimes dont l'héroïsme leur assure l'immortalité aux yeux de tous les peuples et de toutes les religions. Dans le second de ces écrits il évoque du sein des tombeaux les grands hommes anciens et modernes, et fait tenir à leurs ombres véridiques des discours propres à devenir pour les têtes couronnées des enseignemens que l'artifice des Cours ne saurait accuser d'illusion ou de mensonge. Mais le recueil de leçons le plus complet, le livre d'instruction le mieux fait pour être le code de

son royal élève, l'Encyclopédie, pour ainsi dire, des doctrines qu'il voulait lui inspirer, c'est l'immortel *Télémaque*. Dès son apparition sur l'horison littéraire, cet admirable ouvrage fut salué chez toutes les nations de l'Europe par les acclamations dont il fut couvert en France. Traduit dès long-temps dans toutes les langues, il a reçu partout le tribut d'éloges qu'il mérite. Le torrent des critiques s'accorde à le regarder comme un véritable poëme écrit en prose, digne de balancer la gloire des plus belles Epopées anciennes et modernes. Où le philosophe trouvera-t-il de plus graves et de plus sublimes idées sur la nature des choses? Le moraliste de plus utiles préceptes sur la vie privée? Le législateur de plus profondes et de plus lumineuses réflexions sur l'économie sociale, et sur le gouvernement des peuples? Le poëte de plus grâcieuses et de plus pittoresques images? Le littérateur enfin un goût plus sévère, une diction plus facile, plus élégante et plus pûre? C'est principalement dans ce chef-d'œuvre de morale et d'imagination que Fénélon se montre digne de conduire la vérité aux oreilles superbes des rois, d'être l'avocat des peuples au tribunal du pouvoir, et l'interprête des véritables droits de l'homme auprès de ceux que le ciel n'a placés au-dessus de lui que pour être les sentinelles de ses besoins, et les gardiens de sa prospérité. Ce poëme divin, où la fiction ne sert, pour ainsi dire, que de vêtement et de parure à la vérité, devrait être le *Manuel des Rois*. Il semble destiné à accomplir enfin le rêve si philantropique du

sage Marc-Aurèle d'après lequel les hommes ne seront véritablement heureux que lorsque la philosophie sera assise sur tous les trônes de l'univers.

L'auteur de cette production uniquement destinée d'abord à l'instruction du duc de Bourgogne, atteignait de jour en jour le but qu'il s'était proposé dans sa composition. Tout le monde sait quels prodiges il opéra sur l'esprit et sur le cœur de son auguste disciple. Sa religion et sa philosophie en firent un prince accompli, qui n'eût pas manqué de devenir le bonheur de la France dont il était déjà les délices, si, comme un autre Marcellus, il n'eût été enlevé au monde avant le tems. Mais n'anticipons pas sur les évènemens; jouissons encore de l'illusion dont le sage précepteur se nourrissait lui-même sur les miraculeuses destinées de son cher élève.

Les succès immenses qui couronnèrent les soins qu'il lui prodiguait excitèrent la reconnaissance générale, et furent ses seules sollicitations personnelles auprès du roi pour son avancement dans l'Eglise. Louis XIV crut devoir à ses lumières et à ses services la marque de munificence qu'il lui donna en l'élevant à l'archevêché de Cambrai (*). Fénélon en acceptant

(*) *Quelques années auparavant il avait été élu membre de l'Académie française, au sein de laquelle il avait succédé à* Pélisson. *Il était juste de voir désigner* Fénélon, *ce touchant modèle de la douce et courageuse amitié, pour remplacer un homme que son généreux devoûment a rendu immortel.*

l'episcopat se réserva qu'il ne resterait que trois mois par an au chateau de Versailles, et qu'il passerait le reste du temps dans son diocèse ; et donna par cette noble et courageuse restriction le plus bel exemple de dévoûment aux lois canoniques en implorant, pour ainsi dire, comme une grâce la faculté d'une résidence dont l'exception était alors un privilége avidement recherché. Les mœurs du temps rendent encore plus admirable la démission qu'il donna, en acceptant l'évêché de Cambrai, de son abbaye de Saint-Valéry et de son prieuré de Carennac, jusqu'alors son unique fortune. Ces traits de grandeur d'âme et de désintéressement évangélique justifient glorieusement des dispositions qu'il apporta au séduisant mais délicat fardeau de la prélature. Vingt ans d'un épiscopat héroïque valurent à ce digne pasteur la vénération de l'Eglise et l'éternelle reconnaissance de son troupeau. La ville de Cambrai, qui a voué une sorte de religion à sa mémoire, a acquis un titre social de plus en Europe depuis qu'elle jouit de l'honneur d'associer son nom à celui de l'auteur du *Télémaque*.

Fénélon poursuivait le cours de son honorable ministère au sein des bonnes œuvres et de l'adoration de son peuple, et continuait en même temps l'exercice de ses utiles fonctions auprès du prince son élève, lorsqu'il se vit soudainement frappé dans la partie la plus sensible de son âme. Son fameux livre des *Maximes des Saints* venait de paraitre (1697). Cet ouvrage, écrit en apparence dans un sens favorable aux opinions de la

célèbre Madame Guyon accusée de quiétisme, excita l'improbation de plusieurs théologiens, et fut en particulier impitoyablement proscrit par l'illustre Bossuet. L'évêque de Meaux, entraîné peut-être un peu au-delà des bornes de la charité, sourd tout au moins à la voix de l'amitié qui l'unissait depuis long-temps à l'archevêque de Cambrai, consulta plutôt en cette occasion les intérêts de la vérité que les ménagemens réclamés par d'impérieuses convenances, et lança de foudroyants écrits sur une production que son inflexible stoïcisme en matière de foi lui dénonçait comme une pierre de scandale jetée dans le champ de l'Eglise. Fénélon, qui n'apercevait pas plus d'hérésie dans son livre qu'il n'en voyait au fond de son cœur, crut de son intérêt et de celui de la vérité de le défendre: et l'on vit avec un douloureux étonnement les deux plus brillantes lumières de la chrétienté, deux grands prélats naguère tendrement unis, descendre tout-à-coup dans l'arène de la controverse, et se livrer de longs combats pour le triomphe d'une cause devenue par les sublimes talens de deux rivaux si dignes l'un de l'autre le spectacle de l'Europe attentive et impatiente du dénouement. Le grand Louis dont la fierté se plaisait aussi bien à mettre le poids de son nom dans la balance des débats religieux, trop stérile aliment de son siècle, que celui de son épée dans la balance des contestations politiques, crut devoir prendre parti dans ce long et mémorable démêlé. Il se déclara pour Bossuet, exila Fénélon de sa Cour, et sollicita la condamnation de son livre auprès du pape Innocent XII.

L'ouvrage fut en effet condamné par un bref du Souverain Pontife. Mais cet arrêt, loin de tourner à l'humiliation de l'archevêque de Cambrai, ne fit qu'ajouter à sa gloire par la manière héroïque dont il le subit. Aveuglément soumis aux suprêmes décisions de l'Eglise, l'un des premiers évêques du monde s'empressa de donner de son obéissance à ses lois des témoignages qu'on aurait à peine pu attendre du dernier des fidèles. Il écrivit un Mandement dans lequel il annonçait l'anathème dont il venait d'être frappé; et on le vit, chose mémorable, monter lui-même en chaire pour le publier. Jaloux de transmettre à la postérité un monument encore plus durable de sa soumission au sort éprouvé par ses opinions, il fit présent à sa métropole d'un soleil précieux où l'on voyait représentés des anges foulant aux pieds un livre au bas duquel on lisait ces mots : *Maximes des Saints*.

L'éclatante prédilection accordée dans cette circonstance à l'évêque de Meaux par Louis XIV ne doit probablement pas s'expliquer par le respect qu'imprimaient à ce monarque les hautes vertus, et le vénérable caractère de ce prélat. Les mêmes titres plaidaient dans sa grande âme la cause de l'archevêque de Cambrai S'il n'eût cédé d'ailleurs qu'à l'irrésistible ascendant qui le séduisait à Bossuet, n'aurait-il pas pu lui faire remporter la victoire sans proscrire Fénélon ? Il nous parait plus raisonnable de croire que sa conduite prenait sa source, moins dans son zèle pour la vérité, et pour la gloire de celui qui paraissait en être le défenseur, que dans l'aversion que lui inspi-

raient depuis quelque temps les principes de l'auteur du *Télémaque*. Le fier conquérant de la Franche-Comté, le magnifique créateur des prodiges de Versailles n'avait pu pardonner à ce sage, plus ami des hommes que de la faveur, les conseils de paix et d'économie qu'il prodiguait à son petit-fils, et les anathêmes qu'il lance de tous côtés contre les rois possédés du démon des conquêtes. Quoiqu'il en soit de la vérité de ces conjectures, il est certain que dès ce temps Fénélon fut l'objet d'une sorte de persécution. On le vit supporter ce revers avec le calme du philosophe, et la religieuse sérénité du chrétien ; et son attitude dans le malheur réalisa merveilleusement ces paroles de Sénèque, lorsqu'il dit que le plus beau spectacle dont Dieu lui-même puisse jouir sur la terre, c'est de voir le juste aux prises avec l'infortune. On alla jusqu'à lui interdire de communiquer même par lettre avec le duc de Bourgogne. L'amour du disciple, ingénieux à faire naître d'innocentes occasions d'enfreindre des ordres trop sévères consolait un peu le vénérable maître des amertumes d'un si cruel ostracisme : et ce n'est pas un des moindres titres de gloire de ce prince que d'avoir, en dépit des circonstances les plus contraires, gardé la plus tendre affection au grand homme qui avait consacré une partie de sa vie à rendre la sienne l'âge d'or de la France. Le ciel, qui ne fait souvent que montrer à la terre ce qu'il semble avoir formé de plus parfait pour son bonheur, ravit inopinément ce prince à son royaume. Il mourut à la fleur de l'âge, et avec lui descendirent dans le tombeau les plus chères

espérances de la patrie et de Fénélon. Ce prélat fut comme frappé de la foudre à cette funeste nouvelle ; revenu enfin de sa stupeur, il leva, dit-on, ses mains au ciel, et s'écria tout en larmes : « O France ! ô mon pays ! Je croyais t'avoir préparé un demi-siècle de bonheur ; et voilà que mon espoir m'est ravi !..... C'en est fait, tous mes liens sont rompus..... Il ne me reste plus qu'à mourir..... Ces derniers mots échappés à sa belle âme furent une prophétie qui ne tarda pas à s'accomplir. Il mourut en effet quelques années après (1715) emportant avec lui les pleurs de l'Europe, et laissant à ses semblables un nom et des souvenirs qui ont ajouté à la dignité de l'homme.

Sa vie n'avait été qu'un enchaînement de travaux utiles à la société ou à l'Eglise, qu'une longue série d'actes de charité, et de traits d'héroïsme. Tous les recueils historiques destinés à retracer à la mémoire des hommes des exemples propres à leur inspirer l'amour de la vertu et de l'humanité parlent de ses belles actions. Les étroites limites où nous sommes contraints de nous renfermer nous permettent de citer seulement les suivantes rapportées par un auteur fort connu.

Fénélon, à Cambrai, confessait assidûment et indistinctement dans sa Métropole toutes les personnes qui s'adressaient à lui. Il disait la messe tous les samedis. Un jour il aperçut, au moment où il allait monter à l'autel, une pauvre femme fort âgée, qui paraissait vouloir lui parler. Il s'approcha d'elle avec bonté, et l'enhardit par sa douceur à s'exprimer sans crainte. « *Monseigneur*, lui dit-elle *en pleurant et en*

lui présentant une pièce de douze sous, je n'ose pas; mais j'ai beaucoup de confiance dans vos prières. Je voudrais vous prier de dire la messe pour moi».— Donnez, ma bonne, lui répondit Fénélon en recevant son offrande, *votre aumône sera agréable à Dieu. Messieurs,* dit-il ensuite aux prêtres qui l'accompagnaient pour le servir à l'autel, *apprenez à honorer votre ministère.* Après la messe, il fit remettre à cette femme une somme assez considérable, et lui promit de dire une seconde messe à son intention.

Pendant que l'armée des alliés était maîtresse d'une partie de la Flandre, des villages entiers se retirèrent dans la Métropole, et l'archevêque lui-même ouvrit son palais pour recevoir ces malheureux habitans de la campagne, chassés de leurs possessions.

Fénélon vit un jour un paysan, jeune encore, qui ne mangeait point, et qui paraissait profondément affligé. Le prélat vint s'asseoir à ses côtés pour le distraire. Il lui dit qu'on attendait des troupes le lendemain : qu'on chasserait les ennemis, et qu'il retournerait bientôt dans son village. *Je n'y retrouverai plus ma vache*, répondit le paysan. *Ce pauvre animal me donnait beaucoup de lait, et nourrissait mon père, ma femme et mes enfans.* Fénélon promit alors de lui donner une autre vache, si les soldats s'emparaient de la sienne; mais après avoir fait d'inutiles efforts pour le consoler, il demanda l'indication précise de la chaumière qu'habitait ce paysan à une lieue de Cambrai. Il partit ensuite, à dix heures du soir, à pied, avec son sauf-conduit et un seul domestique; il se ren-

dit à ce village, ramena lui-même la vache à Cambrai vers le milieu de la nuit, et alla sur-le-champ en donner avis au pauvre laboureur (*).

FOUILHAC.

Antoine-Raymond de Fouilhac naquit au château de Mordesson, auprès de la ville de Gramat, en 1622.

Cet homme mémorable se recommande autant à la postérité par la vertu que par la science.

Son caractère naturellement porté à l'amour de Dieu et des choses saintes l'introduisit dans l'Eglise, où il se distingua par une grande piété et par un zèle ar-

---

(*) *Outre les écrits déjà signalés*, Fénélon *a enrichi notre littérature sacrée et profane d'une foule d'Ouvrages tous marqués au coin du genie, et dont un seul lui aurait assuré une réputation durable. Parmi ces monumens si honorables pour la France, on préconise surtout ses* Dialogues sur l'éloquence en général, et en particulier sur celle de la Chaire, *suivis d'une* Lettre sur la Rhétorique et la Poésie; *sa* Démonstration de l'existence de Dieu par les preuves de la nature; *plusieurs volumes composant ses* OEuvres spirituelles; *un* Recueil de Sermons *au milieu desquels se distingue le* Discours *qui fut prononcé pour le Sacre de l'électeur de Cologne, et que les Rhéteurs s'accordent à regarder comme un chef-d'œuvre, etc.*

dent pour le salut des âmes. Cependant son goût pour l'étude, sa passion pour la littérature, les sciences et les arts vinrent l'arracher à la tranquillité d'une vie purement sacerdotale. Fouilhac voulut imiter le plus grand nombre des philosophes anciens et modernes en allant chercher dans des contrées lointaines les idées, les observations et les documens qui devaient servir à former le complément de son instruction. Entr'autres voyages curieux, il fit à plusieurs reprises celui de Rome, d'où il rapporta en France la réputation de savant distingué qu'il avait aussi laissée en Italie. Dès ce temps il entretint des relations avec les auteurs, les artistes et les philosophes les plus célèbres du siècle de Louis-le-Grand. Tous ceux qui s'intéressent à la mémoire de nos grands hommes retiendront sans doute avec plaisir que celui-ci fut l'ami de l'immortel Fénélon.

Rentré plus tard dans son pays natal, il y fut bientôt distingué par l'évêque du diocèse, qui l'éleva à la dignité de vicaire-général. Il honora cette place éminente par le soin éclatant qu'il prit de ramener dans l'Eglise une multitude de fidèles qui s'en trouvaient éloignés sous l'étendard de la réforme.

Ses travaux apostoliques alternaient avec la culture des sciences et des lettres. On le vit s'appliquer à recueillir des manuscrits précieux dans les divers endroits publics et privés où ils pouvaient se trouver en dépôt. Jaloux de convertir ces objets de sa curiosité scientifique à l'usage du monde savant, il les transmettait enrichis de notes précieuses, à la Bibliothèque royale, vaste foyer de lumières où l'Europe

va puiser tous les jours de nouveaux moyens de science et de perfectionnement.

Fouilhac a laissé plusieurs mémoires intéréssants qui ne sont que les fragmens d'une *Histoire du Querci*, dont il s'occupa long-temps. On remarque particulièrement parmi ces matériaux une estimable dissertation sur l'énigmatique *Uxellodunum*. Ce recueil se recommande encore par une notice lumineuse sur des médailles et d'autres morceaux d'antiquités qu'il avait découverts dans le Querci.

GALIOT DE GENOUILLAC.

Jacques Gourdon Galiot de Genouillac vit le jour à Assier vers l'an 1475, et devint successivement chambellan, sénéchal d'Armagnac et du Querci, grand maître de l'artillerie, grand écuyer de France, et gouverneur du Languedoc.

La vie de ce brave se rattache à des époques brillantes L'un des plus beaux ornemens des règnes de Charles VIII, de Louis XII et de François I.er, Galiot fut le contemporain de ce Bayard mort SANS PEUR ET SANS REPROCHE, de ce Gaston de Foix trop tôt enseveli dans la victoire de Ravenne, et de ce Gonzalve de Cordoue, éternel honneur du royaume des Ferdinand. Son nom tout chevaleresque, confondu avec celui de ces preux héroïques retentit à chaque page de l'histoire de son siècle, qui signalera aux yeux de la dernière postérité les lauriers dont il se couvrit dans les plaines de Fornoue, d'Aignadel et de Marignan, et le manteau de gloire que son bras étendit sur les cyprès de Pavie.

La nature en l'animant du génie des combats l'avait doué de la constitution la plus propre à soutenir le poids de la guerre. Un corps souple et robuste, restreint pour la stature, à cette hauteur moyenne, qui forme ordinairement la taille des héros, semblait

naturellement l'appeler à affronter des travaux que lui dissimulait son courage.

Son ardeur martiale, loin d'être traversée par des circonstances plus ou moins contraires, rencontra dans sa famille des souvenirs et des exemples capables de lui imprimer un nouvel élan, en fournissant aux belliqueuses espérances du jeune Galiot un plus solide appui, et en ouvrant devant sa noble ambition un plus court chemin pour parvenir à la gloire. Il dut à son oncle Galiot de Genouillac, maître de l'artillerie, l'avantage de recevoir une éducation conforme à sa destinée. Il passa, en effet, sa première jeunesse dans la maison de ce parent guerrier, qui lui légua un nom qu'il avait déjà lui-même illustré. C'est encore par le crédit d'un tel protecteur qu'il obtint le privilège d'être admis dans la compagnie des *preux* ou *braves* de Charles VIII, sorte de gardes d'honneur qui, au nombre de deux cents gentilshommes, servaient d'escorte au souverain, l'environnaient sans cesse, le suivaient dans ses expéditions guerrières, et se pressaient à ses côtés dans les jours de bataille.

Il occupait encore ce rang obscur dans la hiérarchie militaire lorsque Charles VIII se mit en marche pour aller faire la conquête du royaume de Naples. Durant un assez court séjour qu'il fit à Lyon, on lui donna des fêtes et des tournois, amusemens favoris d'un prince dont la jeunesse ardente ne rêvait que les combats. Dans l'une de ces joutes on vit avec étonnement le preux Galiot entrer en lice avec le guerrier le plus redouté dans ce genre d'escrime pour sa

force et son adresse éminemment supérieures. Le combat fut long et opiniâtre. Le Tenant (c'était le nom du terrible spadassin) sortit vainqueur du champclos ; mais il rendit justice à la valeur et à la dextérité de son jeune adversaire, que cette brillante défaite couvrit d'honneur. Elle lui attira l'estime de l'armée, et lui valut parmi ses compagnons une prédilection marquée de la part du roi, qui, à l'exemple de sa Cour, et de toute la noblesse de France et d'Europe, avait la plus haute idée de tout gentilhomme qui se distinguait par son habileté à manier la lance et à diriger un coursier dans l'arène.

Cependant Charles passa les monts. La fortune lui sourit d'abord, et parut vouloir lui prodiguer ses inconstantes faveurs. La terreur s'empare de ses ennemis. Ils fuient devant ses légions victorieuses presque sans combat, et bientôt Naples est au pouvoir du roi de France. Un succès si complet et si inespéré endormit le jeune triomphateur dans une funeste sécurité. Pendant qu'il se croyait possesseur tranquille de sa trop facile conquête, et qu'il songeait à regagner la France, il se voit tout-à-coup environné d'ennemis levés en masse contre la foi des traités. Il sent, mais trop tard, combien il aurait dû se défier d'un peuple que son astucieuse et lâche politique déshonora souvent aux yeux du philosophe qui cherche envain des Romains autour du capitole.

Cette sorte d'insurrection imprévue paraissait devoir devenir fatale à Charles. Son armée épuisée par de nombreuses maladies était prodigieusement décrue.

Un tel état de choses semblait n'offrir à ses soldats que le désepoir..... Toutefois leur courage se soutient..... Ils veulent à tout prix regagner la patrie. On tente ce périlleux retour. Le roi, à la tête de huit mille hommes, vient à bout d'opérer un trajet de cent lieues au travers des plus grands obstacles. arrivé enfin dans la plaine de Fornoue, il rencontre des masses d'ennemis amoncelés pour lui fermer le passage. Fort de sa valeur et de l'intrépide résolution de sa troupe, Charles à la tête d'une poignée d'hommes attaque quarante mille Italiens, renverse leur centre, et non content de se frayer une large route sur plusieurs milliers de leurs cadavres, il leur arrache encore une victoire signalée. Dans la longue suite de combats dont se composa cette sortie meurtrière d'un pays naguère subjugué, les Français ajoutèrent encore à l'idée européenne de leur valeur et de leur génie. Mais au milieu de ces braves que l'histoire aurait déjà dû comparer aux dix mille immortels célébrés par la Grèce antique, se signala surtout Galiot de Genouillac. Après avoir déployé la plus rare intrépidité durant cette mémorable retraite, il finit par se couvrir de gloire dans cette dernière journée. Le roi qui l'avait vu sans cesse combattre à ses côtés crut devoir récompenser tant d'héroïsme par la dignité de chambellan qu'il lui décerna dès son retour en France.

A la mort de ce prince qu'un trépas subit ravit à à la France en 1798, Louis XII, auparavant duc d'Orléans, monta sur le trône. Ce prince était trop bon, trop généreux pour se montrer injuste envers Galiot, et ne

et ne pas maintenir un brave dans un emploi qu'il avait acquis à la pointe de l'épée. Celui qui fut assez clément envers ses ennemis pour répondre à ceux qui l'exhortaient à la vengeance, lors de son avénement à la couronne ; ces paroles mémorables : « Ce n'est pas au roi de France à venger les injures » du duc d'Orléans » ; devait se sentir porté plutôt à ajouter à l'élévation des serviteurs du trône et de la patrie, qu'à les faire descendre du rang où leurs exploits les avaient placés. Galiot sous le nouveau monarque conserva sa charge de chambellan, et se trouva n'avoir à regretter au décès de Charles que la perte de son bienfaiteur.

La France avait à peine goûté deux années de paix que Louis XII, séduit à son tour par l'appas des conquêtes, mit fin à cette courte tranquillité en portant ses armes en Italie. Ce prince avait des droits sur Milan par Valentine Visconti son aïeule, et il ne voulait pas renoncer à la souveraineté de Naples. Des espérances illusoires l'engagèrent comme son prédécesseur dans une expédition téméraire ; où de promptes victoires s'achetèrent par des revers non moins rapides. S'étant uni aux Vénitiens pour ravir à Ludovic Sforce la ville de Milan qu'il avait soumise ; Louis envoya une armée peu nombreuse en Italie. Galiot de Genouillac qui faisait partie des combattans aida puissamment au succès prodigieux qui couronna cette campagne. En vingt jours les Français s'emparèrent du Milanais et de l'Etat de Gênes. Louis fit son entrée triomphale dans Milan, où il goûta

la noble et superbe satisfaction éprouvée depuis par un autre conquérant (*), que nous avons vu après quinze jours de marche entrer couvert de lauriers dans la capitale des Césars.

Cependant le roi de France ne jouit pas longtemps du fruit de ses conquêtes en Italie. Il l'avait à peine quittée qu'une faction s'y organisa contre sa domination. Ludovic Sforce, à la tête des insurgés, attaqua nos troupes, et les bannit rapidement d'un pays qu'elles avaient conquis, pour ainsi dire, en courant.

Ces disgrâces furent pourtant bientôt réparées. Une nouvelle armée ayant été dirigée contre les factieux, le Milanais ne tarda pas à rentrer sous les lois du monarque Français. Le célèbre Galiot fournit le cours de cette expédition avec tout l'éclat qu'il venait de jeter dans la précédente. Pour prix de la conduite valeureuse qu'il y avait tant de fois déployée il fut mis à la tête d'une compagnie de gendarmes. Il la commandait en 1501 au siège de Capoue, qu'il honora par les plus beaux faits d'armes.

L'an 1508 devint remarquable par la formation de la célèbre *Ligue de Cambrai* qui arma presque toute l'Europe contre une seule République d'Italie.

Venise, jadis obscure cité, peuplée de pêcheurs, était parvenue en quelques siècles à un degré de gloire et de pouvoir qui la faisait regarder comme l'un des Etats les plus florissans de l'univers.

(*) *Napoléon.*

L'industrie et le commerce, ces deux mamelles des empires, avaient fait ce prodige. A l'exemple de la vieille Carthage, dont elle était la moderne image, Venise enflée de ses richesses avait cru pouvoir attaquer ses voisins, et ajouter à son territoire par la voie des conquêtes. Ses longs triomphes et sa brillante fortune éveillèrent l'envie de l'Europe qui, colorant ses projets de destruction du prétexte spécieux de recouvrer ses possessions injustement envahies, se résolut à lui déclarer enfin la guerre. Le traité de *Blois* dont la France fut menacée en 1504 avait eu pour objet d'enlever à la fière et opulente Venise ses conquêtes sur le domaine de Milan. On vit bientôt le Pape Jules II, l'empereur Maximilien, le roi de France, et le roi d'Espagne assoupir leurs haines réciproques, et se coaliser pour écraser une République à qui son commerce et la libre et forte constitution de son gouvernement avaient imprimé une attitude menaçante. Chacun des peuples alliés se plaignait de quelqu'envahissement, et voulait reprendre son bien. Le Pape lança d'abord contre ces fiers usurpateurs les foudres du Vatican. Leur fierté se montra à l'épreuve d'une bulle : Louis parut alors à la tête d'une armée formidable.

Impatient de combattre, ce monarque livra bientôt la bataille, et l'impétuosité française triompha encore une fois dans la journée d'Aignadel. Ce prince s'y exposa aux plus grands périls. Comme on le priait de modérer son ardeur, et de s'éloigner : « Ce n'est rien, dit-il, que ceux qui ont peur se mettent der-

rière moi ». Un mot de La trémouille : « Enfans, le » roi vous voit ». De concert avec les prodiges de valeur de Galiot de Genouillac contribua beaucoup à rappeler l'ardeur des Français un moment repoussés ; et c'est à l'exemple du roi, de ces deux braves, et de quelques autres chefs pleins de vaillance que nous devons l'une des plus éclatantes victoires dont s'enorgueillissent nos Annales.

Le nom de Galiot, déjà devenu la terreur de l'ennemi, jeta encore un plus grand éclat en 1512, époque à laquelle il fut élevé au grade de grand maître de l'artillerie. L'avenir prouva le discernement du prince qui le revêtit de cet emploi, et les services les plus signalés rendus à la France acquittèrent avec usure la nouvelle dette que ce guerrier valeureux venait de contracter envers elle.

Quelques années après mourut Louis XII (1515). Ce prince qui n'avait pas pris envain Trajan pour son modèle, et dont le règne équitable et bienfaisant lui méritait de fournir une plus longue carrière, emporta dans la tombe les regrets de la nation, et le beau titre de Père du peuple que lui conserve la postérité.

François I.er saisit enfin le sceptre. Autour de cette grande figure historique viennent se ranger tous les prestiges de l'héroïsme et de la gloire. Paré de ces dons qui font les rois appelés à devenir l'idole du monde, né avec le noble goût des lettres et des arts qui jetèrent un si vif éclat sur un siècle peuplé par ses

inspirations de chefs-d'œuvre et de grands hommes, François avait aussi l'ambition des conquérans.

Celle de son prédécesseur sembla d'abord servir la sienne. Louis avait fait de grands préparatifs pour effectuer une autre tentative sur le Milanais. Le nouveau roi, résolu d'en profiter, passe les Alpes et pénètre dans cette province. Cependant un perturbateur sacré, Mathieu Scheyner, cardinal de Sion, légat du Pape, soulève contre lui les Suisses, dont l'épée, quoique mercenaire, était alors redoutable en Europe, et avait fait dans plusieurs rencontres pencher de son côté la fortune des combats. Fiers de leurs trophées vénaux, se croyant invincibles par la terreur qu'ils inspiraient, ils se dirigèrent sur François I.er, et se disposèrent tout-à-coup à l'attaquer au nombre de trente-six mille combattans. Ce prince accepta la bataille avec cette noble confiance des héros qui fut toujours l'avant-coureur du triomphe. La mêlée dura deux jours. Les Suisses s'y battirent comme des lions. Les Français y déployèrent leur courage accoutumé. François I.er armé chevalier par l'intrépide Bayard, après avoir passé la nuit qui précéda le combat sur un affût de canon, à cinquante pas d'un bataillon ennemi, fit des prodiges inouïs de valeur, et s'acquit à vingt-un ans la réputation du plus vaillant prince de l'Europe. Parmi la foule de braves qui se couvrirent de gloire dans cette journée mémorable, l'histoire signale en particulier Galiot de Genouillac, dont le génie décida du gain de la bataille.

Dans ce COMBAT DE GÉANS (*) les Suisses armés de leurs longues piques, semblables aux soldats de la phalange Macédonienne, formaient un rempart hérissé de fer contre lequel allaient se briser presque tous les efforts de notre formidable gendarmerie. Cette muraille mouvante et inaccessible, le canon de Galiot parvint à la renverser. Le grand maître de l'artillerie avait disposé ses batteries avec tant d'art que leurs bouches meurtrières, faisant face à tous les mouvemens des ennemis, introduisirent bientôt parmi eux la confusion et le ravage. Ses décharges toujours sûres, et sans cesse renouvelées emportaient à chaque instant des lignes entières de Suisses, et balayaient, pour ainsi dire, leurs bataillons en les foudroyant. Les vides opérés par le feu de Galiot devenaient autant de vastes brèches où se précipitaient nos terribles gendarmes, dont le sabre achevait ce qu'avaient épargné le boulet et la mitraille. Cette savante et destructive tactique ne contribua pas moins que la valeur de François I.er et de ses héros à l'immortelle victoire de *Marignan*.

La glorieuse part que Galiot avait prise au succès de cette journée, qui entraîna la conquête du duché de Milan, lui valut la dignité de sénéchal d'Armagnac et du Quercy que le roi lui déféra en 1517. Quel-

---

(*) *C'est le nom que donnait à la journée de Marignan le vieux Maréchal de* Trivulce *qui s'était trouvé à dix-huit batailles.*

ques années après, les deux plus grands hommes de leur siècle, Charles-Quint et François I.er entrent en lice aux yeux de l'Europe effrayée de la lutte à laquelle se préparent ces deux géans couronnés.

La guerre se rallume en Italie. Dans cette expédition la conduite de Galiot de Genouillac répondit à ses brillants antécédents. Si ses conseils avaient été suivis, les Impériaux foudroyés par son artillerie auraient été infailliblement exterminés dans les plaines de Rebec. Mais le général Français, Lautrec, par ses impolitiques lenteurs mutila les suites du succès obtenu dans cette journée qui fut toute à l'honneur de nos armes.

Plus tard, enhardi par les revers de l'amiral de Bonnivet, dont l'indocile imprudence fut si fatale à son pays, Charles-Quint reprit les hostilités, et poussa l'audace jusqu'à aller mettre le siège devant la ville de Marseille. François I.er, après le lui avoir fait honteusement lever, franchit les monts, et dans sa course rapide le héros de Marignan devança en Italie les soldats de l'empereur. C'en était fait de cette armée qui n'offrait que des débris informes et découragés à l'épée victorieuse de nos légions, si, comme un mauvais génie, le téméraire et inexpérimenté Bonnivet n'avait encore entravé nos succès par ses funestes conseils. Le roi, qui les suivait religieusement, crut devoir diviser ses forces; et s'étant mis à la tête d'une partie de ses soldats, il se hâta d'aller camper sous les murs de Pavie.

Après deux mois d'un siège insignifiant, on vit les Impériaux s'offrir devant le camp des Français, et leur

présenter le combat. Galiot de Genouillac et les chefs de l'armée les plus consommés dans l'art de la guerre étaieut d'avis de franchir les retranchemens, et de marcher à l'ennemi. Mais la décision de Bonnivet prévalut encore dans cette occasion, et retint enchaînés dans nos lignes les élans de bravoure de nos soldats indignés d'attendre, contre leur coutume, l'ennemi dans un camp. Il était évident qu'ils ne pouvaient y combattre sans un extrême désavantage.

Ce plan de résistance eut une déplorable issue qui marquera long-temps dans notre histoire, où elle est écrite en traits de sang. Les champs de Pavie devinrent pour nous ceux d'une nouvelle Cannes, où le Varron Français, moins confiant que celui de Rome, crut devoir se faire tuer, ne se jugeant pas assez magnanime pour supporter les reproches de la patrie, ni assez habile pour refermer la vaste plaie qu'il venait d'ouvrir dans son sein.

La mort de Bonnivet était un bien faible revers, si on la compare aux maux que son influence avait entraînés. Mais elle fut accompagnée de la prise du roi à qui son héroïque valeur méritait bien moins des fers que des couronnes de laurier et des chants de triomphe. Cette malheureuse journée nous ravit encore la plus grande partie de cette fameuse gendarmerie française, l'effroi de l'Europe, qui la croyait invincible, noble phalange de braves qui n'avait été jusqu'alors égalée que par l'immortel *Bataillon sacré* de Thèbes, et qu'on n'a vu surpassée depuis que par cette sublime garde qui, pour ne pas survivre à sa pre-

mière défaite, voulut mourir aux champs de Waterloo.

Cependant peu s'en fallut que tant de malheurs ne fûssent conjurés par l'incomparable génie de l'intrépide Galiot. Ce guerrier, malgré toute l'impétuosité des premiers chocs de l'ennemi, sut lui résister si à propos, qu'il mit d'abord ses bataillons dans un extrême désordre. On le vit à la tête de ses effroyables batteries repousser long-temps et l'intrépide Launoi qui commandait les soldats impériaux, et le terrible Bourbon qui conduisait une division Vallone. Tout présageait aux Français une brillante victoire, lorsqu'impatient d'un repos nécessaire, François I.er, malgré les prières du grand maître de l'artillerie, dans le dessein d'achever plus rapidement la défaite de l'ennemi, s'élance tout-à-coup hors des retranchemens avec son corps de bataille, et court se placer entre les Impériaux et le feu de Galiot. Ce brave qui s'était flatté hautement et à juste titre de décider de la victoire avec son seul canon, interrompit en frémissant de désespoir ses foudroyantes décharges, dont les effets auraient tous portés sur les soldats du roi. Après l'action, le général en chef Pescaïre, déclara que le grand maître de l'artillerie française allait détruire son armée, sans la fausse manoeuvre de François Ier.

Au nombre des prisonniers de distinction dont les ennemis eurent à s'enorgueillir par la journée de Pavie, on vit figurer Galiot de Genouillac. Son ardente valeur ne pouvait qu'associer à la captivité de

son roi celui qui était accoutumé à partager la plus grande partie de ses triomphes. C'est en 1527, immédiatement après la rentrée de François I.er et de ses grands officiers en France, que notre héros reçut de la munificence de ce prince reconnaissant la charge brillante de grand écuyer de France.

A partir de cette époque, il s'écoula près de quinze années sans que la face militaire de la France permît à Galiot de Genouillac de nouvelles occasions de s'illustrer par des services signalés. En 1542, une querelle assez vive élevée entre Charles-Quint et François I.er ralluma le feu de la guerre qui couvait, pour ainsi dire, sous une cendre trompeuse; et l'Europe fut de nouveau menacée d'un incendie général. Le roi de France dirigea des armées sur les principaux points de ses frontières. Le grand maître de l'artillerie faisait partie de celle des Pyrénées, commandée par le dauphin de France. Perpignan est assiégé. Malgré la vigueur de l'attaque, et les efforts de courage et de génie du généralissime et de Galiot, il fallut abandonner les murs de cette ville au pied desquels nous éprouvâmes un échec ennobli toutefois par la bravoure de nos troupes, et par l'héroïque conduite de Galiot de Genouillac. Ce grand capitaine, après avoir donné dans cette occasion ainsi que dans mille autres, l'exemple de toutes les vertus guerrières, ajouta encore à l'idée que l'Europe avait conçue de son mérite par le sublime dévoûment que lui inspira la piété paternelle. Au fort de l'action, tandis qu'à la tête de ses canons il dirigeait, selon sa coutume,

le feu de ses formidables batteries, ayant aperçu tout-a-coup le jeune d'Assierson fils engagé par son imprudente valeur dans le danger le plus imminent, le héros vole à son secours, perce à coups d'épée la foule d'ennemis qui se pressait autour d'une tête si chère, et parvient à l'arracher à une mort certaine. Cependant ce n'est qu'au prix de son sang que le ciel accorda une vie si précieuse. Galiot dans cette effroyable mêlée fut couvert de blessures. La faiblesse où elles le jetèrent, encore aggravée par le poids des années, entraîna la retraite de ce vaillant Français, qui après avoir si glorieusement vécu, n'avait qu'à souhaiter de mourir sur un champ de bataille.

Les regrets que sa disparition du théâtre de la guerre inspiraient à la patrie et à François I.er furent tempérés par les hautes qualités de ce même d'Assier si valeureux, qui lui succéda dans l'important emploi de grand maître de l'artillerie. Galiot lui-même consolait son vieil âge, et les soucis d'un héros qui ne vit plus que des souvenirs de ses hauts faits, par la flatteuse espérance de voir un fils qui se montrait déjà si digne de lui soutenir l'éclat de son nom, et ajouter encore aux titres acquis par son sang à la reconnaissance nationale. Malheureusement la vie du jeune héros fut trop courte. Cette ardeur belliqueuse qui avait failli lui devenir si fatale au pied des Pyrénées creusa sa tombe au-delà des Alpes.

François I.er devenu l'allié des Turcs fut signalé par Charles-Quint comme l'ennemi de l'empire et

du nom chrétien. Le roi de France que la sourde et insidieuse politique de son rival avait forcé à joindre le croissant aux lys dans ses armées eut beau alléguer pour sa justification l'exemple d'Abraham, de David et des Machabées: Charles parvint à le faire mettre, pour ainsi dire, hors la loi des nations dans la fameuse diéte de Spire. François répliqua par la victoire de Cérisolles. Le comte d'Enghuien, frère du roi de Navarre, commandait l'armée d'Italie sans avoir la permission de hasarder une bataille. Il dépêche à la Cour le brave et éloquent Montluc, qui de simple gentilhomme Gascon était destiné à s'élever au faîte des honneurs militaires. L'ambassadeur du comte eut une vive opposition à vaincre dans le conseil du roi où on daigna l'admettre. Cependant il l'emporta à la fin par la vigueur de sa logique et par la vivacité de son esprit sur les raisons négatives alléguées par le comte de Saint-Paul, ennemi acharné du projet du frère du roi de Navarre. L'histoire raconte que ce conseiller, désespéré d'avoir éprouvé dans la délibération l'échec qu'il craignait pour l'armée française en Italie, dit à Montluc dans le style du temps : « Fou enragé que tu es, tu vas être cause du plus » grand bien ou du plus grand mal qui puisse arriver » au roi.— Monsieur, lui répondit le prophète guer» rier, soyez en repos, et assurez-vous que la première » nouvelle que vous recevrez, c'est que nous les au» rons fricassés, et en mangerons si nous voulons ».

Cette promesse fut merveilleusement accomplie; et dix à douze mille ennemis restés sur le champ de

bataille de Cérisolles, où nous ne laissâmes que deux cents combattans, devinrent à la Cour la brillante apologie de l'avis tant redouté du gentilhomme de Gascogne.

Par l'espèce de fatalité, qui semblait poursuivre l'illustre fils de Galiot de Genouillac, il fut malheureusement du petit nombre des morts. Les prières d'un père vivement allarmé, on ne sait trop pourquoi, sur le sort infortuné qui l'attendait dans ce combat, et qu'il semblait prévoir à coup-sûr, ne purent arrêter cet autre Pallas qui, tout couvert des pleurs d'un autre Evandre, courut se ranger avec l'élite de la jeune noblesse française autour du comte d'Enghuien, prêt à livrer la bataille. Il y mourut à ses côtés après avoir fait des prodiges de vaillance, laissant au souvenir de la postérité l'exemple assez rare dans les fastes de la gloire d'un fils digne émule d'un père héroïque.

François I.er s'affligea d'une victoire achetée par la vie d'un jeune guerrier dont le précoce héroïsme promettait le plus brillant avenir, et commençait à devenir l'un des plus forts appuis de son trône. L'infortuné Galiot versa des larmes amères sur cette perte irréparable. Son inconsolable douleur lui attira de nouvelles grâces de son souverain qui, voulant à force de bienfaits calmer la violence de ses regrets, lui donna le Gouvernement du Languedoc et du Querci. Mais le pouvoir des rois est un remède vain pour les plaies de l'âme. Du ciel seulement peut descendre le baume qui les guérit. Trop souvent même la résignation, ce don sublime d'en haut, tout en

arrachant le malheureux au désespoir, ne l'empêche point de succomber à ses douleurs. La religion de Galiot de Genouillac ne tint pas à ce coup terrible. L'un des premiers monarques de la terre ne put avec tous ses honneurs combler le vide immense qui venait de s'ouvrir dans l'âme de son vieux compagnon d'armes ; et la mort, ce dernier bienfaiteur de l'homme, vint bientôt l'enlever à un monde qui, sans son fils, lui était devenu insupportable. C'est en 1548 que ce grand capitaine finit une carrière immortalisée par la bravoure et par le génie.

En lui la postérité doit également admirer la générosité du cœur et la sublimité du talent. On aime à voir dans un grand homme cette sensibilité profonde qui ne lui permet pas de survivre à un fils, l'espoir de la patrie et le sien. La vive amitié de François I.er pour son grand maître de l'artillerie est restée comme un monument éternel de la beauté de son âme. L'affection d'un cœur aussi grand, aussi élevé que celui d'un tel roi, ne pouvait être que le prix de l'honneur le plus délicat, et de la plus pure vertu. Celle de Galiot faillit être un moment obscurcie à ses yeux par les envieux de sa Cour ; mais elle ne sortit que plus belle et plus éclatante de la courte épreuve qu'on lui fit subir. L'auteur anonyme d'un livre estimable (*) raconte, à cet égard, un fait puisé dans le naïf et véridique Brantôme, qui fait autant d'honneur au brave Galiot qu'à son auguste ami. François I.er, est-il dit,

---

(*) *La Morale en action.*

comblait de bienfaits Galiot de Genouillac qui, entr'autres faits d'armes mémorables, avait contribué plus que personne par son artillerie au gain de la bataille de Marignan. La Chambre des Comptes représenta que ces récompenses étaient des aliénations du Domaine. — Je le sais bien, répondit le monarque; vous faites votre devoir de m'en avertir, et moi je fais le mien en passant par-dessus les règles ordinaires pour récompenser un homme extraordinaire.

L'envie des courtisans ne tarda pas à exagérer et à rendre suspectes les richesses de Galiot, et le prince lui en parla. — On vous a dit vrai, répondit-il, je suis très-riche : je n'ai pourtant que ce que vous m'avez donné. Tous mes biens sont à vous, reprenez-les, je n'aurai point à me plaindre, et je ne vous en servirai pas avec moins de zèle. — Mon cher ami, reprit le roi en l'embrassant, aimez-moi toujours, et servez-moi comme vous avez fait. L'envie en veut à ma gloire, quand elle en veut à vos biens; des services comme les votres ne peuvent être assez payés.

De semblables paroles doivent à jamais se graver dans le cœur de nos compatriotes. Lors même que François I.er ne serait pas l'un de nos meilleurs et de nos plus grands monarques, nous devrions chérir sa mémoire, puisqu'il fut l'ami de Galiot de Genouillac, et le généreux protecteur de Clément Marot.

— Jaloux d'offrir à la patriotique curiosité du Lecteur toutes les particularités qui touchent nos

grands hommes, je crois devoir insérer ici que la dépouille de Galiot fut ensevelie dans l'église d'Assier. Les amateurs de la belle sculpture peuvent y aller visiter son mausolée. J'ai fait moi-même ce pélerinage. Je ne sais si le souvenir imposant du grand homme, dont la cendre y repose, répandit à mes yeux sur ce monument funèbre un charme, en quelque sorte inséparable de ce rapprochement involontaire; mais je n'ai pu le voir avec indifférence. Il m'a paru d'un goût exquis, et digne sous tous les rapports d'enfermer les restes de l'un des principaux officiers du prince, restaurateur immortel des lettres et des arts dans cette France qui sera désormais leur plus chère patrie. La belle exécution du sépulcre emprunte encore quelque chose de plus touchant à la noble et naïve simplicité des inscriptions dont il est revêtu.

Cet ouvrage, déjà si remarquable par lui-même, se trouve placé dans une chapelle dont la voûte, creusée en forme de coquillage, est un véritable chef-d'œuvre.

L'érection du temple qui recèle les ossemens de Galiot de Genouillac est due à sa religieuse munificence. Sur la circonférence extérieure de ce bâtiment, à plusieurs mètres au-dessus du sol, règne un cordon sculpté en bas-reliefs, dont le superbe et belliqueux travail parait défier les efforts destructeurs du temps.

A quelque distance de l'église, s'élève encore une partie du magnifique château que fit aussi bâtir l'illustre grand maître de l'artillerie. Les restes mutilés de ce monument partout empreint du génie guerrier de ce héros sont un des beaux morceaux européens de l'archi tecture

ture de son siècle. Il ne manque à ces débris obscurs, pour être appréciés à leur juste valeur, que d'être situés à quelques lieues de Paris ou de Londres.

GARY.

Pierre-Alexandre Gary vit le jour à Cahors en 1736. Il eut pour père un avocat habile qui, lui reconnaissant des qualités propres à le faire briller dans une profession libérale, s'imposa la glorieuse tache de donner à sa jeune intelligence ces soins précieux d'une éducation première dont l'influence sur notre avenir est si forte et si impérieuse. Les progrès d'un élève si cher répondirent merveilleusement aux leçons de ce maître philosophe.

Le jeune Gary se rendit de bonne heure à Toulouse, où il fut reçu avocat au Parlement en 1755. Sur ce théâtre, distingué de tout temps par l'éloquence et par les lumières, il donna un rapide essor à son talent. Il développa dès les premières années un mérite éminent dans les causes nombreuses où il se fit entendre. Mais il provoqua surtout l'admiration publique par la manière véritablement remarquable dont il plaida celle de Damade.

L'éclat qu'il jetait au barreau de Toulouse lui valut son élévation à la dignité de capitoul qui lui fut dévolue en 1764. Quelques années après il fut mis au nombre des députés envoyés à Paris pour présenter au

roi les Cahiers de la province. Plus tard il se vit nommé chef du consistoire.

Ces emplois flatteurs dont l'attrait aurait pu amollir une âme vulgaire, et énerver un goût moins vif que le sien pour l'étude et pour les pénibles labeurs de sa noble carrière, ne firent que servir d'aiguillon à son ardeur. Il en poursuivit toujours les fonctions avec cette activité, qui, fécondée par le génie, ne manque jamais de devenir la mère de la gloire. Celle qu'il obtint paya ses travaux avec usure. Gary fut mis au rang des avocats de France les plus distingués : et la plupart des causes auxquelles il attacha son nom, devinrent, pour ainsi dire, nationales.

Le savoir et l'éloquence de cet orateur jurisconsulte empruntaient une nouvelle valeur aux qualités de son âme. Entr'autres titres à l'estime des hommes, Gary possédait cette sensibilité compatissante qui se plait à faire réfléchir sur ses semblables les avantages d'une heureuse position sociale. Le talent dénué de fortune et d'encouragement attirait surtout les faveurs de sa protection, et l'appui de ses secours. Un grand nombre de jeunes gens, espérance trop négligée du barreau, trouva dans l'orateur Quercinois un généreux Mécènes.

Aux jours mauvais de la révolution Gary déploya un caractère et une grandeur d'âme qui ne purent le sauver de la proscription. Il échappa cependant au glaive qui était alors suspendu sur la tête du talent et de la vertu; et ce n'est qu'en 1819 qu'il a fini une carrière qui doit être suivie d'une honorable mémoire.

—

GISBERT.

Blaise Gisbert naquit à Cahors en 1657.

Son goût pour le noble ministère de la chaire, et pour l'honorable carrière de l'instruction l'introduisit dans la *Compagnie de Jésus*.

S'étant d'abord attaché au professorât, il parvint à se distinguer dans la charge ordinairement si obscure de maître des humanités et de rhétorique. Sa manière d'enseigner se fondait sur une si merveilleuse connaissance des principes, et de l'esprit de la jeunesse, qu'il forma long-temps des élèves qui n'auraient pas été désavoués par les Lebeau, les Rollin et les Porée.

Ce savant professeur jugea convenable de mettre le public dans le secret des moyens d'instruction qui entre ses mains semblaient faire des prodiges. C'est à cette fin qu'il publia divers ouvrages recommandables par une théorie véritablement originale en matière d'enseignement (*).

(*) *Ces ouvrages parurent sous les titres suivans :*
L'Art d'élever un Prince. — *In*-4.° *Paris*, 1687.
L'Art de former l'esprit et le cœur d'un Prince. — 2 *vol. in*-12. *Paris*, 1688.
La Philosophie du Prince *ou* la véritable idée de la nouvelle et de l'ancienne philosophie. — *In*-8.° *Paris*, 1689.

Les étonnants succès qu'il avait obtenus sur la modeste tribune des Ecoles engagèrent les supérieurs de son ordre à le faire monter sur la chaire évangélique. Gisbert ne se montra pas moins habile à professer la science du salut qu'il l'avait été à enseigner les lettres humaines. La plupart des temples de notre France méridionale retentirent de son éloquence, à la fois douce et entraînante; et les connaisseurs le mirent au premier rang parmi les prédicateurs de ces provinces.

Il poursuivit les fonctions de son sublime ministère jusqu'à ce que la vieillesse vint l'avertir de la fin prochaine d'une vie qu'il avait consacrée toute entière à l'utilité de ses semblables.

La Maison tenue par ses Frères à Montpellier devint l'asile de ses vieux jours que ce savant vénérable voulut encore employer au bien public. Il occupa, en effet, ses dernières veilles du soin de coordonner d'immenses matériaux qu'il avait autrefois réunis pour la rédaction d'une histoire raisonnée de la *Chaire française* depuis les premières années du règne de François I.er jusqu'à la fin de celui de Louis XIV. Il était difficile de commencer et de finir par des époques plus solennelles (*).

(*) *Jaloux d'imiter Cicéron qui, après avoir donné de si beaux modèles d'éloquence, voulut descendre jusqu'à tracer les règles de l'art de bien dire dans son fameux livre* De Oratore, *l'orateur Querçinois composa sur cette matière un ouvrage où l'homme éloquent*

GISBERT.

Jean Gisbert, né à Cahors en 1639, honore également dans la postérité sa ville natale et la société des Jésuites où il entra dès l'âge de quinze ans.

L'une et l'autre ont produit peu de grands hommes qui aient réfléchi plus d'éclat sur leurs confrères ou sur leurs compatriotes.

Doué d'un génie remarquable pour l'enseignement, Gisbert professa durant vingt ans la philosophie et la théologie sur des théâtres aussi propres à démasquer la médiocrité qu'à faire ressortir le talent. Toulouse fut la dernière ville où il fixa son séjour : il s'y distingua par les qualités brillantes qui lui avaient partout ailleurs attiré tous les suffrages.

Après avoir exercé long-temps le laborieux ministère de l'instruction, il fut élu provincial de son ordre dans le Languedoc. Durant la gestion de son nouvel emploi, il continuait les travaux littéraires et scientifiques dont sa vie avait été remplie. Bientôt épuisé par ses veilles, il éprouva cette caducité précoce qui devient le triste et trop ordinaire partage de l'homme

---

perce souvent à travers le rhéteur. Cet écrit, qui obtint beaucoup de vogue en France et à l'Etranger, est connu dans le monde litteraire sous ce titre : De l'éloquence chrétienne dans l'idée et dans la pratique.

que la soif de la gloire ou la passion du bien public excite à des fatigues immodérées de l'esprit ; et il ne tarda pas à succomber jeune d'années, mais vieux de titres à l'estime et à la reconnaissance de ses concitoyens.

L'étonnante quantité d'écrits divers que ce savant a composés (*) offre cela de remarquable qu'ils sont tous rédigés en latin. Cette langue lui était sans doute plus familière que sa langue naturelle. Nous lui par-

---

Ces ouvrages sont intitulés :

(*) 1. *In summam sancti thomæ questiones juris et facti theologicæ in collegio Tolosano societatis jesu propugnatæ*, 1670, in-fol. — 2. *Vera idea theologiæ cum historiâ ecclesiasticâ sociatæ*, à Toulouse, 1676, in-12. — 3. *Dissertationes academicæ selectæ, olim in academiâ Tolosanâ pronuntiatæ*, à Paris, 1688, in-8°. Ce recueil est dédié à l'Université de Toulouse. — 4. *Scientia religionis universa, sive christiana theologia, historiæ ecclesiasticæ novâ methodo sociata; questiones juris et facti complectens; tomus primus in series quæstionum juris*, à Paris, 1689, *in*-8°. Ce volume contient les questions que l'on appelle *Prolégomènes*. — 5. *Scienciæ religionis seu theologiæ christianæ cum historiâ ecclesiasticâ sociatæ pars prima : Deus in se unus et trinus : tomus secundus in serie questionum juris*, à Paris 1689, in-8°. — 6. *Concio academica de vigilantiâ pro custodiâ religionis, præsertim tempore necessaria*, à Toulouse, 1693, in-8.° — 7. *Antiprobabilismus, sive tractatus theologicus fidelem totius probabilismi stateram continens, in quo ex rationibus divinis accuratè examinatur seu veritas seu falsitas cujuscumque probabilismi in materiâ morali*, à Paris, 1703, *in*-4.° *Dupin a donné une analyse de cet ouvrage dans sa* Bibliothèque des auteurs

donnons un tort excusable au temps où il commença à écrire, mais qui depuis Racine et Boileau, Massillon et Voltaire ne saurait plus être toléré.

GOURDON.

Bertrand de Gourdon naquit aux environs de la ville de ce nom vers le milieu du douzième siècle.

Ce guerrier était issu d'un sang illustre d'où sortirent les diverses branches des hauts gentilshommes connus sous les noms de Gourdon Genouillac, et de Gourdon Genouillac Vaillac, suivant qu'ils étaient seigneurs de quelques-uns de ces lieux, ou qu'ils en possédaient à la fois tous les domaines féodaux. Cette tige, féconde en brillants rejetons, produisit le célèbre Galiot.

Bertrand s'est immortalisé par un trait qui découvre

---

ecclésiastiques du dix-huitième siècle. *Il finit cette analyse par ces paroles :* « Cet ouvrage mérite l'es-
» time du public. L'auteur y donne un grand exemple
» de l'amour sincère que l'on doit avoir pour la verité.
» Il avoue que pour la suivre, il a été obligé de se dé-
» faire de tous ses préjugés, de tenir pour suspects
» des raisonnemens qui lui avaient paru jusqu'alors
» des démonstrations, et de retracter ses premiers sen-
» timens, après les avoir enseignés pendant vingt an-
» nées entières ».

en lui le digne ancêtre de l'héroïque grand maître de l'artillerie.

En 1199, pendant le siège de Chalus, château-fort du Limousin, par Richard, roi d'Angleterre, Bertrand, jeune encore, parvint à blesser mortellement ce prince d'un coup d'arbaléte (*).

Cet accident excita la fureur de ce souverain qui dès l'instant commanda l'assaut, et emporta la place. Il fit périr tous les assiégés, à l'exception de l'auteur de sa blessure qu'il destinait aux plus affreux supplices. L'ayant fait conduire en sa présence, il lui demanda quelle était la cause de sa haine, et les raisons qui lui avaient inspiré le désir de lui arracher la vie. « Tu as tué de ta main mon père et mes deux frères (**) » lui répondit le courageux Bertrand; leur sang criait » vengeance contre toi; et j'ai compté pour rien ma » vie, si je parvenais à t'ôter la tienne : je mérite » toute ta fureur, épuise sur moi tous les tourmens : » tu n'en as pas en ton pouvoir qui puissent égaler » ma joie d'avoir enfin vengé les droits de la nature ».

L'intrépide assurance de cet autre Mutius Scœvola, frappe d'admiration le monarque Anglais, qui, nou-

---

(*) *Sorte d'arme assez meurtrière dont ce monarque venait d'importer l'usage en France,*

(**) *L'origine probable, selon les historiens, d'une telle conduite de la part du roi d'Angleterre doit se retrouver dans ses prétentions à la seigneurie de Concorès et à celle de Peyrilhes, possédées long-temps par la famille De Gourdon.*

veau Porsenna, fait délier les chaînes de son sublime captif, lui accorde un généreux pardon, lui donne même une somme d'argent, et ordonne qu'on le renvoie sain et sauf parmi les siens.

Cependant le roi mourut ; et ses intentions généreuses furent trompées par le zèle cruel d'un de ses serviteurs, qui, voulant venger malgré lui son trépas, fit périr bientôt après le jeune et magnanime Gourdon qu'il avait secrètement retenu enfermé dans un cachot.

GOURDON.

Louis de Gourdon Galiot, comte de Vaillac, vit le jour dans le château de Vaillac au seizième siècle.

La bravoure et le talent donnèrent un nouveau lustre à la beauté de sa naissance.

A l'exemple de la plupart des gentilshommes de son temps, il embrassa la noble carrière des armes, et s'y distingua de manière à s'élever jusqu'au grade de mestre de camp de la cavalerie. C'est en cette qualité que sous les ordres du général de Montpeusier il fit la campagne du Poitou dans laquelle il rendit à la patrie des services signalés.

Le valeureux comte ayant obtenu le gouvernement de la ville et du Château Trompette de Bordeaux, conquit dans ce brillant emploi de nouveaux titres à

l'estime de sa Nation et à la reconnaissance de son roi qui le décora en 1611 de l'honorable dignité de chevalier de ses ordres.

Nous croyons pouvoir répéter après l'histoire une particularité singulière concernant cet homme remarquable. Nos chroniques attestent qu'il eut de diverses femmes légitimes jusqu'à trente enfans (*).

L'une de ses filles a mérité une honorable citation dans tous les Recueils biographiques de quelqu'étendue qui ont été publiés en France depuis sa mort jusqu'à nous.

Entrée dès l'âge le plus tendre dans le Monastère des Hospitalières de Saint-Dolus, encore enfant, elle fut jugée digne d'y prononcer ses vœux, se vit admise à la charge de prieure avant de sortir de l'adolescence, opéra à vingt-quatre ans la réforme de son ordre, et mourut à vingt-neuf en odeur de sainteté.

Elle avait reçu sur les fonts baptismaux le nom glorieux de Galiote, en l'honneur de l'illustre Galiot, son immortel aïeul; mais elle était connue dans son couvent sous celui de Mère de Sainte Anne.

Il fallait que le sang de l'illustre grand maître de l'artillerie fût bien véritablement celui des grands hommes, puisqu'on le retrouve sublime même dans les veines d'une femme.

(*) *Il nous paraît de quelqu'intérêt de remarquer que le département possède encore une Maison (celle de Valon, originaire de Vaillac) qui offre des titres d'une descendance féminine de cette antique et nombreuse famille.*

GOVEA.

—

Mainfroi Govea, jurisconsulte, prit naissance à Cahors en 1550.

Fils de l'illustre Portugais, Antoine Govea, qui jeta tant d'éclat sur l'université de Cahors dans laquelle il professa le droit avec le plus rare talent, Mainfroi marcha comme lui avec gloire dans la carrière de la jurisprudence. Son vaste savoir, et le mérite de ses qualités sociales l'élevèrent plus tard aux honneurs ; et on le vit devenir successivement conseiller-d'Etat de Charles Emmanuel, duc de Savoie ; et conseiller du Sénat de Turin.

L'exercice de ces hauts emplois ne put l'empêcher de continuer ses travaux de jurisconsulte. Il alliait au noble goût de la jurisprudence celui des lettres et de la poésie : et nous avons de ce docte Quercinois, entr'autres ouvrages distingués, plusieurs poëmes, un Recueil de consultations en matière de droit, et un Commentaire sur l'historien Julius Florus.

GRANSAULT.

—

Jean-Baptiste de Gransault-Fontenilles, avocat en Parlement, membre du Conseil-général du Lot, naquit en 1735 à Salviac où il est mort en 1824.

Il se recommande au souvenir de ses compatriotes comme bon citoyen, magistrat intègre, et savant jurisconsulte.

Peu d'hommes ont fourni une carrière plus laborieuse et plus utile à leur pays. Devenu l'un des membres du bureau intermédiaire de l'Administration provinciale de la Haute-Guienne, il en faisait encore partie lors de la division du département du Lot en districts, cantons et communes, à laquelle il travailla de concert avec deux de ses collègues.

En 1790, il fut nommé commissaire du roi au tribunal de Cahors. Il géra cette magistrature jusqu'à l'année 1793, où il reçut les honneurs d'une destitution qui, dans ces jours de désordre, était le prix assuré de la vertu et des lumières.

Ayant été appelé en 1795 à l'Administration centrale du département, le décret de brumaire an 4 qui suspendait de toutes fonctions les parens des émigrés et les nobles vint bientôt provoquer son élimination. L'abrogation de cette loi lui rendit en 1797 sa charge qu'une nouvelle promulgation du décret ne tarda pas à lui ravir encore.

Dès l'origine des tribunaux d'arrondissement, au commencement du siècle, Gransault devint commissaire du Gouvernement près le tribunal de Gourdon. Il exerça cet emploi pendant plus de dix ans constamment investi de la confiance du barreau, et environné du respect de la multitude.

Entr'autres mesures utiles que sa patriotique intervention provoqua dans les intérêts de la province,

nous devons signaler en particulier le soin qu'il prit, pendant qu'il était membre de l'Administration de la Haute-Guienne, de faire autoriser la route importante qui conduisant de Gourdon à Fumel, établit par Salviac une communication fructueuse entre la ville de Limoges et celle d'Agen.

A la doctrine, au talent et à l'incorruptible probité qu'il apporta dans ses diverses fonctions publiques Gransault joignait une hauteur de caractère, un stoïcisme de principes politiques dont il ne se départit dans aucun temps.

La nature lui avait encore accordé un esprit gracieux, dont l'enjouement et l'aménité ne pouvaient que former un agréable contraste avec la sévérité ordinaire des mœurs du jurisconsulte et du magistrat.

GUISCARD.

George de Guiscard, sous-gouverneur de Louis-le-Grand, lieutenant-général de ses armées, conseiller-d'Etat, comte de Labourlie, seigneur de Lagardelle et du Cairou, naquit dans l'une de ces résidences en 1606.

Son naturel belliqueux lui fit embrasser de bonne heure le métier des armes. Il servit d'abord en qualité de capitaine. Il faisait partie en 1637 de la fameuse expédition des Isles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat dans laquelle il reçut une grave blessure. L'un

des compagnons d'armes du vaillant Condé aux plaines de Lens et de Rocroi, il y déploya ce courage des Français du grand siècle que les inspirations de ce héros firent si bien servir à la gloire de nos armes, et à l'extermination de nos plus formidables ennemis. Le brave Guiscard arrosa encore de son sang les lauriers moissonnés dans ces journées mémorables : un coup de pique reçu au bras faillit, pour ainsi dire, faire avorter des destinées qui devaient être brillantes.

Ses hautes qualités ne tardèrent pas à le produire à la Cour, où il reçut de la reine mère, Anne d'Autriche, l'accueil le plus flatteur. Il obtint bientôt de cette princesse la faveur de se voir appelé à coopérer à l'éducation de son royal enfant sous le titre de sous-gouverneur.

Guiscard alliait à l'éclat d'une valeur chevaleresque les connaissances et la gravité d'un sage ; et son rare mérite lui valait bien l'honneur d'être placé près du jeune Louis à côté des Villeroi et de Péréfixe. La France applaudit au choix qui le donnait pour collègue à ces deux grands hommes.

De nouveaux honneurs furent bientôt le prix des travaux que lui imposait cette importante fonction. Il devint successivement commandant, grand bailli et gouverneur de Sedan, ville forte que sa position rendait infiniment importante, et à la tête de laquelle il avait déployé autant d'intrépidité que de génie militaire et politique.

Parvenu dans la suite au commandement de Dunkerque, des places circonvoisines, et de tout le cor-

don de troupes qui bordait cette partie de nos frontières, il y rendit les plus grands services à l'Etat. Au moment où, après avoir conquis en quelques mois toute la Hollande, les soldats de Louis XIV étaient vivement repoussés en Flandre, Guiscard eut la gloire de soutenir le choc des ennemis sans leur laisser gagner un pouce de notre territoire.

Ce guerrier philosophe, après avoir passé ses beaux jours à la Cour ou dans les camps, alla finir paisiblement sa carrière dans le pays qui l'avait vu naître. Il mourut dans ses terres, laissant la mémoire d'un sage et d'un bon général.

Ce grand homme eut le bonheur de se survivre encore dans un fils digne de lui.

Il parait que le génie de la guerre et l'amour de la gloire étaient dès long-temps héréditaires dans cette noble famille. L'histoire signale avec honneur un Bernard de Guiscard, chevalier, seigneur de Lacoste et de Labourlie qui rendit d'importants services au roi Charles V. Son château de Lacoste était alors une forteresse redoutable aux Anglais, dont les incursions sans cesse renouvelées trouvaient dans ses murs une barrière difficile à franchir. Le brave de Guiscard vers 1348 prit sur lui de le défendre dans les intérêts du monarque Français, qui aida son magnanime projet en lui accordant quelques troupes dont il le nomma capitaine.

GUISCARD.

Louis de Guiscard, comte de Labourlie, marquis de Magni, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, lieutenant-général, et ambassadeur, naquit du précédent en 1651.

D'abord simple capitaine, il se signala par de beaux faits d'armes pendant le siège des diverses places de la Hollande, et particulièrement à celui de la ville de Maestricht.

Il n'avait encore que vingt-trois ans, lorsqu'il fut nommé colonel du régiment de Normandie, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur sous les murs de Grave, dont le siège fut si glorieux pour les Français. Ses exploits à la bataille de Consarbrik et aux sièges mémorables de Bouchain, de Fribourg, du fort de Kell, de Luxembourg et de Philisbourg lui valurent les grades divers de brigadier, d'inspecteur-général, de maréchal-de-camp, et de lieutenant général.

Parvenu, pour ainsi dire, à l'apogée des honneurs militaires, ce brave guerrier resta toujours au-dessus des dignités, dont il était comblé, par son courage et par son génie croissant avec les récompenses de son prince et de sa patrie. Diverses places de France et de la frontière de la Meuse, où il occupa depuis plusieurs gouvernemens importants, furent pour lui des théâtres brillants sur lesquels il se couvrit de gloire.

Dans

Dans le combat de Bossu on le vit, malgré la supériorité du nombre des ennemis, leur arracher une victoire compléte.

Sa belle défense de Namur, en 1695, mit le comble à sa réputation, et à l'estime que lui avait vouée Louis-le-Grand qui l'honora cette même année de l'ordre du Saint-Esprit, et le nomma bientôt après ambassadeur près la Cour de Suéde.

Louis de Guiscard mourut en 1720. Son nom, devenu l'un des plus beaux titres de gloire de notre département, méritera toujours une place honorable parmi ceux des Français illustres.

HAUTESERRE.

Antoine-Dadine d'Hauteserre, jurisconsulte, vit le jour à Cahors en 1602, et mourut en 1682 à Toulouse.

Né avec le siècle qui honore le plus la France, et peut-être l'esprit humain, il fournit une carrière capable d'ajouter à l'éclat de cet âge d'or des lettres et des arts.

Les historiens qui nous entretiennent de cet homme de génie se bornent, pour ainsi dire, à nous apprendre qu'il fut le premier jurisconsulte de son temps. Le systême de vie paisible et uniforme, que lui commandaient sa modestie et sa passion pour l'étude, le sauva de ces agitations et de ces secousses sociales qui tourmentent plus encore qu'elles ne diversifient et ne brillantent l'existence.

Entraîné par l'instinct de l'humanité vers la noble profession chargée de la défense de l'innocent et de l'opprimé, il ne craignit pas d'aborder le dédale ténébreux des lois. Un goût ardent pour l'instruction, et la plus fine perspicacité furent le fil conducteur à la faveur duquel il pénétra jusqu'au fond de ce labyrinthe où on le vit triompher plus d'une fois de l'injustice et de la corruption, monstres bien autrement redoutables que le fabuleux Minotaure.

Il parut avec éclat au barreau de Toulouse. Bientôt des suffrages unanimes l'élevèrent à une chaire de droit dans l'université de cette ville. Le plus brillant enseignement, et d'admirables écrits (*) sur la jurisprudence rendirent sa réputation européenne.

Son mérite était si hautement reconnu que Louis-le-Grand, dont le génie s'exerça si savamment sur les hommes de son siècle, voulut avoir avec celui-ci

---

(*) *Parmi les nombreux ouvrages sortis de la plume de ce savant, nous ne signalerons que ceux-ci :*

1. Ecdicus Gregorii Papæ adversus Joannem Launoïum. *in*-8.°

2. Constitutio Constantini de Episcopali Judicio, vindicata adversus Jacobum Gothofredum antecessorem Genevensem, Tolosæ, 1672, *in*-8°. *Cet écrit est dirigé contre les ennemis du Catholicisme qui voulaient affaiblir ou même détruire la juridiction ecclésiastique.*

3. *Un Traité* de Ducibus et Comitibus Galliæ Provincialibus, Tolosæ, 1643, *in*-4.° *Cet ouvrage, qui traite aussi bien du droit public d'Allemagne que de celui de France, obtint les honneurs d'une réimpression en 1731 à Francfort, où le savant Jean-George Estor prit soin d'en faire faire une seconde édition qu'il enrichit d'une préface assez étendue.*

4. Commentarius perpetuus in singulas Decretales Alexandri III. Pontif. Max. quæ per libros quinque Decretalium sparsæ sunt, *in-fol.*, *Parisiis*, 1666.

5. Brevis et enucleata expositio in Institutionum Justiniani libros quatuor, *in*-4.°, *Tolosæ*, 1664.

6. Rerum Aquitanicarum libri quinque, *in*-4.°

7. Asceticon, sive originum rei monasticæ libri decem, *in*-4.°, *Parisiis*, 1674.

un entretien qui ne fait pas moins d'honneur au souverain qu'à son sujet.

L'avenir mit dans tout son jour l'opinion flatteuse que Louis avait conçue de d'Hauteserre.

Il s'éleva, en 1667, une assez vive contestation entre la France et l'Espagne sur les prétendus titres de souveraineté au royaume de son père que la fille de Philippe V, Marie-Thérèse d'Autriche, pouvait conserver même après l'abdication qu'elle en avait faite en devenant reine de France. Pour éclairer cette question de toutes les lumières dont elle était susceptible, Louis XIV fit prier le célèbre Quercinois d'écrire sur cette matière.

Les premiers prélats de France invoquèrent aussi le secours de sa plume contre Charles Fevret, hardi controversiste, qui tentait de saper la juridiction ecclésiastique.

Ce grand homme s'acquit un tel nom en Europe que les peuples voisins nous l'envièrent. Jalouse de l'attirer dans son sein, la RÉPUBLIQUE DE HAMBOURG LUI ENVOYA UN DÉPUTÉ POUR LUI OFFRIR LE DROIT DE CITÉ, ET UN EMPLOI HONORABLE (*). Mais d'Hauteserre, aussi bon Français que savant jurisconsulte, préféra le modeste séjour de la patrie à cette brillante émigration. D'ailleurs lorsque Louis-le-Grand, attirait autour de lui les principales illustrations du monde, ce nouvel

---

(*) *Voyez l'Essai historique sur la ville de Cahors, par* M. Lacoste.

Auguste aurait-il permis à l'Etranger de lui enlever un des plus beaux génies de son royaume !

Nous achèverons le portrait de d'Hauteserre en disant, qu'à l'exemple de l'Hopital et de d'Aguesseau, il eut autant de vertu que de savoir.

HAUTESERRE.

François-Dadine d'Hauteserre, frère du précédent, naquit à Cahors vers le commencement du dix-septième siècle.

Non moins probe et studieux que son illustre frère, il se distingua comme lui dans la carrière de la jurisprudence. Ses profondes connaissances lui valurent une chaire de droit à l'université de Poitiers. Cette Ecole, de tout temps florissante, reçut une nouvelle illustration des lumières du professeur Quercinois. Il était destiné à acquérir un nom peut-être encore plus brillant que celui du célèbre Antoine d'Hauteserre. Mais, par un effet de cette destinée fatale qui semble planer sur la jeunesse de la plupart des grands hommes, il fut moissonné à la fleur de l'âge. L'étonnante érudition, et le beau style qui règnent dans les ouvrages qu'il laissa au monde savant (*) semblent toutefois lui

(*) *On a de lui :* Notæ et Animadversiones ad indiculos ecclesiasticorum Canonum fulgentii Ferrandi, Carthaginensis ecclesiæ diaconi et Cresionii Affric. Cahors, 1625. Decisiones—

promettre dans la postérité une mémoire égale à celle de son frère.

HÉBRARD.

Antoine Hébrard de Saint-Sulpice, évêque et conseiller-d'Etat, prit naissance dans le Querci vers le milieu du seizième siècle.

L'histoire de notre Province signale avec vénération ce vertueux et zélé prélat, dont la vie fut toute apostolique.

Issu d'une famille noble et alliée à l'illustre sang des Biron, il dut bien moins toutefois son élévation au siége de Cahors à l'éclat de sa naissance qu'à celui de ses talens. L'élite des savants docteurs de l'Eglise de France, la Sorbonne, fit de lui au souverain Pontife un éloge si flatteur qu'il eut l'honneur de se voir nommé évêque avant l'âge prescrit.

Etranger aux inspirations de l'ambition et de l'intérêt, ne reconnaissant pour mobile de ses pensées et de ses actions que l'amour de Dieu et de ses semblables, le nouveau prélat honora l'épiscopat par une

---

— Decisiones illustrium controversarum Majestatis et imperii, jurisque publici summorum principum. — La piété des Eglises d'Orient à l'honneur de la conception de la très-glorieuse Vierge, protectrice de la France, *Poitiers*, 1651. — *Quelques pièces fugitives*.

modestie, une charité, et une vigilance dignes des premiers siècles de l'Eglise. Le ciel parut avoir dans sa bonté placé sous la garde d'un pasteur si zélé un troupeau qui devait être soumis à de bien lamentables épreuves. Bientôt, en effet, au milieu de la guerre civile qui déchirait la France, Cahors devint un théâtre de ruines et de calamités. On sait tous les maux qu'entraînèrent la prise et le pillage de cette ville par l'armée du roi de Navarre. L'aspect de ses murs devenus presque déserts, la misère de son peuple décimé et dispersé au loin par le glaive du fanatisme religionnaire frappèrent au cœur le sensible et généreux Hébrard. Après avoir épuisé son patrimoine et les revenus de son évêché pour subvenir aux nécessités de ses fidèles, il alla jusqu'à contracter des dettes considérables dans le dessein d'achever cette œuvre de miséricorde. Sous ses auspices paternels, Cahors changea bientôt de face ; la paix, la joie et l'abondance rentrèrent dans son sein ; et quelques mois suffirent pour faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges de tant de désastres.

Cependant la main d'un Dieu vengeur, qui s'était si fort appesantie sur la ville de Cahors, ne s'était retirée que pour un temps. Un fléau plus cruel encore que la guerre ne tarda pas à venir désoler son enceinte. Après avoir ravagé une grande partie de la France, la peste y parut avec toutes ses fureurs. Les classes aisées se hâtérent de fuir ce foyer de contagion. En dépit des instances de ses parens et de ses amis, malgré des invitations réitérées de la part du roi, le courageux et magnanime Hébrard s'obstine à rester dans ce séjour de

destruction auprès de la plus pauvre et par conséquent de la plus intéressante partie de son troupeau. Il brave les horreurs du fléau meurtrier qui l'environne. Exempt de terreur au milieu d'une ville devenue, pour ainsi dire, un vaste cimetiére, il vole à chaque instant au secours de quelque victime. Ses pieuses et consolantes exhortations font glisser dans l'âme du mourant le baume des espérances chrétiennes : ses soins et ses remèdes sauvent du trépas celui que le fléau n'a pas encore frappé de coups incurables. Il porte partout le courage, la résignation et la vie. Le mal exterminateur, au lieu de céder, semble d'abord faire de terribles progrès. L'intrépidité, le dévoûment d'Hébrard croissent avec le danger..... Le ciel prend enfin pitié de son peuple. Il se laisse enfin toucher par les larmes et par le saint héroïsme de cet ange intercesseur ; et Saint-Sulpice jouit du bonheur de voir la mort s'éloigner du sein de sa ville épiscopale. Les habitans de cette cité, pénétrés d'une juste reconnaissance se pressent dans les temples, qui retentissent des actions de grâces adressées à-la-fois à Dieu et à leur évêque.

Où sont les écrits, où sont les faits d'armes qui peuvent être mis en parallèle avec une action si sublime ! N'est-ce pas à de pareils traits qu'appartient surtout l'immortalité !

Mieux connu, cet acte d'héroïsme eût conquis au prélat Quercinois l'admiration universelle, puisque un siècle après lui, l'évêque de Marseille, Belzunce, s'est attiré en l'imitant les applaudissemens de toute l'Europe.

Le système de concision, que nous commande l'abondance des matières, nous interdit de signaler en détail tous les autres titres que le sage et généreux Hébrard possède à la reconnaissance de ses compatriotes. Il suffit de faire observer que sa vie entière fut consacrée au bien de son diocèse, et que tous ses jours furent marqués par quelques traits de bienfaisance et de vertu.

Ce grand évêque, dont l'esprit était aussi cultivé que son âme était sensible et compatissante, fut ravi prématurément à son troupeau. Il mourut en 1600, emportant dans la tombe l'estime de son prince, le respect de la Nation, et l'éternelle reconnaissance de son diocèse.

HUGUES.

Hugues de Saint-Cyr, poëte Troubadour, vit le jour à Tégra vers le milieu du quinzième siècle.

Il était né d'une famille seigneuriale dont la résidence était au château de Saint-Cyr. La guerre ayant détruit sa maison natale, et la plus grande partie d'un patrimoine dont la cupidité de ses frères aînés parvint à le frustrer presqu'entièrement, le jeune de Saint-Cyr se vit de bonne heure aux portes de l'indigence, et dans la nécessité de n'espérer d'existence honorable que de son talent. Son esprit grâcieux et brillant décida bientôt sa vocation pour le métier de la poésie. Ses frères l'avaient envoyé à Montpellier

pour y étudier la théologie. Mais leurs vues intéressées froissaient trop la nature de ses goûts pour qu'il pût s'y conformer. Au lieu de se consacrer à des études sévères qui effarouchaient son génie frivole et badin, il embrassa l'art des Troubadours. Pour devenir plus fameux dans cette noble profession qui était en honneur dans toute l'Europe, il étudia avec ardeur l'histoire des hommes qui s'étaient rendus célèbres dans le monde par leur vaillance ; et, après s'être nourri de la lecture des hauts faits des anciens preux et des chevaliers illustres, il entreprit d'ajouter à leur gloire par ses poëtiques romanceries. Sans autre ressource que ses chansons et ses riants fabliaux, ce nouvel adepte de la science gaie voyagea sous le nom de jongleur dans les diverses contrées de la France méridionale. Les faveurs de la fortune ne vont guère se placer sur la tête du favori d'Apollon et des neuf Sœurs. Le romancier Quercinois rencontra bien des épines dans la carrière où il venait d'entrer. Parvenu enfin à se faire un nom par ses vers, il vit le sort adoucir pour lui ses rigueurs, et lui promettre même un brillant avenir. Son talent plut à un grand nombre de seigneurs, qui tous s'empressèrent de fêter à l'envî une Muse qui, tout en réveillant leur enthousiasme guerrier, et leurs chevaleresques souvenirs, semait d'heureuses distractions l'existence monotone de leurs châteaux solitaires. Le comte de Rodez, le vicomte de Turenne et le Dauphin d'Auvergne lui accordèrent leur protection et leur amitié. On vit même ces nobles amateurs de l'art des Trouvéres s'essayer à manier

sa lyre, et rivaliser de bel esprit avec le ménestrel Quercinois.

Hugues était jeune encore lorsqu'il se rendit à la Cour d'Alphonse IX, roi de Léon, et du roi d'Aragon Pierre II. Ces princes honorèrent d'un accueil flatteur un Troubadour dont les poésies semblaient faire leurs délices.

De retour dans sa patrie, il séjourna quelque temps en Provence, où il vécut avec les barons passionnés pour les poésies et pour les poëtes romantiques.

Il alla depuis en Lombardie, où il avait été précédé par sa brillante réputation. Dans cette province, il s'enflamma pour une jeune et noble Trévisane, qui, éprise aussi de la grâce et des chants de l'aimable Troubadour, consentit à lui donner sa main. L'amour, au lieu d'exciter sa verve, parut, au contraire, l'avoir éteinte : devenu époux, Hugues cessa d'être poëte.

Il laissa un vaste recueil de pièces de vers toutes composées avant son hymen.

JEAN XXII.

La plume d'un Quercinois retrace avec orgueil la vie de ce grand homme dont la naissance ennoblit autant la ville de Cahors que son pontificat honore l'Eglise.

L'origine obscure que lui attribuent la plupart des historiens, copistes serviles les uns des autres, ne serait qu'un titre de plus à l'admiration qu'il nous inspire : mais une critique judicieuse détruit l'opinion générale qu'on avait conçue à cet égard ; et quiconque, pour éclairer la sienne, voudra s'aider des réflexions d'un écrivain estimable (*) ne saurait s'empêcher de partager la nôtre.

Jacques d'Euse, connu sous le nom de Jean XXII, vit le jour à Cahors en 1243.

Il était issu d'une famille noble, et qui, même avant sa promotion à la papauté, pouvait se glorifier d'illustres alliances. Son père, Arnaud d'Euse, n'épargna rien pour embellir son heureux naturel de tout ce que donne l'éducation. Celui-ci déploya de

---

(*) *Voyez l'abbé Lavayssière dans ses* Observations sur quelques notes qu'on lit dans l'Histoire du Quercy par *Cathala-Coture*.

bonne heure des facultés qui firent concevoir les plus flatteuses espérances. L'amour de l'étude, de la tempérance et de la retraite qu'il avait apporté en naissant, l'excita dès son adolescence à entrer dans le sanctuaire. Ses vertus austères et paisibles semblaient commander à son existence la tranquille sévérité du sacerdoce. Le jeune d'Euse y fut à peine élevé qu'il se vit nommé archi-prêtre de Saint-André dans sa ville natale. Le désir d'ajouter à ses lumières l'entraîna bientôt à Paris, où il suivit long-temps les cours de la docte Sorbonne. Il conçut dans la suite le dessein d'allier à ses connaissances théologiques la science du droit qui de son temps conduisait rapidement aux honneurs. Il l'apprit à l'université de Toulouse, où ses progrès jetèrent tant d'éclat que des bancs il passa bientôt dans une chaire de jurisprudence. Son enseignement lui valut une réputation brillante.

Durant son séjour dans la cité des Capitouls, il eut occasion de contracter une étroite liaison avec l'évêque de cette ville : c'était Louis de Marseille, l'un des fils de Charles, roi de Naples. Ce prélat qui, fuyant la Cour, son brillant berceau, avait préféré aux honneurs d'un prince de la terre le titre de prince de l'Eglise, fut l'homme dont l'appui concourut le plus à l'élévation de celui que le ciel destinait à en devenir le chef suprême. Louis, ayant fait le voyage d'Italie, le laissa auprès de son frère Robert, à qui il dit qu'en lui cédant un tel homme il lui faisait un des plus grands sacrifices que pût réclamer l'amitié fraternelle.

La protection de ce prince, auquel il fut attaché en qualité de secretaire, le fit connaître à la Cour de Rome. Le pape, Benoit XI, ne tarda pas à apprécier son mérite, et l'évêché de Fréjus, auquel il le nomma en 1299, fut la digne récompense de ses talens et de ses vertus. La manière apostolique dont il s'acquitta des fonctions pastorales le rendit les délices de son diocèse, et devint un objet d'édification pour l'Eglise.

Cependant le roi Charles descendit dans la tombe; et le prince Robert monta sur le trône Napolitain (1309). Il avait à peine le sceptre qu'il décora l'évêque Quercinois de la charge éminente de son chancelier. Les chefs de l'Eglise semblaient disputer aux princes des Nations le plaisir de le combler d'honneurs. Une année s'était à peine écoulée depuis son élévation à la chancellerie du royaume des Deux-Siciles, que le souverain Pontife, Clément V, le promut au siège brillant d'Avignon. Ce pape crut ajouter à la dignité de la thiare en plaçant à côté du trône pontifical une des lumières les plus propres à en rehausser l'éclat.

Le cœur toujours ulcéré contre l'audacieuse conduite du superbe Boniface VIII, Philippe le Bel le poursuivait jusques dans le cercueil, et faisait tous ses efforts pour flétrir son pontificat. A l'exemple des coutumes de l'antique Egypte, où les rois morts recevaient, sur le point d'être enfermés dans la tombe, l'irrévocable jugement dû à leurs vices ou à leurs vertus, l'Europe vit avec surprise la mémoire encore récente d'un souverain Pontife hardiment citée devant un redoutable

tribunal. Pour éviter le scandale qu'eût fait éclater au sein de l'Eglise l'arrêt de proscription vivement provoqué par le roi de France, le pape Clément V envoya secrètement des commissaires dans les différentes provinces d'Italie avec l'injonction d'y recueillir des renseignemens exacts sur les griefs qui étaient imputés à Boniface. L'évêque d'Avignon était au nombre de ces députés, dont le rapport favorable contribua puissamment dans le Concile de Vienne à décider la réhabilitation de la mémoire du souverain Pontife. Son génie arrogant et dominateur finit par obtenir grâce d'un prince aussi fier que vindicatif.

L'habile coopération de d'Euse au succès de cette entreprise fut un nouveau titre à la bienveillance de Clément V qui s'empressa de le décorer de la pourpre.

Cette nomination excita la joie du sacré Collége dans le sein duquel il entra plus grand encore par sa modestie croissant avec ses dignités, que par les nouveaux honneurs dont il se voyait revêtu.

En 1314, le siége vaqua par la mort de Clément V; et l'Eglise éprouva plus de deux ans de veuvage. Les cardinaux ne pouvaient s'accorder sur le choix d'un pape, les Gascons voulant un Gascon, et les Italiens n'en voulant point. On les attira enfin à Lyon, ville réunie à la couronne par Philippe le Bel. On les enferma dans le couvent des Jacobins, en leur déclarant qu'ils n'en sortiraient que lorsque le Pape serait élu. Les débats durèrent encore quarante jours, et ne finirent, selon Villani, que par la convention de s'en rapporter au suffrage du cardinal Jacques d'Euse qui, d'après

ces historiens, se serait proclamé lui-même en disant : *Ego sum Papa* (1316). Ce trait est une fiction historique inventée par les ennemis du pape Quercinois, et formellement démentie par des documens certains, spécialement par la lettre circulaire que le nouveau Pontife adressa aux divers prélats de l'Eglise, et dans laquelle il rappéle l'unanimité des suffrages du Conclave, et les pénibles anxiétés que lui faisait éprouver la crainte du pesant fardeau de la thiare.

Le nouveau chef de l'Eglise fut intronisé sous le nom de Jean XXII. Il se vit à peine en possession du siége papal qu'il se hâta de donner à ses vertus et à ses talens une extension digne de la sublimité de ses fonctions. Il s'empressa de consacrer à l'Eglise les soins que le long interrègne pontifical auquel il avait succédé commandait impérieusement. L'influence d'une administration aussi active qu'éclairée se fit bientôt sentir sur toutes les parties du monde chrétien. Par les soins du nouveau Pontife la foi prospéra au sein de l'Eglise, les lumières y furent propagées, les mœurs maintenues ou rétablies dans toute leur pureté. Ses efforts pour faire fleurir les vertus sur la terre étaient admirablement secondés par ses augustes exemples. les ennemis même les plus acharnés de Jean XXII n'ont pu s'empêcher de proclamer la beauté de sa conduite et de ses mœurs. Tous les historiens s'accordent à faire l'éloge de son incorruptible probité, de sa tempérance véritablement remarquable, de sa passion pour l'étude, et de son penchant à faire le bonheur de ses semblables. Son nom est arrivé jusqu'à nous environné de la vénération

ration générale dont il fut honoré pendant sa vie ; et la mémoire qu'il a laissée le dispute à celle des souverains Pontifes les plus dignes de porter la thiare. Le pape Quercinois se montra surtout zélé pour en maintenir la dignité. Peut-être même l'histoire lui reproche-t-elle à juste titre de l'exagération dans les principes qui l'animaient sur cette matière, et qu'il avait puisés dans les opinions contemporaines, et dans une sorte de tradition pontificale, dont l'influence sur l'esprit, même le plus libre alors de préjugés, doit être justement appréciée par quiconque sait faire dans ses jugemens la part des hommes et des siècles. Quoiqu'il en soit, il est dû à la vérité de dire que la conduite ultramontaine de Jean XXII produisit le long et redoutable orage qui s'éleva contre lui-même au sein de l'Eglise, scandaleusement agitée.

Une guerre civile avait déchiré l'Allemagne après la mort de Henri VII. Frédéric-le-Bel, duc d'Autriche, élu par une faction, disputa l'empire à Louis, duc de Bavière, élu d'une manière plus légitime sous le nom de Louis V. La bataille de Mulhdorff, dans le diocèse de Salzbourg, assura les droits du dernier en 1322. Frédéric, vaincu, prisonnier, abandonna ses prétentions.

Le pape déclare nulle l'élection de Louis, soutient que c'est le droit du souverain Pontife d'examiner et de confirmer l'élection des empereurs, et que le gouvernement de l'empire lui appartient pendant la vacance.

Après quelques négociations inutiles, l'empereur

invoqua l'incompétence du pape, et en appela à un Concile général. Galéas Visconti, l'un des chefs du parti Gibelin, fut continué dans le gouvernement, ou plutôt dans la souveraineté de Milan. De là une croisade publiée par Jean XXII contre les Visconti et leurs adhérens.

Cependant Louis V, privé de l'empire par une bulle, emploie la plume de quelques docteurs audacieux, et lance sous son propre nom contre le souverain Pontife le plus injurieux libelle, où il poussait l'impudeur jusqu'à l'accuser d'hérésie. Ce reproche singulier était fondé sur la conduite de Jean XXII envers les *Fratricelles*. Il condamna, en effet, ces Franciscains exaltés qui, enthousiastes exagérés de la pauvreté évangélique, s'obstinaient à croire comme un article de foi, que toutes les possessions humaines appartenant de plein-droit à l'Eglise, elle devait avoir jusqu'à la propriété de leurs ustensiles et de leurs alimens. Une imputation d'hérésie appuyée sur un pareil grief a dû nécessairement dérider le front de nos lecteurs.

Jean finit par déposer l'empereur, et tente vainement de faire élire à sa place Charles-le-Bel, roi de France. Louis, parvenu à se faire couronner à Milan et à Rome, ose à son tour déposer le pape. Les Italiens outrés contre ce souverâin Pontife de ce qu'il s'obstinait à séjourner dans sa patrie(*), secondè-

---

(*) *On sait qu'Avignon fut la demeure des Papes depuis Clément V jusqu'à Grégoire XI, ou depuis*

rent avec plaisir l'ambitieuse animosité de Louis. Celui-ci fait déclarer Jean XXII atteint du crime d'hérésie, et parvient à faire installer à sa place sur le siége pontifical un Franciscain nommé Pierre de Corbière, qu'il décore du nom de Nicolas V.

Louis n'ayant pu se maintenir en Italie d'où il fut, pour ainsi dire, chassé, se vit aussi dans l'impossibilité de soutenir sa créature. Pierre de Corbiére fut honteusement déchu, et contraint de prendre la fuite. De respectables prélats se chargèrent bientôt de le réconcilier avec le souverain Pontife, aux pieds de qui il fut admis à solliciter sa grâce. On la lui accorda. Toutefois des mesures furent prises pour le placer dans l'heureuse incapacité de se rendre désormais redoutable. Jusqu'à sa mort, arrivée quelques années après, il fut retenu dans une demeure honorable, où on lui prodiguait les soins et les égards toujours dus à l'infortune, et où le souverain Pontife daignait même fréquemment l'honorer de ses visites.

Outre l'inconvenance de ces événemens tumultueux que des procédés moins violents que ceux de Jean auraient pu lui épargner à lui-même et à l'Eglise, notre véridique impartialité nous oblige encore à dire qu'il encourut momentanément le blâme par son opinion sur la vision béatifique. Il prétendit, en effet, que les justes ne devaient jouir du bonheur de voir Dieu

---

l'an 1305 *jusqu'à l'an* 1376, *espace de temps que les Romains appellent la captivité de Babylone, parce que la servitude des Juifs dans cette cité dura* 70 *ans.*

qu'après la résurrection générale. Mais il ne tarda pas à reconnaitre son erreur, et son humble rétractation ne fit qu'ajouter à la haute réputation de mérite et de vertu qu'il avait justement obtenue au sein de l'Eglise. Il n'oublia rien pour accroitre sa prospérité, et pour resserrer de plus en plus les nœuds de paix et de concorde qui rassemblent ses divers membres. Il médita long-temps le dessein bien pontifical de détruire enfin le schisme qui sépare l'Eglise grecque et l'Eglise latine. Sans doute ses yeux paternels, en voyant le monde livré à tant de troubles, et déchiré par tant de dissidences, s'attristaient sur les malheureux mortels qui, adorant le même Dieu, vivant dans les mêmes craintes, invoquant les mêmes espérances, restent toutefois dans un état d'hostilité réciproque par leur foi, et s'excluent mutuellement de la vérité et du bonheur que la vertu se promet au-delà du tombeau.

Sans partager ni le fanatique enthousiasme que les Croisades excitèrent dans l'Europe contemporaine, ni l'horreur et le mépris qu'elles semblent avoir inspiré à quelques esprits exagérés des derniers siècles, nous dirons que le zèle religieux de Jean XXII lui avait dicté le projet d'une nouvelle expédition dans la Terre-Sainte. Le roi Charles-le-Bel se concerta long-temps avec lui sur les moyens de la faire réussir. C'était là le sujet favori de leurs méditations, lorsque la mort vint frapper le roi de France, et ravir au souverain Pontife l'appui le plus capable de coopérer au succès de l'entreprise. Toutefois le décès de Charles ne lui

parut pas de nature à en empêcher l'exécution. Il y pensa toute sa vie, et les sommes immenses qu'il laissa en mourant dans le trésor pontifical n'étaient que le produit des longues épargnes qu'il avait faites pour fournir aux frais de la Croisade.

L'Eglise gardera long-temps la mémoire, recueillera long-temps les fruits d'un grand nombre d'institutions utiles, particulièrement émanées de la piété de ce souverain Pontife. C'est à lui qu'elle doit l'approbation de la procession solennelle du Saint-Sacrement, dont la pompe religieuse ajoute tant d'éclat à la sainte majesté de l'une de ses fêtes les plus imposantes. C'est à Jean XXII qu'elle est redevable de celle qu'elle célèbre, huit jours après la Pentecôte, en l'honneur de la divine *Trinité*. C'est du même Pontife qu'elle a reçu la touchante coutume, encore en vigueur dans nos campagnes, d'inviter au son de la cloche tous les fidèles à consacrer l'aurore et le déclin du jour en répétant la salutation mystérieuse qu'un ange adressa jadis à la femme prête à porter un Dieu dans son sein virginal.

Les vides que le gouvernement du monde chrétien laissait dans sa vie laborieuse étaient rigoureusement employés à l'étude. Nous avons déjà signalé la passion qu'elle lui inspirait. Il parait qu'il s'y livrait assidûment, et qu'il parvint à une universalité de connaissances qui étonnerait, si l'on ne savait que les travaux journaliers d'une vie sagement ordonnée produisent des résultats, pour ainsi dire, miraculeux sur l'intelligence de l'homme. La sienne avait embrassé

tous les genres de savoir. Outre la théologie et la jurisprudence qu'il possédait à un haut degré, il avait des connaissances profondes en médecine (*). Cet art qui comprend ou avoisine toutes les sciences, cet art que l'histoire nous montre dans l'antiquité confié aux mains des Pontifes et des rois, avait de quoi séduire le goût d'un sage avide d'instruction et plein d'humanité.

Aux brillantes qualités que nous avons signalées dans le pape Jean XXII, il joignait l'amour le plus vif pour le pays qui l'avait vû naître. Il semblait se complaire à verser sur lui ses grâces et ses bienfaits. Les ecclésiastiques ses compatriotes, que leur mérite rendait dignes d'avancer dans la carrière sacerdotale trouvèrent constamment en lui un généreux protecteur, dont la munificence éclairée les admettait à toutes les faveurs de l'Eglise. Dans l'espace des premières années qui suivirent son élévation à la papauté, il introduisit jusqu'à huit Quercinois dans le sacré Collége. Il créa, en 1328, l'ancienne Chartreuse de Cahors qu'il dota richement. En 1331, il fonda dans sa ville natale cette Université d'où sont sortis les Fénélon, les Marot, les Boutaric et les d'Hauteserre. Il y érigea un Temple sous l'invocation de Saint-Barthelemi, lequel devait

---

(*) *Il laissa plusieurs Ouvrages sur l'Art de guérir, tels que son* Thesaurus Pauperum. *C'est une collection de remèdes populaires. — Un livre sur les* Maladies des yeux. — *Un* Traité sur la goutte. — *Un écrit sur l'Hygiène, intitulé :* Conseils pour conserver la santé.

être desservi par un Chapître qu'il avait aussi l'intention d'y établir, et à qui il destinait une demeure magnifique. La mort vint l'empêcher de terminer ce bâtiment voisin de l'Eglise, à côté de laquelle s'élève encore une tour, dont les murs solitaires, témoignage vivant de l'amour de Jean XXII pour sa patrie, restent comme un monument de la vanité des pensées de l'homme, même quand il ne veut faire que le bien.

Ce grand Pontife, après avoir fourni une longue carrière, dont tous les jours avaient été pleins, mourut enfin à Avignon (1333) laissant la mémoire de l'un des plus dignes successeurs de Saint-Pierre.

JOSSELIN.

Ce savant naquit à Cahors vers le milieu du seizième siècle.

L'Histoire manque de documens sur sa vie; mais il s'est survécu dans la postérité par un ouvrage mémorable, dont le mérite emprunte un nouveau relief au temps où il fut composé. C'est un *Traité d'algèbre* où l'auteur fait les essais les plus ingénieux de l'application de cette partie des mathématiques à la géométrie. Plusieurs critiques versés dans cette matière ont pensé que le livre de l'algébriste Quercinois avait servi de boussole mathématique au grand Descartes.

LABAT.

—

Pierre Labat vit le jour à Gourdon en 1770.

La bravoure et le patriotisme le lancèrent de bonne heure dans la noble carrière des armes. Il entra dès l'âge de dix-sept ans dans le régiment de Champagne en qualité de simple soldat. Des parens dont il était adoré ayant acheté son congé, le jeune brave rentra bientôt au sein de sa famille. Mais sa passion pour la gloire ne tarda pas à l'en arracher encore ; et malgré les pleurs d'un père et d'une mère chéris, Labat reprit du service dans le 2.me Bataillon du département de la Dordogne. En 1792, il fut élevé au grade de sergent-major des canoniers. La position forcée, et pour ainsi dire, passive, où il s'était trouvé jusques là, lui avait interdit de se livrer à son goût ardent pour l'étude, seul moyen capable de réparer les torts de la fortune qui avait obligé ses parens à négliger son éducation première. Une application extrême combla bientôt ce vide ; et ce jeune guerrier, au milieu du bruit des armes, et dans le tumulte des camps parvint à acquérir de vastes connaissances. La culture de l'esprit ne fit que donner un nouvel essor à sa valeur. Entr'autres beaux faits, il défendit, en 1793, avec deux pièces de quatre une position importante en avant

de Saverne. Malgré le feu le plus violent de mousquéterie, il s'y maintint toute la nuit, et sa meurtrière opiniâtreté coûta à l'ennemi la vie de deux cents hommes et de trente-deux chevaux. Il acquit, à la pointe de l'épée, le grade de capitaine, noblement rehaussé par cette croix, signe brillant de l'honneur qui décore parmi nous le sein de tant de braves, et mourut en Français sur le champ-de-bataille (*).

LACOSTE.

Jean de Lacoste prit naissance dans la ville de Cahors vers le milieu du seizième siècle.

Issu de parens distingués dans la contrée, il profita merveilleusement des soins qu'ils prodiguèrent à son éducation, et annonça dès sa jeunesse le talent qui devait l'illustrer.

Après avoir fourni avec le plus rare succès le cours des études littéraires au sein de l'université de sa ville natale, il se rendit à Bourges. Cette cité, qui occupe un si beau rang dans les fastes de la jurisprudence, attirait alors plus spécialement l'admiration du monde savant par le docte enseignement de l'immortel Cujas.

(*) *Il périt dans le passage du Danube, au commencement de la première guerre contre les Russes.*

Le jeune Lacoste ne tarda pas à devenir l'un des plus enthousiastes admirateurs de ce grand homme ; et par un de ces mouvemens de sympathie intellectuelle qui portent les uns vers les autres les esprits que la nature a créés sur le même type, il se sentit entraîné à imiter le genre du célèbre professeur.

Cette avidité d'instruction et de gloire qui l'avait attiré à Bourges le conduisit ensuite à Toulouse. Il y entendit le fameux Roaldès, se passionna pour son génie, et devint son ami intime.

Rentré dans son pays, en 1593, il fut nommé à une chaire de droit dans l'université de Cahors où il déploya des talens d'un ordre supérieur. L'éclat qu'il jeta sur cette Ecole, déjà si distinguée, paya avec usure les moyens d'instruction dont elle avait environné ses jeunes ans.

Quelque temps après, il alla enseigner à Toulouse. Il y excita l'enthousiasme général. Ses leçons attiraient un concours immense d'auditeurs de toutes les parties de l'Europe. Il acquit tant de réputation, que l'université de Bourges en France, et celle de Boulogne en Italie exprimèrent l'ambition de l'attirer dans leur sein. Le souverain Pontife, Clément VIII, jaloux d'orner la Cour d'avignon de l'éclat de ses lumières, lui transmit des offres capables de séduire une modestie moins stoïque que la sienne. Ce sage préféra la patrie de Clémence-Isaure à tout autre séjour. Les hommages flatteurs dont il était l'objet à Toulouse lui firent négliger des honneurs plus brillants, mais peut-être moins paisibles. Il semblait qu'il dût finir ses jours

dans la capitale du Languedoc. Cependant, à l'exemple de la plupart des grands hommes, dont la vieillesse expatriée soupire pour le pays qui leur donna la naissance, Lacoste éprouva enfin le désir de revoir la cité où le ciel avait placé son berceau. Il y retrouva ce respect et cette sorte de culte commandés par les cheveux blancs d'un homme vertueux qui avait glorieusement professé la jurisprudence pendant près d'un demi-siècle.

C'est là qu'au sein d'une société savante et polie, à la tête de laquelle brillait Habert de Montmort, alors évêque de Cahors, ce docte vieillard se délassait honorablement des labeurs de sa noble carrière.

La culture des lettres et de l'amitié, ces deux sources pures de bonheur pour l'homme sensible, répandit ses charmes sur ses derniers jours, et le conduisit doucement à sa fin, arrivée en 1637.

Les jurisconsultes estiment encore aujourd'hui son vaste *Commentaire des Institutes de Justinien*. Ce champ fertile en brillantes applications, et que tant de légistes ont fouillé avec succès, paraît avoir acquis une nouvelle fécondité sous la plume du savant Quercinois.

Il a laissé plusieurs autres ouvrages dignes de mémoire. D'Aguesseau en a fait le plus bel éloge qu'ils pussent recevoir, en recommandant à son fils de les étudier assidûment.

Ces diverses productions se trouvent signalées en

détail dans la vie que nous a laissée de ce grand homme Jean Daregan, son disciple, et professeur de droit à l'université d'Orléans.

LACROIX.

Si les travaux, dont le but est de perpétuer dans l'avenir la mémoire des hommes illustres, sont eux-mêmes pour leurs auteurs un titre de souvenir aux yeux de la postérité, le nom de cet écrivain mérite de lui être signalé.

Guillaume Lacroix naquit à Cahors en 1575.

Son goût pour les antiquités, et le genre de son esprit curieux et sagace l'engagèrent dans le vaste champ de l'Histoire. Il s'y livra à des recherches utiles. Voulant faire tourner ses veilles à l'avantage de ses compatriotes, il écrivit la vie et les actes mémorables de cinquante-huit prélats qui avaient occupé successivement le siége de Cahors. Cette espèce de biographie épiscopale est rédigée en latin. Le style, recommandable par de bonnes qualités, pêche peut-être par un excès de concision, et par une sorte de dureté qui rappelle la diction africaine du fameux Tertullien.

L'auteur de cet ouvrage annonçait un mérite et une application destinés à produire d'avantage, si la mort ne l'avait ravi prématurément à ses concitoyens. L'amour qu'il avait pour eux creusa sa tombe. Il exerçait les fonctions de syndic général, lorsqu'une fièvre

contagieuse vint porter parmi eux la destruction. Le dévoûment avec lequel il s'exposa au fléau qu'il voulait conjurer lui devint fatal. Il périt lui-même à trente-neuf ans victime de l'épidémie.

Ce n'est qu'après sa mort que son ouvrage parut sous ce titre : *Series et acta episcoporum Cadurcensium, quotquot hactenùs summâ curâ inveniri potuerunt; auctore Guillelmo de Lacroix, patrono Cadurcensi.*

LAGARDE.

Pierre de Lagarde, seigneur de Sagnes, y naquit au déclin du quinzième siècle.

Les hautes qualités de ce gentilhomme Quercinois avaient séduit la faveur de François I.er et de sa mère la duchesse d'Angoulême. Il paya leur honorable amitié avec usure.

Durant la captivité de ce grand roi en Espagne, les circonstances malheureuses qui pesaient sur la France rendaient impérieusement nécessaire un nouveau contrat d'alliance avec l'Ecosse, que l'Angleterre cherchait à s'attacher et à armer contre nous. Dans ces conjonctures difficiles, la reine régente crut ne pouvoir mieux faire que de se servir du talent de Lagarde. Elle l'envoya à Edimbourg en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Au moment où il y arriva, la reine d'Ecosse et le Parlement avaient déjà, pour ainsi dire, accédé au projet d'union exprimé par le roi

d'Angleterre, qui avait émis l'intention spécieuse de sanctionner cette alliance par le mariage de sa fille avec le jeune souverain. Un tel état de choses présentait des obstacles qui n'avaient pas été prévus, et qui paraissaient devoir être invincibles. Cependant le diplomate Quercinois déploya tant d'art et d'insinuation dans les diverses audiences qu'il eut de la reine, et parla plusieurs fois avec tant de châleur et d'éloquence devant le Parlement, qu'il ramena tous les esprits, et parvint à faire avorter l'alliance projetée avec l'Angleterre, et à faire accepter de nouveau solennellement celle qui allait s'évanouir entre l'Ecosse et la France.

Un tel service rendu par Lagarde à son pays est le seul trait que l'histoire nous ait transmis sur sa vie. Il suffit pour le rendre digne de figurer dans nos annales à côté de nos hommes d'Etat les plus mémorables.

LAGIER.

Bertrand Lagier vit le jour à Figeac au commencement du quatorzième siècle.

Cet illustre Quercinois est un exemple de ce que peut pour l'avancement social de l'homme le mérite dénué d'intrigue et de protection, ces deux aîles vénales de la fortune qui n'élèvent que trop souvent le vice et la médiocrité au faîte des honneurs.

D'abord simple Dominicain, il fit éclater des talens et des vertus rares qui, trahissant sa modeste cellule aux yeux du souverain Pontife, le firent bientôt passer du monastère sous le dais épiscopal. Le pape, Clément VI, l'arracha malgré lui à l'obscurité de sa retraite, et le promut au siége d'Ajaccio, cette ville devenue de nos jours si célèbre par la naissance d'un immortel génie. Le même Pontife le transféra bientôt après à Assise. Sous le règne d'Urbain V, il passa au siége de Glandèves. Sur ces divers théâtres il honora l'épiscopat par les vertus privées d'un anachorète, et par le caractère et la science d'un grand prélat.

Son mérite éminent lui attira la pourpre en 1371. Le pape Grégoire IX l'introduisit dans le sacré Collége où il fut toujours le modèle des cardinaux.

Il mourut à Avignon en 1392.

Nous avons de ce savant prélat deux ouvrages, l'un sur le *schisme*, et l'autre sur les *hérésies*, monumens durables de sa piété et de ses lumières.

LAPRADE.

Raymond de Laprade, chevalier de Saint-Louis et lieutenant-colonel, vit le jour à Souillac en 1726.

Né avec le goût des combats et l'amour de la gloire, il parut, jeune encore, au champ d'honneur. Son aptitude au métier des armes s'annonça dès son adolescence par une ardente valeur, et des mœurs toutes guerrières. Ces qualités noblement exprimées par la

fierté martiale des traits de sa figure semblaient lui présager une destinée brillante.

Il avait à peine atteint sa dix-septième année qu'il entra simple volontaire dans le régiment de Bigorre. Trois ans après il reçut l'épaulette de lieutenant dans celui de Mailly. Devenu dans la suite capitaine au corps des chasseurs de Fischer, il passa, revêtu du même grade dans les rangs des grenadiers (corps des volontaires étrangers) et fut nommé, à vingt-sept ans, lieutenant-colonel dans la même arme. Décoré de cette dignité militaire, il combattit successivement dans la légion de Conflans et dans le 6.me régiment de dragons.

Il fit avec honneur toute la guerre de Hanovre, parut avec éclat dans la fatale journée de Rosbach, si noblement vengée depuis par les trophées d'Jéna, reçut en diverses occasions jusqu'à sept blessures honorables, servit quarante ans, et déploya constamment le plus intrépide courage et le zèle le plus vif pour la discipline.

Ce brave professait sur l'honneur des sentimens que tout bon Français porte au fond de l'âme. Vers la même époque à laquelle il fut promu au grade de colonel, un beau fait d'armes lui ayant attiré l'offre de la croix de Saint-Louis ou de six cents francs de pension, cette proposition facultative, émanée de la connaissance qu'on avait de la modicité de sa fortune, indigna sa fierté, et il ne balança pas à répondre que son choix ne pouvait être douteux, et qu'il préférait l'honneur à l'argent.

A l'éclat de toutes les qualités guerrières Laprade alliait les vertus du sage.

Il mourut

Il mourut dans ses foyers, en 1797, au milieu des souvenirs d'une vie toute consacrée à l'honneur et à la patrie.

LATOUR.

Bertrand de Latour, cardinal, archevêque de Salerne, naquit à Cambolic vers le milieu du treizième siècle.

Il fut d'abord religieux de l'Ordre de Saint-François, où il professa pendant quelque temps la théologie avec un talent remarquable. Il acquit rapidement la plus grande considération parmi ses Frères, et se vit élevé de bonne heure au grade de provincial de Guienne. Il était investi de cette honorable dignité lorsqu'il parut à la Cour du pape Jean XXII. Ce souverain Pontife l'aecueillit avec l'intérêt touchant que lui inspiraient tous ses compatriotes. Ayant reconnu dans celui-ci des qualités propres à motiver le bienfait de sa faveur, il le créa nonce, et lui confia diverses missions importantes. La manière dont il s'en acquitta devint un nouveau titre de bienveillance aux yeux du pape, qui le promut successivement au cardinalat, au siége de Salerne, et à celui de Frescati.

Ce digne prélat mourut à Avignon en 1329.

LAURICESQUE.

Antoine Lauricesque de Lagarouste vit le jour à Saint-Céré en 1644.

Issu d'une des familles les plus distinguées de notre Province, il n'eut garde toutefois d'imiter le torrent des gentilshommes ses contemporains, qui dans leur fierté féodale mettant toute leur gloire au bout de leur épée, auraient cru déroger en s'initiant aux élémens des connaissances les plus vulgaires. Un invincible goût pour l'étude l'appliqua de bonne heure aux sciences qui demandent le plus de persévérance et de contention intellectuelles. La physique et les mathématiques furent dès son adolescence les arides objets de ses veilles laborieuses. L'une de leurs plus belles applications sociales, la mécanique devint bientôt sa passion favorite. La nature lui avait accordé le génie de cet art, et son extrême application ne pouvait qu'ajouter puissamment aux dons de la nature. S'étant spécialement attaché à l'invention d'une multitude de machines aussi curieuses qu'utiles, il sut vaincre, à force d'expédiens ingénieux, la pénurie d'instrumens qu'il éprouvait sur le théâtre si retréci et si peu central de ses importantes opérations. Sa passion pour son art le poussa jusqu'à fabriquer lui-même une infinité de pièces de détail, pour la confection desquelles il lui était impossible

de trouver des ouvriers dans la contrée. Le défaut de modèles en nature n'arrêta pas non plus son ardeur : il sut par son génie suppléer à ces ressources dont la capitale est l'heureux et unique arsenal, et des descriptions graphiques furent les seuls guides qui le conduisirent aux plus brillants résultats.

Il enrichit la mécanique française d'un miroir ardent qui passa dans le temps pour un chef-d'œuvre. Par les ordres de Louis XIV, le ministre Louvois en fit la demande à Lagarouste. Un charriot inversable, également de sa composition, servit à transporter à Paris cette machine étonnante. Elle provoqua l'admiration de l'académie des sciences chargée de l'examiner. Elle excita l'enthousiasme du savant Blondel, et du grand Cassini dont le suffrage lui valut une réputation européenne. Cette sorte de machine inventée ; ou peut-être seulement renouvelée des anciens par Roger Bacon (*) faiblement avancée par un conseil de Newton (**) avait été depuis savam-

---

(*) Haüy, *et avant lui plusieurs autres savans ne se refusent pas à croire que le célèbre Archimède n'ait pu se servir d'un miroir ardent pour incendier les vaisseaux des Romains, conformément au récit de l'histoire. Ce géomètre Syracusain donna d'assez éclatantes preuves de génie pour qu'on puisse légitimement lui attribuer une invention, dont les effets, encore plus redoutables que ceux de la poudre à canon, le disputaient à ceux de la foudre elle-même.*

(**) *Voyez Newton* Optice lucis, lib. 1, propos. 7.

ment modifiée par Kirker (*); mais elle parut avoir atteint sous la main de l'artiste Quercinois toute la perfection possible jusqu'en 1747, époque où, d'après les idées de Buffon (**) elle fut construite sur le plus beau plan que l'on pût soupçonner.

Lagarouste signala la fécondité de son génie par un grand nombre d'autres ouvrages, dont le caractère original lui assigna un rang distingué parmi les savans mécaniciens de son siècle. Nous signalerons en particulier ses deux leviers qui, soit pour soulever, soit pour entraîner les masses, sont d'une puissance remarquable. Ses moulins ingénieux, dont l'un est à scie, et l'autre à bras, une vaste machine destinée à enlever plus rapidement qu'on ne pouvait le faire jusqu'alors les énormes amas de sable qui encombrent les ports de mer, sont aussi de beaux titres de gloire pour leur auteur, et, tout en consacrant son nom à la célébrité, le recommandent encore à la reconnaissance nationale.

Dans les momens rapides de délassement que lui commandaient des travaux aussi pénibles qu'utiles, Lauricesque s'était égayé à composer une sorte de Parnasse auquel il donna le nom poétique de *Pandolyre*. Sur ce pinde artificiel on voyait figurer Apollon et les Muses : à leurs côtés étaient trois jeunes

---

(*) *Ars magna lucis et umbræ*, lib. x, p. 888, *par le* Père Kirker.

(**) *Histoire naturelle de* Buffon, *édition in-*12, 1774; *Supplément, tom.* xi, *page* 141 *et suiv.*

nimphes tenant chacune une flûte, et deux autres ayant les mains appuyées sur une harpe. Au-dessus de ces groupes riants avaient été rangés plusieurs claviers et plusieurs soufflets d'orgue élégamment fabriqués. Au moment où le spectateur étonné s'amusait à contempler les formes ingénieuses de cette petite merveille, son enchantement montait au comble par le jeu subit de ses différentes pièces. L'artiste, secrètement introduit dans l'intérieur, touchait le magique clavier, et soudain toutes ces figures entraient en mouvement. Le Dieu des vers et ses neuf sœurs faisaient entendre de doux accents : les nymphes musiciennes tiraient de leurs instrumens des sons harmonieux ; et ces virtuoses inanimés donnaient aux assistants le plus beau concert du monde.

Cette singulière production fut long-temps la merveille du pays. Elle était regardée comme un chef-d'œuvre ; et plus tard elle aurait pu figurer dignement à côté des délicieux automates de Droz et de Vaucanson.

Le Parnasse du célèbre du Tillet, tant admiré par Voltaire, et qui attire encore dans la capitale la foule des étrangers, peut être plus parfait que celui du mécanicien Quercinois ; mais il est bien certainement moins vivant et moins aimable (*).

(*) *Il mourut victime de son zèle patriotique et de son amour pour son art. Pour éprouver sa machine destinée à vider les Ports maritimes, il fut décidé qu'elle*

LAVAUR.

Guillaume de Lavaur vit le jour à St.-Céré en 1653. Son père, Paul de Lavaur, seigneur de Boisse, et avocat en Parlement, lui fit donner une éducation capable de développer dans toute leur étendue les heureux dons que la nature lui avait prodigués.

Après avoir long-temps étudié le droit à Toulouse, où il reçut ses grades, le jeune Lavaur se rendit dans la capitale. Ce vaste foyer de lumières, qui attire de toutes les parties du monde policé la jeunesse avide d'instruction et de talent, produisit sur son intelligence les plus heureux résultats. Son enthousiasme scientifique s'enflammait de plus en plus dans cette cité pleine de ressorts d'émulation et d'admirables modèles. L'éloquence et la solidité d'un enseignement universel, l'influence vivifiante d'une société brillante de goût, de doctrine et d'urbanité, l'ascendant ré-

serait employée à nettoyer celui de Toulon.. Par les ordres du ministre Ponchartrain *l'opération eut lieu sous les yeux de* Lagarouste. *Il la surveilla avec tant d'activité, qu'il en contracta une maladie fort grave qui, dégénérée en affection chronique, le conduisit au tombeau. C'est en* 1710 *qu'il finit sa carrière à Saint-Céré, entouré des regrets touchants de ses concitoyens, qui sentaient tout le prix de leur illustre compatriote.*

générateur de ses monumens et de ses chef-d'œuvres en tous genres donnèrent un prodigieux essor aux facultés de ce jeune colon de la moderne Athènes. Entré au sein de son parlement, qui représentait si dignement l'antique aréopage, il y acquit une réputation flatteuse.

Cependant le culte des Muses, pour lesquelles il avait toujours conservé une secrète prédilection, vint tout-à-coup l'arracher à l'étude de la jurisprudence, et aux glorieux exercices du barreau. Il coulait à Paris des jours heureux embellis de tout le charme des beaux-arts, et de l'amitié de plusieurs littérateurs illustres; il y goûtait d'avance la douce ivresse de voir son nom inscrit à côté des leurs dans le temple de mémoire, lorsque les volontés formelles d'un père dont il était adoré le rappelèrent sous le toît natal. Là, dans le silence d'une existence solitaire et tranquille, n'ayant d'autre passion que celle de l'étude et de la vertu, il vécut en sage et en citoyen, constamment environné de cette considération, pour ainsi dire, religieuse que les hommes vouent toujours à celui que place au-dessus d'eux la supériorité modeste du cœur et de l'esprit.

Sa vie emprunta encore une plus douce félicité aux agrémens d'une compagne, dont la vertu égalait la grâce. C'était Charlote de Maynard, fille du célèbre poëte de ce nom, en qui revivait tout l'esprit de son père.

Dans les paisibles loisirs d'une carrière sagement indépendante Lavaur promena son génie sur toutes les sciences et sur tous les arts. Il s'occupait tour-à-

tour d'histoire, de jurisprudence, de morale, de politique et de poésie. L'attrait attaché à ces études variées lui prépara une vieillesse heureuse, et sema de fleurs la tombe où il descendit en 1731, emportant les regrets qui suivent toujours le philosophe, ami de la vertu, des lettres et de ses semblables (*).

LAVAUR.

Si le talent et la vertu précoces, et rehaussées par la noblesse du malheur, assurent à l'homme le droit de se survivre, du moins dans l'étroit espace du pays qui le vit naître, nul n'est plus digne que celui-ci de voir son nom perpétué dans nos fastes biographiques.

Paul Lavaur prit naissance, en 1763, à Séniergues, près Monfaucon.

La beauté de son cœur, la grâce et la vigueur de son esprit s'exprimèrent de bonne heure par cet éclat indélibéré de saillies et de traits prophétiques qui rendent, pour ainsi dire, sacrée dans les familles l'enfance des hommes remarquables. C'est au collége de Cahors

(*) *Il a laissé deux ouvrages estimés. L'un est la* Traduction de l'Histoire secrète de la vie de Néron, *par* Petrone, *enrichie de notes importantes. L'autre a pour titre* Conférence de la Fable avec l'Histoire Sainte. *2 vol. in-12.*

qu'il étudia les premiers élémens des lettres dont il alla terminer le cours à Paris. Il fit sa rhétorique et sa philosophie dans la maison de Sainte-Barbe; et il eut l'honneur de sortir de cette Ecole brillante, le front ceint du laurier de l'éloquence scolaire. Il était encore dans l'adolescence lorsqu'il quitta la capitale.

De retour sous le toît paternel, il n'y fit qu'un rapide séjour. L'amour de l'étude, et le soin prévoyant d'un solide avenir l'arrachèrent bientôt à la tendre société d'une famille, dont il était déjà l'ornement, comme dès le berceau il en avait été les délices. Il se rendit à Toulouse pour y étudier la jurisprudence. Sa passion native pour la justice, un irrésistible penchant à secourir l'humanité gémissante sous le poids du déshonneur ou de l'oppression, lui semèrent de fleurs la route, d'ordinaire si épineuse, par où il espérait parvenir à satisfaire les vœux d'un cœur éminemment philantropique: le droit n'eut point de difficultés capables de ralentir son ardeur studieuse, ou d'entraver la célérité de ses progrès; et une licence reçue avec applaudissement ne tarda pas à l'introduire honorablement dans le sanctuaire de la justice. Après quelque temps de stage passé au Parlement de Toulouse, le jeune Lavaur regagna ses foyers.

Il y exerça d'abord sa noble profession en qualité d'avocat-consultant. La manière dont il la remplit confirma avec éclat toutes les espérances qu'il avait fait concevoir de son caractère et de son talent. Sa réputation fut rapidement établie. Plus d'une fois il parut avec distinction dans les tribunax de Rodez, de Cahors

et de Sarlat, où le secours de son éloquence avait été invoqué pour des causes criminelles.

S'étant fixé à Gourdon, il fut attaché pendant deux ans au barreau de cette ville dont il conquit tous les suffrages. Il y résidait encore lorsqu'il fut fortuitement appelé au tribunal criminel de Cahors pour défendre, en désespoir de cause, un homme menacé de la peine capitale. Les juges et les assistans paraissaient convaincus de la culpabilité du prévenu; c'en était fait, le jugement fatal allait être prononcé... L'éloquent Lavaur prend la parole, et quelques mots sortis de sa bouche foudroient l'accusation, ramènent l'auditoire et les magistrats, et rendent en un instant la vie et l'honneur au malheureux qui allait les perdre sur l'échafaud.

Sa manière de plaider était aussi mesurée qu'ingénieuse, pathétique et profonde. Il ne se signalait point par ces éclats de voix désordonnés qui frappent plus l'oreille que les âmes. Son éloquence, solide comme la raison, pure comme ses intentions, douce comme son caractère, se faisait aimer pour se faire croire, et commandait la conviction en inspirant la confiance.

Un mérite si rare provoquait, ce semble, une plus heureuse destinée. Mais il vivait à cette époque fatale où le ciel parut pendant quelque temps avoir oublié la vertu pour laisser triompher le crime. Accusé d'avoir manifesté des sentimens contraires aux principes du jour, son nom fut proscrit; et en 1794 il périt à Paris sur cet échafaud dont il était destiné à sauver peut-être encore plusieurs fois l'innocence.

LAVAYSSE.

N..... Lavaysse naquit à Gourdon vers le milieu du siècle dernier.

Devenu prêtre, il fut attaché en qualité d'aumônier à l'équipage du fameux Bougainville. Il l'accompagna dans son voyage autour du monde, dont il composa une relation qui, malgré l'imperfection du style, aurait offert néanmoins beaucoup d'intérêt, si elle avait paru avant l'ouvrage du célèbre navigateur.

LOSTANGES.

Nos chroniques présentent sur l'honorable famille de ce nom des détails véritablement remarquables.

François-Louis de Lostanges, marquis de Béduer, chevalier, d'abord capitaine de cavalerie, promu ensuite au grade de colonel des milices du Rouergue, reçut, en 1674, une grave blessure auprès de Francfort, et mourut en 1692.

Il eut un grand nombre d'enfans, qui tous périrent sur le champ de bataille, ou du moins l'arrosèrent de leur sang :

Louis-Henri de Lostanges, chef d'escadron dans le régiment de Rosel, se distingua particulièrement dans la journée de Fleurus où il fut grièvement blessé :

Emmanuel de Lostanges, capitaine de cavalerie au régiment de Vaillac, fut tué en Flandre en 1702 :

Jacques de Lostanges, capitaine de cavalerie dans le régiment de Vivans, périt à la bataille de Fridlinguen en 1702 :

Laurent de Lostanges, capitaine de cavalerie dans le régiment de Beaujeu, fut blessé, en 1708, dans la journée de Laffingue :

Un second Laurent de Lostanges, brigadier des armées du roi, fut blessé, en 1709, sur le champ de bataille de Malplaquet :

Un troisième Laurent de Lostanges, cornette au régiment de Vivans déjà signalé, fut tué au combat d'Hocftet :

En parcourant ce tableau glorieusement nécrologique on se rappèle le touchant souvenir de cette noble famille des Fabius, dont les membres si dévoués au salut de Rome leur patrie, s'immortalisèrent en mourant tous pour elle (*).

LUCTÉRIUS.

Rome achevait le grand labeur de l'asservissemnt du monde. Les Scipions avaient dompté l'Afrique ; Sylla, Crassus et Pompée avaient subjugué l'Asie; César croyait avoir enchaîné la Gaule; le temple de la

---

(*) *Voyez* Tite-Live *De Gente Fabiâ.*

guerre, tout plein des trophées du penple-roi était près de se fermer ; les derniers drapeaux des nations allaient être suspendus aux voûtes du Capitole; et l'univers, peuple d'esclaves, commençait à se taire devant les faisceaux dominateurs. Mais tout-à-coup, au milieu de ce silence de terreur et de mort, un cri de liberté se fit entendre. C'est du sein de cette même Gaule, réputée vaincue, qu'il est parti. Des rives du Lot, et des murs d'Uxellodunum il a retenti jusqu'aux oreilles de César, à qui il apprend qu'il est dans le Querci des Gaulois libres encore sous la garde de Luctérius.

Il est difficile d'assigner le lieu précis, et l'époque annuelle de la naissance de ce guerrier. Tout ce que nous savons, c'est qu'il naquit à Cahors, ou aux environs de cette antique cité. L'auteur des *Commentaires sur les guerres de la Gaule* le désigne sous le nom de *Cadurque ;* et l'inscription gravée sur la pierre tumulaire que ses compatriotes avaient consacrée à l'un de ses descendants, et dont on a fait naguère la précieuse découverte, confirme la même origine.

Le nom de ce brave se trouve dans les véridiques et éloquents mémoires de César glorieusement plecé à la tête de ceux des héroïques Gaulois qui les premiers tentèrent de repousser le joug Romain dans la France antique. Il combattit sans doute avec courage dans toutes les occasions importantes où la fortune ennemie se mesura avec celle de son pays. L'un des compagnons d'armes du roi Vercingétorix qui déploya tant d'héroïsme pour sa défense, il soutint long-temps avec ce grand capitaine le choc des

légions romaines sur les murs d'Alise. Des prodiges de valeur n'ayant pu soustraire cette place forte à leur domination, Luctérius en sortit avec ce prince magnanime; et, de concert avec lui, crut devoir conserver, dans les intérêts de la liberté commune, des jours qu'il savait si bien exposer au besoin dans les hasards de la guerre.

Cependant Vercingétorix succombe avec la gloire qui couronne toujours le trépas des rois guerriers et patriotes qui savent mourir pour leur pays. La Gaule épuisée paraît aux abois. Plusieurs chefs audacieux tentent encore le sort des armes (*); mais leur incroyable dévoûment, en les couronnant de lauriers inutiles, n'aboutit qu'à creuser sous leurs pas la tombe qui doit enfermer avec eux la liberté nationale. Enflammé de haine contre la domination étrangère, résolu d'user de toutes les ressources que le désespoir sait trouver dans l'âme des héros, Luctérius rallie quelques soldats dispersés par les dernières défaites, et se joint à Drapès, général Senonais qui, après avoir été obligé de céder dans le Poitou à Caninius et à Fabius, lieutenans de César, était aussi parvenu

---

(*) *Il est digne d'observation que ces chefs magnanimes, à qui César lui-même décerne les plus beaux éloges, s'obstinèrent presque tous à mourir sur le champ de bataille. En lisant la fin mémorable des* Vercingétorix, *des* Comius, *des* Viridomarus, *des* Eporodorix, *des* Correus *et des* Drapès, *on est tout fier de descendre de ces intrépides Gaulois, dont le sang coule encore dans les veines de la plupart des Français !*

à rassembler de faibles débris de sa valeureuse armée. La réunion de leurs troupes fournit à peine un effectif de cinq mille hommes. Toutefois l'ardent enthousiasme que leur inspirait la liberté, et la mortelle aversion qu'ils portaient aux Romains soutenaient leur courage, animaient leur confiance, et celle de la poignée de troupes qu'ils avaient à leur opposer. Après avoir obtenu sur divers points des avantages partiels et sans résultat général, ils se virent enfin pressés par les nombreuses cohortes de Caninius, qui les repoussèrent pied-à-pied jusques dans Uxellodunum, dont les portes reçurent avec eux les dernières espérances de la liberté des Gaules.

Le lieu que ces guerriers avaient choisi pour refuge était une forteresse redoutable située dans le Querci. D'après le continuateur des Commentaires du conquérant Romain, cette place était bâtie sur une hauteur taillée en précipices, excepté d'un seul côté qui, rigoureusement accessible, présentait un plan sensiblement incliné, et à peine susceptible d'être franchi par des hommes sans armes. A sa base, coulait une rivière qui la baignait de manière à en former une péninsule, et qui en rendait l'accès de plus en plus difficile.

Le lieutenant de César se hâta de prendre connaissance des lieux. L'importance de la position du fort lui inspira un plan d'attaque assez habilement coordonné pour embrasser tout l'ensemble des accidens de son assiette redoutable. Son premier soin fut de diviser ses légions en trois détachemens qu'il disposa sur

une triple colline qui s'élevait au voisinage d'Uxellodunum. Il s'occupa ensuite à faire ouvrir une tranchée destinée à le mettre en état de blocus.

Ce dessein avait pour but de priver de subsistances des assiégés que leur valeur et l'avantage de leur position rendaient indomptables par la voie des armes. Mais Luctérius qui avait vu la malheureuse Alise contrainte par la famine d'ouvrir ses portes aux soldats de César, crut devoir aviser sur-le-champ aux moyens de faire avorter le projet de Caninius. A la tête de plus de la moitié de ses troupes il sort avec Drapès des murs d'Uxellodunum, pour parcourir la contrée et amasser des vivres. Il avait déjà fait passer dans la forteresse une quantité de blé assez considérable, et se disposait à accroître encore cette provision, lorsqu'un contre-teps fatal vint interrompre ses convois, et rendre ses efforts désormais inutiles à la défense de la place assiégée.

Le lieutenant Romain, prévenu par des transfuges, borda secrètement de soldats le chemin suivi par les équipages de Luctérius. Celui-ci donna dans le piége. L'intrépidité de sa troupe surprise par un ennemi supérieur en nombre ne put l'empêcher d'être complétement défaite. Lui-même, après de vains prodiges de valeur, fut obligé de laisser le champ de bataille, et ne dut son salut qu'à la fuite.

Cependant le rusé et ardent Caninius, imaginant que Drapès, chargé, à quelque distance de là, du soin de veiller à la garde des magasins, ne serait pas instruit à temps de cette déroute imprévue, marche à lui précipitamment,

précipitamment, fond tout-à-coup sur ses retranchemens, les enlève, taille ses soldats en pièces, s'empare des provisions dont son camp est rempli, et, pour comble de fatalité, le fait lui-même prisonnier. Le fier Gaulois, ne pouvant supporter la honte de se voir au pouvoir des Romains, ne consulta que son désespoir; il préféra la mort à la captivité, s'obstina à refuser toute sorte d'aliment, et expira bientôt.

Après cet exploit dû bien moins à la valeur qu'à la supercherie romaine, Caninius revient sur ses pas, et reparait bientôt sous les murs d'Uxellodunum. Libre désormais de la crainte que lui avaient inspiré jusqu'alors les deux chefs sortis de la forteresse, il donna tous ses soins aux opérations du siège, qu'il fit presser de plus en plus. Son espoir de réduire la place s'accrut le jour suivant par l'arrivée de son collègue Fabius qui vint se joindre à lui avec toutes ses forces.

Cependant les assiégés, tout en déplorant la perte de leurs chefs, continuaient de faire une résistance héroïque. Munis de provisions considérables, résolus de vaincre ou de mourir, le fer et la flamme à la main dans leur dernier et redoutable asile, ils semblaient devoir éterniser un siège dont la longueur commençait à fatiguer déjà la constance ennemie.

Le désir d'y mettre un terme engagea Caninius à écrire plusieurs lettres à César qui se trouvait alors à Chartres. Il lui annonçait vivement l'état des choses. Le général Romain, instruit de l'opiniâtreté des Quercinois enfermés dans Uxellodunum, craignit politiquement qu'une

plus longue résistance de la part de cette poignée de Gaulois ne devint un signal de rébellion pour tous les autres. Ceux surtout que la force de leur position pouvait enhardir, à l'exemple des défenseurs de la place assiégée, ne l'exposeraient-ils pas par un pareil système de soulèvement et d'opiniâtreté à l'insurmontable nécessité de recommencer et de refaire pas à pas la conquête des Gaules? Ses habitans, qui savaient que son commandement ne devait point se prolonger au-delà d'un an, ne pouvaient-ils pas se prévaloir de cette circonstance, et entreprendre de résister à un ennemi terrible, à la vérité, mais qu'ils n'avaient que provisoirement à craindre? Ces considérations puissantes le décidèrent à partir sur-le-champ. Il prit avec lui toute sa cavalerie, et se rendit à grandes journées auprès de Cáninius.

Arrivé au pied des murs d'Uxellodunum, sans doute sa fierté s'indigna de voir qu'une place si peu vaste eût tenu si long-temps contre l'attaque de ses lieutenans. Mais il sentit bientôt que le petit nombre de Gaulois qui la défendait lui ferait éprouver à lui-même une invincible résistance, s'il ne fesait, pour les soumettre, que répéter après eux l'usage des moyens déjà employés. Il jugea donc indispensable de recourir à une autre tactique. Le prodigieux appareil de fortifications que cette forteresse déployait à ses yeux, l'abondance des provisions, et l'invincible résolution des assiégés lui inspirèrent le dessein de les priver d'eau, seul moyen qui lui fût encore offert de les réduire. Il était impossible, vû la nature des niveaux, de détourner le

cours de la rivière, qui coulait presque tout au tour du mont escarpé où se trouvait assis le redoutable Uxellodunum. César, ne pouvant en changer le lit, réussit à rendre ses eaux inutiles aux Gaulois en plaçant tout le long d'un sentier étroit et difficile, qui seul les y conduisait, une foule d'archers, de frondeurs, et de machines à trait qui foudroyaient tous ceux qui tentaient cette périlleuse descente. Il ne leur resta dès-lors d'autre eau que celle d'une vaste séparation et intarissable fontaine, située au-dessous des murs qui régnaient le long de l'isthme de leur fort péninsulaire.

Tous les Romains voyaient bien que la seule voie propre à réduire les assiégés, c'était de les priver de cette source. Mais César lui seul imagina le moyen de parvenir à l'exécuter. Il fit construire une terrasse de soixante pieds d'élévation, laquelle supportait une tour de deux étages dont le sommet dominait la fontaine. De là les archers et les machines à trait en rendaient l'accès presque toujours mortel; et la disette d'eau commençait à décîmer les défenseurs d'Uxellodunum. Toutefois leur courage ne se laisse pas abattre. Résolus de tout tenter plutôt que de subir la loi du vainqueur, ils forment le dessein de détruire les ouvrages meurtriers de l'ennemi. Après avoir amassé une grande quantité de suif, de poix et d'autres substances incendiaires, ils en remplissent des tonneaux, auxquels ils mettent le feu et qu'ils roulent ensuite en grand nombre sur la tour et sur la terrasse fatales. Ils se hâtent en même temps d'acca-

bler de traits les Romains, afin que le soin de se défendre leur interdise celui d'éteindre le feu lancé sur leurs machines. Le combat fut long et acharné. Le désespoir des Gaulois l'emportait sur l'opiniâtreté romaine, César perdait un grand nombre de guerriers, et l'incendie toujours croissant allait dévorer ses ouvrages, lorsqu'il imagina de faire prendre le change à l'attention et à l'ardeur invincibles des assiégés, et d'obtenir par la ruse ce que la force était impuissante à opérer. Soudain par son ordre, sur toute la circonférence du fort, un grand nombre de ses soldats gravit précipitamment la hauteur, en poussant de grands cris, et fait semblant de vouloir donner un assaut général. Trompés par cette ruse de guerre, les assiégés abandonnent le lieu du combat pour voler sur un champ de bataille imaginaire, dégarnissent les murs du côté de la fontaine, et donnent imprudemment aux Romains le temps d'éteindre sans péril un incendie qui menaçait de leur être si funeste.

Cependant ces braves assiégés continuaient à faire des prodiges de valeur, et à déployer une invincible constance. En dépit des pertes journalières que leur faisait éprouver la privation d'eau, ils se montraient toujours disposés à combattre, et paraissaient vouloir tout souffrir plutôt que de se rendre. Une si héroïque résolution fit craindre à César de voir tous ses efforts devenir inutiles s'il ne parvenait à découvrir quelque moyen extraordinaire pour achever de leur interdire l'usage de leur précieuse fontaine. Le résultat de ses méditations prouva bientôt qu'il n'est, pour ainsi dire,

rien dans l'ordre des choses possibles qui puisse échapper au coup-d'œil du génie, et que les bras d'une armée toute entière sont quelquefois moins forts que l'esprit d'un seul homme. César conçut l'idée de creuser au-dessous du roc sur lequel reposaient les murailles du fort ; et, parvenu, à l'aide de la mine, au canal qui conduisait l'eau dans le réservoir, il en détourna le cours, et tarit subitement cette source *pérenne*.

Les assiégés, effrayés d'un évènement qu'ils regardaient comme surnaturel et comme l'effet de la colère céleste, crurent céder à la puissance même des Dieux en ouvrant enfin leurs portes aux Romains.

César, au lieu d'exprimer par des marques de sa générosité accoutumée, l'admiration que leur héroïque défense lui faisait éprouver au fond de l'âme, commit envers eux un trait de cruauté digne de Marius et d'Attila : il ordonna que tous les soldats composant la garnison eussent les poings coupés !

Si Cicéron, et tous les autres adulateurs du vainqueur de Pompée, avaient eu cet acte de barbarie bien présent à leur mémoire, auraient-ils eu la complaisance d'élever si haut sa clémence et son humanité ?

Cependant les aigles Romaines planaient sur les murs d'Uxellodunum. Le dernier boulevard de la France antique avait subi le joug. Tout depuis le Rhin jusqu'aux Pyrenées reconnaissait la loi de César.......
Un seul homme y respirait encore la liberté. Cet opiniâtre défenseur de son pays, ce dernier Gaulois, ce nouveau Philopœmen, c'était Luctérius...Mais hélas ! son

sort était inévitablement enchaîné à celui des siens ; et ce héros ne survécut pas long temps à leur défaite. Un traitre nommé Epasnactus (Auvergnat), violant les droits sacrés de l'honneur et de l'hospitalité, le remit entre les mains de César, et le vendit aux Romains ainsi qu'autrefois Prusias leur avait vendu le grand Annibal.

Il parait qu'il périt victime de leur politique inhumaine.

Telle fut la fin d'un guerrier dont les exploits et le grand cœur semblaient mériter un meilleur sort. Ce dernier de nos vieux braves vivra toujours dans nos annales le front ceint de la couronne des héros qui, après avoir prodigué leur sang dans les batailles, meurent, pour ainsi dire, de gloire en fermant les yeux à la liberté de leur patrie !!!

L'importance du rôle qu'Uxellodunum a joué relativement à l'histoire de Luctérius semblait commander quelques détails critiques sur la place occupée par cette antique forteresse. La nécessité de presser notre narration pûrement biographique dans ses plus étroites limites nous a empêché de satisfaire le lécteur à cet égard. Au surplus, sa curiosité sera amplement dédommagée par la lecture du mémoire infiniment érudit qu'a publié sur cette matière l'un de nos savants Champollion.

MAROT.

Clément Marot vit le jour à Cahors en 1495, et mourut à Turin en 1544.

C'est l'homme dont la naissance réfléchit le plus d'éclat sur notre ville centrale, et dont les ouvrages honorent le plus l'enfance de notre langue et de notre poésie. Non moins grand poëte que Malherbe, quoiqu'il ait vécu long-temps avant lui, nouvel Horace, il sut chanter la gloire, charmer les malheurs de l'auguste de son siècle; et son nom sur lequel reposent, pour ainsi dire, les fondemens de notre littérature poétique, a déjà traversé trois beaux siècles comblé des éloges des écrivains qui leur ont fait le plus d'honneur.

L'éducation de Clément Marot fut loin derépondre à la carrière illustre qu'il devait fournir. La négligence d'un père, plus homme de Cour qu'ami du savoir et des lettres, bien qu'il se piquât d'en avoir le gout (*) l'empêcha de s'attacher de bonne heure au culte des

---

Jean Marot, *père de celui-ci, avait été valet-de-chambre du Roi, et prenait le titre de secretaire et de poëte de la magnanime reine* Anne de Bretagne.

Muses. Après avoir consacré peu d'années à des études superficielles, il parvint, jeune encore, à la Cour de Louis XII, et le temps que l'on passe d'ordinaire sur les bancs et au milieu des livres, Marot alla le perdre dans les pompes de la grandeur, et dans le temple de l'ambition. Cependant ce défaut de culture première, qui aurait condamné un homme médiocre à une éternelle nullité, ne put entraver un génie promis aux plus belles destinées littéraires.

Le jeune Clément fut à peine introduit dans le palais de Louis XII, qu'il captiva l'intérêt de Marguerite, princesse célèbre, devenue depuis reine de Navarre, qui crut devoir l'attacher à son service en qualité de page. Encouragé par la bienveillance de son auguste maîtresse, électrisé en quelque sorte par le spectacle d'une Cour toute chevaleresque, il ne tarda pas à signaler le talent qu'il avait pour la poésie. Cette langue des Dieux était aussi celle de la galanterie de son siècle; mais on la parlait d'une manière si imparfaite, qu'elle ajoutait moins d'éclat que de ridicule à l'expression des sentimens de l'époque. Les premiers essais de Marot annonçaient un homme fait pour eclipser tous ses rivaux. Bientôt ses productions le mirent hors de ligne, et le poëte Quercinois fut proclamé le premier bel esprit du temps. Marguerite, que son goût éclairé pour les lettres rendait digne d'être sa protectrice, savourait avec délices le charme de ses vers, dont elle sentait d'autant mieux les beautés qu'elle en fesait elle-même, et qu'elle joignait à tous les agrémens de son sexe le talent si rare de manier la lyre. Le public par-

tageait vivement son enthousiasme. Les esprits en France étaient aussi flattés que surpris de cette foule de grâces naïves, de traits neufs et piquants qui éclataient dans les chants du nouveau poëte.

Cependant François I.er parvint à la couronne. Avec ce roi conquérant, citoyen, bel esprit et chevalier, les lettres, les sciences, les arts et la gloire semblèrent monter sur le thrône de France. La munificence de ce prince, ami passionné de tous les talens, se hâta d'encourager les veilles de celui qui paraissait destiné à jeter le plus d'éclat sur son règne. Marot fut environné de toute la faveur du roi, dont il devint valet-de-chambre après la mort de son père. Cette nouvelle charge, en le rapprochant de plus en plus de François I.er, ne fit qu'accroître l'estime que lui accordait ce monarque, dont son esprit agréable et ses belles qualités finirent par conquérir l'affection. La faveur royale acheva de donner du lustre à sa muse, qui devint rapidement les délices de la ville et de la Cour empressées à fêter un auteur dont le genre inconnu jusqu'alors leur paraissait un véritable prodige.

Il parait que notre poëte voulut allier les lauriers de Mars à ceux d'Apollon. Il fesait partie de l'armée d'Italie, où il suivit le roi, en 1524. Il se battit à Pavie à ses côtés, fut blessé sous ses yeux, et partagea sa captivité. La longueur d'une servitude qui aurait dû naturellement rembrunir un caractère passionné, comme celui de tous les poëtes, pour les attraits de l'indépendance, ne put altérer son enjouement, ni ralen-

tir sa verve. On le vit, pour ainsi dire, se jouer de ses fers, et monter toujours son luth sur le ton de l'amour et de la gloire. L'histoire lui rend grâces des momens de distraction dont il sema la triste captivité du héros roi avec lequel il avait tout perdu *fors l'honneur*. On prétend même que la grâce et la légèreté de ses poésies déridèrent la gravité castillane, et que le fier et austère Charles-Quint ne put s'empêcher de sourire à la Muse qui avait conservé jusques dans ses chaînes tout le piquant de la gaîté française.

De retour en France quelque temps avant le roi, il y voyait croître tous les jours sa renommée et son bonheur. Ce dernier ne fut troublé que par les égaremens de son imagination qui, aussi mobile et aussi légère que sa plume, l'entraîna dans de funestes écarts.

Accusé de favoriser les nouvelles opinions des réformés contre lesquels on dirigeait alors des mesures de répression très-sévères, il fut mis en prison. Il y attendait les suites d'un procès criminel qu'on lui avait intenté en l'absence de François I.er, lorsqu'il lui vint en pensée de solliciter l'intervention de son auguste protecteur. Il lui envoya à cet effet une épître fort singulière, intitulée l'*Enfer*. Le sel dont était assaisonnée cette pièce, qui ne se ressentait nullement de la tristesse d'un cachot, séduisit la générosité du grand roi, qui fit parvenir en France des ordres exprès pour qu'on le mit en liberté.

Il fut loin de profiter de ce malheur, et il s'exposa de nouveau plus tard à toute la rigueur des lois de l'époque, en s'engageant avec témérité sous la bannière de la reli-

gion calviniste. Ce nouveau trait indisposa contre lui jusqu'au roi qui était alors de retour dans ses Etats, et le força de s'expatrier. Il passa quelque temps auprès de la duchesse de Ferrare, chez laquelle il s'était réfugié. Il finit par écrire de nouveau à François I.er pour lui demander grâce. A la faveur des prières de la princesse son hôte, il obtint un pardon que la vive affection du monarque ne put s'empêcher d'accorder à un si spirituel et si aimable relaps.

Admis de nouveau à la Cour de ce prince, il devait, ce semble, prendre plaisir à y finir ses jours au sein des arts et de la gloire; mais son imprudence vint encore troubler sa prospérité, et encombrer d'épines la fin d'une carrière qu'un esprit moins remuant et un caractère plus paisible auraient pu lui semer de fleurs. Ayant exprimé de nouveau son faible pour le protestantisme, il fut obligé de quitter la France, gagna Genève, et de là se rendit à Turin où il mourut.

Il laissa un fils, nommé Michel, qui ne se fit connaître que par quelques pièces de vers indignes de la célébrité de son père.

Il s'est plus noblement survécu dans ses ouvrages. Leur apparition dans le monde littéraire est la première époque vraiment remarquable dans les fastes de la poésie française.

Le trait caractéristique de la sienne, c'est la grâce et la naïveté. Nul de nos auteurs ne s'est plus rapproché de Tibulle et d'Horace par ce mol abandon, cette douceur à la fois négligente et ingénieuse, en un mot, par ce *molle facetum* qui recommande tant leurs écrits,

et qui en rend la lecture si attachante. Le charme de sa poésie tient à une facilité de tours, à une ingénuité piquante d'expression qui est sans cesse relevée par la finesse des idées et la délicatesse du sentiment. Il a été observé surtout qu'il possédait l'art si difficile et si rare d'ennoblir par l'heureux choix des termes la petitesse des moindres objets, conformément à l'idée exprimée plus d'un siècle après lui par Boileau :

« Il dit sans s'avilir les plus petites choses ».

On peut lui reprocher de ne s'être pas affranchi de l'usage si éminemment anti-poétique qui consacrait de son temps l'emploi de ce concours de voyelles que nous nommons *hiatus*, et de n'avoir pas mélangé alternativement dans ses vers les rimes masculines, et les rimes féminines ; mais on doit lui savoir gré de sa sagesse à éviter presque toujours le défaut, si commun alors, de terminer le premier hémistiche par ce parasite *e* muet, dont la présence barbare choque si fort l'oreille en détruisant la césure et le nombre du vers.

Presque universel en poésie, il a embrassé en quelque sorte tous les genres. Il excelle dans l'épigramme proprement dite, et dans le madrigal, qui n'en est qu'une variété ; il s'est signalé dans le rondeau ; il manie savamment les traits de la satire ; il a inventé la ballade ; mais il a surpassé tous ses devanciers et tous ses successeurs dans l'épître. Dans celle que lui

adressa Jean-Baptiste Rousseau, on remarque l'intention d'imiter sa manière qui forme un genre à part, et qui a été désigné de son nom. Saint-Gelais, Voiture, Lafontaine et Chaulieu ont également tenté de s'approprier le style *Marotique*, et y ont plus ou moins réussi. Voici les éloges bien mérités que lui décerne l'auteur des *Cantates* :

Ami Marot, l'honneur de mon pupître,
Mon premier maître, acceptez cette Epître
Que vous écrit un humble nourrisson,
Qui sur Parnasse a pris votre écusson;
Et qui jadis en maint genre d'escrime
Vint chez vous seul étudier la rime.
Par vous en France épîtres, triolets,
Rondeaux, chansons, balades, virelais,
Gente épigramme, et plaisante satire
Ont pris naissance; en sorte qu'on peut dire :
De Prométhée hommes sont émanés,
Et de Marot joyeux contes sont nés.
Par quoi sitôt qu'en mon adolescence
J'eus avec vous commencé connaissance,
Mon odorat par vos vers éveillé
Des autres vers plus ne fut chatouillé,
Et n'eus repos (jeunesse est téméraire)
Que ne m'eussiez adopté pour confrère.
Bien est-il vrai que, par le temps mûri,
D'autres leçons mon esprit s'est nourri;
Ecrits divers ont exercé ma plume.
Mais c'est tout un. Soit raison, soit coutume,

Mon nom par vous est encore connu ;
Dont bien et mal m'est ensemble avenu :
Bien, par trouver l'art de m'être fait lire,
Mal, par avoir des sots excité l'ire,
L'ire des sots et des esprits malins :
Car, qui dit sots dit à malice enclins.
Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
Onc ne verrez sot qui soit honnête homme.....

On voit par ces vers et ceux qui suivent dans Rousseau que ce poëte, dont on a trop déprécié les essais en ce genre, reste néanmoins bien loin de la perfection de son modèle.

Pour mettre nos lecteurs plus à même d'en juger, nous allons transcrire l'Epître que ce dernier adressait à François I.er au sujet de son valet qui l'avait volé.

On dit bien vrai : la Mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en amène une,
Ou deux ou trois avec elle : vous, Sire,
Votre cœur noble en saurait bien que dire ;
Et moi chétif, qui ne suis roi ni rien,
L'ai éprouvé, et vous conterai bien,
Si vous voulez, comment vint la besogne.
J'avais un jour un valet de Gascogne,
Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant le hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant, le meilleur fils du monde.
Ce vénérable ilot fut averti

De quelque argent que m'aviez départi,
Et que ma bourse avait grosse apostume.
Il se leva plutôt que de coutume,
Et me va prendre en tapinois icelle,
Puis vous la met très-bien sous son aisselle ;
Argent et tout, cela se doit entendre,
Et ne crois pas que ce fut pour la rendre ;
Car onc depuis n'en ai ouï parler.
Bref, le vilain ne s'en voulut aller
Pour si petit, mais encore il me happe
Saye et bonnets, chausses, pourpoint et cape.
De mes habits en effet il pilla
Tous les plus beaux, et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le voir ainsi être,
Vous l'eussiez pris en plein jour pour son maître.
Finalement de ma chambre il s'en va
Droit à l'étable, où deux chevaux trouva,
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va : pour abréger mon conte,
Soyez certain qu'au sortir de ce lieu,
N'oublia rien, fors de me dire adieu.
Ainsi s'en va chatouilleux de la gorge,
Ledit valet monté comme un Saint-George,
Et vous laissa Monsieur dormir son saoul,
Qui au réveil n'eût su finer d'un sou.
Ce monsieur-là, Sire, c'était moi-même,
Qui, sans mentir, fus au matin bien blême,
Quand je me vis sans honnête vêture,
Et fort fâché d'avoir perdu monture.
Mais pour l'argent que vous m'avez donné,

Je ne fus point de le perdre étonné;
Car votre argent, très débonnaire Prince,
S'il faut le dire, est sujet à la pince.
Bientôt après cette fortune-là,
Une autre encore pire se mêla
De m'assaillir, et chaque jour m'assaut,
Me menaçant de me donner le saut,
Et de ce saut m'envoyer à l'envers
Rimer sous terre et y faire des vers.
C'est une longue et lourde maladie
De trois bons mois, qui m'a tout étourdie
Ma pauvre tête, et ne veut terminer;
Ains me contraint d'apprendre à cheminer,
Tant faible suis : bref, à ce triste corps
Dont je vous parle il n'est demeuré fors
Le pauvre esprit qui lamente et soupire,
Et en pleurant tâche à vous faire rire.
Voilà comment depuis neuf mois en çà
Je suis traité : or ce que me laissa
Mon larronneau, long-temps ce, l'ai vendu,
Et en sirops et juleps dépendu.
Ce néanmoins ce que je vous en mande,
N'est pour vous faire ou requête ou demande.
Je ne veux point tant de gens ressembler
Qui n'ont souci autre que d'assembler.
Tant qu'ils vivront, ils demanderont, eux;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arrêter.
Je ne dis pas, si voulez rien prêter,
Que ne le prenne : il n'est point de prêteur,

Quand

Quand il le veut, qui ne fasse un debteur.
Et savez-vous, Sire, comment je paie ?
Nul ne le sait, si premier ne l'essaie.
Vous me devrez, si je puis, du retour,
Et je vous veux faire encore un bon tour.
A telle fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous ferai une bonne cédule,
A vous payer, sans usure s'entend,
Quand on verra tout le monde content;
Ou si voulez à payer ce sera
Quand votre lôs et renom cessera.
Je sais assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuie ou que je sois trompeur.
Mais il fait bon assurer ce qu'on prête.
Bref, votre paie, ainsi que je l'arrête,
Est aussi sûre, avenant mon trépas,
Comme avenant que je ne meure pas.
Avisez donc si vous avez désir
De me prêter : vous me ferez plaisir;
Car depuis peu j'ai bâti à Clément,
Là où j'ai fait un grand déboursement,
Et à Marot qui est un peu plus loin,
Tout tombera qui n'en aura le soin.
Voilà le point principal de ma lettre;
Vous savez tout, il n'y faut plus rien mettre.
Rien mettre, las! Certes et si ferai,
Et ce fesant mon style hausserai :
Disant : ô roi! amoureux des neuf Muses,
Roi en qui sont leurs sciences infuses,
Roi, plus que Mars d'honneurs environné,

T

Roi, le plus roi qui fut onc couronné,
Dieu tout-puissant te doint, pour t'étrenner,
Les quatre coins du monde à gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine
Que pour autant que sur tous en es digne.

Cette petite pièce offre toutes les beautés du genre. Quelle rapidité dans la narration! Que de finesse dans les pensées! Que d'énergie dans les termes! Que de sel dans la plaisanterie! Si l'on retranche de ce chef-d'œuvre quelques mots et quelques tours de phrase aujourd'hui tombés en désuétude, c'est un modèle épistolaire qui brille de toute la fraîcheur et de toute la perfection contemporaines. Un pareil style justifie bien le suffrage du sévère mais équitable Despréaux, qui disait aux plus beaux jours de notre littérature :

« Imitez de Marot l'élégant badinage ».

Nous avons déjà signalé sa supériorité dans l'épigramme et dans le madrigal. Les citations suivantes enchériront sur tous nos éloges :

Lorsque Maillard, juge d'Enfer menait
A Montfaucon Samblançay l'âme rendre (*),

(*) Samblançay *était surintendant des finances sous* François I.er *Victime de la calomnie, il fut con-*

A votre avis, lequel des deux tenait
Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre :
Maillard semblait homme que mort va prendre,
Et Samblançai fut si ferme vieillard,
Que l'on cuidait pour vrai qu'il menat pendre
A Monfaucon le lieutenant Maillard.

Martial, Perse et Juvénal ont-ils rien de plus mordant ?

Voici une autre épigramme d'une couleur moins noire, mais dont le trait n'est pas moins aigü.

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire.
L'un est grand fou, l'autre est petit follet.
L'un veut railler, l'autre gaudir et rire.
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire.
Mais un débat le soir entr'eux s'émeut ;
Car maître abbé toute la nuit ne veut
Être sans vin, que sans secours ne meure,
Et son valet jamais dormir ne peut,
Tandis qu'au pôt une goutte en demeure.

---

damné étant innocent au dernier supplice ; et c'est sous les yeux du lieutenant-criminel Maillard *qu'il fut exécuté. Ce dernier était un magistrat pervers, dont la scélératesse était aussi avérée que la probité du surintendant était universellement reconnue.*

Quoi de plus ingénieux que l'idée de ce madrigal :

Amour trouva celle qui m'est amère,
(Et j'y étais, j'en sais bien mieux le conte) :
Bonjour, dit-il, bonjour, Vénus ma mère;
Puis tout-à-coup il voit qu'il se mécompte,
Dont la couleur au visage lui monte,
D'avoir failli honteux, Dieu sait combien!
Non, non, amour, lui dis-je, n'ayez honte,
Plus clair voyans que vous s'y trompent bien.

Que d'âme dans le suivant!

Un jour la dame en qui si fort je pense
Me dit un mot de moi tant estimé
Que je ne peux en faire récompense
Fors de l'avoir en mon cœur imprimé;
Me dit avec un ris accoutumé :
« Je crois qu'il faut qu'à t'aimer je parvienne ».
« Lui répondis n'ai garde qu'il m'advienne
» Un si grand bien, et si j'ose affirmer
» Que je devrais craindre que ça ne vienne :
» Car j'aime trop quand on me veut aimer ».

N'est-ce pas ainsi que Tibulle, Ovide et Properce se seraient exprimés, s'ils avaient écrit dans notre langue?

Les beautés du premier ordre dont fourmillent les ouvrages du poëte Quercinois n'ont pas empêché la postérité de condamner le ton libre qui les dépare

trop souvent. Il n'est pas permis même au génie d'être licencieux. Honneur au poëte qui peut dire avec le vertueux et infortuné *Gilbert* :

« Ma Muse est vierge encore, et mon nom respecté
« Sans tache ira peut-être à la postérité ».

Nous ne saurions pardonner à Marot l'indécence de ses contes. Nous lui reprocherons aussi d'avoir si faiblemeut versifié les Cantiques hébreux de ce roi chantre et prophète, dont la cithare résonne à peine quelquefois dans notre langue sous les doigts inspirés de Rousseau.

Notre poëte résidait à Genève lorsqu'il entreprit cette traduction dont la prévention religionnaire pouvait seule exalter le mérite. Ces poésies furent, eneffet, long-temps chantées dans les temples des Calvinistes.

Si l'on excepte cette production tout-à-fait indigne de son génie, et la partie de ses ouvrages dont la lecture allarme la pudeur, ses écrits sont un monument classique dont le phénomène se rattache au berceau de notre langue poëtique, et ne finira qu'avec elle.

Persuadé que la poésie a surtout le droit de célébrer les poëtes, nous enrichirons la fin de cette Notice de quelques vers sur Clément Marot. Ce précieux fragment d'une Epître imprimée, il y a déjà quelques années, tout en formant une sorte de récapitulation des principales idées que nous venons d'émettre, nous fournit l'heureuse occasion d'unir aux vieilles palmes de Marot le modeste lau-

rier qui ceint les cheveux blancs d'un vénérable contemporain (*).

. . . .

A cet aspect brillant du Parnasse français,
Je reconnais Marot dont les charmans essais
Dès l'aurore ont fondé sa gloire et sa durée.....
Ombre illustre! Pardonne à ma Muse égarée
D'oser depuis long-temps parcourir l'Hélicon
Sans saluer son maître et proclamer ton nom!
Jaloux de réparer un oubli si coupable,
Je veux orner de fleurs ta cendre respectable:
T'offrir aux yeux charmés de tes concitoyens,
Et te faire agréer leur hommage et les miens.

Tu naquis dans un siècle où de la poésie
On ignorait encor le nombre et la magie.
Avides de rimer d'ennuyeux romanciers
Cadençaient au hasard les vers les plus grossiers;
Et la langue indigeste, inégale, arbitraire,
Réclamait vainement une forme sévère.
Mais ce tact délicat qui brille en tes écrits,
Attaquant le faux goût, polissant les esprits,
Sut tracer au langage une route nouvelle;
Et si, malgré tes vœux, tes efforts et ton zèle,

(*) *M. l'abbé* Doussot, *ancien professeur d'éloquence dans l'Université de Cahors, auteur, entre autres ouvrages, d'un* Poëme sur les Sacremens.

Tu ne pus l'amener à sa maturité,
Tu lui donnas du moins cette naïveté,
Ce tour vif et piquant qu'on aime et qu'on admire:
A marcher sur tes pas chaque écrivain aspire !

Ta manière charmait l'austère Despréaux.
Après lui tu servis de modèle à Rousseau ;
Mais quoique transporté d'un merveilleux délire ;
Rousseau sur divers tons fit résonner sa lyre,
Son pinceau ne saisit que de pâles couleurs
De ce genre naïf qui te doit tant de fleurs.
Lafontaine, qui fut tout ce qu'il voulut être,
T'invoque dans ses vers, et te nomme son maître.
Chaulieu, jaloux de plaire aux belles de son temps,
Empruntait ta tendresse et tes traits éclatants.
Fénélon admirait en pleine académie
Les ressorts merveilleux de ton heureux génie ;
Et Turenne lui-même, au retour des combats,
Se livrant à loisir à de plus doux ébats,
Feuilletait tes écrits sous son toît solitaire
De cette même main qui lançait le tonnerre.

Mais si malgré ton siècle, étranger aux beaux-arts,
Ta Muse des Français captiva les regards ;
Si de nos jours encor tes immortels ouvrages
De nos plus beaux esprits subjuguent les suffrages,
A quel degré de gloire et de perfection
Ne t'eût point élevé ta noble ambition
Si le sort t'eût fait naître en ce siècle prospère
Où la France brilla de toute sa lumière !

Oui, j'ose l'assurer, sur le sacré vallon
Ta main tiendrait le sceptre, au défaut d'Apollon;
Et tout reconnaîtrait ta grandeur souveraine.

Faut-il donc s'étonner qu'une adorable reine
Qu'embellissaient le goût, les grâces, la beauté,
Sentît si bien le prix de ton aménité;
Et que cette Diane et si jeune et si belle,
Payât de ses soupirs ta Muse pleine d'elle !
Ou qu'un roi magnanime appelât à sa Cour
Le chantre de la gloire et celui de l'amour.
Ce héros t'honora d'une amitié sincère;
C'est de toi qu'il apprit l'art d'aimer, l'art de plaire.
Protecteur des savants, il s'oubliait pour eux.
S'il eût pu couronner un projet généreux,
La France sous son règne, agissante et tranquille,
Aux beaux arts fugitifs aurait servi d'asyle;
Mais l'ardeur de combattre un empereur jaloux
Qui tenait *humblement* l'Europe à ses genoux,
Livra son beau royaume aux horreurs de la guerre,
Et remplit ses états de gloire et de misère.
Marot, tu t'en souviens!... Compagnon de ses pas,
Tu vis ce roi vaillant, vainqueur dans vingt combats,
Succomber avec toi sous les murs de Pavie,
Et sa perte entraîner celle de l'Italie.

Sur les bords de la Seine à la fin ramené,
Tu pouvais y jouir d'un destin fortuné :
Cultiver tes talens sous les yeux de ton maître,
....

MARSIS.

François Marsis, lieutenant-général au sénéchal de Gourdon, naquit dans cette ville vers la fin du seizième siècle, et mourut à Paris en 1651.

Il publia sur la jurisprudence un ouvrage important écrit en langue latine, et qui se recommande autant par la solidité du fonds que par la beauté du style. Ces qualités distinguent un autre écrit inédit qu'il a laissé sur la même matière.

Pour mettre le lecteur plus à portée de juger de son mérite, nous citerons ces paroles de Doujat : « *In conciliandis hâc ratione legibus neminem vidi* » *aut legi feliciorem* Francisco Marsio, *quondam Gor-* » *donii apud Cadurcos proprætore, qui ejus rei spe-* » *cimen aliquod in libro prætermissorum in publicum* » *dedit, sed cujus scripta alia ejus generis apud* » *me sunt de universâ materiâ testamentariâ, omnium* » *difficillimâ* ». (Historia juris civilis Romanorum).

A la science du jurisconsulte François Marsis alliait l'intégrité du magistrat, et l'honneur du citoyen.

MARSIS.

Ambroise Marsis, arrière petit neveu du précédent, vit le jour, en 1733, à Gourdon, où il est mort en 1816.

Il annonça de bonne heure un esprit solide et agréable. Son enfance se signala par une foule de ces traits prématurés d'intelligence et de saillie qui le distinguèrent parmi ses concitoyens durant sa longue carrière.

S'étant déterminé à entrer dans le sanctuaire, il dirigea vers ce noble but toutes ses études, profita du privilége honorable qui lui fut accordé de passer dans sa famille le temps des épreuves sacerdotales, rigoureusement subies d'ordinaire dans les maisons de noviciat ecclésiastique dont sa santé lui defendait le séjour, et surprit ses maîtres par sa manière de soutenir des interrogations sévères (*).

Devenu prêtre, il eut l'honneur de se voir nommé curé de Saint-Pierre, à Gourdon, à l'âge de vingt-six ans.

Pour tout éloge de sa vertu nous dirons que, pasteur chéri de ses compatriotes devenus son troupeau, il a fait parmi eux le bien durant plus d'un demi-siècle.

L'amour de l'étude, le goût des lettres qui, de concert avec ses travaux apostoliques, se partageaient son existence, l'excitèrent à composer plusieurs ouvrages estimables sur des matières religieuses.

Il avait aussi tenté une traduction française des Œuvres d'Homère, dont il avait appris la langue avec le seul secours des livres. Dans cet ouvrage, resté ma-

---

(*) *Le jeune* Marsis *eut, en effet, l'assurance d'offrir à ses juges pour sujet du* 1.er *examen l'imposante réunion de tous les traités théologiques.*

nuscrit et incomplet, il se proposait de démontrer que les principales beautés de l'Iliade et de l'Odyssée avaient été puisées dans les livres saints (*).

MAYNARD.

Géraud Maynard, conseiller en Parlement, vit le jour à Saint-Céré en 1539.

Il était fils de Jean Maynard, natif de la même ville, qui devint juge ordinaire parmi ses concitoyens, se fit estimer par l'étendue de son savoir, et laissa d'excellents Commentaires sur les Psaumes. Mais c'est là son moindre titre de gloire.

Ce Quercinois mémorable revendique les souvenirs de la postérité, tant par la noblesse de son caractère que par la profondeur de sa science. Sous le rapport de l'inviolable intégrité du magistrat, son nom mérite de figurer dans les fastes parlementaires à côté de celui des Mesmes, des Jeannin et des Malesherbes.

Chez lui le talent et la vertu se montrèrent également précoces.

(*) *Ses diverses productions sont intitulées :* Exercices de dix jours de retraite, *etc.* 2 *vol. imprimés à Paris.* — Discours pour convaincre l'incrédule, *etc. in*-12, *impr. à Paris.* — Portrait du St.-Prêtre, *etc.*, *dans l'*Histoire de M. Baudus, *vicaire-général*, etc., *in*-12, *impr. à Villefranche.*

Entré à l'âge de vingt ans dans le barreau du Parlement de Toulouse, il y conquît rapidement une renommée lointaine. Il se vit de bonne heure élevé à la dignité de conseiller; et réfléchit sur le corps honorable auquel il fut aggrégé tout l'éclat que jette d'ordinaire le magistrat qui joint au génie des lois le stoïcisme des principes.

Durant les tempêtes de la ligue qui, entr'autres maux publics qu'elles enfantèrent à Toulouse, dispersèrent les membres du Parlement de cette cité, en proie, comme les autres villes du royaume, au fanatisme délirant de l'esprit de parti, le courage de Maynard fut à l'épreuve de tous les dangers, et parut plus fort que toutes les menaces. Ce juge magnanime s'opiniatra hardiment à rester à son poste, pendant que ses collègues effrayés cherchaient au loin un refuge; il garda une attitude qui en imposa aux factieux, et développa, dans les circonstances les plus difficiles, une sorte d'héroïsme qui a provoqué les éloges unanimes des historiens.

Cependant le génie convulsif des discordes civiles accumulant de jour en jour plus de victimes, obligea enfin le magistrat Quercinois à céder à l'irrésistible impulsion qui entraîna un grand nombre de ses confrères dans Castel-Sarrasin. Mais il quitta bientôt après ce séjour. Dans la crainte que l'état des choses ne vînt commander à sa conscience de violer un moment les lois sacrées du devoir, il abdiqua sa charge, et redescendit courageusement à la condition de simple citoyen.

Cette magnanime démission l'ayant rendu à sa ville natale, il y occupa ses vieux loisirs du soin de coordonner les diverses parties d'un recueil des arrêts du parlement de Toulouse auquel il travaillait depuis long-temps. Il finit par donner au public cet écrit volumineux, qui fait autant d'honneur à ses goûts laborieux qu'à ses lumières, et qui a obtenu le suffrage des plus habiles jurisconsultes (*).

Ce magistrat vénérable se recommande encore à la reconnaissance nationale par la gloire d'avoir mis au jour et formé pour l'honneur du Parnasse français le poëte Maynard, qui se montra le digne disciple de Malherbe (**).

MAYNIOL.

Pons Mayniol naquit en 1764 à Gourdon, où il est mort en 1813.

Il était issu d'une famille honorable qui regarde aujourd'hui sa mémoire comme son plus noble orne-

---

(*) *Cet ouvrage parut sous ce titre :* Notables et singulières questions de droit écrit, décises et préjugées par arrêts mémorables de la Cour souveraine du Parlement de Toulouse.

(**) François Maynard, *membre de l'Académie française, est né à Toulouse, et non à Saint-Céré, selon l'opinion de quelques-uns.*

ment. Jeune encore, il annonça les qualités les plus rares. Il fournit la carrière des études littéraires au collége de Cahors avec ces succès scholaires, dont le modeste éclat signale presque toujours l'homme appelé à d'importantes destinées sociales.

Il étudia la médecine à Toulouse et à Montpellier. C'est dans l'université de cette dernière ville qu'il reçut le grade de docteur. Il exerçait depuis quelques années l'art difficile de guérir, lorsqu'il fut élevé à la dignité de maire de sa ville natale. Jamais élection ne fut plus prospère. Un goût prononcé pour l'administration, ou, pour mieux dire, une espèce de passion pour le bien de la chose publique, constituait l'un des principaux élémens de sa vocation à cet intéressant emploi. Il en fut à peine investi qu'on le vit oublier, en quelque sorte, le soin de ses affaires domestiques pour veiller exclusivement aux intérêts de ses concitoyens. Son zèle ardent semblait multiplier son être. On le rencontrait partout où sa présence pouvait devenir utile. Démarches individuelles à l'égard des habitans de toutes les classes, voyages lointains, sollicitations pressantes, importunités même auprès des hauts administrateurs de la contrée, mouvemens en tous sens opérés dans le but de déterminer une mesure importante, de réaliser une amélioration utile, rien ne lui coûtait; et il a été observé que les hommes et les choses étaient, pour ainsi dire, forcées d'obéir à son zèle.

Magistrat à-la-fois doux et ferme, il allait souvent jusqu'à payer de sa bourse de légères amandes

qu'il avait lui-même fait infliger à des citoyens pauvres pour des contraventions de police.

Le bruit d'une si sage et si active administration porta bientôt son nom dans tout le département. On envia au loin les immenses avantages qu'en recueillait la ville de Gourdon. Par les soins de cet homme plein de sollicitude nos rues furent repavées, un collége fut établi dans nos murs, un cimetière orné d'une chapelle fut construit hors de leur enceinte. Les concitoyens du philantrope Mayniol doivent encore à son goût fécond et industrieux d'heureuses dispositions relativement à la promenade circulaire qui embrasse le centre de leur ville, et dont le site pittoresque étonna plus d'une fois l'œil du voyageur.

Dans la vie domestique, Mayniol fut d'un commerce aussi commode que sûr. Des connaissances variées, le goût éclairé de tous les arts agréables communiquaient à ses entretiens et à ses relations privées un attrait auquel ajoutaient encore la vivacité de son esprit et la noblesse de ses manières.

Sa mort prématurée frappa au cœur les habitans de Gourdon. Pleins de reconnaissance pour ses travaux aussi généreux qu'utiles, ils pouvaient se promettre de les voir se prolonger encore avec son existence, dont tous leurs vœux ne purent ajourner la fin.

Des regrets vifs et durables furent le digne mausolée qu'ils décernèrent à sa mémoire.

MONTAIGNE.

Jean Montaigne naquit à Goujounac en 1759, et est mort à Issy près Paris en 1821.

Ce prêtre vertueux, ce savant modeste était à peine descendu dans la tombe que son nom trouva place dans les fastes des grands hommes (*).

Il fut d'abord docteur en Sorbonne. Plus tard, le goût de l'enseignement et de la retraite l'excita à entrer dans une société, qui depuis plusieurs siècles s'occupe à bien mériter de l'Eglise et de la patrie par l'influence honorable de la vertu cachée et du talent qui se borne à instruire : nous voulons parler de la congrégation de Saint-Sulpice.

Affilié au petit nombre de ces Sages qui cultivent dans le silence les plus belles espérances du sacerdoce français, il fut successivement désigné pour aller professer dans les séminaires de Toulouse et de Lyon. Il possédait les sciences sacrées à un haut degré de perfection ; et il était regardé comme l'un des plus grands théologiens de France.

Il devint dans la suite supérieur de la Maison d'Issy. Il en exerça long-temps les fonctions, environné de l'amour

(*) *Voyez le Dict. Hist. crit. et bibli.* Ed. Desenne. 1821.

l'amour et de la vénération de ses élèves, qu'il chérissait lui-même en père. Atteint d'une infirmité profonde attribuée à de longs excès d'étude, il déploya, durant tout le cours de cette sorte de caducité précoce, ce courage tranquille et modeste préconisé par les disciples du portique, et pratiqué par ceux de l'Evangile. Nous l'avons nous-même vu supporter une agonie de plusieurs années avec cette joie que le ciel peut seul faire naître de nos peines, et exprimer humblement le voeu héroïque de voir se prolonger un martyre qu'il regardait comme une trop douce expiation des fautes de sa belle âme.

Une particularité digne de remarque, c'est que ce Quercinois vénérable descendait collatéralement du célèbre Montaigne, auteur *des Essais*.

MONTMAUR.

Pierre de Montmaur naquit à Bétaille vers la fin du seizième siècle.

Il étudia d'abord dans l'Université de sa province, et reçut le complément de son éducation littéraire dans celle de Bordeaux. Les jésuites directeurs de cette école, frappés de la facilité précoce du disciple Quercinois, résolurent de l'attacher à leur ordre. On sait que c'est à ce choix éclairé de leurs plus brillants élèves qu'ils durent l'éclat que leur enseignement a jeté pendant plusieurs siècles.

Ils eurent à peine fait la conquête de ce nouvel adepte qu'ils le jugèrent digne de paraître sur les plus beaux théâtres, et l'envoyèrent professer la grammaire à Rome. Ses doctes leçons attirèrent un nombreux concours d'auditeurs. Le jeune de Montmaur acquit en peu d'années toute la réputation qui peut s'attacher à la science modeste, mais épineuse du philologue.

Cependant l'affaiblissement de sa santé vint l'obliger à descendre d'une chaire qu'il illustrait, et le força même à quitter un ordre qui, d'après le but de son établissement, regardait comme un importun fardeau quiconque parmi ses membres avait perdu le pouvoir de se rendre utile.

Rentré en France, de Montmaur alla fixer son séjour à Avignon. Le soin impérieux de pourvoir à son existence l'engagea dans une carrière toute nouvelle; et il offrit bientôt le singulier spectacle d'un savant, d'un ancien fils d'Ignace devenu marchand de remèdes. Ce grotesque expédient lui réussit, et le nouveau droguiste eut bientôt fait fortune.

Les variations les plus bisarres devaient nuancer la vie de Montmaur. Bientôt il abandonna la province pour se rendre à Paris. Là, il conçut l'idée d'entrer dans le barreau...... N'ayant pu percer comme avocat, il résolut d'être poëte.

La tournure de son esprit, naturellement enclin à l'originalité, le porta à cultiver ce que la poésie offre de compositions plus singulières, et il ne tarda pas à devenir célèbre dans l'anagramme et l'acrostiche,

genre de pièces légères qui de nos jours occupent rarement les veilles du génie, éphémères jeux d'esprit qu'on ne se permet qu'en passant, et qui fuient avec la circonstance qui les vit naître.

L'époque déjà reculée où florissait de Montmaur doit excuser la frivolité de sa Muse, et nous ne pouvons qu'applaudir après son siècle aux traits brillans dont il animait ses poétiques bagatelles.

Sa destinée n'était pas de s'éterniser sur le Parnasse. Sa vocation primitivement grammaticale eut de nouveau son tour. Ayant obtenu la chaire de langue grecque au Collège de France, il y déploya des connaissances helléniques, dont l'éclat mit le comble à sa réputation.

Cette renommée se composait de plusieurs sortes de mérites qui, quoique s'entrechoquant, pour ainsi dire, et répandant sur le docte Quercinois un léger vernis de singularité, rendirent toutefois son nom fameux parmi ses contemporains. Quelques-uns, il est vrai, ont cherché à relever en lui des travers plutôt que des qualités estimables. A les en croire, Montmaur n'eût été qu'un bouffon parasite, dont le nom figurerait aussi dignement dans les fastes de la gastronomie que dans le dictionnaire des grands hommes. Mais d'illustres personnages, parmi lesquels on compte le père Vavasseur, le président Cousin, et Vigneul de Marville, l'ont vengé par leurs suffrages des injures de la satire. Si la gaîté de son caractère, si la vivacité de son esprit, fertile en mots piquants et en heureuses saillies, le firent admettre dans les palais et à

la table de l'opulence, est-ce un crime de s'être prêté aux plaisirs d'une société poliment joviale, et ne peut-on pardonner à la gravité si souvent pédantesque de l'école d'avoir une fois su se rendre aimable dans la personne de Montmaur ?

MURAT.

Quand le ciel veut changer la face du monde, qu'il brise les sceptres dans la main des rois, qu'il livre les peuples aux factieux, ou aux conquérans, de grands spectacles viennent décorer la scène politique. Une sorte de fermentation s'empare des intelligences ; et au milieu des bouleversemens de l'ordre social des hommes se rencontrent qui, s'élevant sur ses ruines encore fumantes, couvrent de leur gloire le gouffre des révolutions d'où ils s'élancèrent : semblables à des îles florissantes, et à ces autres monumens de la nature que de longs tremblemens de terre font jaillir du sein des abîmes. En ne tenant compte que des illustrations militaires, combien de héros doivent le jour à nos discordes civiles ! C'est de là que sont sortis Moreau, Desaix, Kléber, Pichegru, Ney, Lannes, Bessières !..... Murat reconnaît la même origine. Le berceau de sa renommée fut placé sur la tombe des libertés

nationales, et ses premiers lauriers furent cueillis parmi les cyprès de la patrie. Toutefois, écartant les époques, gardons-nous de confondre les noirs auteurs de nos désastres avec les brillants artisans de nos victoires. Tremblons de mettre au même rang les féroces Catilina qui firent ruisseler notre sang sur les échafauds, et les braves Scipion qui prodiguèrent le leur sur nos champs de bataille: ou plutôt, s'il est vrai que Murat et ses compagnons de gloire sont les fils de la révolution, en faveur de ces héroïques enfans puisse l'avenir oublier les crimes de la mère !

Joachim Murat, Maréchal et Grand Amiral de France, Grand Duc de Clèves et de Berg, Prince de l'Empire, Roi de Naples, reçut le jour à Labastide-Fortunière en 1767.

Issu de parens obscurs, dont les vertus relevaient la condition plébéienne, son enfance fut vulgaire comme son berceau, mais présenta plus d'un trait prophétique. Sa physionomie sociale s'exprima d'abord par l'impétuosité brillante de son caractère, par la fierté de ses traits tout guerriers, et la mâle vigueur d'une constitution athlétique.

Cette ambition de savoir, qui depuis un demi-siècle travaille les classes même les moins élevées de la Nation, excita sa famille à s'imposer pour lui les soins généreux d'une éducation libérale. L'Ecole de la capitale du Lot, qui a formé tant de savans et de guerriers fameux, s'honore aussi d'avoir enseigné la jeunesse d'un simple citoyen destiné à aller s'asseoir parmi les rois. C'est au collége de Cahors qu'il

fournit la carrière des études littéraires. Quelques velléités d'entrer dans le sanctuaire, échauffées sans doute par des inspirations domestiques, le portèrent à prendre l'habit de nos lévites ; et c'est dans le dessein de s'initier au droit canon qu'il se rendit à Toulouse. Il l'y étudia durant quelque temps. Mais, il n'était pas fait pour un ministère de paix celui dont l'élément devait être la guerre ; et l'Etole ou la Mître eussent été de trop pâles ornemens pour le héros dont le glaive et le diadème étaient destinés à devenir la parure.

La froide étude des sciences théologiques ne put long-temps captiver les élans de son génie, et le bruyant métier de Mars vint bientôt l'enlever aux débats trop paisibles de Scot et de Saint-Thomas. Il embrassa le parti des armes, et s'enrôla volontairement. Il avait à peine figuré sous les drapeaux que ses nombreux amis se cotisèrent noblement pour lui procurer son congé qui fut acheté à son insû. L'élévation de son caractère, l'attrait de ses manières franches et loyales, ce je ne sais quoi d'imposant qui subjugue des égaux lui avaient concilié l'amitié et, pour ainsi dire, le culte de tous les jeunes gens de son âge. Leur trait généreux ne put toutefois que suspendre momentanément l'exercice de sa vocation toute martiale. Le jeune ami ne tarda pas à s'enrôler de nouveau; et ils le virent avec douleur reprendre du service dans le régiment des chasseurs à cheval des Ardennes. Bientôt il fut l'un des trois militaires du département du Lot sur qui tomba l'honneur

de l'élection au grade de garde constitutionnel de Louis XVI. Son ardent enthousiasme pour la profession des armes, le luxe de ses dons physiques, et le développement rapide de ses qualités guerrières commandaient une faveur qui l'attacha trop peu de temps à la personne d'un monarque infortuné que 1792 osa dépouiller de ses gardes pour l'entourer de geoliers. Le déplaisir causé à Murat par cette suppression cruelle rencontra une légère compensation dans la guerre qui ne tarda pas à éclater. Il passa dès-lors au 12.me régiment de chasseurs à cheval décoré de l'épaulette de sous-lieutenant.

Il fit partie du corps des Pyrénées Orientales, où d'insignes traits de valeur et d'intelligence lui captivèrent l'estime de ses chefs, et le signalèrent comme l'une des jeunes espérances de l'armée. Son illustration naissante séduisit surtout le général d'Hurre qui se l'attacha en qualité d'aide-de-camp. Il fut depuis successivement élevé aux grades de chef d'escadron et de lieutenant-colonel.

Cependant une paix glorieuse pour la France vint faire retrograder nos légions qui s'avançaient victorieuses sur le sol des Ferdinand. Les affaires d'Italie attirèrent nos guerriers sur de nouveaux champs-de-bataille. L'étoile de Murat qui devait le guider vers tous les théâtres propres à aggrandir son nom, et à étendre notre gloire, ne pouvait manquer de l'associer à cette mémorable campagne. Ce n'est pas sans un noble orgueil qu'il se vit appelé à combattre en des lieux remplis encore après deux mille ans du

colosse de la gloire romaine. Alliés aux Autrichiens, les enfans dégénérés des anciens maîtres du globe étaient alors aux prises avec un autre Annibal. Un héros, dont le nom commençait à effrayer le monde, Bonaparte, mu par un de ces mouvemens irrésistibles qui l'entraînèrent toujours vers tout ce qui présentait les séductions de l'héroïsme et de la gloire, choisit cet autre Maharbal pour son aide-de-camp. La destinée de Murat fut dès-lors comme miraculeusement attachée à celle de l'homme le plus extraordinaire du dix-neuvième siècle; et l'éclat de cette association naissante ne contribua pas peu à exalter l'ardeur de son génie, et les élans de sa romanesque bravoure. L'Italie ne fut le théâtre d'aucune action importante où le guerrier Quercinois ne payât largement de sa personne et de ses talens, et où il ne moissonnât quelque palme nouvelle. Le trait caractéristique de sa valeur était une impétuosité soudaine, une ardeur bouillante qui le précipitait toujours le premier dans le danger, et une sublime insouciance de la mort qui lui imprimait quelque chose de plus qu'humain sur un champ de bataille. Sa place était à la face de l'ennemi. Toutefois, semblable à un coursier bouillant mais docile, dont le frein maîtrise la fougue à volonté, Murat savait au besoin réprimer ses brusques élans; et ce SABREUR, si brillant à la tête d'un escadron d'avant-garde, excellait à conduire dans le silence des armes, et dans le mystère d'une manœuvre sinueusement combinée le succès d'une mission délicate et périlleuse. Le général en

chef l'employait souvent et jamais en vain dans de semblables rencontres. Il s'agissait, la veille de la journée de Dégo, de traverser tout le camp ennemi pour aller porter un avis nécessaire au gain de la bataille. Murat n'attendit pas qu'on lui proposât cette redoutable commission. Il la demanda lui-même, et s'en acquitta pleinement, malgré des dangers et des obstacles de toute espèce. C'est à ce trait de courage qu'il dut son élévation au rang de colonel.

Il se couvrit encore de gloire au combat de Céva et de Mondovi. Dans cette dernière journée il fit des charges d'éclat à la tête du 21.me régiment des chasseurs; et, non content d'avoir jonché la terre d'ennemis, il poursuivit avec une infatigable ardeur le général autrichien Stengel fuyant devant lui.

Le zèle, la valeur et l'activité qu'il venait de faire éclater parurent à Bonaparte dignes d'être citées avec éloge dans les divers rapports qu'il transmettait aux gouvernans républicains. Murat eut encore l'honneur d'être choisi pour apporter au directoire vingt-un drapeaux qui avaient été enlevés aux Austro-Sardes. Il est beau de voir le brillant aide-de-camp de Napoléon devenir en cette occasion solennelle l'ambassadeur de la victoire.

Mais ce n'était pas assez pour lui d'être le messager de nos triomphes. Il voulut continuer à s'en montrer l'artisan; et la noble satisfaction de porter à la patrie ces glorieuses enseignes, n'ayant fait qu'éveiller dans son âme le désir d'en conquérir de nouvelles, il reprit le chemin de l'Italie, revêtu du grade de général de brigade.

Ses mouvemens, habilement concertés avec ceux de son collègue Vaubois, forcèrent la reddition de Livourne le 26 juin 1796. Le 18 juillet, il partagea au siège de Mantoue avec le général Vignolles l'honneur de la plus heureuse attaque dirigée contre un camp retranché, établi par les Autrichiens à Migliaretto. La journée du 5 septembre vint éclairer le hardi passage du Lavis que Murat franchit le premier à la tête du 10.me régiment des chasseurs à cheval, dont chaque cavalier portait un fantassin en croupe. Il cueillit de nouveaux lauriers au combat de Roveredo. Le 8 septembre, nos soldats rencontrèrent les avant-gardes Autrichiennes non loin du village de Solagna, et les mirent promptement en fuite. Murat courut sur elles avec la vitesse de l'aigle, et acheva de les tailler en pièces. Comme il continuait sa marche rapide à la tête d'une avant-garde de cavalerie, et qu'il allait entrer dans le village de Cerça, il se voit croisé tout-à-coup par les troupes légères du général Ott, qui y fesaient aussi leur entrée. L'ennemi était de beaucoup supérieur en forces. La poignée de cavaliers entraînée par Murat se trouvait à une grande distance de la division française. Cependant leur intrépide général ne sait point reculer. Loin de chercher leur salut et le sien dans une retraite que d'autres regarderaient comme sage, et qui à ses yeux seuls passerait pour honteuse, il prend lui-même l'offensive, pousse ses cavaliers sur l'ennemi, le culbutte d'abord, et ne cède que tard à l'insoutenable supériorité du nombre.

Aux plaines de Saint-Georges, Murat, selon sa coutume, bravant le danger, et méconnaissant la crainte, fit les plus grands ravages. Il renversa plusieurs escadrons, et après avoir fait couler sur le champ de bataille des flots de sang ennemi, il s'aperçut à peine que le sien jaillissait d'une large blessure qu'il avait reçue dans la mêlée.

Le 15 janvier 1797 eut lieu le combat de la Corona, où ce guerrier, donnant l'essor à toute son ardeur martiale, mit le sceau à sa réputation, et acquit à la pointe de l'épée le droit de marcher désormais l'égal de nos plus grands généraux.

Vers la fin du même mois, en dépit des rigueurs de l'atmosphère et de l'âpreté des eaux, Murat dont la constitution et l'intrépidité étaient au-dessus des élémens, s'embarque avec quelques troupes sur le lac de Garda, fait sa descente près de Torbole, opère une marche forcée dans les montagnes qui serpentent le long du lac, tourne les Autrichiens, et les oblige à fuir en lui laissant quatre cents prisonniers pour prix de cette sorte de travail d'Hercule. Il déploya la même valeur au passage du Tagliamento qui illustra le 16 mars de cette même année. Quelques jours après, il se signala au combat de Gradisca par de brillants faits d'armes qui furent dignement préconisés dans les relations du général en chef.

Le célèbre traité de Campo-Formio vint enfin de nouveau fermer le temple de Janus sur une terre que l'ambition devrait abandonner désormais au règne paisible des arts. Après les stipulations solennelles qui

laissaient respirer l'Italie, et mettaient le comble à la gloire de son jeune conquérant, l'un des plus dignes appuis de ce héros, Murat fut envoyé dans la Romanie. Sa fermeté courageuse, et de brillants coups de main y éteignirent rapidement le foyer d'une insurrection qui éclata vers le commencement de l'année 1798.

Quelques mois après s'ouvre la Campagne d'Egypte. Pour une telle expédition il ne fallait que des héros. Bonaparte, autre Louis IX, met à la voile pour aller, avec quatre mille braves, subjuguer l'Orient. Déjà la baïonnette française a lui sur la terre antique des Pharaon et des Ptolémée. A la tête de l'avant-garde de nos guerriers l'habitant d'un autre monde a déjà vu flotter le panache éclatant de Murat. Comme celui du Grand Henri, il marque toujours le chemin de la gloire !

Le général Quercinois aida puissamment à l'escalade d'Alexandrie où il fut blessé. Les vainqueurs ne jugeant pas à propos de s'arrêter dans les murs de la cité conquise, prirent le lendemain la route du Kaire en traversant les vastes plaines du désert, et parvinrent dans les belles contrées de Giseh, où quarante siècles auparavant de fastueux souverains, pour éterniser leur mémoire, avaient élevé les pyramides.

Au pied de ces superbes monumens de la folie couronnée un chef plein de vaillance avait rangé plusieurs milliers de Mameloucks, et de nombreux bataillons de Fellahs et d'Arabes. A la tête de cette

armée formidable Mourad-Bey ose attendre nos guerriers qui accourent pour le joindre. Il s'engage un combat terrible. Dix fois le général Ottoman se précipite sur nos phalanges, et tente de les rompre; dix fois son ardeur échoue contre les murs de flamme et de fer qu'on lui oppose; la féroce impétuosité du cimeterre cède enfin à l'audace froidement réglée de la baïonnette; et la plupart des soldats de Mourad-Bey mordent la poudre ou vont s'engloutir dans les flots du Nil. . . . .

Murat fit des prodiges de valeur dans cette journée mémorable (bataille des Pyramides) où, comme à l'ordinaire prodigue de sa vie, il reçut une nouvelle blessure. Son courage audacieux, l'élévation majestueuse de sa taille, le prestige de son costume théâtral en imposèrent d'abord aux Orientaux. A côté de Bessières, de Desaix, de Kléber et de tant d'autres chefs héroïques il fut distingué par le valeureux Mourad-Bey que la dignité de pareils adversaires consolait un peu de sa défaite. La valeur de Murat acquit même une telle célébrité en Egypte que ce guerrier Musulman ne parlait de lui qu'avec respect, et s'honorait de la ressemblance de son nom et de celui du héros français.

Après la réduction du Kaire, il marcha de concert avec le général Leclerc dans la direction de Belbeis, où le Bey Ibrahim s'était retiré avec des troupes nombreuses. Ce chef Egyptien fut bientôt rencontré par les Français qui lui livrèrent le combat de Salahieh. Le guerrier Quercinois y chargea à la tête du 3.me régiment des dragons contre une nuée de

Mameloucks, les défit et les enfonça dans le désert.

A quelque temps de là, tandis qu'il commandait l'une des provinces du Delta, il s'unit au général Lanusse pour écarter un vaste rassemblement d'Arabes, lequel s'était formé autour de la cité de Mit-Kramr, qui flanque la branche du Nil dite de Damiette. Les ennemis dissipés au premier choc laissèrent plusieurs pièces de canon, et s'enfuirent sur une éminence, où ils se croyaient invinciblement défendus par la fierté de la position, et par les eaux du Nil qui servait de rempart à la base de la montagne. Cette hauteur fut emportée en un clin-d'œil : les Arabes prirent la fuite. S'acharnant à les poursuivre, les soldats de Murat marchèrent durant quelques heures presque entièrement ensevelis dans l'eau et dans la vase des marais, et en tuèrent un grand nombre.

Au commencement de l'année 1799, le généralissime Français partant pour l'expédition de Syrie, mit sous la conduite de Murat le corps de cavalerie qui s'élevait à près de mille combattans. C'est à leur tête qu'à la journée de Gaza il passa plusieurs torrens en présence de l'ennemi, et dirigea plusieurs manœuvres dont l'exécution, pleine de précision et d'ensemble, contribua puissamment au gain de la bataille.

Cependant les Français poursuivent leur marche triomphante dans les plaines sablonneuses du désert ; et, malgré les frauduleuses indications de leurs guides, ils arrivent enfin sous les murs de Jaffa. Assisté d'un simple détachement de cavalerie, Murat, constam-

ment sous le feu des batteries ennemies, osa faire une reconnaissance exacte de la place; et les vues qu'il donna sur les accidens de sa position hâtèrent et perfectionnèrent singulièrement le plan d'attaque. Jaffa fut emporté à la pointe de l'épée, et avec cette cité forte furent prises quarante pièces d'artillerie que le féroce pacha Djezzar venait de recevoir du grand Seigneur pour protéger ses frontières.

Pendant le siège de Saint-Jean d'Acre, Murat s'empara de l'importante forteresse de Zafet, et reçut prisonnière la garnison qui défendait ce poste. Elle était composée de Mangrabins, qui obtinrent du vainqueur la faveur d'être admis à combattre dans les rangs de l'armée française.

Murat s'avançant toujours dans le cœur de la Syrie nettoye le pont d'Iacoub, défait à l'improviste le fils du pacha de Damas, et pousse l'ennemi l'épée aux reins jusqu'à la grande route qui mène à cette capitale de la Syrie. Sa course victorieuse, tout en encourageant nos soldats, dégarnit avantageusement la campagne, et fut le brillant et utile prélude du triomphe décisif que Bonaparte remporta le lendemain au Mont-Thabor. Cette bataille, véritable prodige, l'honneur de nos Annales modernes, où quatre mille Français battirent sur une ligne de neuf lieues une armée de trente-cinq mille hommes, emprunta un intérêt encore plus brillant aux lieux solennels dans lesquels elle fut livrée. Si l'imagination de Raphaël alla recueillir sur ce mont sacré les traits dont il a peint la transfiguration d'un Dieu, peut-être des

pinceaux non moins sublimes iront y chercher un jour l'inspiration nécessaire pour retracer l'un des plus beaux faits d'armes d'un héros.

Le lendemain de cette brillante journée Murat courut s'emparer de Tabarieh. La garnison, chargée de défendre cette place, s'était enfuie au seul bruit de la marche des Français. Ils y firent un immense butin. Les vivres dont cette ville se trouvait remplie étaient en si prodigieuse abondance qu'on les jugea suffisants pour alimenter l'armée pendant une année entière.

Cependant l'abandon forcé du siège de Saint-Jean-d'Acre vint arracher nos braves à une contrée pleine de souvenirs antiques et religieux, qui avait failli devenir pour eux une nouvelle terre promise. Des rives sacrées du Jourdain, dont les eaux furent sur le point de couler esclaves de nos lois, les Français se replièrent vers les premiers théâtres de leurs victoires, et regagnèrent la contrée du Kaire. Notre armée y était à peine que Murat alla dissiper de nouvelles hordes d'Arabes qui infestaient le lac Natron.

Après cet exploit, il se hâta de se rendre aux plaines de Giseh, non loin des Pyramides.

Là, le général en chef se préparait à une grande bataille. Une flotte ottomane de cent voiles avait mouillé vers le milieu du mois de juillet devant Abou-kir, et menaçait Alexandrie. De nombreuses cohortes d'Arabes et de Mameloucks s'étaient attroupées pour protéger ce formidable débarquement, dont l'effet devait être de rendre l'Egypte à ses premiers souverains. Bonaparte leur livre un combat terrible, les

taille

taille en pièces, en tue douze mille, et force dix mille fuyards à se précipiter dans la mer. Dans cette mémorable journée qui eut encore pour résultat la prise rapide de la forteresse d'Aboukir, et dont le glorieux souvenir balancera chez la postérité celui de notre défaite navale aux mêmes lieux, Murat avait occupé le commandement de l'avant-garde de l'armée française. Il y poussa l'activité, la valeur et la présence d'esprit jusqu'au sublime de la vertu militaire. Au fort de l'action, s'étant jeté, à la tête de la cavalerie, entre le village et le fort d'Aboukir, il y ferma toute retraite au commandant en chef Mustapha-Pacha. Rapide comme l'éclair, hardi comme l'attaque, il s'élance vers le camp des Turcs, le force, et pénètre jusqu'à la tente de Mustapha. Le guerrier Musulman court à l'instant sur lui, et lui tire un coup de pistolet, dont la balle l'atteint au-dessous de la machoire inférieure : mais deux doigts de la main droite du pacha tombent bientôt sous le sabre foudroyant de Murat, qui se hâte de faire prisonnier le fier Ottoman, et l'envoie au Quartier-Général. De pareils traits joints à ceux de ses braves justifient bien les éloges de Bonaparte, qui dans le compte qu'il rendit de la bataille d'Aboukir disait, en spartiate, de la Cavalerie de Murat : « Elle a fait » l'impossible »,

Une politique impérieuse contraint Bonaparte à quitter l'Egypte. Murat revoit avec lui la patrie. Le 18 brumaire vient changer brusquement la face des choses en France. L'opiniâtre résistance d'un direc-

toire dont elle était fatiguée ne put tenir devant l'éblouissante popularité du héros de la république. Le décemvirat expire; et le conseil des *cinq cents*, dont l'autorité s'agite encore sous le pied du colosse résolu de l'écraser, retentit déjà de la voix tonnante de son destructeur. Cependant un orage se forme. Les restes odieux de l'ancienne Montagne vocifèrent au sein de l'assemblée. L'on entend ce cri : « *Malheur au* » *Dictateur! Qu'il soit mis hors la loi!* ». On croit voir un nouveau César au milieu d'un autre sénat prêt à l'égorger. Un moment stupéfait par ce tumulte, le dirons-nous, Bonaparte lui-même paraît céder, quand tout-à-coup on voit entrer dans la salle un guerrier audacieux : c'est Murat, à la tête de soixante baïonnettes, se précipitant au pas de charge sur ces représentans obstinés C'en est fait : ils sont vaincus : ils s'échappent tumultueusement par les portes et par les fenêtres de l'enceinte, et laissent à quelques grenadiers les superbes fauteuils de cinq cents législateurs. C'est à Saint-Cloud que s'opéra ce hardi coup de main qui, en entraînant la dissolution du formidable conseil, influa si puissamment sur l'avenir de Bonaparte, et sur les destinées de la France et de l'Europe.

Le nouveau consul sut apprécier à sa valeur un si éclatant service; et la main de la plus jeune de ses sœurs, Marie-Annonciade-Caroline, en devint la généreuse récompense. Murat fut dans le même temps placé à la tête de la garde consulaire.

La destinée propre de Murat était la guerre. Tout entier à cette vocation impérieuse, il devait marquer

les phases de sa vie par la seule variété de ses expéditions militaires. Au commencement du siècle, l'un des chefs de l'armée d'observation, qui reconquit l'Italie, il apporta sur de nouveaux champs de bataille l'étonnante vigueur d'esprit et de courage qui avait jeté tant d'éclat en Egypte. On le vit entrer de vive force dans Verceil, culbuter la garnison, et s'emparer des magasins. Il passe la Sesia après avoir écrasé plusieurs escadrons qui lui disputaient ce fleuve, franchit le Tésin, et entre enfin dans Milan. Nocetto le vit avec étonnement s'élancer au-delà du Pô, d'où il courut sur Plaisance, et alla capturer un butin immense aux Autrichiens dissipés au loin par ses lances et par sa mitraille.

Dans la fameuse journée de Marengo Murat avait le commandement général de la cavalerie. Ses prodiges de valeur concoururent puissamment à une victoire qu'il fallut arracher à la fortune et à l'ennemi. Le général Mélas, développant une merveilleuse tactique, marchait d'abord en triomphateur à la tête de ses cohortes déployées sur une ligne d'une immense étendue, et menaçait d'enlacer sur tous les points les Français qui subissaient déjà l'affront de reculer. C'est alors qu'on vit deux bataillons et deux escadrons de la garde consulaire se former en carré à l'effet d'arrêter jusqu'à l'arrivée de Desaix le mouvement de l'aîle gauche des Autrichiens, et ressusciter les miracles de la légion Thébéenne. Une si héroïque contenance à laquelle Murat prit une glorieuse part, décida le succès opéré par les charges brillantes

de Desaix ; et le général Quercinois partagea les lauriers de ce héros qui, atteint d'une mortelle blessure, et près d'être enseveli dans son triomphe, n'eut que le temps d'exhaler ces mots sublimes : « *Allez dire* » *au premier Consul que je meurs avec le regret de* » *n'avoir pas assez fait pour la postérité* ».

Pour prix de la belle conduite que Murat avait tenue dans ce combat à jamais illustre, Bonaparte crut devoir lui décerner un SABRE D'HONNEUR. Jamais présent ne remplit mieux la condition de l'à-propos.

En 1801, notre général fut mis à la tête d'une expédition contre le royaume de Naples. Sa science militaire et sa bravoure accoutumée dépassèrent même les espérances qu'on avait conçues de sa mission ; et une paix avantageuse pour les Français ne tarda pas à être signée dans Florence, à l'ombre des lauriers que Murat venait de cueillir.

De retour à Paris, il s'en vit nommer Gouverneur. Avec cet emploi lui fut déféré celui de général en chef.

Cependant le conquérant de l'Italie, le triomphateur de l'Egypte, le vainqueur de nos Triumvirs, Bonaparte ose enfin ceindre le diadème. Entr'autres actes illégitimes dont ce brillant usurpateur souilla sa gloire, jusques-là si belle et si pûre, pour s'élever à la grandeur souveraine, la postérité lui reprochera un grand crime : Un héros de vingt-deux ans, en qui respirait déjà tout le Grand Condé, fut soudain ravi à la patrie gémissante ! ..... Mais où

sont les grands hommes, et surtout les fameux capitaines, dont la vie ne connaisse point de tache ? Sésostris attelait à son char des rois vaincus ; Alexandre tua son ami Clitus ; Octave laissa tomber la tête de Cicéron ; Napoléon..... Je m'arrête : l'Histoire achévera.

Si un aveugle et impitoyable dévoûment aux volontés de l'empereur excita Murat à coopérer en cette occasion à leur triste accomplissement, un mot échappé à la fatalité du moment a été largement expié par une fin non moins tragique : et les ombres de deux héros frappés d'un égal coup de foudre, n'auront pu se haïr en se retrouvant dans un monde où l'homme, désormais libre de passions, entre escorté seulement du pardon et du repentir.

Le nouvel empereur décerna le grade de Maréchal de France à un brave déjà grand par sa propre renommée, et par l'honneur de l'alliance qui le plaçait si près du trône français. La promotion au rang de Prince, et à la dignité de Grand-Amiral de France vint ajouter une splendeur nouvelle à l'Auréole de Murat.

Durant la guerre de 1805, il fut investi de la charge de Généralissime de la cavalerie. Le rapide succès de cette campagne fut dû en grande partie à la sagesse de sa tactique, et à l'audace de ses attaques. On le vit, dans la Bohême, constamment attaché à la poursuite des Autrichiens commandés par l'archiduc Ferdinand, et le général Verneck : il parvint même à couper à ce dernier toute retraite, et le força à mettre bas les armes dans Langeneau. Il fut un des premiers à

marcher sur Vienne, et il ne tarda pas à entrer dans cette brillante capitale de l'Autriche. Il moissonna de nouveaux lauriers aux champs de la Moravie, défit un corps Russe à Hollabrun, s'empara de Brunn, cerna les troupes de Kuston, et obligea ce général à capituler.

Son étonnante activité, et ses talens stratégiques furent une des causes les plus puissantes du triomphe immortel remporté sur trois rois dans les plaines sanglantes d'Austerlitz.

Lors de l'ouverture de la Campagne de 1806, après avoir été créé Grand Duc de Clèves et de Berg, il reçut le commandement général de la cavalerie de la grande-armée contre les forces combinées de la Prusse et de la Russie : Jéna, Eylau, Friedland le virent renouveler ses prodiges d'intelligence et de valeur qui concoururent énergiquement au gain de ces mémorables journées, et par conséquent à la paix que l'Europe reçut encore une fois des mains de Napoléon par le fameux traité de Tilsitt.

Murat ayant, en 1808, franchi les Pyrénées à la tète de nombreuses légions, seconda peut-être avec une coupable habileté les desseins ourdis par Napoléon contre la dynastie régnant en Espagne. Le géant de l'Europe, après avoir subjugué les peuples, voulait, nouvel Alexandre, occuper ses loisirs du superbe soin de distribuer des couronnes, et destinait celle de Charles IV à un membre de sa famille. L'insidieuse émigration du monarque Espagnol et de son fils à Bayonne, audacieusement ménagée

par Murat, mit bientôt leur sceptre à la disposition de l'empereur ; et Joseph Napoléon vint, aux yeux de l'Europe étonnée, paisiblement s'asseoir sur le trône héréditaire d'un petit-fils de Louis XIV.

L'étroite alliance de sang et d'illustration qui unissait le prince Quercinois au héros usurpateur ne saurait pallier l'obéissance passive qu'il lui garda dans cette déplorable occasion. Une admiration trop partiale de sa gloire chercherait plus vainement encore son apologie dans les espérances dont on a soupçonné son ambition. On a prétendu, en effet, que Murat avait aspiré au diadème qui devint l'apanage de Joseph. Ce désir, auquel nous sommes loin d'ajouter foi, ne ferait qu'aggraver l'erreur de la part qu'il prit au rapt solennel dont l'histoire accusera son beau-frère. A aucun titre il n'est permis de devenir le proxenète de l'injustice.

Toutefois ces rêves de royauté, à supposer qu'ils pussent agiter l'âme de Murat, ne tardèrent pas à s'accomplir. Au 1.er août 1808, il fut couronné roi de Naples, et proclamé sous le nom de Joachim Napoléon.

A mesure que les sociétés vont se poliçant, que la raison des peuples s'épure, que leurs préjugés disparaissent devant le flambeau de la civilisation, on voit l'homme s'ennoblir de plus en plus aux yeux de l'homme, et la considération sociale se fonder sur des titres de jour en jour plus moraux. Il sont déjà loin de nous ces temps où le mérite dépourvu d'origine était condamné à ramper inutile à la patrie, où le hazard

de la naissance distribuait les rangs dans l'opinion, et où l'éclat d'un nom sans vertu l'emportait trop souvent sur l'obscurité d'une vertu sans nom. On sent aujourd'hui plus que jamais en France la valeur personnelle de l'homme. On y apprécie mieux que jamais l'héroïsme de celui qui s'élève sans aïeux, et qui ne date que de lui son illustration. Aussi, même aux yeux de ceux qui tiennent un compte approfondi de la puissance des évènemens auxquels il dut l'essor de sa fortune, Murat, de simple soldat devenu roi, honore autant le diadème que l'héritier de la plus longue et de la plus auguste dynastie.

Monté sur le trône Napolitain, Joachim rappela les rois preux des temps chevaleresques. La franche loyauté de ses manières, relevée par le luxe oriental de sa personne et de sa Cour, formait un spectacle à la fois royal et populaire qui charmait et enorgueillissait tout ensemble des sujets éblouis de ce merveilleux contraste.

Pour peindre Murat roi, l'Histoire dira qu'il gouverna en monarque bon et magnanime.

Tandis que le héros Quercinois donnait des lois aux habitans de l'ancienne Parthénope, le superbe Napoléon poursuivait le gigantesque projet d'imposer les siennes à l'Univers.

Avec l'effroyable campagne de Russie s'ouvrit pour Murat une nouvelle ère de combats et de gloire..... Il y commandait toute la cavalerie, à la tête de laquelle il poussa d'abord vigoureusement un ennemi

dont la fuite politique ne nous permit d'attaque importante que vers la fin de juillet. C'est le 26 de ce mois que se livra la première action remarquable; nous voulons parler du combat d'Ostrowno. Murat y fit des charges éclatantes avec une poignée de troupes opposées à des forces immenses. Le lendemain de la bataille il déploya une conduite admirable dans laquelle on n'avait à reprendre qu'un excès de courage.

Cependant Napoléon se disposait à attaquer Smolensk. Le siège pénible d'une cité si bien fortifiée étonne Murat. Sans doute il croyait que l'empereur voulant rétablir le royaume de Pologne, bornerait ses conquêtes à Witepsk, dont la position forme une des transitions du Boristhène à la Dwina. « Les Russes » fuient devant nous, disait-il au conquérant, ils » ne veulent point de bataille; c'est assez loin les pour- » suivre; il est temps de s'arrêter ». La réponse de l'empereur ne dut pas être équivoque, puisque le roi de Naples dit ensuite: « Je me suis jeté aux genoux » de mon frère, je l'ai conjuré de s'arrêter; mais » Napoléon ne voit que Moscow: honneur, gloire, » repos, pour lui tout est là; cette Moscow nous » perdra ». Quoiqu'il en soit, après son entretien avec l'empereur, le visage et les manières de Murat peignaient un chagrin sombre et concentré. Soudain même il s'éloigne, et court au milieu d'une batterie sur laquelle l'ennemi vomissait mille feux. Là, tandis que plusieurs caissons sautent, et que tout est écrasé autour de lui, le roi, le désespoir dans les yeux,

reste immobile. Vainement le presse-t-on d'abord de se retirer : « Sire, lui dit-on enfin, vous allez causer » la perte de ceux qui vous entourent ». Il répond : « Eh ! bien, allez-vous-en tous, laissez-moi seul ici ». Pour la premiere fois on refuse de lui obéïr. Il se retourne alors brusquement, et presque avec colère, et quitte comme malgré lui le volcan, où, nouvel Empédocle, il avait été chercher la mort.

Murat ne pouvait sans doute exprimer plus énergiquement son désaveu d'une guerre si désastreuse. Toutefois, quelle que fût la répugnance qu'elle lui inspirait, il ne continua pas moins à la faire en soldat et en général.

Au combat de Valentina, il épiait envain le moyen de pousser sa cavalerie sur les Russes aux prises avec le maréchal Ney. D'épaisses forêts, des marais fangeux servaient de barrière à ses escadrons, et paralisaient ses élans. Il attendait avec impatience l'attaque de Junot, qui devait, à la tête des Westphaliens, charger les flancs de l'ennemi. Ne voyant pas ce général s'ébranler, il prend avec lui quelques cavaliers, s'élance au travers des bois et des marais, et le voilà qui gourmande la lenteur de Junot. Celui-ci, prétextant la mollesse de sa cavalerie, et le défaut d'ordre d'attaquer, Murat pour toute réplique se précipite à la tête de ses escadrons entraînés par son ardeur, court sur les Russes, écrase leurs tirailleurs, rebrousse, et vient dire à Junot : « Achève à présent; ta gloire est » là et ton bâton de maréchal ».

Murat acquit une nouvelle illustration en concou-

rant à fixer la victoire aux champs de la Moscowa. Dans cette immortelle journée, où des efforts inouïs tentèrent envain de repousser nos phalanges impatientes de s'élancer sur la vieille capitale des Czars, le roi de Naples parut grandir son génie belliqueux de toute l'importance attachée au gain de la bataille. Le général en chef Kutusow, voyant sa déroute assurée, voulut essayer une nouvelle tentative. Soutenu par ses réserves et par la garde russe, il se précipita sur le centre de l'armée française. Une nouvelle fureur s'empare des combattants. Ils semblent avoir résolu de vaincre ou de périr sur un champ de bataille déjà jonché de quarante mille morts. Cependant les colonnes russes arrêtées par la division Friand, mitraillées par quatre-vingts bouches à feu, restaient immobiles. Murat, indigné de voir des ennemis, affaiblis par tant de pertes, s'obstiner à ne pas reculer devant nous, charge à la tête de toute sa cavalerie, les dissipe, et met ainsi la dernière main à la victoire.

Dans un de ces mouvemens impétueux auxquels cette journée brillante le vit se livrer, il courut les plus grands périls. Comme il s'était oublié pour rallier une partie des siens un moment rompus, il se vit tout-à-coup environné de Russes, et sur le point de tomber en leurs mains déjà levées pour le saisir. Le héros couronné les trompe en se jetant dans une redoute voisine. Elle était défendue par des soldats qui, la voyant investie de toutes parts, ne s'occupaient qu'à chercher les moyens d'une fuite impossible. Le prince en ranime quelques-uns par ses paroles; lui-

même, à leur tête, combat d'une main, et de l'autre il élève et agite son panache. A l'aspect de ce signal glorieux de valeur et de raliement, tous les siens accourent. Refoulé par le combat acharné qui s'engage, et par les manœuvres du maréchal Ney, l'ennemi recule, et Murat est sauvé.

Plus tard, tandis que plusieurs bataillons rangés devant Semenowska semblent, après avoir repoussé les premières charges, vouloir céder enfin sous une grêle de balles et de mitraille, le roi de Naples arrive pour soutenir ces guerriers troublés. Mais un de leurs chefs, fatigué de déployer une constance inutile, a déjà commandé la retraite. Murat s'élance vers lui, le saisit, et lui crie : « Que faites-vous? » Le colonel, lui montrant les monceaux de cadavres qui l'environnent, lui répond : « Comment rester ici? « Eh! j'y reste bien moi, reprit le héros. Un tel exemple en impose à l'officier. Il fixe un instant le monarque, et s'écrie : « Soldats! face en tête : allons à la mort (*).

Quelques jours avant la sanglante bataille de la Moscowa, le roi de Naples s'était signalé par un trait dont l'audace est toute chevaleresque; et l'effet presque incroyable. Des essaims de Cosaques harcelaient sans cesse sa cavalerie indignée de prostituer à chaque instant des charges réglées contre de si ignobles adversaires. Murat, bouillant d'impatience, pousse un

---

(*) *Voy. l'Histoire de la Campagne de* 1812 *par le général* de Ségur.

jour son coursier ; et s'étant avancé seul vers ces hordes nomades, il s'arrête non loin de leur front de bataille, les envisage, leur ordonne fièrement du signe et de la voix de se retirer, et produit sur leurs âmes une telle impression, que ces nouveaux Scythes s'enfuient devant cet autre Alexandre (*).

Toujours au-delà de nos avant-gardes, Murat, mêlé à ses éclaireurs, touchait aux portes de Moscow. Dans cette cité immense se trouvait encore une partie de l'armée ennemie. L'arrière-garde de Milodarowich n'avait pas eu le temps d'en sortir. Ce général députe à Napoléon un parlementaire pour le prévenir que la ville va être incendiée, s'il n'accorde aux Moscowites le temps de faire leur retraite. Le vaste asile menacé des flammes était trop nécessaire aux Français épuisés de fatigue, et glacés par les rigueurs naissantes d'un insupportable hiver, pour qu'une pareille demande pût être rejetée. Un court armistice vint interrompre des hostilités de huit cents lieues ; et durant quelques instans les soldats Français et les troupes Russes se confondirent. Le roi de Naples offrit dans cette occasion une nouvelle preuve de l'ascendant que l'homme extraordinaire exerce, même sur des esprits barbares. Au milieu de cette confusion momentanée des deux armées les Cosaques l'ayant reconnu, l'entourent avec un empressement respectueux, le contemplent avec ivresse, lui prodiguent

---

(*) *Voy.* Quinte-Curce, *Guerre des Scythes.*

les marques de leur enthousiasme, et paraissent fiers d'admirer de si près le guerrier magnanime dont la bravoure leur est si connue. Heureux témoin de cette sorte d'idolâtrie, le prince prend les montres de ses officiers, et les donne à ses sauvages adorateurs. On dit qu'une voix partit du milieu d'eux qui donnait à Murat le titre d'*Hettman*.

Une si brillante scène est digne des temps héroïques de notre monarchie. Le roi de Naples subjuguant ainsi par le charme de sa gloire et de sa personne des peuples qui envient, pour ainsi dire, d'être ses sujets, rappèle le souvenir de Saint-Louis et de François I.er, dont les chaînes faillirent, sur des terres étrangères, être remplacées par des diadèmes.

Nous ne suivrons pas Murat se précipitant au-delà de Moscow sans daigner, en quelque sorte, s'arrêter dans l'antique métropole des Russies, s'obstinant à poursuivre un ennemi qui fuyait pour nous perdre, et se jetant avec sa fougue superbe et encore indomptée sur la route lointaine de Voladimir et de l'Asie. Nous le laisserons aussi retourner péniblement vers la France avec les débris de nos bataillons dont il déplore le sort lamentable, et dont il console le désespoir par ses prodiges accoutumés de vaillance et de génie. Il nous en coûterait de r'ouvrir les plaies de la patrie en célébrant un héros qui tendit toujours à les fermer ou même à les prévenir......

De retour enfin dans ses Etats, Joachim y avait à peine goûté quelques mois de paix qu'on le vit s'arracher encore une fois aux douceurs de la pourpre; et

voler sur de nouveaux champs de bataille. Il a déjà reparu à la tête de nos escadrons sur les rives de l'Elbe, et ses charges valeureuses aux combats meurtriers de Dresde et de Leipsick, de concert avec l'intrépidité déployée par tous nos autres braves, font rougir la Victoire d'oser commencer à nous trahir.

Murat rentre dans son royaume. Cependant une coalition formidable s'organise contre Napoléon. Une grande secousse se prépare. Pour renverser ce nouveau colosse il fallait un nouveau tremblement de terre. Au grand étonnement de l'Europe, Joachim s'unit à l'Autriche, vient grossir le nombre des rois conjurés, et imprime encore une tache à sa gloire en concourant à la perte de l'auteur de sa fortune. A une telle résolution était attachée son existence politique. Mais entre sa couronne, et celui de qui il l'avait reçue, son grand cœur devait-il hésiter? Retomber dans la poussière, fidèle au saint devoir de la reconnaissance, n'eut-il pas été plus glorieux que de rester assis sur le trône à côté du remords? Mais, que dis-je? Craignons de juger téméralrement ces grands coupables, nous autres hommes vulgaires, dont les yeux les contemplent à une si grande distance. Pygmées que nous sommes, nous mesurons les pas des géans; et nous ignorons si, placés à la hauteur d'où ils nous dominent, nous n'aurions pas suivi les voies que nous osons leur reprocher.

Quoiqu'il en soit, les destinées de Napoléon et de Murat devaient se confondre de nouveau; et une même tempête devait causer deux grands naufrages.

Reconcilié avec son beau-frère qu'un prodigieux retour avait, de simple prisonnier, refait empereur, il attaqua le premier les puissances alliées. Entr'autres combats importans et acharnés qu'il leur livra, l'histoire a recueilli la bataille de Tolentino, où il déploya, le 2 mai, contre les forces infiniment supérieures du général Bianchi une valeur bien digne de l'absoudre de l'erreur de sa défection. Il fit les mêmes prodiges à Ponte-Corvo, à Mignano, à San-Germano, et en plusieurs autres rencontres. Mais c'en était fait : la victoire ne devait plus être le prix de ses héroïques efforts. Obligé de céder, il se replie vers Naples où il rentre au milieu du mois de mai. Vaincu, réduit à ne pouvoir envisager qu'un fatal avenir, jamais il n'avait paru plus grand que dans ces momens suprêmes. « Madame, dit-il, en abordant la reine, je n'ai pas » pu mourir ».

Quelque temps après, Joachim partit pour la France. Une volonté sévère de Napoléon, mécontent de sa précipitation à commencer les hostilités, le retint sur la frontière..... Cependant la puissance Impériale expire à Waterloo..... Le héros captif à Sainte-Hélène a dit depuis en parlant de Murat et de cette mémorable bataille : « Il nous eût valu peut-être la » victoire ; car, que nous fallait-il dans certains mo» mens de la journée ? Enfoncer trois ou quatre carrés » Anglais : Or, Murat était admirable pour une pa» reille besogne. Il était précisément l'homme de la » chose. Jamais à la tête d'une cavalerie on ne vit » quelqu'un de plus déterminé, de plus brave, de plus » brillant ».

» brillant ». Un tel jugement s'accorde avec ces autres paroles de Napoléon qui, dans ses immortels entretiens recueillis par l'amitié fidèle et courageuse, disait un jour : « Il était impossible à Murat et à Lannes » de n'être pas braves ». (*).

L'échec décisif reçu au Mont-Saint-Jean ayant dissipé les dernières espérances du prince Quercinois, il erra quelque temps encore sur les côtes de Provence, d'où il finit par mettre à la voile pour l'île de Corse. Là, semblable à Annibal cherchant dans tout l'Univers des ennemis à Rome, il recueille un certain nombre de partisans, échauffe leur ardeur de tout le feu qui dévore son âme aux prises avec l'agonie de sa fortune ; et, résolu à tenter l'impossible, il se dispose à faire une incursion sur le royaume Napolitain.

Il allait partir lorsqu'un de ses aides-de-camp, arrivant de Paris, où il l'avait lui-même député depuis quelque temps, lui apprend que les Puissances ont décidé qu'il abdiquera tout droit à la couronne des deux Sciciles pour prendre le titre de Comte de Lipone ; qu'à cette condition il lui sera permis d'habiter les diverses provinces des Etats Autrichiens, et d'y vivre conformément aux lois de l'empire. A ces mots Joachim s'écrie indigné : « Ainsi donc on m'offre » une prison pour asile. De la prison à la tombe il » n'y a qu'un pas ! Vous êtes arrivé trop tard, mon » cher Macirone ; le dé en est jeté ».

(*) *Voyez le Mémorial de Sainte-Hélène par le Comte* Lascases.

Cela dit, il fait mettre à la voile. Après une navigation orageuse qui dissipe le petit nombre de vaisseaux qu'il traînait à sa suite, le 8 octobre il aborde, presque seul, et, pour ainsi dire, en naufragé, sur la plage de Pizzo. Les Calabrois, loin de céder aux ardents efforts qu'il tente pour les rallier à sa fortune désespérée, fondent sur lui, et l'attaquent avec fureur. Sa bravoure surnaturelle ne peut tenir contre l'immense supériorité du nombre; et, après trente ans de batailles, il est fait prisonnier pour la première fois. Un prompt arrêt émané d'une Cour martiale, formée à la hâte, le condamne à la peine capitale. On raconte qu'à la lecture de sa condamnation son visage, qui n'avait jamais exprimé la peur, ne peignit que l'orgueil du mépris.

Il montra la même fierté en présence du trépas. Il dit, en refusant le siège et le bandeau qui lui furent offerts : « J'ai trop souvent bravé la mort pour » la craindre. ». Puis, il pose sur sa poitrine le cachet de sa montre où était gravé le portrait de sa femme, recommande ses compagnons d'infortune, et s'écrie avec son accent de Marengo et de la Moscowa : « *Soldats, sauvez le visage : visez au cœur !* »

Quelques instans avant son supplice, il avait écrit à son épouse une lettre, dont les expressions tendres et magnanimes prouvent que dans sa grande âme la soif de la gloire et la passion des combats n'avaient nullement éteint les nobles sentimens de la nature.

« Ma chère Caroline,

» Ma dernière heure est sonnée : encore quelques
» instans, j'aurai cessé de vivre ; tu n'auras plus d'é-
» poux, et mes enfans n'auront plus de père. Pense
» à moi ; ne maudis pas ma mémoire. Je meurs in-
» nocent ; ma vie n'a été souillée par aucune injustice.
» Adieu mon Achille ; adieu ma Lætitia ; adieu mon
» Lucien ; adieu ma Louise : montrez-vous toujours
» dignes de moi. Je vous laisse sans biens, sans ro-
» yaume, au milieu de mes nombreux ennemis : res-
» tez toujours unis ; montrez-vous supérieurs à l'ad-
» versité ; pensez plus à ce que vous êtes qu'à ce que
» vous étiez. Que Dieu vous bénisse ! Souvenez-vous
» que la plus vive douleur que j'éprouve dans mes
» derniers momens est de mourir loin de mes enfans.
» Recevez ma bénédiction paternelle, mes larmes et
» mes embrassemens. N'oubliez pas votre malheu-
» reux père ! ».

Combien d'autres monumens déposent en faveur des vertus privées et sociales de ce grand homme! Une fois le rideau tiré sur ses erreurs politiques, combien de qualités du cœur brillantes et philantropiques l'histoire n'aura-t-elle pas à célébrer dans ce héros ! Où trouver des mœurs plus franches et plus populaires ? plus d'oubli de sa grandeur présente, plus de souvenir de son obscurité passée ? Où rencontrer plus de penchant à une générosité noble et magnifique ? plus d'empres-

sement à embellir les lieux fiers de son berceau? plus de bonheur à ennoblir l'existence de ses compatriotes, celle surtout des vulgaires amis de sa jeunesse? Aux fastes détaillés de notre Province appartient le récit spécial des bienfaits reçus de sa munificence. Pour nous, qu'il nous suffise d'avoir les premiers élevé à notre héroïque concitoyen un monument de cette admiration impartiale que nous ne savons refuser à aucune de nos gloires. Puisse ce faible essai vivre aussi long-temps que son nom, et que celui de ses frères d'armes !

Ils sont morts la plupart de ces héros qui trente ans ont fait notre orgueil ! Ils sont morts !....... Mais leur gloire ne mourra pas. C'est envain qu'une prévention anti-nationale s'efforce de retenir dans la nuit du tombeau leurs mânes indignés. Un autre Xénophon, un nouveau Tite-Live sera suscité pour venger leur mémoire. Le *Soleil d'Austerlitz* luit à jamais sur elle. Si Tolbiac, Bovines, Marignan, Denain et Fontenoy ont immortalisé nos vieux guerrires, Jemmapes, Rivoli, Wagram, Arcole et Marengo sont là pour éterniser nos nouveaux braves. Leur nom est écrit au faîte du Capitole, et au front des Pyramides. Il remplit encore le Kremlin et l'Escurial ; il grandit même avec les cyprès de Waterloo, au pied desquels l'avenir lira ces vieux mots gravés aux Thermopyles : « *Passant, va dire à notre Patrie* » *que ses enfans sont morts ici pour lui obéir* ».

NADAILLAC.

—

François-Louis Dupouget, comte de Nadaillac, Lieutenant-Général des armées du roi, vit le jour au château de Nadaillac, dans le voisinage de Gourdon, vers le commencement du dix-huitième siècle.

Une heureuse intelligence, un courage rare, une constitution mâle et ardente l'appelaient naturellement au métier des armes. Entré au service dès l'an 1721 sous le drapeau des mousquetaires, il donna de belles preuves de valeur, et arrosa de son sang plus d'un célèbre champ de bataille.

Il fut mis, en 1733, à la tête de l'une des compagnies de cavalerie du régiment de Talleyrand. Cette promotion brillante imprima un nouvel essor à sa bravoure. Elle éclata surtout au siège de l'importante place de Philisbourg, dont la conquête signala l'année 1734. Il assista successivement au combat de Clausen, à la prise de la cité de Prague, à la bataille de Sahay, au ravitaillement de Frawemberg, etc.

En 1742, il parut avec honneur à la fameuse journée de Dettingen sur le Mein, où un fatal mésaccord dans la combinaison de nos mesures nous ravit la victoire, au moment où le maréchal de Noailles, nouveau Pontius, s'était justement promis de renouveler

à la honte de nos ennemis l'antique prodige des *fourches caudines*.

Durant cette même année ce guerrier reçut le bâton d'Exempt des gardes du corps.

Il prit une part active à toutes les campagnes de Flandre depuis 1744 jusqu'en 1748. Il se battit vaillamment sous les murs de Menin, d'Ypres, de Fumes et de Fribourg, places formidables qui tombèrent rapidement au pouvoir des Français commandés par Louis XV en personne. Il fut du nombre des braves qui cueillirent l'immortel laurier de Fontenoy. Tournay, Oudenarde, d'Ath et Dendermonde le virent aussi combattre sous leurs fiers remparts devenus notre proie. Il assista glorieusement aux mémorables batailles de Raucoux et de Lawfelde, et concourut au siège de Maëstricht qu'une poignée de Français osa investir en présence de quatre-vingts mille hommes.

Le valeureux Nadaillac occupait depuis quelques années le grade de mestre de camp de la cavalerie quand il se vit élevé à celui de brigadier. Quelques mois après cette dernière nomination, il fut admis au rang d'enseigne des gardes du corps.

En 1761, la dignité de maréchal de camp devint le prix de ses longs services, et des es nombreuses blessures.

Ce n'est qu'en 1780 qu'il fut promu au grade de lieutenant-général. Il mourut quelques années après (1783) emportant l'estime de ses contemporains, et digne des souvenirs de la postérité.

A la valeur du guerrier il unissait l'urbanité du cour-

tisan, et brillait de toutes les qualités du chevalier français.

C'est sans doute au prestige de cette heureuse alliance de dons flatteurs qu'il dut, en 1770, l'honorable mission d'aller chercher la reine à Strasbourg.

La noblesse imposante de sa personne, la franche loyauté de son caractère, et de ses manières avaient depuis long-temps captivé la faveur de Louis XV. Ce prince l'admit à sa plus intime familiarité. Le guerrier Quercinois paya toujours avec usure cette auguste affection. Tout entier aux intérêts de son maître, il poussait le dévoûment jusqu'à l'oubli de ce que l'homme a de plus cher. Une tradition véridique a conservé le trait suivant : L'épouse de ce brave étant un jour en proie aux douleurs de l'enfantement, le roi, à côté duquel l'attachait l'ordre du service, se vit, pour ainsi dire, obligé de lui ordonner de se rendre auprès d'une malade si chère. Accueilli à son retour par les questions bienveillantes du monarque, il répondit : « *Sire,* » *vous avez un soldat de plus* ». « *Tant mieux*, reprit le roi, *s'il doit ressembler à son père* ».(*).

(*) *Ce soldat de plus, aujourd'hui l'un des gardiens du trône de Charles X, a dignement accompli le vœu de Louis XV.*

PALHASSE.

Etienne de Palhasse, Lieutenant-Général du Rouergue, naquit à Figeac vers le milieu du quinzième siècle.

Issu d'une honorable famille du Haut-Querci, on le vit ajouter à son nom tout le relief d'un beau talent et d'une grande vertu sociale. Les précieuses ressources d'une éducation sage et lumineuse lui furent prodiguées dès sa plus tendre enfance, et il jeta cet éclat précoce que l'on pourrait appeler l'aurore du génie. Une érudition immense lui attira de bonne heure l'admiration publique. Ses premières veilles ayant été spécialement consacrées à l'étude des lois, il sortait à peine de l'adolescence, et passait déjà pour un grand jurisconsulte.

Tant de lumières alliées à un noble et patriotique caractère l'environnèrent des hommages et de la confiance de ses concitoyens; il eut, en 1485, l'honneur d'être élu député du pays de Querci aux Etats de Tours.

Vers cette même époque, une décision douloureuse pour la Province vint supprimer les Sénéchaussées de Figeac, de Gourdon, de Martel et de Lauzerte. Palhasse entreprit aussi-tôt le voyage de Paris pour solliciter auprès du trône la révocation de cette fu-

neste mesure. Son zèle et son éloquence séduisirent la bienveillance du roi Charles VIII qui rendit ces sièges importants à des villes heureuses d'avoir pu s'adresser au souverain par la voix d'un tel ambassadeur.

En 1495, Etienne de Palhasse reçut le digne prix de ses vastes connaissances et de ses vertus généreuses par sa promotion à la charge éminente de Lieutenant-Général du Rouergue. Il géra sa magistrature avec un désintéressement et une sagesse antiques, et mourut en 1510, laissant à sa famille et à ses compatriotes l'héritage d'une mémoire pûre et durable.

PELRAS.

Antoinette Pelras naquit à Cajarc en 1760.

Un goût ardent pour la vie religieuse signala son enfance. Dès l'âge de quinze ans, cette fille généreuse s'était aggrégée à l'ordre de Nevers, en qualité de religieuse de la charité. Sensible de bonne heure aux misères humaines, elle s'était hâtée de s'affilier à une compagnie destinée à soulager toutes les infortunes. Dix ans après son entrée dans cet ordre, elle passa dans celui de Sainte-Thérèse. La nouvelle Carmélite, entraînée par sa destinée primitive au service des souffrants et des malades, réclama comme une faveur la charge d'infirmière du couvent.

Cependant la révolution vint dissiper les pieux hôtes des cloîtres, et rejeter dans une société en tumulte

des milliers d'austères chrétiens que la vertu avait depuis long-temps séquestrés du prétendu monde des heureux. A l'exemple d'un grand nombre de filles constamment fidèles à l'esprit de leur héroïque vocation, la courageuse Pelras, en dépit des rigueurs du temps, persistait à mener à Compiègne, avec ses courageuses compagnes, la vie sainte et édifiante du monastère. Cette audacieuse persévérance transpira. Antoinette, saisie avec ses sœurs, fut avec elles conduite à Paris pour y subir un jugement (1794).

Traduits au tribunal révolutionnaire, au nombre de seize, ces anges de vertu furent condamnés à mort comme *fanatiques* et *contre-révolutionnaires*. A ces mots, la magnanime Pelras, interrogeant à son tour l'accusateur public Fouquier-Tinville : « *Que signifient* » *ces paroles* », lui dit-elle, avec énergie ? La réponse de cet homme de sang est vague et dérisoire. L'intrépide sœur insiste, et demande hautement les motifs de son arrêt, et de celui de ses compagnes. Pressé par les irrésistibles interpellations d'une femme, ce tigre, devant qui pâlissaient même nos guerriers, lui répond enfin qu'elles sont condamnées à cause de leur dévoûment à la religion et au trône. « *Mes* » *sœurs*, s'écrie alors cette fille sublime, en se tournant vers ses pieuses camarades, *réjouissons-nous*, » *nous allons mourir pour Dieu et pour le roi !* ».

—

PENCHENAT.

—

Jean-Louis Penchenat, supérieur-général de l'ordre de Chancelade, vit le jour à Saint-Germain en 1715.

Il entra de bonne heure dans la carrière sacerdotale; et, après avoir fourni le cours des études premières à Cahors, il fut admis dans l'abbaye des Chanoines réguliers de Chancelade, qui florissait en Périgord. La rapidité de ses progrès scientifiques, et l'éclat prématuré des plus belles vertus fixèrent bientôt sur lui les regards de tous ses confrères. L'abbé de Chancelade fut surtout frappé de son rare mérite. Il l'honora d'une bienveillance particulière, et s'attacha complaisamment à cultiver cette jeune plante sur laquelle il fondait les plus flatteuses espérances.

Penchenat était, pour ainsi dire, sorti parfait des mains de la nature : une taille haute, un maintien noble, un air à-la-fois grave et doux, et cette bonté de physionomie qui subjugue même avant l'impression de la parole, ajoutaient à la beauté de ses qualités morales toute la magie des dons physiques.

Ce vénérable Quercinois fut successivement nommé prieur, coadjuteur, et abbé de Chancelade. C'est en 1764 qu'il se vit investi de ce dernier titre, et de celui de supérieur-général de la congrégation. Il en honora les fonctions par une conduite exemplaire; et réfléchit sur un ordre fier de lui obéir toute la splendeur

d'une vertu sans tache, d'un rare talent et d'un grand caractère. Il alliait à l'austérité d'un anachorète les manières nobles et aisées d'un grand seigneur. Il possédait à un haut degré l'art de bien dire, et son éloquence était aussi facile que fleurie et insinuante. Un si heureux ensemble de séductions sociales était dominé par une piété délicate et profonde.

Tant de mérite avait pénétré jusqu'à la Cour, qui honora constamment l'abbé Penchenat de ses bonnes grâces.... Mais ils vinrent trop tôt ces jours néfastes où le trône lui-même fut brisé par la main de la discorde ! Le palais des rois une fois désert, la religion fut aussi forcée dans son asile. Le vertueux Penchenat ayant été obligé d'abandonner son abbaye, rentra dans sa famille, et mourut sous le toît paternel en 1793. Heureux de s'éteindre avec la paix et la liberté de sa patrie !

PÉRIÉ.

Caton définissait l'orateur : « *Vir bonus dicendi* » *peritus* ». A son exemple, ne pourrait-on pas définir le médecin !. « *Vir bonus curandi peritus ?* ».

L'homme que nous signalons a merveilleusement réalisé ce dernier type. Les plus solides qualités sociales furent chez lui les dignes auxiliaires de l'art de guérir ; et la beauté de son âme commande autant de célébrité que le mérite de son talent.

Jean-Charles Périé, docteur en médecine, membre de l'académie des sciences de Toulouse, naquit à Gourdon en 1730.

L'instinct de l'humanité et sa passion native pour l'étude de la nature le séduisirent de bonne heure à la médecine. Une rare facilité d'esprit hâta la fin de ses cours, et c'est à vingt ans qu'il coiffa le bonnet de docteur à l'université de Cahors.

Se sentant encore dépourvu de cette maturité intellectuelle que l'exercice du premier des arts réclame de l'homme même le plus heureusement né pour sa profession, il sut se dérober aux plaisirs de la jeunesse, et aux charmes du pays natal, et alla consacrer encore plusieurs années à de laborieuses méditations dans le sein des deux Ecoles les plus florissantes de l'univers. Il quitta successivement Paris et Montpellier pour se rendre à Toulouse. Dans cette cité l'éclat que jetait sa pratique naissante, et l'attrait de ses qualités personnelles lui concilièrent l'amitié de plusieurs personnages remarquables, au nombre desquels figuraient M. de Puymaurin et le jeune docteur Daubon que la mort enleva trop tôt au monde savant. La juste appréciation du mérite de Périé dans son nouveau séjour se révéla bientôt par l'honneur qu'il eut de se voir aggrégé à l'académie de cette ville.

Cependant le goût philosophique des voyages vint encore l'arracher à ce brillant théâtre d'illustration. A peine âgé de vingt-sept ans, il passa les Pyrénées, se rendit d'abord à Barcelonne, et de là gagna bientôt Cadix. Il y exerça son art avec succès, et y épousa une

compagne digne de lui. Après quinze ans d'un exil volontaire qu'interrompit un seul voyage conseillé par l'amour filial, le docteur Quercinois céda enfin à l'impulsion qui tend toujours à ramener le Français dans sa patrie, et revint à Cahors où il établit sa demeure. Il y reprit le cours de ses travaux habituels, et s'y vit successivement honoré de la charge, alors gratuite, de médecin des hôpitaux, et nommé membre d'une municipalité composée de l'élite des citoyens. A ces dernières fonctions se rattache un fait qui ne saurait qu'ajouter à l'éclat de sa mémoire.

En 1791, l'hôtel-de-ville de Cahors fut tout-à-coup investi par quatre ou cinq cents factieux qui demandaient impérieusement des armes pour exterminer les aristocrates. Ce médecin magnanime, de concert avec ses collègues, déploya une héroïque fermeté devant laquelle se dissipa ce rassemblement formidable.

Les dernières années de sa vie, en proie à de cruelles souffrances, furent consacrées à la retraite. Mort d'avance à la société, il vécut désormais pour sa seule famille, et il offrit jusqu'à sa fin, arrivée en 1805, le plus touchant modèle du sage, dont la vieillesse se venge de son impuissance sociale par la religieuse culture de toutes les vertus domestiques.

Homme d'une probité stoïque, et d'un attrayant caractère, objet d'estime générale parmi ses concitoyens, idole des pauvres dont il fut le généreux appui, médecin philosophe, et ardent à dégager la science des vains préjugés, et des vieilles routines, Charles

Périé se recommande encore à la reconnaissance départementale par le mérite de nous avoir légué un fils devenu l'ornement de notre barreau (*).

POUGET.

Bertrand de Pouget, Cardinal, naquit à Castelnau vers la fin du treizième siècle.

L'histoire manque de documens sur sa jeunesse, et se tait sur les traits divers qui signalèrent son existence jusqu'à son élévation à la dignité de prince de l'Eglise. Il dut à la faveur éclairée du Pape Jean XXII le chapeau de Cardinal qu'il coiffa en 1316. Les services qu'il rendit à l'Eglise en payèrent le prix avec usure.

Député, en 1320, en Lombardie, comme légat, il mit tant de prudence et d'activité dans les mesures répressives, commandées par la nature de sa mission, que celle-ci fut couronnée du plus heureux succès. Les Guelfes et les Gibelins, ces hardis factieux qui mirent si long temps l'Italie en combustion, ne purent tenir contre son influence. Il soumit les uns par le talent

---

(*) *L'hommage rendu ici à cet orateur doit exclure le soupçon d'une injuste partialité..... Honneur à plusieurs de nos avocats ses émules, dont le nom, toujours croissant, semble promettre à leur Corps un éclat encore ignoré !*

de la persuasion, et ceux qui se montrèrent rebelles aux douceurs de son éloquence fléchirent devant sa tactique : Prélat diplomate et guerrier tour-à-tour, il réduisit, l'épée à la main, les insurgés restés indociles à ses remontrances. Il tint dix ans la campagne, courut mille dangers, et prit part à cette gloire qu'on achète par le sang des hommes. Il ne nous appartient pas de juger jusqu'à quel point il convient à un ministre de l'Eglise de figurer sur des champs de bataille, et comment la robe et la barrette de cardinal peuvent s'allier au casque et à l'uniforme du brave.

Le fameux de Pouget fit jaillir du sein de ces circonstances tumultueuses un de ces traits de désintéressement qui ne saurait manquer de captiver l'admiration. Dégagé du château de la ville de Boulogne son ouvrage, où il avait failli perdre courageusement la vie, et où il laissa toute sa fortune, il refusa l'indemnité de deux mille florins d'or qui lui furent offerts par les Florentins, auteurs de sa délivrance.

Ce prélat mémorable avait fondé près de Castelnau un couvent de religieuses de l'ordre de Sainte-Claire, qui date de 1322.

C'est en 1546 qu'il mourut à la Cour d'Avignon.

POUGET.

L'un des oracles de l'Eglise de France vient de s'éteindre : l'abbé Duclaux n'est plus! Jamais le talent modeste

modeste et la pudique vertu ne provoquèrent à plus juste titre la reconnaissance des hommes, et les éloges de l'histoire.

Antoine du Pouget-Duclaux, Supérieur-Général de Saint-Sulpice, né à Saint-Etienne, près Souillac, en 1745, est mort à Paris, en 1827.

Issu d'une famille ancienne qui se recommande par de nobles alliances, il eût pu fournir avec distinction la carrière des armes, où l'un de ses frères a figuré depuis honorablement. Mais il crut devoir céder à une impulsion toute contraire en se destinant au sacerdoce.

Il commença les études sacrées au séminaire de Cahors, et se rendit à Paris pour en terminer le cours à celui de Saint-Sulpice. Ses progrès rapides, et l'éclat précoce de ses vertus fixèrent bientôt sur lui les yeux et les espérances de ses supérieurs qui, après l'avoir reçu dans leur célèbre congrégation, l'envoyèrent enseigner la théologie au séminaire d'Angers. Le mérite rare du nouveau professeur lui concilia rapidement l'estime de l'évêque du diocèse qui l'honora de la dignité de grand-vicaire. Cependant sa réputation s'accrut à tel point qu'il se vit rappelé par le directeur de son ordre, et placé à la tête du séminaire d'Issy (au voisinage de Paris) vertueux et solitaire asile, où se forment de nombreux aspirans au sacerdoce, et où les prélats récemment élus sont reçus pour se préparer dans le silence à l'acte solennel de la consécration épiscopale.

Tout entier à la direction de cet Etablissement, l'abbé Duclaux fit éclater une sagesse et des lumières

bien au-dessus de son âge. Par ses soins assidus cette Maison acquit une brillante renommée, et s'attira les éloges de l'assemblée du clergé de France.

Promu plus tard à la direction du séminaire de Paris, sous les auspices du célèbre Emery, Supérieur-Général de Saint-Sulpice, il déploya le zèle et les talens les plus propres à soutenir et à aggrandir encore la réputation de cette Maison ecclésiastique, regardée comme la première de l'Europe.

La révolution vint tout-à-coup détruire cette brillante Ecole des vertus et des sciences sacrées. Les élèves furent chassés, les maîtres proscrits; et le supérieur Quercinois, qu'un mérite éclatant signalait plus spécialement aux fureurs de l'époque, fut pourtant assez heureux pour traverser sain et sauf tout le temps de nos discordes civiles.

Jaloux de mettre le comble à sa brillante popularité, le héros de la République, devenu premier Consul, suivit les inspirations de la tolérance et de la politique en rendant à la Nation la liberté d'un culte aussi vieux qu'elle, et en plaçant nos autels à l'ombre de ses victorieux faisceaux.

L'abbé du Pouget profita de cette heureuse métamorphose pour rentrer dans son premier séjour, où il reprit le cours de ses importantes fonctions, et s'appliqua de toute son ardeur à combler la triste et vaste lacune que la tempête révolutionnaire venait de jeter dans l'enseignement sacerdotal. Mais un nouvel orage vint l'arracher encore au théâtre de son zèle. Appelé aux Tuileries, de concert avec le savant et incorrup-

tible Emery il refusa son adhésion à un plan d'innovation inorthodoxe projeté pour l'Eglise de France. Cette résistance héroïque fut punie de l'exil. Le magnanime Supérieur-Général eut l'honneur d'y finir sa carrière mémorable, et éprouva en mourant la consolation de léguer à son ordre son fidèle ami, son digne compagnon de travaux et d'infortunes qui fut, pour ainsi dire, forcé de succéder à ce grand homme.

La restauration, qui a remis tant de choses à leur place, rendit jusqu'à sa mort l'abbé Duclaux à la liberté, et à la direction de son séminaire chéri. Le froid des ans n'avait pu glacer son zèle. Parmi les services signalés qu'il rendit à son ordre on compte l'érection du vaste bâtiment consacré depuis peu d'années à la demeure de ses nombreux élèves. Les ressources nécessaires pour élever ce nouvel édifice émanaient de l'opulence charitable qui avait voué dès long-temps à l'abbé Duclaux la plus universelle confiance. Il était à-la-fois l'âme du clergé, et l'oracle de la Cour et de la ville. Ses conseils éclairaient les grands, et ses vastes aumônes soulageaient les pauvres.

L'esprit de cet homme mémorable présentait, comme qualités distinctives, un jugement vaste et exquis, cette mémoire des masses et des détails, qui, après l'imagination, est le principal élément du génie, et ce tact profond, qui seul mène à la connaissance pratique du cœur humain. Etranger à tout ce qui tient à l'apprêt de la diction, il parlait avec la simplicité des Pères de l'Eglise. Le sentiment de la vertu

était le principal ornement de ses discours remarquables toutefois par la facilité de l'expression, et l'inépuisable abondance des idées. Il avait cette onction divine qui repousse les vains atours de l'éloquence profane; et ses touchantes conférences rappelaient toutes le style du sublime discours de *La Montagne*. Au surplus, avait-il besoin d'éblouir celui dont une seule parole, dont la présence seule dégoûtait du vice et séduisait à la vertu?

Cette modestie de l'esprit n'était chez lui que l'expression de celle du cœur. Son caractère était la simplicité. Il offrait le touchant modèle de cette indicible bonhomie des mœurs antiques, qui devient de jour en jour plus rare dans la licence et le faste de nos sociétés. Il avait pour tout ce qui n'était pas Dieu ou le bonheur de ses semblables cette indifférence sublime qui semble déifier le sage de l'Evangile. Né avec une pétulance de naturel difficile à modérer, comme Socrate et Saint-François-de-Sales, il avait su de bonne heure en réprimer la fougue, et tourner vers la vertu cet impétueux élan. Nouvelle preuve que les passions, dont la violence négligée nous pousse irrésistiblement au vice, peuvent sous l'effort d'une direction sagement impérieuse devenir, comme chez un ardent prophète, des aîles de feu qui nous ravissent au ciel.

Homme généreux, du sein de l'immortalité promise au juste daignez sourire à ce pûr hommage d'un compatriote qui vous fut connu! Puisse cet humble monument acquitter envers vous la dette sacrée de sa jeunesse!

RIGAL.

—

Michel Rigal naquit à Montfaucon en 1755.

Sa vertu l'éleva au sacerdoce ; il en exerça long-temps les fonctions en qualité de vicaire de Saint-Barthélemi, à Cahors. Un extérieur digne, modeste et doux annonçait en lui le Ministre du ciel. L'Evangile était, pour ainsi dire, écrit dans ses traits, et sur toute sa personne : il avait un air si frappant de sainteté, que les enfans eux-mêmes le signalaient parmi ses confrères en disant : « *Celui qui ressemble au » bon Dieu* (*) ». Bossuet et Massillon auraient-ils pu mieux faire son éloge ?

L'abbé Rigal se recommandait à l'estime publique par une franchise antique, par une angélique piété, et par une rigoureuse observance de la mortification chrétienne. Mais son âme, asile de toutes les vertus, était surtout embrâsée de charité. Sa mission, ici bas, semblait être de consoler et de secourir.

Les alarmes dont l'environnèrent les orages de la révolution ne purent l'empêcher de satisfaire cette passion sublime ; et on le vit, au risque de sa propre

---

(*) Akel ke semblo Nostre-Segne, *expression naïve qui s'entend du Sauveur du monde.*

vie, ménager et transmettre des secours immenses aux prêtres arrachés du sanctuaire par une cruelle déportation.

Après ces longues tempêtes, il concourut puissamment à l'œuvre du rétablissement du séminaire de Cahors. Les vastes ressources nécessaires à cette fondation furent en grande partie le fruit étonnant de ses actives démarches, et de ses religieuses importunités.

Durant les guerres de l'empire, les prisonniers Espagnols qui passaient par milliers dans le chef-lieu du département trouvèrent en lui un père adoptif, dont la main généreuse appaisa leur faim, essuya leurs larmes, et ferma doucement les yeux à ceux d'entr'eux qui ne pouvaient plus long-temps survivre à l'éloignement de la patrie.

Il périt lui-même victime d'un si beau dévoûment au salut de ces infortunés captifs. Une maladie, dont il avait puisé le germe dans leurs rangs contagieux, enleva cet autre Vincent-de-Paul à la religion et au malheur.

Le prêtre Rigal était un de ces êtres rares dont les vertus honorent l'humanité, et dont la mort, toujours précoce, à quelque terme qu'elle arrive, est une calamité publique.

Riches du souvenir de ses bonnes œuvres, et de sa belle âme, nous avons encore de lui un manuscrit précieux contenant les principaux traits de la vie de plusieurs de nos ecclésiastiques modernes les plus mémorables.

—

ROUX.

Raimond Le Roux, Cardinal, vit le jour à Cahors dans le treizième siècle.

L'histoire offre peu de documens sur cet auguste Quercinois. Il était uni par les liens du sang au Souverain Pontife Jean XXII. Il fut successivement décoré de la barrette et de la dignité de Proto-Notaire-Apostolique, et fit partie des conclaves qui élevèrent Benoit XII et Clément VI aux honneurs de la thiare.

Ce prélat mourut à Avignon en 1342.

ROUZIÉS.

Ce nom devrait être gravé en lettres d'or sur nos Tables départementales. Dès long-temps consacré par la reconnaissance de nos concitoyens, il réclamait impérieusement l'hommage qu'il nous est doux de décerner à sa mémoire.

Guillaume Rouziés vit le jour à Martel en 1743. Issu de parens honorables, il se destina de bonne heure à l'Eglise. La manière dont il fournit son cours d'études au collége de Cahors inspira de lui une si haute opinion, qu'au moment où il cessait à peine d'être élève, il fut jugé digne d'enseigner. Il avait déjà passé plu-

sieurs années investi de ces nobles fonctions, lorsqu'il reçut le caractère sacerdotal.

Après avoir occupé les divers grades du professorat dans la première Ecole du département, séduit par les désirs souvent exprimés de l'évêque *Montesquiou*, il se rendit à Sarlat, où il fut mis à la tête du collége de cette ville. Le nouveau directeur avait trop de lumières pour se traîner à pas serviles sur la trace des anciens maîtres. On le vit s'échapper de la sphère de la routine, cet étroit cercle de *Popilius* que la verge des préjugés décrit impérieusement autour de l'immobile médiocrité. Docile à l'élan de son siècle, il introduisit dans son école toutes les modifications réclamées par la marche de l'esprit humain.

Jaloux d'imprimer plus de vie a ses méthodes, et d'en généraliser de plus en plus les heureux fruits, il publia un mémoire intitulé : « *De la nécessité d'une* » *réforme dans l'éducation en France* ».

Par ses soins généreux et éclairés le collége de Sarlat devint bientôt célèbre. Pour prix de ses travaux, il reçut le titre de Chanoine de la cathédrale de cette ville. Cette nomination fut le seul remboursement des dépenses personnelles que lui avaient imposé seize ans de soins, de réparations et d'améliorations de tout genre; car, l'abbé Rouziés était du nombre de ces hommes rares qui s'oublient eux-mêmes quand il s'agit de se rendre utiles.

La révolution, qui déplaça tant d'hommes et tant de choses, vint l'arracher à l'Etablissement dont il était devenu le père adoptif, et le transporta sur le

premier théâtre de ses talens et de son zèle. Rendu au collége de Cahors, il réfléchit sur cette Ecole tout l'éclat dont brille le génie inspiré par une belle âme. Il y occupa fructueusement les charges les plus élevées, y opéra les plus savantes améliorations, et traça le tableau des divers objets de l'enseignement qui y florissait dans un écrit que le ministère crut devoir recommander à l'attention publique par l'honneur de son suffrage.

Formée des antiques recueils de livres précédemment épars dans les cloîtres du département devenus déserts, la bibliothèque de Cahors fut d'abord purement scholastique. Au commencement de la révolution, elle rappelait plutôt le ténébreux moyen âge que l'ère brillante du dix-huitième siècle. Aristote, depuis si longtemps dépouillé du sceptre des intelligences en Europe, régnait avec empire dans cette enceinte; et sur les rayons poudreux de la collection scientifique semblait encore empreint cet arrêt foudroyant de la vieille Ecole : « *Magister Dixit* ». Un voyage de Rouziés à la capitale, et ses éloquentes remontrances auprès des dépositaires du pouvoir suffirent pour enrichir notre bibliothèque de tous les chefs-d'œuvre modernes.

Durant les temps difficiles de l'anarchie française, il reçut plusieurs autres missions d'un intérêt public, et les remplit avec le succès qu'entraîne toujours le talent uni au patriotisme.

Ayant quitté l'enseignement vers le commencement du siècle, il choisit pour retraite une terre qu'il possédait dans la fertile et riante vallée de Cabessut.

Le sage ne saurait rester oisif pour la société; et s'il parait fuir quelquefois les hommes, ce n'est que pour travailler plus sûrement à leur être utile loin de leurs clameurs et de leurs passions. Rouziés, dans son asile champêtre, occupa ses nouveaux loisirs d'un genre de travail auquel il attachait la plus grande importance. De savants et pénibles essais lui prouvèrent la possibilité de naturaliser sur le sol de ses compatriotes la végétation d'une plante dont la culture fesait déjà la prospérité de plusieurs contrées du globe. On entend que nous voulons signaler ici les plantations de tabac. Frais considérables destinés à se procurer les plus belles graines exotiques, publications diverses propres à populariser les moyens les plus rationnels de culture commandés par la précieuse Nicotiane, exhortations pressantes adressées à des propriétaires presque toujours rebelles aux avis de la science, sacrifice généreux des productions habituelles d'un domaine consacré à une sorte d'exploitation dont un commerce jaloux repoussait amèrement les fruits, rien ne lui coûta pour assurer à ses concitoyens une si importante conquête. Le préjugé, cet impitoyable ennemi de toute innovation utile, ce tyran de la raison humaine, dont notre Province commence tard à secouer le joug, ne put tenir contre les combats opiniâtres que lui livra le patriotique expérimentateur. La culture du tabac fut généralement adoptée; et c'est à l'abbé Rouziés que notre pays, devenu, sous ce rapport, l'heureux rival de l'Amérique et de l'Asie, se trouve redevable de cette nouvelle source d'aisance et de richesse.

Ses derniers travaux furent encore pour l'humanité. Vers la fin de sa vie, il fit paraître un mémoire intitulé · « *De l'état successif des études dans la ville* » *de Cahors* ». Les lumières et le dévoûment dont brille ce discours décèlent l'âme du citoyen et le génie du philosophe. Le conseil général du département en sanctionna le mérite en ordonnant qu'il fût déposé dans ses archives.

Ce modeste ami des hommes, après avoir fourni une carrière toute consacrée à ses compatriotes, quitta cette vie escorté des espérances du sage (*). Mort après avoir ainsi vécu, il parut sans doute avec confiance devant celui qui ne meurt pas !

RULHIÉ.

Pierre Rulhié, curé de Saint-Pierre, à Cahors, associé de l'Académie des belles-lettres de Montauban, naquit à l'Hospitalet en 1717, et mourut à Cahors en 1793.

Le silence et l'obscurité, partage ordinaire de l'étude et de la vertu, lui épargnèrent ce bruit de réputation et ce cortége d'honneurs, dont les faux attraits s'allient à tant de véritables amertumes. Sans éclat social aux yeux de ses contemporains, les dé-

(*) *En* 1805.

tails de sa vie ont été négligés même par la tradition, et l'abbé Rulhié aura l'honneur de ne se survivre dans la postérité que par le fruit de ses travaux.

Théologien habile et sans passion, écrivain docte et laborieux, il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont la lecture suffit à son éloge. (*).

RUTHÉNA.

Bernard de Ruthéna, Archevêque, prit naissance à Cahors dans le quatorzième siècle.

Son mérite l'éleva au siége de Naples. Sous le beau ciel de la riante Parthénope, et au milieu des enivremens de la grandeur, ce prélat citoyen se souvint de la

---

(*) *Les plus estimables sont intitulés :* La Religion chrétienne prouvée par un seul fait, *savante dissertation où l'auteur déduit d'un seul miracle la démonstration de la vérité du christianisme contre ses principaux détracteurs anciens et modernes.* — Théorie de l'intérêt de l'argent, tirée des vrais principes du droit naturel, etc., *traité plein d'une raison toute philosophique, où ce grand casuiste se montre le digne précurseur du savant Cardinal de la Luzerne, dont la doctrine sur cette matière a opéré une heureuse révolution dans le monde théologique.*

L'abbé Rulhié *passe encore pour être l'auteur du* Catéchisme du diocèse de Rodez, *ouvrage écrit avec une simplicité admirable.*

patrie, et fonda dans sa ville natale le *Collége de Rodez,* qu'il plaça sous la direction et la patronage des Consuls.

Les lettres départementales n'auraient pu, sans ingratitude, omettre de signaler le nom d'un homme qui, dans des temps de barbarie, leur légua une si belle preuve d'estime et de dévoûment.

SALEL.

Hugues Salel naquit à Cazals en 1503.

Contemporain de Marot, son émule à la Cour et sur le Pinde, il jeta moins d'éclat que son illustre concitoyen; mais, s'il fut moins célèbre, il vécut peut-être plus heureux. Exempte de ces éclatantes vicissitudes, compagnes ordinaires de la gloire, son existence fut proprement celle de l'homme de lettres; et en le célébrant comme poëte, l'histoire le compte aussi parmi les Sages.

L'illustration de ce Quercinois est un monument de plus élevé à l'honneur de l'Université de Cahors. C'est dans cette Ecole si fameuse, surtout de son temps, qu'il alla éclairer sa jeunesse, et puiser le germe de son immortalité. Les études fortes de son siècle, qui appliquaient si puissamment l'esprit à l'intelligence des classiques anciens, l'initièrent de bonne heure aux secrets les plus intimes des langues et des littératures grecques et latines. Cette sorte de savoir était singulièrement en honneur parmi ses contemporains. La langue française secouait à peine alors les langes de l'enfance. Loin d'avoir produit quelque modèle national, elle n'avait pas encore servi à interpréter dignement les chefs-d'œuvre des temps antiques; et cet impérissable idiôme, qui devait être consacré par tant de beaux génies, se voyait alors honteusement

réduit à n'être que le vassal négligé des langues de Rome et d'Athènes.

L'enthousiasme que ces dernières inspiraient au jeune Salel égalait l'ardeur de son goût scientifique, et l'aptitude peu commune qu'il avait reçue de la nature. Les productions antiques frappaient vivement cette âme façonnée au sublime. La poésie surtout de Virgile et d'Homère, avec son ton héroïque et pittoresque, exaltait une imagination possédée du sacré délire.

Cet impétueux instinct d'une vocation toute poétique ne pouvait manquer d'entraîner Salel dans la capitale. Il y arriva au temps où François I.er, moderne rival de Périclès et d'Auguste, cherchait à fixer sur elle tous les regards du monde savant, en y ressuscitant le flambeau des beaux-arts, dont la renaissance lui mérita le titre de *Restaurateur des Lettres*. Plus rapproché de ce foyer de lumières, il se sentit de plus en plus enflammé pour l'étude. C'est à ce goût dominant et irrésistible qu'il dut l'avantage de se faire connaître des premiers auteurs de sa fortune. L'illustre du Bellai, archevêque de Paris, et le mémorable maître des requêtes Budé, noblement dévoués aux intérêts de la science, et aux desseins du Monarque qui s'en montrait le généreux protecteur, avaient ouvert chez eux une sorte d'académie, où, nouveaux Platons, ils admettaient fréquemment ceux que le désir de l'instruction excitait à devenir leurs disciples. Salel, avide de mettre à profit une si précieuse occasion de former son esprit, assistait à leurs doctes leçons avec une assiduité

religieuse. Son mérite ne tarda pas à fixer l'attention de ses maîtres qui, jaloux de placer sous l'influence d'une auguste faveur les inspirations d'un tel élève, se hâtèrent de le signaler à François I.er

Reçu dans la première Cour de l'univers, Salel vit enfin ce grand Prince qui, environné de toutes les gloires, paré de tous les lauriers, tenant d'une main le sceptre de roi, et de l'autre celui d'Apollon, se délassait noblement avec les Muses des fatigues de la victoire.

La chaleur fécondante de ce nouveau soleil, levé sur les beaux arts, hâta la maturité de son intelligence, et Salel ne tarda pas à produire. Plusieurs essais poétiques, qui révélaient un beau talent, livrèrent son nom à l'admiration publique. Sa réputation s'accrut avec ses travaux; et bientôt la ville et la Cour sourirent également aux efforts de sa veine. Le roi, qui saisissait avec empressement toutes les occasions d'honorer les lettres aux yeux d'un peuple jusqu'alors voué à une fanatique ignorance, récompensa dignement les veilles de Salel; et ce littérateur, dont l'obscur berceau avait été placé dans le coin oublié d'une Province lointaine, se vit déférer la dignité de valet-de-chambre de François I.er Ce n'est pas sans une bien douce satisfaction qu'il devint le collègue de Marot auprès d'un Monarque, aux yeux de qui le talent était le premier titre de noblesse.

Placés également près du trône, ces deux illustres contemporains purent dès-lors confondre leurs chants harmonieux pour célébrer leur immortel bienfaiteur.

L'histoire

L'Histoire du monde littéraire, qui parle avec orgueil des tendres sentimens qui lièrent Horace à Virgile, Racine à Boileau, garde aussi avec complaisance le souvenir de l'affection qui unit Hugues Salel à Clément Marot.

Après avoir promené sa verve sur divers sujets, et mis au jour différents morceaux qui nous restent encore sous le titre de *Poésies fugitives d'Hugues Salel*, cet auteur conçut le dessein d'élever un plus hardi monument à sa gloire, et à celle de son siècle. A une époque où notre langue poétique naissait à peine, et offrait si peu de ressources au génie, il osa songer à entreprendre une traduction en vers de l'*Iliade*. Le grandiose d'un tel projet avait de quoi sourire à François I.er Ce monarque se montra disposé à en favoriser de tout son pouvoir la pénible exécution. De son côté, pénétré de la grandeur de son entreprise, voulant y consacrer, en quelque sorte, son existence tout entière, le poëte alla jusqu'à abdiquer son emploi de valet-de-chambre, et prit humblement l'habit ecclésiastique.

Cependant on le vit se livrer à un travail opiniâtre, seul moyen capable de surmonter les obstacles gigantesques de la tâche qu'il s'était imposée. François I.er, après lui avoir assigné une pension, et un riche bénéfice, attirait encore de temps en temps à sa Cour la Muse qui, en s'exilant volontairement de ce séjour enchanteur, avait donné le plus rare exemple de dévoûment littéraire. Quelquefois le nouveau peintre des héros de la Grèce et de Troye venait retremper

ses pinceaux par la présence du héros de la France. Mais la mort frappa trop tôt le rival de Charles-Quint..... Dès-lors le modeste interprète d'Homère renonce au vain spectacle d'un monde auquel le sage ne tient que par le fil de l'amitié ; et, tout entier désormais aux soins laborieux de son ouvrage, il en continue les travaux dans le séjour paisible et solitaire qu'il doit à son illustre protecteur (*). Le plaisir attaché à ce long et pénible labeur (car il y a du plaisir, même dans les peines qui ont un but utile) commençait à le consoler de la perte du Prince magnanime dont il avait pleuré la mort, lorsqu'il descendit lui-même prématurément dans la tombe (1553).

Salel eut le malheur de succomber au milieu de la vaste course qu'il se proposait de fournir. Il n'eut le temps de traduire que les douze premiers chants de l'Iliade. Cette œuvre incomplète parut quelques années après le trépas de l'auteur, et mérita les suffrages unanimes des contemporains.

Quelque faible que puisse aujourd'hui paraître cet essai, c'est néanmoins une chose bien digne d'étonnement que dès le siècle de François I.er un de nos écrivains ait ôsé, et pu faire passer dans notre langue rimée la moitié d'un chef-d'œuvre antique, dont il n'existe encore qu'une seule traduction en vers dans toutes les langues modernes (**).

(*) *L'abbaye de Saint-Chenon, près de Chartres.*
(**) *Celle de l'Anglais* Pope.

SALVEZOU.

Cet homme célèbre vit le jour à Cahors vers le commencement du seizième siècle.

« Salvezou a été en son temps un aussi bon, vaillant, » sage et fortuné capitaine, que roi de France ait » eu; et, s'il ne fût mort si tôt comme il fit, il eût » fait beaucoup parler de lui, et à gorge bien dé- » ployée ».

Tel est le portrait que notre vieux chroniqueur Brantôme a laissé de ce guerrier Quercinois. L'éclat de sa vie trop courte justifie bien ces éloges.

Né d'un père dont le nom fut cher à la jurisprudence contemporaine, et qui professa quelque temps le droit à l'Université de Cahors, Salvezou se destina d'abord à l'Eglise. Il fit une étude sérieuse des sciences préparatoires au sacerdoce, et il parut avec distinction sur les bancs de plusieurs Ecoles fameuses, et en particulier dans l'Université de Toulouse. Cependant initié aux habitudes libres des écoliers de son siècle, il partageait son temps entre les lettres et les exercices militaires; et il parvint à manier l'épée aussi bien que la plume.

Bientôt le goût de la guerre venant à prédominer dans son âme ardente sur le paisible amour de l'étude, il entra dans la carrière des armes.

L'Ecosse fut le premier théâtre de sa valeur. Il se transporta dans cette partie de la Grande-Bretagne sous la conduite du Lieutenant-Général d'Ossa, et aggrégé à la compagnie des chevaux légers commandée par son compatriote le capitaine de Négrepelisse. La bravoure qu'il déploya dans ce hardi début lui acquit une renommée précoce. Un jour, poussé par ce courage des Français qui n'est aveugle que pour le péril, il s'engagea si avant dans les rangs ennemis qu'il se vit obligé de céder au nombre, et devint prisonnier de l'Angleterre. C'est le propre du mérite de commander l'estime, même dans les fers. Subjugués par les agrémens de sa personne, par l'attrait de ses discours, et par les séductions d'un caractère à-la-fois doux et plein d'audace, les nouveaux maîtres de Salvezou devinrent bientôt ses admirateurs. La haute opinion qu'il leur inspirait se propagea jusqu'à la Cour britannique; et le nouveau roi, Edouard VI, conçut la curiosité de voir un captif qu'on disait si remarquable. Salvezou parut devant le monarque avec cette noble assurance que les Romains gardaient jadis en présence des rois. L'idée qu'il imprima de ses talens et de sa vertu à un prince qui, jeune encore, était déjà plein de lumières, renchérit même sur le bruit de la renommée. Il reçut d'Edouard des offres généreuses qui lui promettaient la plus brillante destinée, s'il consentait à s'attacher à son service. Mais, plus fidèle aux lois de l'honneur que séduit par l'attrait d'un éclatant avenir, il répondit qu'un inviolable serment le liait à sa patrie et à son roi, et ne sollicita d'autre faveur que de

leur être renvoyé à prix d'argent. Jaloux d'imiter tant de grandeur d'âme, le prince lui fit présent de sa liberté.

A peine rentré dans son pays, Salvezou brûla de lui rendre de nouveaux services, et se hâta de partir pour le Piémont, où les Français combattaient les soldats de Charles-Quint. C'est ici le principal théâtre où il ait fait éclater son génie belliqueux. Dans un assez court espace de temps il s'illustra par de nombreux faits d'armes.

Après maints exploits qui, retracés ici, excéderaient des limites biographiques, il conçut une entreprise, dont l'audace, propre à le couvrir de gloire, faillit lui devenir fatale, et même lui coûter la vie. Des intelligences adroitement ménagées paraissaient lui répondre de la prise du château de Milan, qui nous avait été ravi depuis quelques années. Pour s'en emparer, il ne fallait qu'une escalade nocturne. Salvezou, à la tête de ses soldats les plus déterminés, se rend au pied des remparts. Par un contre-tems fâcheux, le fossé, qu'on avait mal exploré, se trouva plein d'eau, et le capitaine Français fut obligé de s'y plonger avec sa troupe jusqu'à la ceinture. Ce funeste incident, joint au peu de fixité des moyens de suspension employés pour adapter les échelles aux murailles de la place, retarda singulièrement l'opération. Durant ce délai, les assaillans sont surpris; et au milieu du désordre et de la fuite précipitée des siens, Salvezou, moins vite pour la retraite que pour l'attaque, est saisi dans le fossé.

Cependant les ordres du Cardinal de Trente, Gouverneur de l'état Milanais, provoquèrent la mise en jugement de ce guerrier, et de ceux de ses gens qui avaient été faits prisonniers avec lui. C'en était fait; l'arrêt fatal était déjà prononcé, et ils allaient tous perdre la vie, lorsque Salvezou demanda à parler au Prélat. La vigueur de sa logique, l'éclat de son éloquence étonnent le Cardinal. Un appel est accordé à l'orateur guerrier, ainsi qu'à ses braves cliens ; et le souverain lui-même est chargé de décider de leur sort. Une défense écrite de Salvezou frappa l'empereur, et la témérité fut absoute en faveur de l'éloquence.

Rendu à la liberté, le capitaine Quercinois ne tarda pas à s'emparer de la ville et du château de Verceil, où fut pris un butin immense.

Ce nouveau fait d'armes ajouta beaucoup de lustre à sa renommée déjà brillante. Touché de ses services, le roi le mit à la tête d'une compagnie de trois cents combattans qu'il lui permit de choisir à son gré dans les rangs de l'armée du Piémont. Une si honorable prérogative mit à sa disposition un corps d'élite, dont la vigueur et le courage, décuplés par la confiance qu'inspirait un tel chef, semblaient offrir l'infaillible garantie de la victoire.

Ayant été investi du gouvernement de Verrue, place importante bâtie sur les rives du Pô, à l'effet de surveiller, et de contenir les Espagnols maîtres de Cressentin, il livra une infinité de combats qui furent autant de triomphes. Entr'autres brillants résultats obtenus par la force de ses armes, ou par la puissance

de ses combinaisons stratégiques, l'histoire célèbre la prise de Cazal, que nous dûmes à un stratagème digne des vainqueurs de Trébie, et de Pharsales.

Du sein de Verrue, Salvezou avait eu l'art d'entretenir dans les murs de Cazal un certain nombre d'espions, dont les avis l'instruisaient assidûment de tout ce qui pouvait piquer sa vigilance. Il apprend enfin que les principaux seigneurs Italiens et Espagnols doivent y donner une fête somptueuse. Courses de bagues, bals variés, festins magnifiques, superbes tournois, tous les plaisirs semblent s'être donné ce jour-là rendez-vous à Cazal. Ce fut, dit-on, un maître d'école de cette ville qui fournit à Salvezou ce précieux document. Moins scrupuleux que le Romain Camille, à qui un semblable instrument eût ouvert avec tant de facilité les portes de l'imprenable *Falériès*, le capitaine Français résolut de profiter de tant de réjouissances pour donner lui-même sa fête à la patrie.

Le jour où se célébrait celle de Cazal, Salvezou, pour donner le change à ses habitans, et à ceux de Verrue, feignit de tomber subitement malade, et manda en toute hâte les plus habiles médecins de Cazal. A l'arrivée des gens de l'art, un prétexte spécieux différa leur visite jusqu'au lendemain. Cependant vers le milieu de la nuit leur malade sort sans bruit, et, à la tête d'une troupe éprouvée, il s'achemine doucement vers la place impériale. A la faveur des ténèbres, et du profond sommeil où sont plongés ses défenseurs fatigués de plaisirs, ces nouveaux Gaulois escaladent cette autre Rome que nul Manlius ne vient

secourir à temps contre une manoeuvre aussi calme qu'ingénieuse. La garnison, en effet, surprise par cette attaque imprévue, n'opposa qu'une tardive et incomplète résistance. Les Français, maîtres des principales positions, la repoussent de toutes parts ; et des renforts, habilement ménagés d'avance, achèvent en paraissant avec l'aurore aux portes de la ville, de décider la retraite des Impériaux, et la reddition de l'une des plus importantes places d'Italie.

Une foule de traits pareils mit la prudence et le génie de Salvezou en tel renom, que ses contemporains croyaient voir en lui quelque chose qui ressemblait à la divination. Plusieurs, étonnés, confondus de la présence d'esprit et des ruses subtiles de ce nouvel Ulysse, allaient jusqu'à penser qu'il entretenait un commerce habituel avec un génie familier, dont les inspirations, semblables à celles de l'intelligence amie de Socrate, éclairaient assidûment ses pensées et ses desseins. L'homme, en effet, se sent par lui-même tellement dénué de force et de lumières qu'il met le ciel partout où il sent de la prévoyance, et reconnait de la vertu.

Cependant le héros, dont l'adroite valeur avait fait la conquête de Cazal, en fut nommé gouverneur. Ce fut pour lui un nouveau centre d'opérations importantes, et une nouvelle source de gloire.

Quelques troupes du Comte de Clermont ayant éprouvé un échec, Salvezou, brûlant de venger cet affront, s'élança jusqu'aux portes d'Astic ; et là, en présence des Impériaux qui défendaient cette place, il fit en quelques instans mordre la poudre à plusieurs centaines de leurs cavaliers.

Plus tard, les ennemis, séduits par un faux bruit qu'il fit ingénieusement répandre, concentrèrent leurs forces sur un point où ils se flattaient de surprendre à l'improviste l'une de nos garnisons, dont la mutation n'était que simulée. Au moment où les Impériaux se tenaient, en quelque sorte, à l'affût de la victoire, Salvezou fond tout-à-coup sur eux, les attaque avec des troupes bien supérieures à celles qu'ils croyaient avoir à combattre, les taille en pièces, leur fait une infinité de prisonniers, et jonche la terre de plusieurs de leurs bataillons. C'est au voisinage du pont d'Asturc que fut remporté ce triomphe mémorable.

Toujours maître des murs de Cazal, le guerrier Quercinois continuait à entretenir la terreur dans la contrée; et les ennemis chaque jour débusqués de leurs positions, et ne sachant plus où trouver de refuge contre ses sorties exterminatrices, conçoivent enfin un dessein propre à les sauver de ses coups. Entre Cazal et Valence s'élevaient les ruines d'une forteresse antique, dont le site, encore menaçant, semblait leur promettre un formidable abri. Leurs travaux ont bientôt rétabli cette mâsure guerrière; et, désormais enfermés dans ce nouveau boulevard, ils croient pouvoir respirer en paix. Vain espoir! Impatient de ce hardi voisinage, Salvezou réunit ses troupes éparses, donne l'assaut à la nouvelle forteresse, l'inonde de sang, l'emporte, et se propose d'utiliser ce fruit insolent des travaux de l'ennemi. Ce fut au mois d'août, et sous un ciel brûlant, qu'il exécuta ce nouveau fait d'armes. La fatigue immodérée qu'il y essuya, jointe aux fu-

nestes impressions d'une atmosphère embrâsée, lui causa une violente maladie qui l'enleva brusquement.

La mort vint le frapper au moment où il venait d'être nommé par le roi au grade de mestre-de-camp, et de gentilhomme de sa Chambre. Ce brave descendit dans la tombe avant de prendre possession de ces honneurs qu'un Monarque, plein de son mérite et de ses services, lui avait décernés pour acquitter envers lui la couronne et la patrie.

Ce vaillant capitaine partagea le sort de la plupart des grands hommes. Il périt avant le temps. C'est à trente-sept ans qu'il fut ravi à la France. Les nombreux services qu'il lui avait rendus n'étaient, pour ainsi dire, que le brillant prélude de ceux qu'il méditait encore. Au temps de sa mort, il roulait dans sa pensée de vastes entreprises, dont le succès lui paraissait indubitable. Entr'autres desseins hardis et importants, il avait concerté les moyens de conquérir une douzaine des plus fortes places d'Italie, et de soumettre même plusieurs cités marquantes de l'empire Ottoman. Le passé de Salvezou était la brillante garantie de l'avenir qu'il se promettait lui-même avec cette assurance du génie modeste, à qui la force impérieuse de la conviction peut seule arracher ces audacieuses prophéties. Sans doute, parvenu à la plénitude de l'âge, et à la maturité de l'expérience, il aurait exécuté de grandes choses celui qui avait environné sa jeunesse de tant de lauriers ! Comme Turenne, il fut enlevé à la nation au moment où il allait réfléchir sur elle plus de bonheur, et plus de gloire !

—

SEGUIER.

Pierre Séguier vit le jour à Figeac en 1510.

Ce Quercinois mémorable était issu d'une famille ancienne qui compte plus d'un grand Magistrat, et plus d'un héros célèbre. Entré dans la carrière des lois, il ne tarda pas à fixer l'attention du souverain, et fut bientôt nommé président a Mortier au sein du Parlement de Paris. Il entoura sa dignité de tout l'éclat du talent, et de toutes les garanties de la vertu. Ses nobles qualités conquirent successivement la faveur de Henri II, et de Charles IX. Ces princes l'investirent de leur haute confiance, et le chargèrent de plusieurs missions honorables. Le magistrat diplomate sut dignement répondre aux vœux de la couronne; et le succès brillant de ses négociations provoqua plus d'une fois l'expression d'une auguste reconnaissance.

Il était orateur éloquent, et docte écrivain. Il a laissé un précieux Recueil de harangues, et un ouvrage intitulé : « *De Cognitione Dei et sui* ». Philosophe, à l'exemple des anciens Sages, il était profondément pénétré de cette maxime grecque : « *Gnothi seauton* ». Chrétien, il s'éleva plus haut que les disciples de Socrate et de Platon, et il s'étudia soi-même

dans le grand être dont l'homme n'est qu'une imparfaite copie (*).

Pierre Séguier mourut en 1580, léguant la mémoire d'un grand homme à ses compatriotes, et une brillante illustration de plus à une famille dont notre Province s'honore d'avoir été le berceau.

SERRE.

Jean-Louis-Ignace Laserre-de-Langlade, Censeur royal, naquit dans le département en 1662, et mourut à Paris en 1756.

Le goût des lettres fut de bonne heure sa passion dominante. Subjugué par l'attrait des vers, il tenta la carrière poétique, et cueillit sur le Pinde plus d'un laurier mémorable. Heureux favori de Melpomène et de Polymnie, tour-à-tour il chaussa le cothurne, et mania la lyre. Le poëte Quercinois eut souvent l'honneur de se faire applaudir sur des scènes qui possédaient Racine et Quinault. Sa tragédie d'*Artaxare*: *Pyrame et Thisbé*, *Polixène et Pyrrhus*, *Diomède*, et plusieurs autres opéras lui assignèrent un rang honorable parmi les émules des magiques auteurs d'*Armide* et d'*Athalie*.

La flexibilité de son aptitude littéraire lui permit aussi de mêler son nom à celui des romanciers de

(*) *Divinæ particulam auræ.*

son temps. Ce genre d'écrits, aujourd'hui peu loué, parce que les imaginations contemporaines le prodiguent à l'avidité dédaigneuse de l'Europe, attirait parfois la gloire au siècle de Langlade. Son roman d'*Hyppalque*, et celui des *Désespérés*, qu'il traduisit de l'italien, obtinrent les honneurs de la vogue.

Les passions s'allient trop souvent au bel esprit. Cette exquise sensibilité dont l'homme de génie semble, pour ainsi dire, revêtu, le rendrait-elle plus accessible aux touchantes et fortes émotions, et le séduirait-elle plus irrésistiblement aux faux charmes du vice, comme aux purs attraits de la vertu? Quoiqu'il en soit de cette donnée morale, l'histoire, presque toujours la peinture des passions, nous apprend que Langlade eut celle du jeu. Elle ajoute le trait suivant : L'auteur de *Diomède* jouait un jour dans le brillant *Hôtel de Gêvres* le produit de cet opéra pendant qu'on le donnait sur la scène. Profitant de cette singulière coïncidence : « *Chose étonnante*, s'écria un plaisant » de la société, *à l'heure qu'il est, on joue deux fois* » *Diomède* ».

SIRIÉS.

Louis Siriés vit le jour à Figeac en 1675.

Le goût des beaux-arts l'engagea dans une carrière qu'il devait illustrer. Ayant embrassé la profession d'orfêvre, il y fit d'immenses progrès; et ses tra-

vaux naissants lui valurent une précoce renommée. Elle avait déjà franchi les limites de sa contrée natale, et jeté un vif éclat dans la plupart de nos provinces lorsque l'artiste Quercinois alla s'établir dans la capitale. Il y développa de grands talens, et y acquit le nom de l'un des orfèvres les plus distingués de son siècle. Les ouvrages émanés de son burin se recommandaient par une rare finesse de poli, par une parfaite pureté de dessin, par une coupe aussi molle qu'élégante, par un inimitable fini d'exécution, et semblaient emprunter encore plus de prix au luxe varié d'un travail enchanteur qu'à la superbe richesse de la matière.

Cependant l'esprit d'observation présidait à ses travaux mécaniques; et, tandis que d'une main aussi délicate que savante, il imprimait de séduisantes modifications aux surfaces minérales, son œil scrutateur plongeait dans l'intérieur des corps, et demandait à l'analyse ces révélations fécondes que le génie seul reçoit de la nature. Une importante découverte devint le prix d'une opiniâtreté si méritoire; et Siriés trouva le secret de communiquer à l'or toute la solidité de l'acier. L'Académie des sciences applaudit à cette invention, et l'entoura de tous ses suffrages. Si l'on réfléchit à l'extrême inconvénient résultant de la frivole mobilité des objets de bijouterie asservis aux caprices d'une mode ruineuse; si l'on songe à l'abondance numéraire qu'entraînerait une moins prodigue application de l'or aux instrumens du luxe, on ne pourra que rendre grâce à l'auteur d'une découverte

qui devait avoir pour effet de fixer irrévocablement les formes dont la vanité sociale se plaît à revêtir le plus somptueux des métaux.

Le désir d'ajouter à ses connaissances, et à la perfection de son talent conduisit notre artiste dans les différentes parties de l'Europe. Sa renommée l'y avait devancé. Il trouva partout des occasions d'augmenter ses lumières, et paya par les chefs-d'œuvre qu'il laissa partout sur ses traces les avantages successifs qu'il retirait de ses nombreux voyages.

Parmi les contrées qu'il visita, l'Italie surtout attira ses hommages, et fixa ses méditations. Il vit Florence avec ce noble enthousiasme dont l'homme de génie ne peut se défendre dans une cité toute pleine encore du nom inspirateur des Médicis. Le spectacle de cette sublime galerie que les artistes de toutes les nations vont contempler avec respect, et qui semble le brillant Elysée des arts antiques, jeta l'âme de Siriés dans une religieuse extase. Il fut principalement frappé des chefs-d'œuvre dont la nature se rapprochait le plus des objets habituels de ses études et de ses travaux. Il ne put voir sans émotion la précieuse collection de gravures en pierre, noble dépouille de la Grèce et de l'Asie, que le génie moderne doit à celui de l'immortel Laurent de Médicis. Le souvenir de ce grand homme qui parvint, en ressuscitant la gravure ancienne, à créer, en quelque sorte, la nouvelle, inspira d'autres désirs encore à l'artiste Quercinois. Jaloux d'embrasser toutes les branches de son art, il conçut dès ce jour le dessein d'apprendre à graver en

pierres dures; et pour ce travail il retrouva dans les glaces de l'âge tout le feu de sa première jeunesse. Son apprentissage ne fut pas long. Bientôt le nom d'un si brillant élève fut proclamé en Europe avec celui des maîtres les plus fameux.

Au nombre des nouveaux chefs-d'œuvre sortis de sa main on voyait figurer les portraits de la plupart des Monarques de l'Univers. De tous ces monumens, le plus parfait était l'effigie de Louis XV. Elle était empreinte sur une onyce magnifique. Par les soins de l'artiste les trois couleurs de l'agathe avaient été si habilement nuancées, si ingénieusement fondues dans son sujet, que l'ouvrage était d'un effet étonnant. Le faire léger et grâcieux de l'ensemble, l'harmonieuse convenance des parties, une rare vérité d'expression, une exquise suavité de burin donnaient à ce chef-d'œuvre un fini de la plus belle antiquité. La tête surtout de cette merveilleuse figure provoquait l'enthousiasme des connaisseurs. C'était un mélange de grâce et de grandiose qui imprimait au petit-fils de Louis-le-Grand l'air le plus poétique, et le plus majestueux. Si le graveur Quercinois avait su se montrer habile en rendant les traits des souverains étrangers, il devait devenir sublime en exprimant ceux du roi de France.

Ce fut pourtant à un autre qu'à son Prince qu'il dut la récompense de ses travaux la plus honorable, après sa gloire. L'empereur François I.er, séduit par les talens de l'artiste Quercinois, voulut en faire la conquête, et lui conféra, pour le retenir auprès de sa personne,

personne, la charge brillante de directeur de sa galerie de Florence. Un si puissant appas offert aux goûts de Siriés l'enchaîna sous le beau ciel de l'Ausonie. Florence devint pour lui une patrie nouvelle. Il y fut constamment environné du respect dû au génie, et aux cheveux blancs; et après une heureuse vieillesse, il y termina doucement sa carrière, emportant la réputation de l'un des premiers graveurs de tous les temps, et de toutes les Ecoles (1762).

L'auguste palais des Médicis fut choisi pour le lieu de sa sépulture. Dans ce brillant asîle Siriés repose, ainsi qu'il avait vécu, sous la sauve-garde des beaux-arts, et de la gloire.

SORTENAC.

Pierre de Sortenac, Cardinal, naquit à Cahors vers le commencement du quatorzième siècle.

Il entra dans l'Eglise, devint successivement doyen de Saint-Félix de Caraman, auditeur des lettres du Pape, évêque de Viviers, et fut, en 1375, promu au cardinalat par Grégoire XI. Ce souverain Pontife, ayant enfin cédé aux sollicitations des Italiens avides de recouvrer la présence du chef de l'Eglise, Sortenac sortit avec lui des murs d'Avignon, et le suivit à Rome. Après la mort de Grégoire, le prélat Quercinois, partageant toute l'anxiété que fesait éprouver

à l'Europe la schismatique élection de deux Papes, se décida pour l'obédience de Clément VII, accompagna le rival d'Urbain VI à Avignon, et y mourut en 1384.

SOUBIROUS.

Marc-Antoine Soubirous prit naissance à Figeac en 1719, et mourut dans cette ville en 1800.

Des goûts éminemment religieux et scientifiques signalèrentson enfance. Il fut également précoce pour les lettres, et pour la vertu. L'amour inné de l'étude, de la solitude, et de la méditation lui commandèrent de bonne heure cette vie calme et retirée qui est, en quelque sorte, l'un des premiers besoins du sage.

Cet instinct silencieux et contemplatif l'attacha dès sa jeunesse à l'ordre des Augustins, auprès desquels il avait fini le cours de ses études dans sa ville natale.

Il fut envoyé au couvent de Toulouse, où était fixé le noviciat de la Province. C'est là, qu'au sein de l'étude, et dans la pratique de toutes les vertus, il subit l'austère épreuve voulue par les statuts de l'ordre.

Après avoir fait sa profession, il continua ses travaux intellectuels, fut chargé d'enseigner la théologie dans plusieurs Maisons Augustines, et jeta sur elles un grand éclat.

Cependant ses supérieurs, touchés d'un si rare mérite, s'accoutumèrent à regarder le jeune Soubi-

rous comme l'une des plus belles espérances de leur ordre; et bientôt la Province assemblée s'empressa de l'élever à la dignité de Visiteur. On ne tarda pas à lui proposer celle de Provincial. Mais ses goûts studieux, et sa profonde modestie l'excitèrent à repousser une charge, dont la splendeur n'eût pu rien ajouter d'ailleurs à la considération que lui avaient unanimement vouée ses confrères.

Les villes de Figeac, de Villefranche en Rouergue, et de Montauban furent tour-à-tour les paisibles théâtres de ses études. La philosophie morale était l'objet favori de ses méditations solitaires. Il avait longuement approfondi toutes les parties de cette science-pratique de Dieu et de l'homme, quand il conçut l'idée d'en appliquer les notions à un genre de travail, dont on ne pût contester l'utilité sociale. Il s'occupa, en effet, d'un *Traité sur l'éducation*, qui parut en 4 volumes (*). Cet ouvrage fut accueilli avec faveur sur la scène philosophico-littéraire.

Voici le jugement qu'il inspira aux rédacteurs du *Journal des savants*, en 1776. « *Ce livre*, disaient » les critiques, *rassemble tout ce qui se trouve de* » *bon, et d'important dans les meilleurs livres, tant* » *anciens que modernes, sur l'éducation. Il est* » *d'ailleurs très-méthodique, bien fait, bien arrangé,* » *bien divisé. Le grand mérite de l'auteur est d'avoir*

(*) *Il a pour titre :* Traité d'éducation physique, didactique et morale, *etc.*

» *tellement adapté les divers morceaux à son ou-*
» *vrage, de les avoir si bien mis à leur place qu'ils*
» *s'enchaînent, et font corps, de manière que l'ou-*
» *vrage entier, à ne considérer que le fonds, pa-*
» *rait avoir été fait dans le même esprit, avoir été*
» *conçu et digéré par le même homme* ».

Le père Soubirous sortit pur de l'épreuve révolutionnaire. La persécution qu'il essuya donna un nouveau lustre à ses vertus, et à ses talens.

Cependant, plein du désir de léguer aux générations futures un monument plus complet de son zèle, et de sa doctrine, il consacrait ses vieux labeurs à étendre son écrit sur l'éducation. Entraîné de jour en jour par l'attrait, et par l'importance du sujet, il avait poussé ce travail jusqu'au 16.me volume, lorsque la mort vint l'empêcher de le publier. Ce manuscrit précieux existe encore, et parait éminemment digne de la partie du traité qui a vu le jour.

SOUILHOL.

Auguste Souilhol reçut le jour à Figeac en.... Une suite de funestes évènemens l'empêchèrent d'accomplir la destinée que semblaient lui promettre les rares facultés qu'il avait reçues de la nature. Cependant il prouva combien l'étendue de son esprit, la grandeur de ses vues, la virilité de son caractère,

et son dévoûment au bien public, auraient pu être utile à ses concitoyens sans les malheurs qui s'attachèrent à son existence. Après avoir fait des études brillantes à Sorèze, il se rendit à Paris pour y suivre les cours des Ecoles centrales, et du Collège de France, une maladie grave dont il fut atteint, après un court séjour dans la capitale, l'obligea d'aller respirer l'air natal. A peine était-il rétabli, qu'il eut à donner des soins à son père, qui lui fut ravi après de longues souffrances. Il versait encore des larmes sur sa tombe, lorsqu'il vit sa mère, modèle de toutes les vertus de son sexe, attaquée par un de ces maux incurables, dont rarement les secours de l'art peuvent ralentir les progrès. Il s'imposa tous les genres de sacrifices pour rendre sa cruelle agonie moins douloureuse. Dès qu'elle eut expiré, il eut à soutenir de nombreux procès qui l'exposaient à perdre la plus grande partie de sa fortune. Telle fut la fatale série de circonstances qui environnèrent sa jeunesse, et l'empêchèrent de suivre ses deux goûts dominants, la carrière militaire et l'étude des lettres. Mais au milieu de ses pénibles agitations, il chercha à conserver les connaissances qu'il avait acquises dans les langues latine, anglaise, italienne et espagnole; et c'est à leurs classiques qu'il demandait des consolations. La facilité avec laquelle il entendait et parlait toutes ces langues, le mit à même d'être l'interprète des besoins des malheureux prisonniers que nous avait livrés la victoire, et que les premières défaites de nos armées firent refluer dans le département.

Tout en implorant pour eux les secours de la bienfaisance, il chercha à leur fournir des ressources plus efficaces et plus honorables en leur procurant du travail. Il remplissait alors des fonctions municipales, et il a laissé les plus honorables souvenirs de son administration par les règlemens qu'il fit adopter, par le zèle constant et éclairé avec lequel il défendit les intérêts de la ville, et soutint les droits des faibles, par l'énergie qu'il déploya pour faire respecter l'autorité dont il était revêtu. C'est surtout comme membre de la Société d'agriculture de Figeac qu'il a acquis des droits à la reconnaissance publique. Non seulement, en sa qualité de secretaire, il donnait d'intéressantes analyses de tous les rapports, s'efforçait de faire connaître les applications que l'on pouvait faire dans nos contrées des procédés agricoles employés ailleurs, et mettait la société en communication avec tous les propriétaires qui avaient à lui soumettre d'utiles observations: Mais il attirait l'attention de ses collègues sur les moyens de développer l'activité et l'industrie des habitans de l'arrondissement. Justement persuadé que pour donner une puissante impulsion à l'agriculture, il fallait favoriser l'emploi de ses produits, il s'occupa principalement à procurer un plus grand débit de nos chanvres, et de nos laines. Il voyait ces matières premières sortir du département sans avoir reçu aucune augmentation de valeur par la main-d'œuvre, et devenir pour les fabricants des départements du Tarn et de l'Aveyron une source de richesse. Souilhol songea à nous faire participer à ces avantages, et à

établir à Figeac une manufacture de toiles, d'étoffes et de couvertures. Il démontra à la société combien il était important d'attirer des capitaux pour que la terre pût recevoir ici les avances qu'elle exige, et que l'introduction de la navette volante aurait les plus heureux résultats, en diminuant le prix de la fabrication. Chargé de diriger les essais que l'on résolut de faire sur sa proposition, il triompha de tous les obstacles qui s'opposaient au succès de l'entreprise qu'il avait conçue, et Figeac posséda un atelier, où sept métiers à navette volante étaient employés à fabriquer d'excellentes couvertures, des toiles à double largeur, ainsi que ces manteaux tissés en partie avec du poil de chèvre, devenus d'un usage si multiplié dans les campagnes, et qu'il fallait auparavant acheter dans le Cantal. On essayait les autres espèces d'étoffes auxquelles nos laines peuvent être employées, et tout annonçait que Souilhol allait nous affranchir du tribut que nous payons à l'industrieuse activité de nos voisins, et avait créé pour nous un genre de fabrication qui pouvait acquérir le plus important développement, lorsque la Société fut instruite que de honteuses délations cherchaient à la perdre dans l'esprit de l'autorité supérieure. Ne pouvant espérer de lutter avec succès contre les adversaires qu'on lui avait suscités, elle voulut du moins assurer à l'Arrondissement par les moyens dont elle pouvait disposer le bienfait de l'Etablissement qu'elle venait de former: elle céda l'atelier à celui qui l'avait créé. Souilhol crut dès ce moment que toutes les obligations que la

Société s'était imposée avaient passé sur sa tête. Il ne se dissimula pas toutes les contrariétés qu'il aurait à vaincre. Mais la conviction du bien qu'il allait faire, soit en fournissant aux parens une occasion d'arracher leurs enfans à l'oisiveté, et par conséquent au vice, soit en développant une branche importante d'industrie, soit en procurant un débouché à deux produits de notre agriculture, lui fit prendre la résolution de représenter dignement la Société dissoute, en combattant face à face les passions que de vils intérêts et d'odieux ressentimens avaient soulevées pour faire donner une autre destination à l'édifice où l'atelier était établi. Il lutta contre les hommes et contre les choses avec une admirable persévérance; et, soutenu par la majorité du conseil municipal, il parvint à faire confirmer par le Préfet la cession que lui avait consentie la Societé d'agriculture. Mais lorsque l'autorité eut rendu sa décision, déjà la faiblesse de sa santé accrue par les obstacles qu'on lui avait suscités, ne lui permit plus d'organiser l'atelier d'après le plan qu'il avait conçu; et bientôt sa maladie eut fait de tels progrès qu'il ne put exercer aucune surveillance sur les ouvriers. Mais telle était l'énergie de sa volonté pour le bien, que jusqu'à ses derniers momens il ne cessa de s'occuper des intérêts de la ville et de ceux de l'Etablissement qui lui avait été confié.

Par sa mort, arrivée le 10 février 1827, Figeac a perdu un de ses citoyens les plus estimables et les plus éclairés, et tous les fruits d'une entreprise qui

pouvait avoir la plus utile influence sur la moralité des classes inférieures, et sur la prospérité de la contrée.

Une imagination féconde et brillante, une vive pénétration, la réunion si rare de la force de caractère et de la force d'esprit annonçaient en lui qu'il serait devenu un écrivain distingué, si le sort lui eut permis de cultiver ces heureuses dispositions. Une grande facilité d'élocution, une logique pressante, des sentimens élevés, une heureuse aptitude à saisir les difficultés d'une question ne lui promettaient pas moins de succès au barreau, et dans la tribune politique. On n'a pu l'entendre que dans les cercles, dans les assemblées municipales, et dans les réunions de la Société d'agriculture; mais, combien de fois a-t-on été étonné de la vigueur de ses raisonnemens, de la profondeur de ses vues !!!

DELPON.

TERMES.

—

Pierre de Termes naquit en 1721 au château de Tersac.

Il avait reçu de la nature des dons qui se trouvent rarement ensemble dans le même homme. En lui, un jugement exquis, une intelligence vaste et sagace se mariaient merveilleusement à un caractère doux et généreux. Ce beau cortège de qualités sociales était heureusement relevé par la dignité facile de son maintien, la noble élévation de sa taille, et par la grâce, à-la-fois mâle et bienveillante, des traits de sa figure. Appliquant à ce Quercinois mémorable ce qui peut-être a été trop généralement affirmé sur notre espèce, on peut dire que chez lui l'homme physique n'était que la saillie de l'homme moral.

Il fut d'abord Page du prince de Dombes, et ne quitta cet emploi que pour se voir revêtu de celui d'écuyer de Son Altesse. Il était son aide-de-camp lors du malheureux combat d'Etingen, auquel il prit une glorieuse part. Il s'y battit avec acharnement, y eut deux chevaux tués sous lui, et y confirma noblement l'opinion de valeur, de sang-froid, et d'habileté qu'avaient déjà donnée de lui plusieurs campagnes qu'il avait faites à côté du prince guerrier.

Il déploya le même courage aux champs fameux

de Fontenoy. Dans cette bataille mémorable, où la fortune resta long-temps indécise entre deux armées de héros, un incident particulier vint imposer au brave de Termes un rôle bien capable d'ajouter à sa gloire. D'après l'immortel avis du duc de Richelieu, le roi ayant enfin ordonné à l'intrépide régiment des carabiniers de charger la fameuse colonne anglaise, nouveau bataillon sacré, dont les effrayantes manœuvres paralysaient du côté des Français tous les élans de la victoire, un mouvement soudain entraîne le valeureux de Dombes à la tête de ces guerriers d'élite; mais le monarque réprime cette fougue périlleuse, et le retient impérieusement auprès de sa personne. Le prince enchaîné par sa grandeur loin du théâtre du carnage, se vit forcé de renoncer au plaisir dangereux de commander lui-même la charge; et c'est par la voie de son aide-de-camp de Termes qu'il transmit l'ordre de la victoire.

A la mort du prince de Dombes, ce dernier fut attaché au service du comte d'Eu, qui ne tarda pas à lui vouer l'estime, et la confiance affectueuse que lui avait prodiguées le premier auteur de sa fortune militaire.

Après avoir long-temps honorablement figuré à la Cour, et surtout dans les camps, ce guerrier citoyen se retira dans sa terre de Veyrignac, sise sur la Dordogne. C'est là que, loin des orages de l'ambition, et des entraves de la grandeur, il coula la dernière partie de sa vie, au sein des jouissances de la famille et de l'amitié. L'attrait varié de sa conversation, ses

manières simples, son air affable, attiraient auprès de lui une société nombreuse, dont la gaîté, la franchise, et le bon ton vivifiaient assidûment sa demeure à-la-fois noble et champêtre (*). Après une heureuse vieillesse, fruit mérité d'une vie sobre et tempérante, il s'éteignit paisiblement de la mort de l'homme juste, laissant à ses compatriotes le souvenir de ses vertus, et un fils destiné à en propager le renom (**).

Pierre de Termes eut six frères. Cinq d'entr'eux, consacrés dans divers grades au service de la patrie, sont morts au champ d'honneur, ou au poste du devoir. L'aîné de ces braves, devenu curé de Martel, après y avoir fait le bien durant un demi siècle, y est mort, fondateur de l'hospice, et restaurateur de l'Eglise, dont le beau chœur est en particulier le fruit de sa religieuse munificence.

(*) *Le château de Veyrignac, dont la simple et élégante structure déposera long-temps en faveur de son goût et de sa magnificence.*

(**) *M.* le Comte de Termes, *aujourd'hui colonel de gendarmerie à Limoges*, etc., *brillant chevalier, qui honore autant son pays par la noblesse de l'âme, que par l'éclat du mérite militaire.*

TESSIER.

Pierre Le Tessier, Cardinal, vice-Chancelier de l'Eglise, vit le jour dans le département vers le milieu du treizième siècle.

L'Histoire ecclésiastique ne signale de ce prélat qu'un fait qui suffira long-temps à sa gloire, comme il suffit jadis à son avancement dans la carrière pontificale. Il était encore simple évêque, quand le Pape Jean XXII le députa vers Frédéric, roi de Scicile, avec la mission apparente de recevoir l'hommage annuellement décerné au saint Siége par les Etats de ce monarque. Mais une telle démarche tendait à un but différent. La guerre allait éclater entre le roi de Scicile, et Robert, roi de Naples; le chef de l'Eglise avait à cœur de la prévenir. Les villes de Calabre, que Jean XXII s'était engagé à faire rentrer sous la domination de Robert se trouvaient encore occupées par les troupes de Frédéric. L'évacuation de ces places pouvait seule maintenir ces deux rivaux en paix. Le prélat diplomate réussit à l'obtenir, et satisfit à la fois à l'humanité, et aux vœux du premier Pontife d'une religion descendue chez les hommes pour veiller à la paix du monde.

Jean XXII résolut de récompenser dignement le pieux ambassadeur; et le double titre de Cardinal, et de vice-Chancelier de l'Eglise devint le juste prix d'une œuvre si apostolique. — Pierre Le Tessier mourut à Avignon en 1327.

THÉMINES.

Ce nom reconnait une vieille origine. Durant une longue suite de siècles, il a été porté par de loyaux et braves gentilshommes, digne appui du trône de leurs rois, antique honneur du pays qui leur donna naissance. Cependant on ne les voit occuper qu'un petit nombre de pages dans nos annales. De vastes lacunes dans nos chroniques ont entraîné dans la famille de Thémines, comme dans celle de Genouillac, et dans un grand nombre d'autres, de grands vuides historiques dont se consolera difficilement tout ami zélé de la gloire départementale. Ces vuides, nous ne pouvions espérer de les combler. Le tems, sans le secours de la tradition écrite, ou pour le moins orale, ressemble au Nil avec ses cataractes. Le nautonnier le plus intrépide ne saurait en remonter sûrement le cours. Qu'on nous pardonne d'avoir redouté pour nous et pour nos Lecteurs un pénible naufrage !

Guinot de Lausières de Thémines, Seigneur de la Chapelle et de Thémines, co-Seigneur de Cardaillac, Sénéchal du Quercy, Chambellan, et Maître d'Hôtel du Roi, naquit dans le département vers le milieu du quinzième siècle.

L'Histoire nous apprend que ce Seigneur Quercinois suivit Charles VIII en Italie, et qu'il séjourna quelque tems dans le royaume de Naples. Guerrier

valeureux, il combattit avec intrépidité sous les ordres de d'Aubigni dans la journée de Sénimare. Mais les lauriers cueillis dans une action si brillante n'ayant pu que retarder la perte des Etats Napolitains, il se vit enfin réduit à déserter avec notre armée cette superbe conquête.

Il parait que le roi Louis XI, prince si avare de sa confiance, l'avait accordée à Guinot de Thémines. La mort, qui aborde le palais des rois comme la cabane du pauvre, avait apparu aux yeux effrayés de ce monarque. Une espérance, moins chrétienne que folle et superstitieuse, vient pour un moment soustraire à ses regards le funèbre fantôme. Le souverain à l'agonie ose s'attendre à un miracle. Saint-François-de-Paule lui semble destiné à l'opérer; et c'est le Quercinois Thémines qui est député vers l'homme du prodige. L'ambassadeur conduit l'humble Minime au royal chevet de son maître.... On sait la suite : elle fit voir comment Dieu exauce les rois qui ne le craignent qu'au bord de la tombe. Quoiqu'il en soit, Louis XI fut si touché d'un tel service, qu'il combla Guinot de présens, et pourvut au soin de son avenir avec la plus généreuse sollicitude.

Au reste, ce n'est pas la seule occasion où le trône ait donné aux personnages de la Maison de Thémines des marques toutes particulières de sa munificence. On a vu en d'autres occasions des rois de France s'attacher, en quelque sorte, à doter les membres d'une famille souvent ruinée à leur service.

THÉMINES.

Pons de Lausières, Marquis de Thémines-Cardaillac, Maréchal de France, etc., vit le jour à Thémines en 1553.

Ainsi qu'un superbe édifice, ou tout autre chef-d'œuvre des arts emprunte au site qu'il occupe une valeur plus ou moins insigne : de même le grand homme doit plus ou moins de son éclat aux temps qui le virent naître, et aux circonstances sociales où il s'illustra. Né dans un siècle de trouble et d'héroïsme, apparaissant sur la scène du monde à côté des Guise et des Mayenne, de Crillon, de Philippe II, de Sixte-Quint, et de Henri-le-Grand, Thémines brillait à l'une des époques les plus graves de notre histoire; et son nom, déjà si imposant par lui-même, reçoit un nouveau lustre du cortége éclatant des conjonctures, et des illustrations contemporaines. Etranger toutefois à l'entraînement fougueux des passions de son siècle, il n'en subit d'autre impulsion que celle de la valeur, du génie, et de la grandeur d'âme; et sa vie entière ne fut qu'un long dévoûment à la gloire, et à la patrie.

Il se montra précoce pour le métier de la guerre, et parut de bonne heure au champ d'honneur. Entré au service dès l'âge de dix-huit ans, il fit ses premières armes sous les ordres du Maréchal de Damville, dans le Languedoc. Cette province avait été long-temps

le sanglant

le sanglant théâtre de ses jeunes exploits, lorsqu'il reçut du Maréchal de Montmorency la charge de Gouverneur de Clermont-Lodève, dont l'illustre Connétable venait de faire la conquête. La guerre ayant de nouveau succédé à une paix trop passagère, Thémines poursuivit rapidement sa carrière militaire sous ce grand capitaine, concourut à remporter de nombreux avantages, et attacha en particulier son nom à la prise d'une quantité considérable de places fortes, dont cette campagne provoqua la capitulation.

Le roi Henri III avait conçu la plus flatteuse opinion du mérite de ce gentilhomme guerrier, et il ne tarda pas à récompenser ses services en le plaçant à la tête d'une compagnie de gendarmes. L'éclat de son extraction, et la vaste étendue de ses propriétés dans le Querci, et dans les contrées circonvoisines, y donnaient à la famille de Thémines un crédit immense, dont l'ascendant était facile à apprécier par les factions qui se disputaient alors, pour ainsi dire, les lambeaux de la France. La ligue fit de vains efforts pour attirer notre héros sous sa bannière. De concert avec son père, Jean de Thémines, il se montra constamment soumis à son souverain ; et au milieu de la défection presque générale de ses sujets, égarés par l'esprit de discorde, Henri III ne compta jamais de serviteur plus fidèle, et plus intrépide. En 1589, ce prince ne fit qu'acquitter envers lui la dette de la reconnaissance, en lui décernant la dignité de Sénéchal du Querci. Un tel emploi, en accroissant son influence, le rendit

encore plus redoutable aux ligueurs. Dès ce temps il se constitua, pour ainsi dire, en sentinelle chargée de veiller à la conservation du pays commis à ses soins, et en gardien d'une intéressante partie de la France, qu'il considérait comme un dépôt royal et sacré. On le vit, en 1591, marcher avec Anne Levis de Ventadour à la rencontre du Marquis de Villars, Emmanuel Després, et du Seigneur de Montpezat, Henri Després son frère, qui s'avançaient, à la tête de deux mille soldats, pour s'emparer d'une partie du Querci. Ayant joint l'ennemi au voisinage de Rocamadour, il lui livra bataille, lui tua sept cents hommes, lui enleva ses batteries et ses munitions, et le bannit sans retour du domaine inviolable de sa sénéchaussée.

Il commandait les royalistes maîtres de Montauban et de Villemur. Ces deux places fortes étaient pour lui d'importants centres d'opération, d'où il dirigeait incessamment des manœuvres funestes aux ligueurs. Ceux-ci possédaient Toulouse. Fatigués de se voir journellement harcelés jusques sous ses murailles par les troupes de Thémines, ils résolurent d'expulser ce capitaine des principaux boulevards qu'il occupait; et c'est au duc de Joyeuse que fut confiée la tache audacieuse d'écarter un si redoutable voisin. Ce général quitte la capitale du Languedoc dont il était gouverneur, et se hâte d'aller camper devant Villemur. Les assiégeans étaient au nombre de cinq mille hommes appuyés par d'abondantes munitions, et par une puissante artillerie. Cependant la prise de la ville de Moissac par le duc d'Epernon vint

interrompre les opérations d'un siège si menaçant. Joyeuse, en effet, crut devoir le suspendre pour courir à la rencontre du vainqueur, dont il ne put atteindre que les derrières. Cette diversion avait donné au chef Quercinois le tems et la facilité d'accroître les forces défensives de Villemur. Le duc ne tarda pas à reparaître au pied de ses remparts. Résolu de tenter l'impossible pour réduire cette place, il dressa l'appareil d'un siège formidable, contre lequel paraissait devoir échouer la plus opiniâtre résistance. Pendant cinq jours consécutifs la ville fut foudroyée à l'aide d'une batterie de huit canons, et de deux couleuvrines, dont la dévorante activité produisit enfin une brêche immense. C'est alors que fut résolu de tenter l'assaut.

Toujours à l'affût des mouvemens, et des desseins ennemis, Thémines se jette dans la cité menacée, à la tête de trois cents cuirassiers. Ce renfort, joint à l'intrépide assurance des assiégés, fit avorter l'attaque. Une demi-journée de combat, et des flots de sang versés par les royalistes rebutèrent le hardi Joyeuse, qui fut ignominieusement contraint de courir se renfermer dans son camp. Il y fut à peine que, briguant à son tour les honneurs de l'offensive, Thémines fond sur les ligueurs, dissipe un de leurs régimens, enlève une grande partie des travaux du siège, et regagne Villemur, le front ceint des lauriers que Joyeuse venait témérairement cueillir dans son enceinte.

Cet échec fut loin de décourager ce dernier brave. Après maintes rencontres, où il n'obtint toutefois

que des succès imparfaits, et chèrement conquis, il alla mettre le siège devant Montauban. Il avait été courageusement attendu par les royalistes qui s'y trouvaient réunis sous les ordres du valeureux Thémines. Celui-ci, dont la vigilante prévoyance embrassait tous les accidens de la guerre, avait pris des mesures pour attirer d'importans secours dans cette cité : ces troupes en se dirigeant vers Montauban rencontrèrent l'ennemi, qui les reçut dans une attitude qu'elles n'avaient point prévue. Néanmoins les royalistes, plus étonnés qu'effrayés du nombre et de la concentration des soldats de Joyeuse, qui se trouvaient, comme par enchantement, ralliés en masse autour de la bannière de leur chef, se précipitent sur leurs retranchemens, et les attaquent avec furie. Tant d'impétuosité provoque un égal acharnement; et pendant plusieurs heures des torrens de sang coulent sans résultat sous les drapeaux opposés. Il semble que la victoire, également fidèle à tous les membres d'une nation presque toujours triomphante, placée entre deux armées de Français, ne sache à qui donner la préférence. Toutefois, impatient de la fixer en faveur de la fidélité, Thémines, dont les regards planaient du haut des murs de la ville sur le théâtre d'un carnage jusqu'alors inutile, sort tout-à-coup des portes de la ville, escorté d'une phalange d'élite, dissipe tout ce qui se rencontre sur son passage, et vole s'emparer des canons ennemis. Joyeuse, voyant ses batteries tournées contre lui, rebrousse avec quelques bataillons pour les ressaisir. La majorité des

siens regarde ce mouvement nécessaire comme une fuite, et bientôt la déroute parmi les ligueurs devient générale. Leur chef, incapable de l'arrêter, cède au torrent, et se jette avec la multitude sur les rives du Tarn. Un pont de bâteaux s'offre pour recevoir la foule effrayée, qui se précipite à l'envi sur ce frêle et unique instrument de salut. Vains efforts! Au moment où cette armée de fuyards se presse pour échapper à la mort, soudain le pont, cédant au poids énorme dont il est surchargé, se brise, et laisse à la merci du courant ces malheureux, qui restent par milliers ensevelis dans les flots. Joyeuse y périt lui-même, et conquit ce trait de ressemblance prophétique avec le prince valeureux que l'Elbe engloutit de nos jours aux yeux de l'Europe, qui s'attendrit encore au seul nom de Poniatowski.

Ce désastre atteignit au cœur la puissance des ligueurs dans la province. Ceux d'entr'eux qui n'étaient pas arrivés à tems pour être submergés furent pris ou tués; et avec une multitude de prisonniers la ville de Montauban ne tarda pas à recevoir dans son enceinte un immense butin, à la tête duquel figuraient l'artillerie, et plus de vingt drapeaux ennemis.

C'est au mois d'octobre de l'an 1592 qu'eut lieu ce mémorable fait d'armes qui mit le comble à l'illustration militaire de Thémines (*).

(*) *Voyez les* Mémoires *du Duc de Sully*.

Investi du Gouvernement du Querci, qu'il posséda long-temps, ce grand homme de guerre en soumit une grande partie à la trop courte domination de ce bon Henri, qui fut obligé de conquérir son propre royaume, et contraignit, pour ainsi dire, la France à devenir heureuse.

Louis XIII hérita de son père les sentimens d'estime et de reconnaissance qu'il avait voués à un sujet aussi intrépide que fidèle. Admis à la Cour du jeune roi, il reçut de lui plusieurs marques de munificence. Sa valeur et ses talens finirent par être récompensés du plus beau titre auquel le brave puisse prétendre parmi nous; et le 1.er septembre 1616, Thémines fut proclamé Maréchal de France. Le même jour, il avait signalé son audacieux dévoûment à la couronne en arrêtant le prince de Condé, dont les précédens étaient de nature à inspirer des soupçons trop légitimes.

En 1617, le nouveau Maréchal fut promu au commandement en second de l'armée de Champagne, et on le vit sous les ordres du duc de Guise s'emparer successivement de Riscourt, de Rosoi, de Chateau-Porcien, et de Réthel. Il reçut, en 1619, le commandement des forces de la Guienne. En 1621, il fut chargé du Gouvernement du Béarn, et de la Navarre. C'est vers ce tems qu'il se transporta dans le Querci, à l'effet d'y prendre les mesures nécessaires pour l'entière pacification d'une contrée, où le fanatisme religionnaire entretenait encore de puissans levains de rébellion, et de discorde. Il assemble à Cahors les Etats de la Province, où il attire en particu-

lier les députés de Montauban. Cette ville, peuplée de protestans, conservait une attitude d'indépendance menaçante, et Thémines avait conçu la louable ambition de la ramener par les voies de la conciliation, et de la douceur. Animé de cet esprit, il offrit toute les concessions que ses instructions pouvaient lui permettre; mais ses philantropiques efforts échouèrent contre les défiances des ombrageux calvinistes. Dès-lors il fallut songer à les réduire par la force des armes.

Bientôt le Maréchal se rend au siège de Nérac auquel il prend une part honorable.

Cette ville ayant ouvert ses portes aux troupes du roi, Thémines rebrousse vers le Querci que tout présageait devoir être le théâtre de grands évènemens militaires. Le duc de Mayenne se préparait en effet à y faire son entrée pour soumettre enfin par un coup décisif un peuple de rebelles, obstiné jusqu'alors à repousser les propositions du trône. Afin de prévenir les maux qui menaçaient spécialement les Montalbanais, Thémines voulut encore tenter les voies de la persuasion, et il leur écrivit pour les engager à une obéissance à-la-fois légitime et politique. Ce trait généreux n'eut aucun succès, et le siège de Montauban fut résolu.

De concert avec le Duc de Mayenne, le Maréchal s'empare d'abord de Négrepelisse, puis de Caussade, marche ensuite sur Bruniquet, l'emporte, et se dirige enfin sur Montauban. Déjà cet important boulevard du calvinisme est investi par l'armée du roi, qui,

placé non loin de ses murs, surveille et active les travaux de ce siège mémorable. On en poursuivait le cours avec ardeur, lorsqu'un coup fatal vint enlever aux assiégeans un de leurs chefs les plus habiles, et les plus magnanimes, le duc de Mayenne. Le Maréchal Quercinois se vit appelé à succéder à ce grand capitaine dans le commandement de l'armée. Une telle faveur se trouvait justifiée par les traits de ressemblance qui liaient ces deux généraux. Chez l'un et l'autre, en effet, on admirait le même génie, et la même vaillance. Cependant Thémines, étant tombé subitement malade, se vit contraint de laisser un si vaste théâtre, et il se retira loin des combats pour retrouver une santé perdue sur des champs de bataille. On sait assez les résultats obtenus par Louis XIII autour de la ville assiégée.

Durant le tems que Thémines avait concouru à ce siège inutile, il n'avait pas tenu à lui de le rendre plus heureux. Entre tous les services qu'il y rendit, l'histoire raconte les traits suivants :

Dans une sortie que les Montalbanais firent, le 17 septembre, ils étaient sur le point d'enclouer toute l'artillerie de l'armée du roi ; mais le Maréchal fondit tout-à-coup sur eux, les refoula violemment vers la place, et les contraignit de rentrer en désordre dans leurs murailles. Plus tard il fit sauter, à l'aide de la mine, l'ouvrage imposant qui couvrait le croissant de l'un de leurs bastions les plus formidables.

Le Maréchal eut à peine recouvré une partie de ses forces, qu'impatient d'un repos obscur et inutile à la

patrie, il quitta les douceurs de sa retraite, et reparut bientôt dans les camps. Chargé du commandement des troupes stationnées aux environs de Montauban, il y garda constamment une attitude propre à contenir les rebelles dans le devoir.

Le cours des hostilités lui ayant ouvert de nouveau le chemin de la victoire et des conquêtes, il se signala par de brillants faits d'armes en 1625 et 1626. Le 6 juin de la première de ces époques, il rencontra Monbrun sorti de Montauban, lui fit éprouver la honte d'une défaite, et le poursuivit l'épée dans les reins jusqu'aux portes de la ville, dont ce guerrier était Gouverneur. Le 29 du même mois il dirige ses forces vers Castres, défait une partie de la cavalerie qui défendait cette place, et fait mordre la poudre au chef qui la commandait. Après de hardies mais vaines tentatives sur cette ville importante, il va mettre le siège devant Saint-Paul. Là, comme partout ailleurs, joignant à l'habileté du général la valeur du soldat, Thémines méditait à-la-fois les plus savantes combinaisons stratégiques, et s'exposait aux plus imminents dangers. Il était un jour à dîner auprès de ses batteries sans songer à une grêle de balles qui pleuvait du haut des remparts, lorsqu'au milieu de l'orage un coup vint soudain briser son verre dans sa main intrépide. Cependant la place de Saint-Paul est emportée, et celle de la Miatte sa voisine ouvre bientôt ses portes. Quelques jours après, Thémines marche à la rencontre du duc de Rohan qui s'avançait à la tête de troupes nombreuses, force plusieurs places qui se

trouvent sur son passage, joint l'ennemi, le défait en maintes reprises, et l'oblige enfin à se refugier dans le château de Vianne, situé sur une hauteur presque inaccessible.

Le 10 février 1626, Thémines succédant au Maréchal de Praslin, fut nommé général de l'armée du Poitou, de la Saintonge, et du pays d'Aunis. Le Maréchal influa puissamment sur l'importante reddition de La Rochelle, et eut l'honneur de partager les palmes que Louis XIII cueillit au pied de ses formidables remparts.

Quelques mois après, Thémines fut investi du gouvernement de la Bretagne, que le grand Richelieu, pénétré de ses services, lui fit décerner, malgré des ressentimens domestiques qui devaient l'éloigner du Maréchal (*).

Celui-ci, toujours occupé de la prospérité de la France, administrait sa Province avec cette sollicitude vigilante et féconde qui surveille, dirige, et crée tout à-la-fois. Il s'appliquait à conduire en personne les travaux d'une forteresse sur la côte du Morbihan, lorsqu'une maladie vint l'éloigner du théâtre de cette importante opération. Transporté dans la ville d'Auray, il y mourut en 1627.

Thémines laissa la mémoire d'un grand citoyen, et d'un grand capitaine. Modèle de fidélité dans un

---

(*) *Le frère aîné de ce Ministre avait été tué en duel par un fils du Maréchal de Thémines.*

siècle de révolte et d'anarchie, il ne dégaîna jamais son épée que sous les bannières de l'honneur. Exemple d'héroïsme, il marcha toujours sans peur dans le chemin de la gloire. Ses contemporains disaient de lui : « *Il n'a jamais compté les ennemis ; il lui suffit de* » *savoir où ils sont* ».

Le Maréchal de THÉMINES avait eu deux fils, dignes héritiers de son courage, et qu'il perdit trop tôt pour son bonheur, et pour la gloire nationale.

L'aîné, Antoine de Lauzières, Marquis de Thémines, succéda à son père dans la dignité de Sénéchal du Querci. A l'exemple de ses aïeux, il s'était attaché de bonne heure au service de la patrie ; et, jeune encore, il avait cueilli plus d'une palme brillante. Sa valeur lui coûta la vie sous les murs de Montauban.

Pendant le mémorable siège de cette ville, s'étant jeté dans la tranchée, à la tête d'une poignée de braves, il fut accueilli par une effroyable décharge de mousquéterie, et tomba près du fossé percé d'un coup mortel (4 septembre 1621).

Charles de Thémines, second fils du Maréchal, et frère du précédent, ne lui survécut pas long-tems. Le 11 décembre 1621, il périt dans l'Agenais, sous les remparts de Monheurt, en déployant un courage digne de son nom.

Ce nom semblait devoir se perpétuer encore à la faveur de Charles de Thémines son fils. Ce dernier rejeton d'une famille toute guerrière se voua dès l'adolescence au métier des armes. Il n'avait que vingt-six ans, et était déjà Sénéchal du Querci, et Mestre-de-camp du régiment de Navarre, lorqu'il fut moissonné lui-même au siège de Mardick (1646).

Étant mort sans avoir contracté les nœuds de l'hymen, il fut le dernier d'une race qui peut dire, à l'exemple du héros amant de Mérope :

« Je n'ai plus rien du sang qui me donna la vie :
» Ce sang s'est épuisé versé pour la patrie ».

TIBÉRIUS.

TIB. POMPEIO
POMPE JUSTI. FIL.
PRISCO CADUR
CO. OMNIBUS. HO
NORIB. APUD. SUOS
FUNCT. TRIB. LEG. V
MACEDONIÆ
JUDICI. ARCÆ
GALLIARUM. III
PROVINC. GAL.

Cette inscription, datée des premiers temps du règne d'Auguste, fut découverte à Lyon dans la cha-

pelle dite de *Saint-Pierre-des-Nonains*. Elle était gravée sur un marbre qui resta inconnu pendant près de deux mille ans. Ce précieux débris du tems, et de la vieille Rome, est le seul Biographe de Tibérius. Lui seul nous apprend que cet illustre Gaulois vit le jour dans la *cité* de Cahors, qu'il devint Tribun d'une Légion romaine, et exerça la charge d'intendant des finances de la triple Province contenue dans l'ancienne Gaule.

Ce vieux témoin de la grandeur de notre Tibérius peut, au défaut de documens historiques, porter à croire que ce Quercinois antique dut jeter un grand éclat parmi ses contemporains. Les titres qui lui furent décernés supposent qu'il avait conquis la haute confiance de Rome; et l'on sait que Rome, surtout au siècle d'Auguste, ne l'accordait guère qu'à des grands hommes.

TRENEUIL.

—

Joseph Treneuil naquit, en 1763, à Cahors, d'une famille originaire de Frayssinet-le-Gourdonnais.

L'Université de sa ville natale revendique l'honneur d'avoir formé ses jeunes ans : c'est dans son sein qu'il fournit le cours des premières études, durant lequel il se révéla tout entier, et montra tout ce qu'il y avait en lui d'avenir.

Cependant le goût de la jurisprudence l'attira bien-

tôt à Toulouse. Il l'y étudia avec soin, et fut promu au grade d'avocat. Le jeune Treneuil, au milieu des travaux du légiste, avait conservé la vocation du littérateur. Une circonstance, en elle-même indifférente, vint donner à ce penchant inné un essor décisif, et porter à l'improviste ses pas dans la carrière pour laquelle la nature semblait l'avoir fait. Il vit la distribution des prix que l'académie des jeux-floraux célèbre avec tant d'éclat; et à l'aspect des palmes séduisantes que l'ombre de Clémence-Isaure place annuellement sur la tête des jeunes favoris d'Apollon, il se sentit né poëte.

L'avenir prouva qu'il ne s'était pas jugé d'une manière trop flatteuse. Ses premiers essais poëtiques furent des hommages à cette même académie, au sein de laquelle sa vocation était, pour ainsi dire, éclose; et trois de ses poëmes, successivement adressés aux jeux-floraux, fixèrent les suffrages de ses juges, et obtinrent le laurier inspirateur de *Clémence*. L'un de ces ouvrages était remarquable entre les autres. Le sujet en était l'esclavage des Nègres. L'auteur lui donna la couleur qui fut depuis le signe caractéristique de sa poésie. Il y peint le malheur de tant d'infortunés avec la touche de la sensibilité, et le pinceau de la philantropie. Il est beau de voir le jeune poëte consacrer ses premiers accens au bonheur de l'humanité, et chanter prophétiquement le succès d'une cause regardée depuis comme sacrée par tous les peuples civilisés du monde. Les principes proclamés par le sensible et généreux Lauréat sont devenus, en effet, la loi de l'Europe.

Quant au mérite de la pièce couronnée, les citations suivantes prouvent qu'elle n'était dépourvue ni de beaux sentimens, ni de beaux vers. Voyez le langage noble et vrai que l'auteur met dans la bouche d'un Nègre parlant au nom de ses compagnons d'infortune :

« Noir ou blanc, faible ou fort, tous les hommes sont frères :
» Le fils de l'Eternel, en profonds caractères,
» Grava cette immuable et sainte vérité.
» Et vous foulez aux pieds notre fraternité,
» Implacables tyrans ! apprenez que nous sommes,
» Moins indignes que vous de porter le nom d'hommes.
» En quels lieux la Vertu, fille des immortels,
» Vit-elle un plus beau culte honorer ses autels ?
» La générosité, la probité sévère,
» Et la reconnaissance, et l'amitié sincère;
» Telles sont nos vertus : quand leurs noms enchanteurs
» Brillent dans votre bouche, elles sont dans nos cœurs.

C'est ainsi que par la voix du même interprête il décrit les souffrances des malheureux, dont il soupire la servitude.

» Qui pourrait soutenir l'épouvantable image
» Des tourmens inouïs qu'enfante l'esclavage ?
» Dans un climat brûlant, sans espoir de repos,

» Le front toujours courbé sous le poids des travaux ,
» Quand nos bras affaiblis par vos besoins factices ,
» Ont à vos sens blasés préparé des délices ,
» Le fouet toujours sanglant d'un brutal conducteur
» Nous force à recouvrer notre ancienne vigueur ;
» Ainsi , dans ces boissons , vain luxe de vos tables ,
» Cruels ! vous savourez le sang de vos semblables !

Jamais l'esclave a-t-il élevé de plus éloquentes plaintes aux oreilles de l'oppresseur !

Ce début présagea la nature des sujets qui devaient inspirer une Muse si compatissante. Nous la verrons, en effet, s'essayer presque toujours sur le théâtre de la douleur et de la pitié, chanter tour-à-tour l'infortune et le trépas, errer dans les prisons et dans les tombeaux ; ou, si elle semble vouloir porter plus haut ses accens, et tenter de célébrer les heureux ou les puissans de la terre, elle nous paraîtra, même à cette hauteur, l'interprète de l'humanité en pleurs, et de la vertu gémissante. A ses plus mâles accens viendront toujours se mêler quelques soupirs.

C'est assez dire que Treneuil s'exerça principalement dans le genre élégiaque.

Ce titre s'applique éminemment à sa plus importante production, à celle ou il imprima le plus de génie, qui porta le plus loin sa renommée, et qui lui promet le plus de vie dans la postérité. Nous voulons signaler son Poëme sur les Tombeaux de St.-Denis.

De tous les spectacles que le génie de la révolution se plut à étaler aux yeux de l'Europe effrayée de nos crimes ,

crimes, le plus déplorable sans doute, et le plus monstrueux, c'est l'audacieuse violation de la cendre de soixante-six de nos rois. Nul ne devait réveiller plus de douleur en France, nul ne devait y exciter de plus inconsolables gémissemens. Cependant dans ces jours de lamentable mémoire la terreur proscrivait la pitié; et une larme pouvait conduire à l'échafaud. Le silence et l'obscurité, si souvent invoqués par le poëte, devaient surtout alors présider aux harmonieux soupirs d'une Muse occupée du soin de venger l'injure inouïe de tant de royales victimes. La composition du poëme date des années les plus sanguinaires de la révolution; mais il ne parut qu'en 1806. Il fut accueilli avec enthousiasme, et lu avec avidité. Un certain nombre d'éditions rapidement épuisées popularisèrent en France le chantre des tombeaux, et placèrent à un haut rang dans l'opinion le sensible et habile Quercinois qui venait d'acquitter la dette de la France en déposant un si patriotique hommage sur le vaste cénotaphe de trois dynasties privées de sépulcre. La vogue dont jouit cette production était due à son caractère vraiment original, à l'exacte et délicate observance des convenances, à la dignité continue des pensées, à la beauté des sentimens et à la force du style appliqués à un sujet aussi éminemment pathétique.

Voyez comme on y peint l'atroce exhumation des augustes morts que des monstres précipitèrent une seconde fois dans la nuit de la tombe :

« Cependant j'abordai les caveaux funéraires,
» De ce royal trésor sacrés dépositaires :
» J'y plonge : et la clarté d'un rayon qui se perd
» Dans l'étroite longueur d'un souterrain désert,
» Confirme tout-à-coup mes terreurs prophétiques.
» Oh ! m'écriai-je, ô mort ! Sous ces voûtes antiques
» Reposaient tous nos rois ; que sont-ils devenus !
» Et la mort me répond : *Ne les y cherche plus,*
» *Leur destin s'accomplit; voici l'heure où s'apprête*
» *Sous les murs de ce Temple une exécrable fête.*
» *Le signal est donné : ces hôtes des tombeaux*
» *Vont comme les vivants être en proie aux bourreaux.....*
» Quelle fête, grand Dieu ! quels hymnes, et quels prêtres !
» Pour victimes encor vous choisissez vos maîtres,
» Monstres, n'êtes-vous plus ni Français, ni chrétiens ?
» Ainsi des Ravaillac, des Clément, des Damiens
» Un démon, souverain de ces bords homicides,
» Vient donc de féconder les cendres régicides !
» Des barbares jadis l'instinct religieux
» Respecta dans ces rois les images des Dieux ;
» Et vous exterminez leur auguste poussière
» Qu'avait su conserver la mort hospitalière !
» Du roi le plus pieux, d'un des plus saints mortels
» Vos sacriléges mains renversent les autels ?
» Accordez-lui du moins un asyle à Vincenne,
» Un tombeau de gazon sous cet auguste chêne,

» Où sa voix équitable, en jugeant vos aïeux,
» Semblait leur annoncer la volonté des cieux.
» Et Charles cinq, formé sur cet illustre exemple,
» A-t-il perdu le droit d'habiter dans ce temple?
» Vont-ils des Potentats partager le destin,
» Ce sage et ce guerrier, Suger et Duguesclin :
» Suger enfant du cloître, et qui, privé d'ancêtres,
» Sut gouverner en père et la France et ses maîtres;
» Et ce bon Duguesclin, dont la victoire en deuil
» Sous les murs de Randon couronna le cercueil.
» Magnanime Louis! ta tombe, et tes images
» Périssent : mais, vainqueur de ces lâches outrages,
» Ton siècle, qui te doit toute sa majesté,
» Te couvre des rayons de l'immortalité.
» ....
» ....
» Quel devins-je, à l'aspect du roi le plus chéri!
» Il semblait respirer : est-ce toi, bon Henri?
» Du poignard sur ton sein je reconnais la marque!..

L'auteur, après avoir traversé les principales scènes d'une si abominable saturnale, s'écrie :

» Que je sentis alors s'aggrandir dans mon cœur
» L'espoir et le besoin d'une seconde vie
» Où doit à ce cahos succéder l'harmonie!
» Ouï, malgré les clameurs de l'incrédulité,
» Disais-je, ce tombeau touche à l'éternité;
» Et ces rois, maintenant éteints dans la poussière,
» Un jour s'éveilleront rendus à la lumière.

,, Oui, ces restes sans nom que d'un bras impuissant
,, Le tems et les mortels poussent vers le néant,
,, Plus que tous les soleils semés dans l'étendue,
,, Fixeront du Très-Haut l'infatigable vue ,
,, Jusqu'au jour de colère où sa tonnante voix
,, Jugera ces brigands, et vengera nos rois......

Vers la fin du poëme on lit cette touchante allocution aux mânes de l'infortuné Louis XVI.

,, ...
,, Que ne pouvais-je, hélas! d'un roi trop populaire,
,, D'un roi trop généreux consoler la poussière !
,, Louis, des souverains le plus infortuné,
,, Par la mort de ton frère au trône condamné,
,, Lorsque tu recueillais l'hommage que la France
,, Rendait à tes vertus plutôt qu'à ta naissance,
,, Qui t'eût dit qu'expiré sous le fer d'un bourreau,
,, Tu verrais à ta cendre interdire un tombeau,
,, Ton nom à notre voix, à nos yeux ton image ;
,, Et qu'en ces jours de sang, de deuil, et d'esclavage,
,, La seule piété, fidèle à tes malheurs,
,, Viendrait furtivement te donner quelques pleurs ?
,, Reçois-en le tribut ! Ah ! trop digne d'envie
,, Celui qui, s'arrêtant sur le seuil de la vie,
,, T'abandonna son trône, et, détournant les yeux,
,, Prit un rapide essor vers le trône des cieux !
,, Du tombeau paternel où tu devais descendre
,, La mort même semblait avoir exclu ta cendre :
,, De ce tombeau peuplé des princes de ton sang,

,, Nous vîmes ton aïeul fermer le dernier rang ;
,, Et, pour le saluer de tes adieux funèbres
,, Quand tu vins de ce gouffre aborder les ténèbres,
,, Ton regard s'aperçut, sans doute avec effroi,
,, Qu'il ne s'y trouvait pas une place pour toi.
,, Qui sait, qui me dira si de ce noir présage
,, Ta sagesse entendit le sinistre langage? ......"

De pareilles citations l'emportent sur des éloges. Nous laissons à nos lecteurs le soin d'en analyser le mérite.

Le succès populaire obtenu par le Poëme de Treneuil n'était que l'expression des suffrages des représentans de la haute littérature (*) qui lui décernèrent le prix décennal. C'est en 1810 qu'il devait être couronné avec toute la pompe promise à une imposante solennité. Mais ce jour si beau pour les lettres et pour les arts, ayant été retardé, le poëte de la légitimité n'eut pas l'honneur de se voir couronné par la munificence impériale.

Le chantre des tombeaux de Saint-Denis ne dérogea point à ses nobles antécédens en célébrant quelque tems après deux grandes sources d'intérêt politique sur lesquelles le monde entier avait les yeux ouverts. Ces importans évènemens étaient le mariage de Napoléon, et la naissance du roi de Rome. La manière

---

Voyez les Mémoires de Palissot, *et les* Journaux littéraires *de l'époque.*

dont il traita des sujets aussi ardus, loin d'altérer aux yeux du public la pûreté de son caractère, et l'élévation de son âme, ne fit qu'ajouter à l'honorable opinion qu'on en avait conçue. Ici, ce n'est pas l'allure rampante et vile d'une Muse vendue qui d'un vers courtisan caresse sans pudeur les rêves de l'ambition, et l'orgueil de la victoire : c'est l'attitude fière et hardie d'un citoyen philantrope qui dans la langue des Dieux instruit les peuples, et fait la leçon aux rois. Est-ce d'une âme vénale que pouvait sortir la peinture suivante placée par le poëte sous les yeux de Napoléon ?

« Telles on voit briller ces sphères vagabondes
» Qui, frappant de terreur les peuples et les mondes,
» D'un vol précipité s'éloignent de nos yeux :
» Des arrêts du destin prophétiques ministres,
» Dont le front, toujours pâle, armé de feux sinistres,
» Semble menacer l'ordre établi dans les cieux.
» Tels passent, enivrés de sanglantes chimères,
» Ces fougueux conquérans, puissances éphémères,
» Produites pour détruire ou punir les Etats ;
» La haine après leur mort s'attache à leur mémoire ;
» Fléaux de l'Univers, ils n'ont fondé leur gloire
» Que sur de longs malheurs, et de grands attentats.

On a justement comparé ce tableau à celui de Lucain lorsqu'il signale ainsi le fougueux Alexandre :

Terrarum fatale malum, fulmen que, quod omnes
Percuteret pariter populos, et sidus iniquum
Gentibus.

Le même esprit dominait l'Ode toute entière.

Aux beaux jours de la restauration, le Poëte Quercinois crut devoir donner au public d'autres ouvrages composés dans les tems funestes qui avaient vu éclore ses chants expiatoires sur les tombes de Saint-Denis. Ils parurent intitulés : l'*Orphelin du Temple*, le *Martyre de Louis XVI*, la *Captivité de Pie VI*. Ces élégies où l'auteur soupire de lamentables douleurs, et d'inconsolables infortunes produisirent sur les cœurs français toute l'impression qu'on devait en attendre.

De pareils titres valaient bien son maintien dans l'emploi dont il jouissait déjà depuis quelques années. Conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, il fut honorablement continué dans ces fonctions par MONSIEUR, frère du roi, rentré en possession de ce précieux établissement..... Plus tard, la publication de la *Princesse Amélie*, nouvelle production du plus vif intérêt, vint ajouter un noble fleuron à la couronne du Chantre des *Tombeaux*.....

Le mérite incontestable de ces écrits divers n'offre pourtant pas une telle perfection qu'on ne puisse après la louange faire aussi la part de la critique. Il nous semble qu'on n'en a pas encore saisi avec précision le côté faible et imparfait. Pour nous, disons que la poésie de Treneuil est trop fréquemment entachée de prosaïsme, qu'elle manque parfois de cette vigueur de coloris, de cet éclat d'expression, de cette puissance d'images qui remue si vi-

vement les esprits, et qu'ils demandent toujours aux chants inspirés par le Dieu de la double Colline. La pauvreté de la rime est peut-être encore un tort poétique que l'on pourrait reprocher aux ouvrages de notre Elégiaque. Mais, malgré leurs imperfections, ils resteront comme de précieux monumens dont le mérite classera honorablement leur auteur dans le troisième ordre de nos poëtes (*).

Jusqu'ici nous n'avons parlé de lui que comme Littérateur. Comme homme, et comme citoyen, il est encore plus digne de mémoire. Il eut toutes les vertus privées et sociales, qui fixent l'amitié, et qui commandent la considération publique. Il avait vécu en Sage; et il dit quelques instans avant d'expirer : « *Annoncez à ceux qui s'intéressent à moi qu'on n'est point à plaindre, quand on meurt dans le sein de la religion et de l'amitié* (1818) ». (**)

(*) *Il mérite encore un rang distingué parmi nos prosateurs. Nous avons de lui un vaste discours sur l'*Elégie héroïque, *dont le style est aussi beau que les idées en sont profondes et lumineuses.*

(**) *Les douleurs attachées à sa dernière maladie furent aussi allégées que possible par le dévoûment éclairé du docteur* Falret *qui, de concert avec les* Dubois, *les* Castel, *les* Murat *et les* Andral, *soutient dignement à Paris l'honneur de la Médecine départementale.*

TURENNE.

Ce nom si fameux dans les Annales de France provoque aussi à juste titre les hommages du Biographe Quercinois. Il décora plus d'un personnage mémorable que notre département a l'honneur d'avoir produit.

Ces illustrations plus ou moins anciennes trouveront pour la plupart une place méritée dans le tableau suivant :

Annet de Turenne est le plus ancien de nos compatriotes de ce nom que l'Histoire ait déjà célébré. Il naquit vers la fin du quinzième siècle au château d'Aynac. Issu de l'illustre sang des Vicomtes de Turenne, il se montra digne d'une telle origine, ainsi que de l'alliance qui l'unissait au fameux Galiot de Genouillac, dont il avait épousé la sœur. Il devint successivement Chevalier des ordres du Roi, gentilhomme ordinaire de sa Chambre, et Lieutenant de l'artillerie de France.

C'est en cette dernière qualité qu'il assista puissamment son immortel beau-frère aux funestes champs de Pavie. Les lauriers qu'il y cueillit à côté de l'héroïque Grand-Maître, n'empêchèrent pas qu'il ne fût fait prisonnier avec ce brave compagnon d'armes, dont les manœuvres, comme on sait, avaient si bien tendu à la victoire.

Un voile épais couvre la suite de la carrière militaire du valeureux Annet. Sans doute elle fut digne de ces beaux antécédens.

Il avait deux fils. L'aîné, Galiot de Turenne, fit ses premières armes en Italie, où il périt à la fleur de l'âge. Le second, Louis de Turenne, étant entré dans l'Eglise, s'y distingua par ses lumières, et fut, en 1517, promu au grade de Proto-Notaire du Saint-Siége par l'immortel Léon X.

Annet eut aussi deux frères. L'un d'eux, Flotard de Turenne, Chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, perdit la vie en défendant la célèbre Rhodes, qui, après un siége de six mois, devint la proie de Soliman (1522). L'autre, Victor de Turenne, Seigneur de Brosses, fut moissonné à la bataille de Pavie.

Galiot de Turenne, petit-fils d'Annet, Baron d'Aynac, fournit une carrière digne de son aïeul. Il fut successivement nommé Chevalier des ordres du roi, Commandant de la place et du château de Puymairol dans l'Agenais, et s'éleva jusqu'au grade de Commissaire de l'artillerie de France (1560).

Son petit-fils, Flotard de Turenne, Marquis d'Aynac, embrassa comme lui le parti des armes. Attaché au service de la patrie sous son cousin le Maréchal de Thémines, il combattit long-tems en Guienne, en qualité de guidon de la compagnie des gendarmes de son immortel parent (1624).

Ce dernier eut un fils : c'était Flotard-Galiot de Turenne. Il fut Chevalier de Malte, et devint Capitaine dans le régiment du Duc d'Orléans. Il était aide-de-camp de ce Prince, quand il périt, jeune encore, à la bataille de Cassel (1677).

Galiot-Emmanuel de Turenne, neveu de Flotard-Galiot, marcha honorablement dans la voie que lui avaient tracée ses aïeux. L'amour héréditaire de la gloire, et le goût des combats qu'il avait sucé, pour ainsi dire, avec le lait, l'introduisirent de bonne heure au champ d'honneur. Il était encore enfant, lorsqu'il reçut le grade de Capitaine de cavalerie. A peine âgé de quatorze ans, il assista à la bataille de Fleurus, où il eut une jambe cassée. Cette ardeur précoce le signala dans plusieurs occasions importantes comme l'une des plus belles et des plus jeunes espérances que nourrissait parmi nous la victoire. Louis-le-Grand avait décerné à ses services, et à ses blessures le prix de deux mille francs de pension annuelle, lorsque, fesant la guerre en Souabe, il y fut tué à la tête de son bataillon (1704).

A ce jeune héros survécut Jean-Paul de Turenne, Marquis d'Aynac et de Montmurat, son frère, qui, revêtu du grade de Capitaine des chevaux-légers, combattit près de trente ans sous des drapeaux où tant de guerriers de sa race avaient acquis des droits à la reconnaissance nationale (*).

(*) *Au nombre de ces braves on doit placer le Grand Turenne lui-même, dont le sublime caractère et l'immortel génie, si glorieux pour la France sa patrie, seront à jamais la brillante auréole d'une famille qui fleurit encore parmi nous.*

VALRAN.

Michel Valran, Gouverneur de Gourdon, naquit à Nozac au déclin du dix-septième siècle.

Cédant à son goût ardent pour le métier des armes, il se rangea de bonne heure sous les enseignes des soldats de Louis-le-Grand. Il paraît qu'il brûla de cet enthousiasme héroïque qui de son tems électrisait la France, que l'on pouvait alors appeler l'enfant gâtée de la victoire. Sans autre appui que sa bravoure et ses talens, il s'éleva sur de célèbres champs-de-bataille jusqu'au grade de capitaine dans le régiment de Bigorre. L'Autriche, le Portugal et l'Espagne furent tour-à-tour les théâtres de sa valeur. Il assista glorieusement aux sièges de Brissac et de Landau, ainsi qu'à la bataille de Spire. Il fut plus tard l'un des braves qui, sous la conduite de Philippe V, assiégèrent Barcelonne, et il reçut une grave blessure à l'assaut du fort Montjoui. Il combattit sous les mêmes drapeaux dans la fameuse journée d'Almanza; et il parut avec honneur aux sièges de Mouçon, de Miquinencia, de Lérida, de Tortose, et de Venasque.

Ses utiles services reçurent, après le grade militaire auquel il fut promu, le prix le plus flatteur que pût ambitionner ce loyal et intrépide Quercinois. Le roi

le nomma, en 1710, Gouverneur de Gourdon, et signala ses travaux guerriers comme le motif qui provoquait cette marque de sa munificence.

Une mort imprévue et accidentelle l'enleva, jeune encore, à ses concitoyens (1752).

Michel Valran avait eu vingt-deux frères ou sœurs. Cinq d'entre ses frères devenus officiers dans l'arme où il servait lui-même, en qualité de capitaine, furent tués au champ d'honneur.

VASSAL.

Il n'est presqu'aucun point de notre Province qui n'ait payé tribut à la gloire nationale. Un lieu, dont l'obscurité n'avait pas encore trouvé place dans cet ouvrage, a vu naître aussi ses illustrations, et concourt à prouver que dans notre France on ne peut, pour ainsi dire, faire un pas sans fouler la cendre d'un grand homme.

C'est à Frayssinet, dit le Gourdonnais que, vers le commencement du quatorzième siècle Fortunier Vassal naquit d'un père Seigneur de Frayssinet, de Vers, de Belcastel, etc., et d'un sang qui passait pour l'un des plus illustres de la Guienne.

L'amour de l'étude, le goût de la retraite et de la vertu l'introduisirent de bonne heure dans le cloître. Il fit sa profession de Cordélier au couvent de Gour-

don. Son rare mérite le rendit bientôt illustre dans son ordre, où lui furent rapidement déférés les premiers emplois. Il y fut promu au grade de Vicaire-Général en 1342, et y reçut dès l'année suivante la dignite de Général.

Il était investi depuis peu de cette charge supérieure, lorsque le Souverain Pontife le nomma Archevêque de Ravenne. Il gouverna ses frères avec une sagesse infinie, mit tous ses soins à dissiper les restes du schisme qui les avait long-tems agités, et commença à faire luire sur eux, après une noire tempête, ces jours sereins dont le grand Farinier vint plus tard affermir la durée brillante.

Dans la suite il devint patriarche de Grado. C'est vers ce tems qu'il fut député par le Saint-Siége auprès des puissances de Venise et de Gênes, armées pour se détruire. Ses paroles de conciliation furent entendues; et le légat du Vicaire d'un Dieu de paix eut bientôt la joie de réconcilier ces deux superbes rivales.

Le long dévoûment que Vassal avait déployé en faveur de la religion, et la publication de plusieurs écrits (*) pleins de savoir et de zèle, lui conquirent une vaste renommée. En 1361, le Souverain Pontife ne fit que céder au vœu général en l'élevant au Car-

---

(*) *Il nous reste de lui des Notes sur la cité de Dieu, un Recueil de sermons, et un volume de Traités théologiques.*

dinalat. Tandis qu'il allait recevoir les insignes de sa nouvelle dignité à la Cour papale, il tomba malade dans la ville de Capoue, cet illustre écueil de la gloire d'Annibal, et éprouva la douleur de mourir, comme Le Tasse, au moment où il était attendu pour monter au Capitole.

Guillaume de VASSAL, frère du précédent, natif du même lieu, devint, après la mort de son père, Seigneur de Frayssinet, de Vers, et de Belcastel. Il sut aussi ajouter l'éclat du savoir et du talent à celui de sa naissance.

Nos annales nous apprennent qu'il occupait la charge de Lieutenant du Sénéchal du Querci en 1354.

Ses vastes connaissances comme Jurisconsulte le firent nommer Professeur de droit à l'Université de Cahors. Il environna l'enseignement de toute la dignité que commande cette sorte de sacerdoce. On dit que pendant ses leçons il tenait toujours étalées devant sa chaire les armoiries de son illustre famille.

Ce grand seigneur philosophe donnait sans doute ce spectacle à ses élèves pour leur prouver, par son propre exemple, que la noblesse, si fière alors de son ignorance, ne saurait déroger en s'élevant jusqu'à la région de l'instruction et des lumières.

VAYROLS.

Geoffroi de Vayrols, Archevêque, naquit dans le département vers le commencement du quatorzième siècle.

Etant entré dans l'Eglise, il y jeta un grand éclat par ses vertus, et par ses talens. Son rare mérite finit par l'élever au siége de Toulouse.

Prélat pasteur et patriote, il sut à-la-fois se consacrer au bonheur de son troupeau, et concourir à la délivrance de sa patrie.

Charles V régnait; et la France mutilée voyait la plupart de ses Provinces envahies par les insulaires. La beauté de ses contrées méridionales semblait surtout flatter l'orgueil des conquérans, et enchaîner sur notre sol les pas de leurs légions usurpatrices.

Cependant il se préparait un vaste soulèvement; et sur tous les points du territoire asservi se tramait le dessein de secouer le joug anglais. Jaloux de coopérer puissamment au succès d'une si sainte conspiration le duc d'Anjou, frère du roi, et gouverneur du Languedoc, se rend à Toulouse, et de là répand dans les cités voisines de fidèles et habiles négociateurs pour explorer l'état des choses, et disposer les esprits à entrer dans le plan général d'affranchissement qu emédite la couronne.

C'est dans ces délicates et solennelles conjonctures que

que l'Archevêque Vayrols déploya le plus beau zèle pour la cause de son souverain, et le plus intrépide dévoûment au salut de son pays. A peine eut-il connaissance du projet libérateur que soudain il quitte un troupeau chéri pour voler dans sa contrée natale. Là, le crédit dont l'environnaient son talent et son généreux caractère lui promettait de brillants résultats. A sa voix, les habitans de Cahors, de Figeac, de Gagnac et de Capdenac abjurent la honte d'obéir à l'étranger, et se déclarent avec ardeur pour leur roi légitime. L'éloquent et dévoué Vayrols parcourt toutes les autres parties du Querci, et partout sa généreuse mission est suivie des mêmes succès. Bientôt ce fidèle et infatigable serviteur de Charles, plus puissant à lui seul qu'une nombreuse armée, eut ramené sous la loi de son souverain plus de soixante villes ou châteaux-forts.

C'est en 1368 que cet illustre Quercinois rendit de si mémorables services. Il devait acquérir de nouveaux titres à la reconnaissance nationale.

Un an s'était à peine écoulé depuis une si heureuse révolution, que les Anglais, voulant ressaisir leur proie, marchèrent encore sur Cahors, et vinrent mettre le siège devant ses murs. Vayrols nommé lieutenant du duc d'Anjou commandait la place. Non moins habile et hardi capitaine qu'il était savant diplomate, et prélat vénérable, il crée le plus formidable plan de défense. L'assaut dura vingt-quatre heures; et les Anglais, constamment repoussés, finirent par déserter des murailles dévorantes d'où ils n'emportèrent

que la honte, et au pied desquelles ils laissèrent des milliers de morts.

C'est un beau spectacle de voir un prélat saintement guerrier abattre ainsi chez nos aïeux la dernière tête à l'hydre insulaire (*).

Si le fer des combats sied quelquefois bien à un ministre du Seigneur, c'est sans doute lorsqu'il le prend pour la défense de son pays. Tout devient soldat en France alors qu'il s'agit de donner son sang pour les droits sacrés des foyers, et de la liberté. Contre l'étranger tout s'arme, tout combat; et si jamais les hommes venaient à manquer à la patrie contre ses oppresseurs, nous dirons avec un ardent poëte (**) que dans ces conjonctures difficiles et inouïes en France :

« Les femmes au besoin sauraient les en chasser ».

VERNASSAL.

François Vernassal vit le jour à Salviac vers le seizième siècle.

(*) Gaucelin de Vayrols, *frère de l'Archevêque, et devenu depuis Sénéchal du Querci, concourut puissamment au succès de cette défense mémorable.*

(**) Casimir de Lavigne. *Voyez sa Messénienne intitulée* Jeanne d'Arc.

Il vécut dans un temps où la langue espagnole tenait en Europe le sceptre de la littérature. Vivement épris des Romans de Castille la Chevaleresque, il fit son étude chérie de ses ouvrages, où la galanterie contemporaine revivait ornée de tous les prestiges de l'héroïsme, et de la féerie. L'un de ces écrits florissait alors entre les autres sur le sol natal de l'immortel auteur de Dom Quichotte. Le titre en était : *Histoire de Primaléon de Grèce continuant celle de Palmarin et autres*. La renommée de ce Roman avait franchi les Pyrénées, et s'était répandue en Europe. Jaloux d'en faire faire la conquête à sa langue et à sa nation, Vernassal le traduisit en français. C'est par cette seule traduction que ce Quercinois s'est survécu jusqu'à nous. A la durée de ce monument est attachée la durée de sa mémoire.

VERNHAL.

Auguste Vernhal naquit à Figeac en 1790.

Après avoir fait ses premières études à Paris avec un rare succès, et avoir laissé pressentir à ses maîtres qu'il était destiné à devenir un homme supérieur, il se destina à la carrière de la médecine, parce qu'il pouvait appliquer à l'art de guérir les connaissances profondes qu'il avait acquises sur les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, et la physiologie. Associant à la hardiesse de l'imagination, à la recti-

tude de l'esprit toute la force de la pensée qui combine et déduit, et la force d'attention qui permet de tout voir, de tout saisir, il avait embrassé les différentes branches des connaissances humaines qui peuvent se prêter un mutuel secours. Mais c'étaient celles qui dévoilent les mystères de l'ordre physique et moral qui devenaient le principal objet de ses études : en même tems qu'il cherchait dans les victimes de la mort les organes de la vie, et qu'il demandait à la science des Euler et des Lagrange les théorèmes qui peuvent jeter quelque jour sur les lois de la physiologie, qu'il interrogeait les découvertes des Lavoisier, des Bertholet sur les principes des corps inorganiques, il voulait connaître comment on avait considéré l'intelligence de l'homme dans les divers siècles. Il méditait les métaphysiciens de toutes les nations, et, disciple en même tems de Mallebranche, de Lokc, de Leibnitz, de Condillac, et de Kant, il comparait leurs doctrines aux progrès des connaissances, corrigeait ce que la philosophie française lui semblait présenter de trop terrestre, par ce que la philosophie allemande a de plus moral et de plus transcendant. C'est ainsi qu'il parvenait à grands pas, en se rapprochant quelquefois de Cabanis, mais plus souvent encore de Stahl, à éclairer les phénomènes de la vie par ceux de l'intelligence.

Ses premiers travaux en médecine lui attirèrent l'amitié des plus illustres professeurs de Montpellier ; et à peine avait-il vingt-un ans lorsque le célèbre Dumas lui confia la rédaction d'une partie de ses ouvrages.

Il avait conçu la plus haute vénération pour les professeurs des Universités allemandes. Ce fut pour les entendre qu'il demanda d'être employé, en 1812, comme Médecin militaire, auprès de l'armée qui occupait la Prusse. La faiblesse de son tempérament, sa constante application à l'étude, et les rigueurs du climat le firent succomber à l'âge de vingt-trois ans. On peut compter sa mort parmi les maux innombrables de cette guerre insensée portée au sein des contrées hyperboréennes.

Avec une moins courte existence, il eut acquis un nom célèbre, et des droits à la reconnaissance de ses semblables, soit qu'il se fût laissé guider par une savante théorie dans la pratique de l'art de guérir, soit que, toujours fixé dans les hautes régions de la science, il se fût occupé seulement à en reculer les limites pour étendre les conquêtes de l'homme sur la nature.

Il n'a laissé qu'un ouvrage imprimé. C'est un traité qui a pour titre : *Considératious sur les corps organisés et vivants*, imprimé à Montpellier en 1810. Il y suit tous les êtres depuis leur formation jusqu'à leur entière décomposition, et signale les contrastes que présentent les deux règnes. Des aperçus philosophiques, d'ingénieux rapprochemens, des développemens pleins d'intérêt, l'absence de tout système hasardé, un style ferme, noble, élégant caractérisent cet ouvrage d'un jeune homme de vingt ans, et prouvent que son auteur était destiné à répandre des lumières aussi pûres que vives.

Ses profondes connaissances se manifestent surtout dans des lettres sur la métaphysique. Il y posait les bases d'un grand ouvrage où il devait considérer l'intelligence, et ses facultés sous un aspect entièrement neuf. Ce que l'on connait de ces lettres donne la plus haute idée de la vigueur et de la justesse de son entendement, et doit faire désirer qu'elles soient publiées.

DELPON.

VERNINAC.

Raymond de Verninac-Saint-Maur, Magistrat, Ambassadeur, Préfet, citoyen du Valais, Membre de plusieurs Sociétés savantes, vit le jour à Souillac en 1761. Il était issu d'une famille honorable qui compte plus de quatre siècles d'existence dans notre département.

La nature commence l'homme, et l'éducation l'achève. Cette vérité, dont l'expression a déjà vieilli, s'applique éminemment au concitoyen mémorable dont nous entreprenons de tracer la vie. Il avait apporté en naissant toutes les qualités qui présagent l'homme appelé à briller aux yeux de ses semblables, et destiné à devenir d'une grande utilité sociale; mais l'heureuse direction imprimée à ses facultés natives ne contribua pas peu à leur complette évolution, et

Verninac dut la moitié de lui-même à la savante et précoce culture de son intelligence. Cahors, Toulouse et Bordeaux furent tour-à-tour les théâtres des travaux scholaires imposés à sa jeunesse. Partout il jeta cet éclat attaché aux succès qui couronnent les études élémentaires ; partout il annonça l'homme promis à un grand avenir.

Après avoir puisé aux principales sources littéraires et scientifiques de la Province, il crut devoir aller consulter les oracles de la capitale. Là, de jour en jour séduit par d'illustres exemples, électrisé par tous les enseignemens, et tous les chefs-d'œuvre du génie, il demanda à l'étude, ce levier tout-puissant sur l'esprit humain, tous les secrets des arts, et tous les trésors de la littérature. Un travail prodigieux eut bientôt décuplé la sphère de ses connaissances, et de ses talens. A l'exemple de la plupart des imaginations vives et fécondes, la sienne s'engagea d'abord dans le champ de la poésie. Il donna au public plusieurs pièces fugitives qui ont depuis paru réunies en corps d'ouvrage, et dont le mérite prophétisait d'estimables succès dans le riant métier des vers.

Cependant des objets bien plus arides occupaient en même temps ses veilles laborieuses. Livré à l'étude de la jurisprudence, il sondait les obscures profondeurs d'une science utile vers laquelle les vœux de sa famille cherchaient à incliner son choix. Le jeune Verninac, épris de la gloire des armes, nourrissait un penchant marqué pour la vie active et aventureuse des camps. L'épée suspendue au milieu des prestiges d'une

renommée brillante séduisait plus puissamment que la toge une âme ardente et ivre de tous les rêves du bel âge. Malgré cette prédilection, on le vit céder au désir des siens, et entrer dans la magistrature. Il dut à son mérite naissant, appuyé par une honorable protection (*) d'être promu à la dignité de Conseiller au Châtelet. Dès-lors le vaste domaine des lois sembla fixer ses pas, qui avaient erré jusques-là sur l'immense horison des connaissances humaines. La science des Cujas, des l'Hopital, et des d'Aguesseau absorbe toutes ses méditations. Jurisconsulte philosophe, il embrasse dans sa pensée toutes les doctrines législatives. Il étudie avec le même soin le droit grec et romain, les lois qui gouvernent la France, et celles qui régissent les autres parties du monde civilisé. De ce rapprochement hardi, de ce choc des principes anciens et modernes, nationaux et étrangers jaillissent de vives lumières qui découvrent, pour ainsi dire, aux yeux du jeune légiste le panorama de la jurisprudence humaine. Celle des Anglais attire surtout son attention. Il scrute avec sagacité leurs plus profonds jurisconsultes. Partisan éclairé du génie de leur Blackstone, il publia de cet auteur un Abrégé qui se recommande par un discours préliminaire étincelant de style et de critique. Les argumens qu'il y développe contre la peine de mort sortaient plutôt de son cœur que de son es-

(*) *Celle de* M. de Nicolaï, *premier Président de la Cour des Comptes*.

prit. Il est sans doute affreux le spectacle de l'homme tombant sans vie sur un sanglant échafaud à la voix de son semblable ; mais quel autre frein mettre à la fureur du crime qui insulte à ses fers, et se rit de son cachot! Quelques gouttes d'un sang coupable versées par le glaive de la loi épargnent à la société des flots d'un sang innocent que répandraient le stilet du traitre, et le poignard du brigand. Laissons avec le sensible, mais juste Fénélon, laissons la mort planer sur leurs têtes inhumaines.

Une ère terrible commence.... La révolution, destinée à remuer le monde entier, vient donner aux choses, et aux hommes un mouvement nouveau. Verninac va paraître aussi sur la scène. Peut-être y est-il conduit par cet attrait de noble indépendance, et d'utile rénovation qui séduisit d'abord tant de sages à cette nouvelle reine du monde. Quoiqu'il en soit, les rôles qu'elle imposera au zèle du jeune Quercinois seront toujours marqués au coin de l'honneur et de la loyauté.....

Des discordes locales, sinistres prophéties des plus vastes déchiremens, éclatent tout-à-coup. Nous voulons parler des troubles d'Avignon. Louis XVI se hâte de remédier à ce dangereux symptôme, et nomme plusieurs commissaires chargés d'apporter la conciliation et la paix à un peuple armé pour se détruire. Verninac, dès long-temps signalé à ce Monarque comme un sujet fidèle et éclairé, devient l'un des trois médiateurs envoyés dans le comtat Venaissin. Leur entremise fut d'abord efficace, et ils rapport-

tèrent au pied du trône, et au sein de l'assemblée constituante des espérances fondées de pacification et de concorde..... Bientôt elles s'évanouïrent; l'orage gronda de nouveau sur la terre désenchantée de Laure et de Petrarque. Mais les députés pacificateurs furent purs d'une si terrible récidive. Elle eût été prévenue par les sages conseils, et les vues utilement répressives qu'ils laissèrent aux magistrats témoins de la catastrophe. Les patriotiques intentions de Verninac respirent encore dans un Mémoire qu'il publia sur cette matière. Dans cet écrit, son premier essai politique, on admire des pensées sages, d'utiles aperçus, des considérations brillantes relevées par un style auquel on ne peut reprocher que la teinte romanesque, et, pour ainsi dire, orientale de l'époque.

Un roi, qui eut toutes les vertus, se piquait surtout de reconnaissance. Pour prix du service important que Verninac venait de lui rendre dans la personne de son peuple, il le nomma, en 1792, ambassadeur en Suède. Le nouveau Ministre fut reçu à la Cour du duc de Sudermanie, régent du royaume, avec la froide réserve que nos diplomates essuyaient alors dans la plupart des Cabinets de l'Europe. Les projets des anarchistes français étaient déjà connus; et, témoins des secousses tous les jours imprimées à l'autorité de Louis XVI, les autres rois commençaient à trembler sur leur trône. De là, leurs ombrageux soupçons, et leur discret accueil pour tout ce qui venait de France. Cependant les préjugés disparaissent bientôt à la Cour de Suède; et, grâce au loyal carac-

tère, et aux douces insinuations du Plénipotentiaire Quercinois, bientôt la première Nation du monde recouvre, à Stockolm, toute la majesté de ses droits dans la confiance et les égards accordés à son ambassadeur.

Mais tout-à-coup l'Europe se coalise contre la France..... Verninac jette un regard douloureux sur sa patrie qui, d'intelligence apparente avec ses ennemis, déchire elle-même ses entrailles. Placé au sein des régions hyperboréennes, veillant à ses intérêts sous le pôle, en qualité de sentinelle avancée de ses besoins politiques, il voit, à travers les nuages de sang qui s'amassent sur la France, la tête de son roi tomber sous la hâche de cette révolution qui avait promis un si séduisant avenir. Consterné par tant de désastres inouïs, le plénipotentiaire quitte spontanément la Suède, et rentre dans son pays couvert de deuil. Le glaîve de la terreur, si redoutable à tout ce qui se recommandait par la naissance, par les lumières, et par d'éclatantes mœurs sociales, resta long-tems suspendu sur sa tête, et sur celle de tous les siens.... Le 9 thermidor vient enfin renouveler la face des choses. Verninac renaît au monde politique. Il fut nommé ambassadeur en Turquie, et parut à Constantinople en qualité de Ministre plénipotentiaire extraordinaire de France. Jamais choix n'eut un plus heureux succès. Le nouvel envoyé inspira d'abord au Divan la plus haute confiance. Ce sentiment s'accrut avec les relations quotidiennes des Ministres du Grand Seigneur avec le diplomate Français, et bientôt Verninac

fut consulté sur les intérêts privés de la Porte. Un tel ascendant naissait de sa conduite aussi élevée que brillante. Habile dans les mœurs du peuple sur lequel régnait Sélim III, Verninac avait su, dès son apparition à Constantinople, captiver l'admiration et l'enthousiasme. Le jour de sa présentation aux yeux du Sultan, on le vit marcher vers son palais avec une pompe à la fois nationale et asiatique. Il s'y rendit à la suite d'un détachement de grenadiers français sous les armes, et au son de cette musique guerrière, dont les mâles accens ont depuis consterné, et électrisé tout ensemble la moitié des capitales du monde. C'est pour la première fois que l'on voyait notre ambassadeur entrer à la Cour ottomane, précédé de nos clairons, et annoncé par nos baïonnettes. Ce luxe noble et patriotique ne pouvait qu'exalter en notre faveur le fastueux et impressionable Mahométan (*).

La résidence de Verninac à Constantinople fut signalée par une innovation d'un ordre plus philosophique. Il parvint à établir dans cette métropole de l'ignorance, et de l'incivilisation, un atelier d'imprimerie, et y fit paraître un Journal écrit en français. Cette publication périodique, si propre à la circulation des idées, était peut-être destinée à dissiper une

---

(*) *La Cour de Constantinople a été depuis également éblouie par l'éclat des formes et du costume du Général* Sébastiani, *dont on a dit qu'il sut faire admirer à la sublime Porte le beau luisant de la botte française.*

partie des ténèbres qui environnent un peuple, imbécille par principes, et barbare par religion. Honneur au savant philantrope qui, le premier, a essayé d'introduire dans son sein l'art des Fust et des Guttemberg, ce vaste et rapide véhicule des lumières, seul moyen de civiliser les anciens destructeurs de la bibliothèque d'Alexandrie, et les modernes bourreaux des enfans de Miltiade et de Philopœmen !

Ces vues de prospérité sur la Nation musulmane reçurent leur récompense dans les succès diplomatiques qui couronnèrent son ambassade. Il obtint la signature d'un traité d'alliance, d'immenses privilèges commerciaux, la présence constante d'un ambassadeur Musulman dans la capitale de France, etc. A ces faveurs nationales on joignit une marque privée d'estime et de reconnaissance. Verninac reçut du Grand Visir le titre de *Citoyen* qui, n'ayant pas de synonime dans la langue d'un peuple sans cité, lui fut décerné dans sa langue. Il fut sans doute flatteur pour la nation, dont Verninac était le représentant, de voir les courtisans et les ministres d'un descendant d'Omar, et de Mahomet, chercher à devenir, pour ainsi dire, contre nature, les *concitoyens* d'un Français.

Rappelé en France par de puissants intérêts domestiques, Verninac prend congé de Sélim. Son retour est signalé par son passage en Grèce. A l'exemple des poëtes, et des Sages modernes, il va visiter cette patrie primitive de tous les héroïsmes, et de toutes les gloires. Il foule avec respect la poussière d'Athènes et de Lacédémone. Il pleure sur les lieux où fut Troie.

Ici, il croit entendre tonner encore démosthène. Là, il s'imagine assister au sublime départ de Léonidas. Plus loin, il recueille les adieux plaintifs d'Andromaque à Hector. Les vieilles scènes de la Grèce se représentent à sa mémoire brillantées de tout l'enchantement des ruines, et de toute la magie des souvenirs. Sans doute il dut quitter à regret une contrée qui provoque tant de grandes pensées, et qui réveille tant d'héroïques sympathies (*).

Arrivé en Italie, il s'arrêta dans la ville de Milan, où Bonaparte l'accueillit avec des marques flatteuses d'intérêt et de confiance. Il participa aux conférences de Léoben, en assura le succès par celui d'une mission extraordinaire qu'il reçut à cet égard pour la République de Venise (**) et inspira de sa capacité diplomatique une brillante opinion en concourant ainsi au traité décisif de Campo-Formio.

Bonaparte, nouveau César, rentrant dans une autre Rome, escorté de tout le prestige des conquêtes, songeait, comme le rival de Pompée, à s'emparer de l'autorité souveraine. Toutefois, avant de tenter les

---

(*) Verninac *a tracé lui-même son itinéraire dans des lettres manuscrites dont quelques fragmens furent lus devant l'Académie de Lyon. Il y peint de suaves couleurs le plus fameux, et le plus beau pays du monde,*

(**) *Le remboursement des frais de l'ambassade, qui étaient fort considérables, lui ayant été offert, il eut la générosite de le refuser.*

hasards d'uns si brusque usurpation, il invoqua les conseils de la sagesse, et voulut entendre la voix de l'amitié. Verninac fut l'un des oracles consultés. Sa réponse fut aussi désintéressée que patriotique. Elle contribua puissamment à arrêter le géant prêt à s'élancer sur les débris de notre liberté jusqu'au trône, où, nouveau Monck, il aurait dû conduire l'héritier du roi martyr.

Mais enfin ses destinées s'accomplissent..... Celui qui avait porté si haut et si loin notre renommée saisit la puissance pour prix de la victoire. Jadis soldat, Bonaparte est aujourd'hui premier Consul..... Loin de se presser avec l'ambition et la vénalité autour du nouveau dispensateur des grâces et des emplois, Verninac, invité à s'approcher, se fait attendre. L'heureux début du premier homme de la Nation finit par le séduire à sa fortune, et le Cinéas Quercinois paraît au Palais consulaire.

Cependant le système des Préfectures est adopté. On lui offre celle de Lyon. Le bien qu'il y avait à faire dans cette cité, naguère en proie à toutes les fureurs du moderne vandalisme, servit d'attrait à son ambition généreuse, et il fut investi de la Préfecture du Rhône.

Des créations, et des améliorations de toute espèce signalèrent son administration. Leur tableau complet excéderait nos limites accoutumées. La régularisation de l'autorité municipale dans toute l'étendue de son ressort, le rétablissement des gardes nationaux, l'organisation de l'octroi municipal et de celui de bienfaisance, la fondation du quai jeté entre le pont du Change et le

quai de la Baleine, l'amélioration du jardin botanique, la création d'une chaire de dessin et de chimie, le décret de formation d'une bibliothèque chirurgicale, d'un cabinet d'anatomie, et de plusieurs cours de clinique médicale, sont de nobles et durables monumens de ses vues élevées, et de ses desseins paternels sur le pays, dont la prospérité lui avait été commise. Son nom se rattache encore aux yeux des habitans du Rhône à un acte dont le but est aussi utile que grand et patriotique Nous voulons signaler ici la restauration de l'académie de Lyon. Administrateur aussi juste qu'éclairé, il rallia autour de lui les anciens membres de cette société, et se proposa de bâtir le nouvel édifice sur ces vétérans de la science et de la littérature. « *Un ami de l'humanité,*
» disait-il un jour, *fouillant autrefois une terre sacrée,*
» *dépositaire des débris des arts de la Grèce, découvrit une tête toute divine; bientôt après s'offrent à*
» *lui des bras harmonieux; ensuite un buste d'une*
» *beauté ravissante; il réunit ces membres épars,*
» *et nous avons l'Apollon du Belvédère. Citoyens,*
» *je suis cet heureux investigateur......* ».

Cette comparaison majestueuse peint dignement la beauté de son plan, et l'élévation du génie qui l'avait conçu. L'Académie de Lyon, une fois reconstituée, il en fut nommé président. Ses soins assidus, et sa généreuse munificence en environnèrent le berceau de toutes les garanties qui pouvaient lui promettre un florissant avenir. Et c'est au sein de cette compagnie reconnaissante qu'ont été cueillies les dernières fleurs déposées

posées sur la tombe de l'administrateur Quercinois (*).

Il dirigeait à peine depuis un an les rênes du département du Rhône, lorsque, voulant donner à ses habitans un puissant témoignage de son amour et de son zèle, il publia un vaste Mémoire intitulé : *Description physique et morale du département du Rhône.* Cet ouvrage est aussi beau de style que fort de pensées. Il se recommande par des vues profondes en économie publique. Les ressources et les besoins d'une cité qui tient en France le sceptre de l'industrie manufacturière y sont retracés avec une vigueur de coloris digne du sujet. Si ce mémoire de Verninac ne présente pas les longs détails, et les minutieuses descriptions d'une statistique, il n'en a pas l'aride monotonie, et la désespérante sécheresse (**).

Pendant qu'il poursuivait le cours d'une administration aussi sage que féconde, Bonaparte, impatient de ceindre enfin le diadème, envoya dans les Provinces des commissaires explorateurs, dont la mission était

---

(*) *On entend parler ici de l'éloge de* Verninac *prononcé, en* 1826, *dans l'Académie de Lyon, par* M. Dumas, *son secretaire perpétuel.*

(**) *Nonobstant cet écrit, et les autres que nous avons désignés*, Verninac *a encore publié une* Oraison funèbre de Louis-Philippe, duc d'Orléans, *un* Poëme sur Chantilli, *et une* Epitre *en vers* d'Héloïse à Abaylard. *Il a laissé aussi plusieurs manuscrits, parmi lesquels on distingue des Poëmes traduits du latin, de l'arabe, et de l'anglais, des articles d'histoire, une pièce de théâtre intitulée :* La Paix d'Utrech.

d'étudier l'opinion publique, et de recueillir les chances de succès offertes à son ambition. Interrogé par l'un d'eux sur les dispositions de ses administrés, le Préfet de Lyon répondit au nom, et en la présence du Conseil du département, que les habitans, heureux de vivre sous le Gouvernement de Bonaparte, premier Consul, ne sauraient voir sans répugnance son élévation au trône, et que, placés dans la nécessité facultative de se donner un roi, ils s'imposeraient de préférence le joug des enfans de leurs anciens maîtres. Le député, de retour à Paris, peignit Verninac comme coupable des sentimens des Lyonnais, et pour donner plus de poids à sa délation, il la consigna dans un mémoire.... Quelque temps après, celui-ci fut déchu de sa Préfecture, et remplacé par son accusateur.

A sa sortie de l'administration, Verninac rentra dans la carrière diplomatique. Nommé Ministre plénipotentiaire en Suisse, il développa dans cette ambassade toute l'énergie et toute la dignité commandées par les conjonctures les plus délicates. Par son intervention à-la-fois ferme et conciliatrice, il réprima sensiblement la fureur des deux partis qui sous l'influence française agitaient les treize Cantons. On peut croire qu'il ne resta pas étranger à l'organisation de la République Valaisane. Après deux ans de séjour à Berne, il quitta cette ville, emportant le respect et la reconnaissance des descendants d'Arnold et de Guillaume Tell, qui lui décernèrent le titre de Citoyen du Valais.

Verninac avait lui-même sollicité son congé.

Dès ce moment, étranger à la scène politique, il

vécut dans le silence et dans la retraite. Sa disgrâce auprès de Napoléon, dont le génie impérieux et dominateur ne put jamais lui pardonner l'inflexibilité de ses principes, ne lui enleva pas le souvenir du bien qu'il avait fait au tems de sa faveur. Les charmes de cette douce réminiscence, joints à la culture de la philosophie et de l'amitié consolèrent l'homme et le citoyen de la retraite du diplomate et de l'administrateur.....

Il mourut en 1822 dans l'Angoumois. Un ami, son fils et son épouse recueillirent son dernier soupir.

Le mérite privé de Verninac répondait dignement à ses qualités sociales. Doué de mœurs nobles et faciles, il plaisait par tous les agrémens de l'esprit, et captivait par tous les attraits de l'âme. Une générosité brillante était la base de son caractère *. Un extérieur plein de grâce et de majesté ajoutait encore au charme de cette heureuse alliance de séductions morales, et concourait à former en lui un de ces êtres rares qui font rêver de loin en loin au beau idéal d'une nature primitive!.....

Ab uno disce omnia.

* *Pendant que* Verninac *était Ambassadeur en Suède, la Princesse de* Rohan-Rochefort *avait entretenu avec la Cour de Stockholm une correspondance indiscrète, dont la découverte la fit traduire devant le tribunal révolutionnaire.* Verninac, *qui s'y trouvait attaqué avec virulence, sauva la noble imprudente par ses généreuses dépositions, et ne dit jamais un mot de ce trait de grandeur d'âme.* —

Etienne de VERNINAC, père du précédent, naquit à Souillac vers le commencement du dix-huitième siècle.

Cet homme, recommandable par l'honneur d'avoir donné le jour à un tel fils, offre encore des titres personnels au souvenir de ses concitoyens. Il montra de bonne heure les vertus et le noble caractère qui semblent être héréditaires dans sa famille. Il entra dans la magistrature, exerça d'abord les fonctions de Juge dans sa ville natale, et devint plus tard Membre de l'Administration provinciale de la Haute-Guienne. Il honora ces dignités par la constante profession des principes les plus purs, et de l'intégrité la plus stoïque. La tradition préconise en lui le sujet fidèle, le citoyen généreux, et l'ami zélé de la patrie. Il eut treize enfans qui se sont tous montrés dignes de leur nom (*).

Jean de VERNINAC, oncle de celui qui précède, prit naissance à Souillac en 1690.

Le goût des vertus paisibles, l'attrait de l'étude et de la retraite l'introduisirent dans le cloître. Aggrégé à l'Ordre des Bénédictins, il ajouta aux titres que la

(*) *On doit signaler, en particulier, l'abbé de* Verninac, *ancien Grand-Vicaire de l'Archevêque de Bordeaux, et auteur d'un éloge, estimé, de Louis XVI.*

fameuse congrégation de Saint-Maur sut acquérir à l'estime publique, et à la reconnaissance nationale. Le secours de sa vaste érudition fut invoqué par les auteurs de l'ouvrage le plus récemment imprimé, sous le nom de *Gallia Christiana*, auxquel il fournit d'importants mémoires. Savant héraldiste, il débrouilla le cahos de plus d'une illustre généalogie, se livra à d'immenses recherches sur les dynasties françaises, et composa une dissertation assez longue, où il cherche à démontrer l'exacte filiation de nos trois races royales. Dans une autre, dom Verninac essaie de prouver l'identité d'Orléans et du *Génébum* signalé par l'auteur des Commentaires (*).

Un projet bien patriotique fut enfin conçu au sein de sa mémorable congrégation. Il y fut résolu d'écrire l'Histoire particulière de chaque Province de France. Dans la distribution de ces brillantes taches imposées à ce que l'ordre possédait de plus éloquens écrivains, et de plus habiles archéologues, la province du Berri échut au religieux Quercinois......
Il mourut en 1748.

(*) *Ces Œuvres diverses sont restées long-tems en dépôt à Orléans dans la bibliothèque des Bénédictins, dont la garde était confiée à ce digne religieux.*

VÈZES.

Ce nom se recommande par un trait digne de mémoire.

Pierre Vèzes prit naissance à Gourdon en 1741. Des succès marquèrent ses études premières dont il suivit le cours au collége de Cahors. Devenu prêtre, il fut d'abord vicaire, et ensuite curé de Prouilhac.

Chez lui la rectitude de l'esprit le disputait à celle du cœur. La révolution, cette infaillible pierre-de-touche des lumières et des consciences françaises, vint donner à ces facultés un libre essor, et provoquer de sa part un acte de vertu dont l'originalité mérite quelques lignes dans les pages de notre histoire locale.

L'assemblée constituante avait décrété la célèbre mesure de l'assermentation des prêtres : Vèzes s'y soumit d'abord en apparence, et envoya aux autorités de sa ville natale une formule de serment contenant des restrictions qu'il savait devoir entraîner sa nullité. Des sollicitations de famille en ayant obtenu l'admission, IL S'EMPRESSA DE LA RÉTRACTER PAR UN NOUVEL ACTE QU'IL FIT NOTARIER, ET SOLENNELLEMENT SIGNIFIER AUX MAGISTRATS.

Ce désaveu, qu'il avait motivé d'une manière éminemment théologique, commanda son exil; et dès

le mois de septembre 1792, il quitta la France pour se rendre en Espagne.

Tolède fut le lieu qu'il choisit pour refuge. Il y vécut long-temps honoré du respect de la multitude, et de l'amitié de l'archevêque. Il y mourut en 1809, dans la paix de la conscience, et au milieu des espérances de la vertu.

BIOGRAPHIE

DU DÉPARTEMENT DU LOT.

PARTIE SUPPLÉMENTAIRE DE L'OUVRAGE.

BADUEL.

Henri Baduel naquit à Figeac en 1779.

Il terminait le cours de ses humanités au collége de Figeac; et, à peine avait-il quatorze ans, lorsqu'il s'arracha des bras d'une mère chérie, pour entrer dans un bataillon du Lot qui se rendait à l'armée d'Espagne. Ses compagnons d'armes admirèrent plus d'une fois son mâle courage, sa bouillante intrépidité, et l'ardeur avec laquelle ce jeune soldat, habitué à recevoir tous les soins de la tendresse maternelle, bravait les fatigues de la guerre. Mais bientôt l'activité de son esprit lui fit un besoin de l'étude; et lorsque la

paix lui permit de quitter la carrière militaire, il s'empressa de se rendre digne d'être admis dans cette Ecole célèbre qui a tant contribué à nos triomphes, à l'avancement de nos sciences, de nos arts, de notre industrie, et qui forme à-la-fois des héros et des savants. Baduel s'y fit remarquer par ses rapides progrès, et par une facilité de conception qui devançait souvent la marche des professeurs. La géographie descriptive enseignée par le célèbre Monge devint sa science favorite. Il obtint dans ce cours de tels succès que, lorsque peu de jours avant son départ de Paris, le général en chef de l'armée d'Egypte alla visiter l'Ecole polythecnique, il fut si étonné de la perfection des épreuves de Baduel, qu'il voulut que cet élève lui fût présenté, et lui fit offrir de l'amener dans l'antique berceau des connaissances humaines. Quelque fut le désir de Baduel de parcourir les ruines de Thèbes et de Memphis, il refusa cette offre, parce qu'il sentait qu'il avait encore besoin des secours de l'Ecole polythecnique. Le lendemain, le général Cafarnelli Duforga, qui était présent à la proposition que le général en chef avait faite à Baduel, l'ayant reconnu dans une société, le pressa de l'accepter, et lui représenta tous les avantages qu'elle pouvait lui procurer pour son avancement rapide : « *Il me faut encore* » *deux ans d'étude pour être utile à ma patrie* ». Telle fut la réponse de Baduel.

Il ne se distingua pas moins dans l'Ecole d'application. Il fut choisi pour contribuer à tracer cette route merveilleuse du Simplon qui a exigé à-la-fois

tous les efforts de la science, les ressources d'un empire colossal, et une volonté qui ne reculait devant aucun obstacle, et qu'on n'a pu exécuter qu'en perforant d'énormes masses de granit. Baduel prit une grande part à l'exécution de ce magique monument de la puissance française, et on lui doit la construction de la route sur plusieurs des points où il était le plus difficile de l'établir. Sa robuste santé lui permettant de braver toute l'âpreté du climat des hautes régions alpines, sa présence constante dans les ateliers qui lui étaient confiés favorisa à-la-fois la rapidité et la perfection des travaux.

Chargé ensuite de conserver ce qu'il avait aidé à créer, et de surveiller la construction du grand hospice qu'on devait ériger sur le Simplon, il était encore dans le Velais, lorsque l'armée autrichienne, à la fin de 1813, envahit le département du Léman. Aussitôt, par les soins de l'ancien grand Bailli, l'insurrection éclate dans tout le haut Velais. Les employés français dans le département du simplon, menacés par la population du pays, séparés de leur patrie par les troupes ennemies, étaient obligés de se rendre prisonniers, ou de franchir les Alpes Savoisiènes pendant la saison la plus rigoureuse. Baduel ne contribua pas peu à faire prendre la détermination que l'honneur et le devoir commandaient. Avec environ six cents de ses compatriotes, il traverse des cîmes couvertes de plusieurs toises de neige, brave le danger des torrens et des avalanches, pour fuir le joug de l'étranger. Baduel vint alors se réfugier dans la ville où il

avait reçu le jour. Ses concitoyens le virent verser des larmes amères, lorsqu'il apprit que la France, subissant la loi des vainqueurs, était réduite à ses anciennes frontières, et abandonnait cette route à laquelle il avait attaché son nom, et qui ne pouvait être maintenue qu'avec les puissants moyens qui l'avaient fait exécuter.

Plus tard, en 1817, on ne voulut pas laisser sans emploi un Ingénieur aussi habile, et qui avait montré tant de fidélité à ses devoirs. On lui offrit la place d'ingénieur en chef de la Martinique. Ses nombreux amis, qui savaient que la force de son tempérament sanguin rendait très-pernicieux pour lui le climat de cette colonie, voulurent le dissuader d'accepter. Mais Baduel se considérait comme un soldat qui ne doit pas refuser le poste du danger. Il se rendit à la Martinique. Les pressentimens de ses amis ne tardèrent pas à se vérifier. Après un court séjour dans l'île, il fut atteint d'une fièvre eudémique, qui l'enleva à l'âge de trente-neuf ans.

Le désintéressement était au nombre de ses vertus. Il n'a transmis à ses trois enfans que la modique fortune qu'il avait reçue lui-même de ses parens; mais ils ont trouvé des protecteurs aussi actifs que généreux dans quelques anciens camarades de leur père.

Delpon.

—

BELOT.

Henri de Belot-Fourmanger vit le jour à Gramat en 1763.

Il se destina d'abord à l'Eglise, et fournit au Séminaire de Cahors le cours de ses études scholastiques avec ces succès qui prophétisent toujours un heureux avenir. Mais le goût des combats et de la gloire vint l'arracher tout-à-coup au modeste théâtre des paisibles travaux de sa jeunesse ; et, à peine âgé de vingt ans, il entra comme volontaire dans le corps des gendarmes du roi.

Cette arme d'élite ayant été dissoute, il fut incorporé au régiment de Berri, où il passa revêtu de l'épaulette de lieutenant. Il quitta le service en 1792, et demeura simple spectateur de la tourmente révolutionnaire. Rendu à ses drapeaux sous le directoire, il fut associé à toutes les grandes entreprises du consulat et de l'empire. Les plaines d'Allemagne et d'Italie, les monts d'Helvétie et de Castille le virent tour-à-tour combattre avec cette héroïque vaillance des Français qui les rendit vingt ans l'admiration et l'effroi du monde. Ses blessures et ses talens furent les titres qui l'élevèrent successivement aux grades de lieutenant-colonel, et d'officier de la légion-d'honneur. A la bravoure du soldat Henri de Belot joignait presque le sang-froid et le coup-d'œil du général. Il donna de ce double mérite plusieurs preuves mémorables.

Il n'était encore que Capitaine lorsque, placé par

intérim à la tête du 3.me bataillon du 44.me régiment, alors très-incomplet, il fut chargé dans la journée du 2 vendémiaire an VIII, de l'importante défense du pont de Toukheim. Ce poste d'honneur fut gardé à la Grecque. Un régiment russe y fut écrasé, et laissa sur la place quatre cents hommes, son colonel et son drapeau. Ce brillant fait d'armes décida du gain de la bataille.

Le 9 du même mois, commandant le même bataillon, il arrêta une colonne ennemie infiniment supérieure en nombre, la contint durant plusieurs heures, et paralisa jusqu'au lendemain son influence menaçante. Une telle conduite valut à l'officier Quercinois les éloges du général Molitor.

Le 18 du mois suivant, toujours à la tête de la même poignée de braves, ayant reçu la mission de débusquer les Russes d'une position élevée dont ils s'étaient emparés, on le vit enlever à la baïonnette le plateau de la montagne, et faire à l'ennemi deux cents prisonniers.....

Il poursuivait dignement sa carrière, lorsque mortellement blessé à la bataille de Lutzen (1813), il expira quelques jours après, à Bautzen, environné des regrets de tous ses compagnons d'armes.

Orné de mœurs faciles, et de connaissances variées, Henri de Belot avait conservé jusques dans les camps toutes les grâces de l'homme d'esprit, et toute l'urbanité de l'homme du monde.

De pareils titres lui assurent parmi nous un souvenir durable.

BOUSQUET.

Bernard du Bousquet, Cardinal, naquit à Cahors vers le commencement du quatorzième siècle.

Les jours de sa jeunesse s'écoulèrent dans la ville qui lui avait donné le jour. C'est à l'Université de Cahors qu'il puisa ses premières lumières, et jeta les fondemens de son avenir. Doué d'un génie vaste, facile, et pénétrant, il aurait pu fournir dans le monde une carrière honorable; mais le goût des vertus calmes et élevées l'entraîna de bonne heure dans le sanctuaire.

Après avoir reçu le caractère sacerdotal, il fut investi d'un Canonicat au sein de la cathédrale de Cahors. Plus tard il passa au Chapitre de Bordeaux, où il siégea décoré de la dignité de Chantre. Mais une destinée plus brillante attendait son mérite.

Jaloux de faire la conquête de l'honorable Quercinois, le Pape Urbain V finit par l'attirer à Avignon, où il se l'attacha particulièrement en l'élevant aux charges flatteuses de son Chapelain, et d'auditeur de son palais.

En 1365, du Bousquet fut promu au siége de Naples. C'est peu d'années après que lui fut conférée la barrette (1368).

Comme membre du sacré Collége, son nom se rallie à un fait célèbre dans les Annales ecclésiastiques.

On sait que l'empereur d'Orient, Jean Paléologue, consentit à faire, à Rome, sa profession de foi orthodoxe, et à prêter serment de favoriser la réunion des Eglises grecque et latine. Du Bousquet fut du nombre des quatre Cardinaux qui présidèrent à cet acte solennel, et qui reçurent les promesses sacrées d'un Monarque baissant, au nom du ciel, la pourpre de Constantin devant la sainte majesté de la thiare.

CAPOULADE.

Jean Capoulade, soldat, naquit à Aujols au déclin du siècle dernier.

Son nom se rattache à un trait digne de mémoire.

Il était fusilier dans le 110.ᵉ régiment de ligne, lorsqu'au 30 novembre de l'an 1800, il fut placé en faction dans les gorges d'Habach, près de Kelheim en Bavière. Tout-à-coup un escadron de Houlans fond sur son poste, et le charge avec violence. Une fuite facile lui aurait sauvé la vie; mais, loin de reculer, le héros attaque à son tour, fait feu sur les premiers assaillans, et les terrasse aux yeux des leurs. Il se défend ensuite avec sa baïonnette, et meurt enfin au poste de l'honneur (*).

Ce guerrier obscur était l'un des braves dont le nom devait être gravé sur la COLONNE VOTIVE méditée par Napoléon.

De pareils soldats justifient le projet de conquérir le monde.

(*) *Voyez les* Fastes de la gloire, *par Tissot.*

CLERMONT-TOUCHEBOEUF.

La famille de ce nom est antique. Dès le onzième siècle elle occupait déjà un rang distingué au sein de la noblesse française. De vieilles chartes, de poudreuses chroniques attestent l'ancienneté de ses services, et l'éclat de ses alliances (*). Originaire de la Vicomté de Turenne, elle y posséda long-temps plusieurs fiefs et de hauts privilèges. De tout tems elle s'est montrée féconde en dignes rejetons. L'Eglise, l'armée, la Cour, et les Ordres de Chevalerie ont vû fleurir dans leur sein plus d'un homme célèbre issu du noble sang de Clermont. Parmi ces illustrations diverses, nous retracerons les portraits suivans comme les plus propres à orner notre Galerie biographique.

François de CLERMONT-TOUCHEBOEUF, fils de Guy de Clermont, Seigneur de Clermont, de Concorès, etc., naquit au château de Clermont, près

(*) *La Maison de* Clermont de Toucheboeuf *est alliée, en particulier, avec les familles* de Durfort, d'Hébrard de St.-Sulpice, de Gourdon-Genouillac, de Thémines, de Vassal, d'Abzac, de Baumont, de Gironde, *et* de Rastignac.

Linars, vers la fin du quinzième siècle. Le goût de la Chevalerie, si répandu dans ces tems romanesques, l'excita à embrasser l'Ordre de Malte. Il reçut l'accolade fraternelle en 1513, et ceignit l'épée des preux fils de Saint-Jean sous le noble drapeau de la *Langue de Provence*. Il joignait à la bravoure et à la loyauté du Chevalier des talens remarquables, et cet ascendant moral que l'homme supérieur exerce sans le savoir sur ceux que la société décore du nom de ses égaux. Un si rare mérite fut apprécié à sa valeur. François de Clermont se vit élevé, en 1528, au grade de Capitaine du Grand Vaisseau de la religion, qu'il occupa jusqu'en 1538. Quelques années plus tard il fut investi de la commanderie du Bastit (haut Querci) dans le ressort du Prieuré de Saint-Gilles. Plus tard il fut élu successivement Procureur-Général de son Ordre en France, Grand-Commandeur de la Langue de Provence, et Grand-Prieur de St.-Gilles (1557). Il jouissait d'un crédit immense parmi ses frères d'armes; et quelques auteurs ont assuré que s'il eut été à Malte après la mort du Grand-Maître Lasangle (*) on l'aurait élevé à la suprême dignité dont fut investi l'immortel Lavalette (**). — Il mourut l'année suivante dans la résidence seigneuriale où il avait reçu le jour.

(*) *Il était impérieusement retenu dans sa patrie par des infirmités qui hâtèrent sa fin.*

(**) *Voyez le* Nobiliaire universel de France, *par* M. de Saint-Allais, *tome* 14.

Guyon de CLERMONT-TOUCHEBOEUF, arrière petit-neveu du précédent, Baron de Clermont et de Gourdon, Seigneur de Concorès, de Déganiac, de Saint-Projet, de Saint-Géry, etc., naquit au château de Clermont vers le milieu du seizième siècle.

L'histoire de ce mémorable Quercinois n'est qu'une brillante suite de promotions plus ou moins flatteuses qui supposent une haute faveur et un mérite éminent. Il fut Gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi, Chevalier de ses ordres, Capitaine d'une Compagnie d'ordonnance, Sénéchal et Gouverneur du Querci, Conseiller d'Etat au Conseil privé, etc.

Ses talens et ses services justifièrent long-tems les bonnes grâces, et la confiance intime de la couronne. Le roi lui écrivit plusieurs fois pour lui exprimer l'estime qu'il lui inspirait, et la satisfaction que lui fesait éprouver son dévoûment. La ligue, qui obscurcit la fidélité de tant de sujets du roi de France, éleva aussi des nuages sur celle de Guyon de Toucheboeuf.... Entraîné par le torrent, il se déclara pour cette faction, et chercha à l'appuyer de tout son crédit à Cahors, et dans plusieurs lieux environnants. Cette erreur politique entraîna sa chûte des dignités de Sénéchal, et de Gouverneur du Querci.

Il mourut, disgrâcié, en 1612.

Guyon Comte de CLERMONT DE TOUCHEBOEUF, petit-fils du précédent, naquit au château de Clermont vers le commencement du dix-septième siècle.

Ayant embrassé la profession des armes, il déploya un courage et des talens militaires qui, dénués même de l'appui de sa naissance, lui auraient assuré un brillant avenir. Il fut mis, en 1635, à la tête d'un régiment d'infanterie, composé de quinze cents hommes, auquel il eut l'honneur de donner son nom. Dans le cours de ses expéditions guerrières il moissonna plus d'une palme brillante, et teignit de son sang plus d'un fameux champ de bataille. Il donna d'éclatantes preuves de vaillance aux sièges de Leucate, de Turin, de Sainte-Marguerite, et de Saint-Honorat. Il assista aussi avec honneur aux divers combats qui se livrèrent en Lorraine et en Allemagne.

Touché de ses services, et jaloux de lui décerner un prix digne de sa munificence, Louis XIII lui conféra, en 1642, le titre de comte (*) héréditairement transmissible à ses descendans de l'un et de l'autre sexe.

Cette faveur ne fit que donner un nouvel essor à la valeur de Clermont. Associé à tous les faits d'armes qui ont illustré son époque, il fut promu, en 1646, au

---

(*) *Les lettres-patentes érigeaient la baronnie de Clermont en Comté.*

grade de Sergent de bataille (Maréchal-de-camp), et se couvrit d'honneur au mémorable siège de Dunkerque.

Ayant franchi les Pyrénées, en 1647, il parut au siège de Lérida, et périt sous ses murailles, victime de son intrépidité.

Mort à la fleur de l'âge, il inspira les regrets que laisse toujours après lui le génie qui avorte dans sa destinée sociale.

DEBONS.

Jeanne-Rose Debons vit le jour à Figeac en 1758. Issue d'une famille où la vertu se transmet avec le sang, elle fournit une carrière digne de son origine. Elle échappa de bonne heure à la tendresse d'une mère qui l'adorait pour se consacrer à Dieu dans un ordre fertile en bonnes œuvres.

Devenue Sœur de Nevers, à dix-huit ans, sous le nom de Séraphine, elle fut d'abord envoyée à Château-Chinon, et de là à Saint-Afrique, d'où elle retourna dans sa ville natale. L'hôpital de Figeac fut pendant vingt ans le modeste théâtre de ses travaux et de ses vertus. C'est là qu'elle fut surprise par l'orage de nos discordes civiles. Le tocsin de la terreur vint aussi retentir dans le cloître obscur de Séraphine, et de ses compagnes. La révolution qui, indifférente à la faiblesse de l'âge et du sexe, n'épargnait pas même ses amis dans sa fureur (*) vint demander le serment aux humbles desservantes de l'hôpital de Fi-

(*) *Cette idée rappelle un mot mémorable sorti de la bouche de la Sœur* Albouys, *sa Supérieure-Générale. A-propos d'un conventionnel qui se disait* Amant de la liberté : *Cruels amans !* s'écria-t-elle, *qui égorgent leur maîtresse !*

geac. Leur refus provoqua leur emprisonnement, et la sœur Debons porta pendant près de deux ans les fers de la persécution..... Après l'éruption du volcan politique, elle reprit l'exercice public des œuvres de charité dont elle avait, en dépit de la tempête, poursuivi le cours dans le silence et l'obscurité.....

Par ses soins l'hôpital de Figeac fut relevé de ses ruines. Celui d'Aigueperse lui dut aussi plus tard sa restauration. Dans la suite Séraphine prit en main les rênes de l'hospice d'Aurillac, et lui imprima une direction aussi utile que brillante. Son administration fut signalée par un de ces traits de générosité qu'on ne regarde plus comme héroïques depuis que le christianisme les a popularisés dans le monde. Une maladie contagieuse décimait plusieurs centaines de prisonniers Espagnols cantonnés à Aurillac. La magnanime Supérieure brava tous les dangers dans la vue de les secourir. A la tête de ses compagnes, subjuguées par son exemple, elle affronte mille fois la mort pour l'écarter de la couche de ces infortunés captifs, et parvient à conjurer le fléau...., Semblable à ces anges conservateurs qui sous la bannière de Sainte-Camille prouvèrent naguère à un peuple voisin, en s'exposant pour lui au trépas, que la valeur n'était point la seule vertu des Français.....

Un pareil acte de dévoûment retentit encore dans les murs d'Aurillac. C'est dans cette ville que la sœur Debons mourut en 1825. Sa mémoire y est en hon-

neur aux yeux du riche, et le pauvre lui a voué ces regrets touchants qui sont l'oraison funèbre la plus digne de la vertu.

DENUCÉ.

Joseph Denucé naquit, en 1745, à Lachapelle près Souillac.

Il fut élevé à l'Université de Bordeaux, se montra l'un des meilleurs disciples de cette Ecole fameuse, et annonça, comme la plupart des grands hommes, ce qu'il devait être un jour. Etant entré dans le barreau, il devint rapidement l'un des plus savants jurisconsultes, et des plus habiles avocats du Parlement de Bordeaux. Il acquit une immense réputation. Digne émule des Ferrère, des Ravez, des Martignac, et des Lainé, il eut à parler dans des causes mémorables que son nom rendit encore plus célèbres. Son plaidoyer pour Jean-Jacques Porterie-Escot est resté comme un des morceaux d'éloquence judiciaire qui honorent le plus notre époque (*).

A la doctrine du légiste, au mérite de l'orateur Denucé associa toujours cette probité sévère qui dans le sanctuaire de la justice est l'un des talens les plus irrésistibles de l'avocat. Il répondit un jour à un

---

(*) *Voyez le* Barreau français, *tome* IVe.

de ses confrères, qui réclamait une marque déplacée de condescendance, ces paroles stoïques : *Amicus plato sed magis amica véritas.*

Nommé Procureur du roi au tribunal de première instance de Bordeaux par l'obligeante entremise de deux personnages célèbres (1) il survécut peu à ce témoignage d'intérêt venu du trône et de l'amitié.

Le désintéressement était sa vertu favorite. Il a laissé pour tout patrimoine la mémoire de l'homme juste, et les travaux de l'homme éloquent.

DOUSSOT.

Jean-Baptiste Doussot de Pondaillan vit le jour à Souillac en 1745.

A l'exemple de son père, et de plusieurs de ses aïeux, il embrassa, jeune encore, la carrière des armes. Il avait à peine quinze ans, lorsqu'il combattit avec distinction dans l'armée du Bas-Rhin. Sa valeur lui attira en particulier les éloges du Maréchal de Contades, qui décora le jeune brave de l'épaulette de lieutenant. Il entra en cette qualité dans la compagnie des grenadiers d'Ailly. Il devint plus tard capitaine et chevalier de Saint-Louis. Chargé de défendre un pont à la tête de sa troupe, il opposa une héroïque résistance aux Allemands, dont la mitraille l'environnait de cadavres. Forcé de céder enfin à l'immense supériorité du nombre, il fut fait prisonnier. Etonné de voir tant

---

(1) *Le duc* de Cazes *et le président* Ravez.

de vaillance dans le cœur et dans le bras d'un guerrier, pour ainsi dire, encore enfant « *Vous valez* » *plus que vous ne pesez*, lui dit le chef ennemi, en l'élevant avec enthousiasme pour le placer sur la croupe de son coursier.

La paix ayant succédé à de vives hostilités, Pondaillan rentra dans sa patrie. Il y passa les jours mauvais de la révolution, et y mourut, selon les paroles de Bossuet sur Condé, fidèle au roi du ciel comme il l'avait été à un roi de la terre.

Jean-Baptiste DOUSSOT d'Esembars, oncle du précédent, naquit à Souillac en 1720. Il s'enrôla volontairement sous le drapeau du régiment de Bigorre, et entra dans la compagnie des grenadiers commandée par son oncle, le chevalier de Vassal. Il assista à la célèbre bataille d'Ettingen, et au forcement des lignes de Veissembourg : il parut au siége de Fribourg, où il reçut deux blessures.

Il fut successivement élevé au grade de Capitaine, et nommé chevalier de Saint-Louis. d'Esembars se distinguait par les nobles qualités qui sont comme héréditaires dans sa famille.

Le nom de ces guerriers rappelle un trait de courage qui recommande honorablement la mémoire de l'un de leurs ancêtres.

Un vaste détachement de Calvinistes se rendant, en 1580, au camp du roi de Navarre, mit en passant le siège devant l'Abbaye de Souillac. Les attaques se succédaient avec rapidité. Tout présageait la prise de ce boulevard de la ville. Mais Benoit DOUSSOT, chargé de le défendre, conçut, et réalisa le projet le plus audacieux pour sauver ses concitoyens. La veille d'un assaut décisif, à la tête des plus braves des siens, il descend, la nuit, avec précaution du haut des murailles, et fond à l'improviste sur les religionnaires plongés dans le sommeil. Cependant, semblables aux lueurs attachées sur le front des bœufs qui sauvèrent Annibal des coups de Fabius, des fagots de paille allumés sur les murs éclairaient cette sortie imprévue.....
Elle obtint le plus heureux succès. La fuite, la captivité ou la mort devinrent le partage des assiégeans. *Sic*, ajoute la chronique conservatrice de ce beau fait d'armes, *fortitudo Benedicti Doussot liberavit discipulos sui Patroni a cœde, rapinâ et incendio.*

DURFORT.

—

Sarrain-Alphonse-Emmanuel-Louis Comte de Durfort de Boissières vit le jour, en 1753, au château de Septfonds, commune de Saint-Germain.

Comme un grand nombre de ses aïeux, il entra dans la carrière militaire, devint successivement

officier de cavalerie au régiment de Chartres, officier supérieur de gendarmerie de la garde, Colonel de chasseurs à cheval, Maréchal de camp, et enfin Lieutenant-Général.

Plein de valeur sur le champ-de-bataille, et de talent dans le conseil, ce Quercinois mémorable se recommande comme militaire distingué, et comme habile diplomate.

Envoyé par le roi, en 1791, vers Léopold II, auprès duquel se trouvait le Comte d'Artois, il retraça aux yeux de l'empereur, et du Prince qui règne aujourd'hui sur la France le digne tableau des infortunes de Louis XVI, et de son auguste épouse. Celle-ci récompensa dignement la mission de Durfort par ces paroles, où respire toute la générosité des royales victimes : « *M. de Durfort*, lui dit Marie-Antoinette, » *nous vous devons beaucoup de remercîmens*, *mais* » *nous n'avons à vous offrir que de la reconnais-* » *sance* ».

Selon quelques historiens, un but important devait être atteint par l'entrevue du Comte de Boissières avec l'empereur, et le frère du Monarque français. Elle eut lieu à Mantoue. L'envoyé de Louis était chargé de traiter avec Léopold. Aux termes des stipulations arrêtées, l'empereur devait fournir trente-cinq mille hommes. Les Cercles y auraient ajouté quinze mille Allemands, et ces deux contingens réunis à quinze mille Suisses promis par le même traité, auraient formé un appareil de coalition formidable. Si elle n'eut pas lieu, c'est que le malheureux Louis XVI refusa d'y

consentir. Le Ministre Necker affirme ce fait dans un écrit qu'il publia lors de la mise en accusation de ce Monarque (*).

Le Comte de Boissières reçut plusieurs autres missions qu'il remplit avec honneur et avec ce dévoûment à la famille royale qui lui avait été transmis avec le sang. Aussi la reine écrivit-elle à sa sœur l'archiduchesse Christine, en lui recommandant un serviteur si zélé : « *J'aime beaucoup les Durfort; vous marquerez en* » *toute occasion à cette famille votre reconnaissance* » *et attention* ».

Alphonse de Durfort fit toutes les campagnes de l'émigration, et s'y montra le digne défenseur d'une noble cause, dont les soutiens pouvaient dire aussi qu'ils avaient tout perdu *fors l'honneur*. Il se trouvait à Londres vers la fin de l'empire ; et c'est lui qui fut choisi pour présenter aux ministres du roi d'Angleterre le député chargé par la ville de Bordeaux d'exprimer son vœu en faveur de Louis XVIII.

Ce Prince monta enfin au trône de ses aïeux. C'est de lui que le comte de Boissières reçut le grade de Lieutenant-Général. Ce prix éclatant de ses services ne fit que donner un nouvel essor à la courageuse fidélité, dont il n'a cessé de donner des marques jusqu'à sa fin, arrivée en 1823.

(*) *Voyez les derniers* Mémoires *de Bertrand de Molleville.*

Sarrain Marquis de DURFORT-BOISSIÈRES, Maréchal de camp, cousin du précédent, naquit au déclin du dix-septième siècle.

Il fut d'abord élevé au grade de Capitaine dans un régiment d'infanterie commandé par Jean Silvestre de Durfort (1702). Peu de temps après il en devint Colonel à sa place. Il conduisit ses soldats aux sièges de Chambéri et de Suze, où il combattit avec éclat. Il concourut à l'importante réduction de la ville et de la vallée d'Aoste, dont la prise honore le nom du duc de La Feuillade (1704). L'année suivante, il prit part aux sièges de Verrue, et de Chivasso, et assista glorieusement à la journée de Calcinato. En 1706, il parut avec honneur à la bataille de Castiglione. Plus tard, incorporé à l'armée du Dauphiné, il en suivit les opérations jusqu'à la conclusion de la paix.

Promu, en 1719, à la charge de Brigadier, il se vit, peu de temps après, revêtu du grade de Maréchal de camp.

C'est en 1758 qu'il termina une carrière honorée par de grands traits de valeur et de patriotisme.

N... de DURFORT-LÉOBARD, Archevêque de Besançon, florissait dans le dernier siècle. Il eut toutes les vertus d'un digne Prélat de l'Eglise gallicane.

Louis de DURFORT-LÉOBARD, son frère, fut Maire de Cahors, et Commandant du fort Médoc.

—

Un beau sang coulait dans les veines de ces Quercinois mémorables. La noblesse et l'ancienneté de leur nom se confond avec la splendeur et la vieille extraction des familles les plus brillantes de notre Province. Ce nom s'allie au nom encore aujourd'hui florissant de Duras, etc. La maison de Boissières a de tout tems été fertile en gentilshommes dignes de leur origine, dont la plupart tirèrent plus d'une fois l'épée pour le trône et pour la patrie.

Entre ces loyaux et valeureux Quercinois on peut signaler les suivans :

Antoine de DURFORT, Baron de Boissières, Seigneur de Léobard, de Salviac, de Saint Germain, né vers 1430, était gentilhomme de Louis XI.

Brengon de DURFORT, Baron de Boissières, petit-fils du précédent, militaire distingué, fut moissonné à la fleur de l'âge dans les champs de Pavie.

Son frère Jacques de DURFORT, etc., Chevalier de Saint-Michel, etc., était gentilhomme du Prince de Condé. Il fit les guerres d'Italie sous François I.er revêtu du grade de Lieutenant dans l'armée du duc d'Albanie, et donna, en maintes occasions, de belles preuves de vaillance.

Son autre frère Guyon de DURFORT, etc., avait également embrassé le parti des armes. Il combattit aussi dans l'expédition de François I.er au-delà des Monts, reçut une grave blessure à la bataille de Pavie, et partagea la captivité du grand roi à qui la fortune avait tout ravi, excepté sa gloire.

LABARRIÈRE.

Jean de Labarrière vit le jour à Saint-Céré vers le milieu du seizième siècle. Il était issu d'une des familles les plus honorables du Querci.

Il étudia successivement à Toulouse et à Bordeaux. La piété et le goût inné de la mortification chrétienne l'excitèrent à entrer dans l'Eglise. Jeune encore, à l'exemple de Fénélon, il déploya un rare talent pour la chaire; et plus d'un illustre suffrage enhardit l'éloquence de l'Apôtre adolescent. Celui de Madame de Rhingrave lui valut l'importante abbaye de Feuillans que Charles de Crussol lui résigna selon le vœu de la Comtesse, sa mère.

Labarrière passa quelque tems à Paris, occupé de la culture des lettres, et de la vertu. C'est là qu'il fit la connaissance du célèbre Arnaud d'Ossat promis à la pourpre romaine, à qui il enseigna la philosophie, et avec lequel il se lia d'une éternelle amitié.

Il quitta plus tard le bruyant séjour de la capitale, et gagna les murs de son abbaye. A peine y avait-il revêtu la robe de Citeaux qu'il conçut un dessein, dont l'exécution a rendu son nom illustre.

Ainsi qu'un grand nombre d'autres Maisons religieuses, celle de Feuillans avait malheureusement dégénéré. Un triste relâchement dans la discipline accusait le désordre des tems, et sollicitait une réforme

aussi prompte que hardie. Le nouvel abbé eut le courage de l'entreprendre. Ses leçons éclairaient les esprits, et ses exemples subjugaient les cœurs. Modèle de pénitence et d'austérité, dans un cloître où il aurait pu rencontrer encore quelques-unes des douceurs de la vie il s'imposa les dures pratiques des Pacôme et des Antoine dans le désert. Un si saint héroïsme ne fut pas stérile. En dépit des plus grands obstacles, la réforme fut établie, et Sixte V la couronna de sa sanction papale.

La révolution opérée par le pieux Labarrière excita l'admiration universelle. Le roi Henri III lui-même donna de brillantes preuves de l'enthousiasme qu'elle lui inspirait (*).

Labarrière paya la faveur dont le prince l'honorait d'une reconnaissance qui ne se démentit jamais. La ligue trouva toujours en lui un ennemi redoutable qui lui enleva plus d'une proie éclatante, et lui porta plus d'une grave blessure. Orateur de la fidélité dans des jours de faction et de révolte, il prêcha constamment la soumission au trône, et l'extinction de la discorde civile. On le vit, à Bordeaux, célébrer un service magnifique en l'honneur de Henri III, et prononcer son oraison funèbre. Cette cité, dont les vœux inclinaient pour les ligueurs, dut à ses sages exhortations l'honneur de se ranger sous le panache blanc de Henri IV.

(*) *Voyez l'Histoire du Querci par* Cathala-Co*thure, à l'article de* Jean de Labarrière.

Après avoir essuyé plusieurs persécutions, et rencontré jusques dans ses frères, et dans ses supérieurs des ennemis ardens à lui nuire, Labarrière finit par éprouver l'effet le plus sensible de leur haine dans l'interdiction prononcée contre lui par le Pape Clément VIII. Mais le triomphe de l'intrigue, et de l'envie ne fut pas long. L'innocence du pieux réformateur ayant été constatée par le fameux Bellarmin, il fut réhabilité dans ses droits. Il se trouvait alors à Rome. Il y mourut bientôt après, emportant la vénération du monde chrétien.

L'amitié s'unit à la religion pour adoucir ses derniers momens. Il expira dans les bras du Cardinal d'Ossat.

LABORIE.

Jean-Baptiste Laborie, Chef de bataillon, Officier de la Légion-d'Honneur, et de l'Ordre des deux Siciles, naquit, en 1769, à Lauresses, canton de Latronquière.

Doué d'une constitution robuste, et d'une haute stature, épris d'ailleurs de l'amour de la gloire, il embrassa la profession des armes. Il partit, en 1792, comme simple volontaire dans le 1.er bataillon du Lot. Son mérite l'éleva rapidement du rang de simple soldat à celui d'officier. Il fit en cette qualité toutes les guerres d'Allemagne. Incorporé successi-

vement au 108me et au 2me régiments de ligne. Dès l'an VII, il fut promu au grade de capitaine. Il dut à sa bravoure, souvent éprouvée, l'honneur de commander plusieurs compagnies de grenadiers réunies sous ses ordres. C'était surtout dans les affaires d'avant-poste qu'il fesait admirer son audace, et la précision de ses manœuvres. Sa vie, comme celle de tous les soldats Français de ces époques de gloire, n'était qu'une suite non interrompue de fatigues, de dangers, de combats et de triomphes.

Il reçut nne blessure grave à la bataille de Kaiser-Lauten, et fut revêtu, durant la campagne de l'an VIII, du grade de chef de bataillon.

Bientôt après, il changea de théâtre sans changer de destinée. Les Français battus en Italie avaient besoin de secours, et de grands efforts pour rappeler la victoire. Le général qui les commandait y ayant attiré Laborie, il y fit admirer, comme en Allemagne, cette valeur brillante et chevaleresque qui le caractérisait, et qu'on ne saurait contester aux militaires Quercinois. En l'an IX, il fut blessé devant Gênes. A peine sa santé fut-elle rétablie qu'il continua le cours de ses exploits sur cette terre classique de l'Ausonie. Il la parcourut, les armes à la main, depuis Alexandrie jusqu'à Naples, et depuis les côtes de Toscane jusqu'en Dalmatie. Les palmes d'Aoste, de Montebello, de Marengo et de Vallegio s'unirent sur son front à celles d'Aldenhoven, de Dusseldorf, de Lasieg, de Neuvied, de Kaiser-Lauten, et de Fleurus.

Les décorations de Chevalier de la légion d'honneur,

d'Officier de cet ordre, et de celui des deux Sciciles récompensèrent faiblement, en 1804, et en 1808, ses longs et brillants services. Les témoignages les plus flatteurs de ses Généraux le dédommagèrent de l'injustice du chef du Gouvernement, auprès duquel un caractère d'indépendance politique n'était pas, comme on sait, un titre de recommandation..... Malgré son défaut d'avancement lors des nombreuses promotions qui eurent lieu sous l'empire, ce brave préludait à de nouveaux succès, et se couvrait d'une gloire nouvelle lorsqu'en 1809 la mort vint l'enlever à la patrie au milieu de sa carrière, dans un combat inégal qu'il eut à soutenir à Soar, en Italie, contre les troupes autrichiennes.

PIALES DAXBER, D.r Méd.

LAVAUR.

François-Louis de Lavaur, Jésuite, vit le jour, en 1710, dans la ville de Saint-Céré. Il était fils du célèbre Guillaume de Lavaur.

Il avait hérité de son père, et de son aïeul maternel (*) le goût des sciences, et l'amour de la littérature. La manière dont il fournit ses cours élémentaires au collége des Jésuites de Paris fit concevoir de lui les plus belles espérances.

(*) *Le poëte* Maynard.

Entré dans le monde, il imposa silence à de secrets penchans, et se rendit au vœu de sa famille en s'engageant dans la diplomatie. Il se vit bientôt attaché au marquis de Fénélon, ambassadeur en Hollande. Le digne neveu de l'Archevêque de Cambrai eut plus d'une fois à s'applaudir du talent, et du caractère de Lavaur, son parent. Les lumières, et l'incorruptible délicatesse de ce jeune collaborateur ne contribuèrent pas peu à la dignité de sa légation.....

Un brillant avenir lui était promis dans cette carrière. Cependant il ne tarda pas à la quitter pour céder enfin à sa vocation naturelle, et, en 1732, il descendit de la scène politique pour entrer dans la compagnie de Jésus.

Il y avait à peine fait sa profession qu'il partit, en qualité de Missionnaire, pour les Indes orientales. Arrivé à Pondichéry, il pénétra de là dans le pays des infidèles, y étudia les diverses langues des Barbares, et se livra à leur conversion avec un zèle héroïque. Nouveau Xavier, il ne se laissa rebuter ni par la faim, ni par la soif, ni par la fatigue, ni par la peur des supplices. Ses larmes et ses sueurs firent croître sur ces bords lointains plus d'un laurier apostolique. Après dix ans de travaux, il fut nommé Supérieur de la Mission du Carnate, et se vit par conséquent obligé de se fixer sur la côte de Coromandel.

Les talens et les vertus du Père Lavaur jetaient un grand éclat aux Indes. Objet de la confiance universelle, il devint l'oracle des Gouverneurs, et leur principal diplomate dans plusieurs occasions difficiles. Il

parut, en particulier, aux conférences d'Edra, qui avaient pour but l'accord définitif de la France, et de l'Angleterre. Mais le glaîve seul devait décider la querelle. Une triste destinée planait sur nos possessions du Levant. Il serait hors de propos d'entretenir le lecteur des causes, et des détails de nos pertes immenses dans les Indes. Nous dirons seulement que les conseils du Père Lavaur tendaient à prévenir ces désastres. La conduite héroïque qu'il déploya, de concert avec les siens, dans les murs bloqués de Pondichéry (*) aurait aussi sauvé cette place de la main des insulaires, si.... Mais laissons en paix des cendres illustres que la piété filiale a désormais rendu sacrées même à l'Histoire (**).

Après la destruction de Pondichéry, le Père Lavaur, qui avait été l'un des trois députés chargés d'aller offrir aux Anglais sa capitulation, fut transporté dans la Grande-Bretagne, comme prisonnier de guerre.

Il séjourna trois mois à Plimouth. De retour en France, il passa quelque temps à Paris, où l'on fondait sur la sagesse de ses vues, et sur l'habileté des mesures qu'il concertait avec le ministère de grandes espérances pour le rétablissement de la compagnie des Indes........

(*) *Ce dévoûment remarquable se trouve constaté dans un acte public, daté du* 6 *mars* 1761, *et revêtu de la signature de* M. Leyris, *ex-Gouverneur, et des sept principaux membres du conseil supérieur de Pondichéry.*

(**) *Voyez les éloquents Mémoires de* Laly-Tolendal.

Cependant le désir de revoir une famille chérie l'entraîna dans son pays natal. Ses parens (1) et quelques vieux amis eurent à peine le tems d'embrasser ce vénérable exilé, couvert des nobles cicatrices de trente ans d'apostolat. Il acheva de s'éteindre à Saint-Céré, où il ne rapportait, pour ainsi dire, que les débris d'une vie qu'il avait dissipée au sein des peuplades du Gange, et du Kanda.

Envain des ennemis du Père Lavaur ou de son ordre (2) ont cherché à obscurcir la pûreté de ses vertus. Leurs jalouses calomnies sont refutées par tous les documens de l'époque, et par tous les habitans de l'Inde, qui parlent encore de ses longs travaux, et de son inépuisable charité.

LAVAYSSIÈRE.

N..... Lavayssière, Prieur d'Escamps, naquit aux environs de Moncuq vers le milieu du siècle dernier.

Entré dans la carrière sacerdotale, il pratiqua les touchantes vertus qui font du prêtre un ange médiateur placé par le ciel entre lui et les hommes.

---

(1) *Entre ses rejetons collatéraux on remarque aujourd'hui le jeune* Théodore de Lavaur *de Laboisse, en qui revivent le génie et l'âme de ses ancêtres.*

(2) *Ce grand homme a mérité, en particulier, les injures de* Voltaire, *et de l'abbé* Raynal.

Sa qualité de savant et de littérateur ajoute un nouveau lustre à sa mémoire. Il avait entrepris le *Nobiliaire* de la Haute-Guienne. Ce long travail, auquel il apportait le plus rare désintéressement (1) et la plus stoïque impartialité, mérita les éloges de l'assemblée provinciale..... La révolution, ce vaste tombeau des manuscrits du génie vertueux, dévora l'ouvrage déjà avancé de l'abbé Lavayssière.

Il publia plusieurs écrits, parmi lesquels on distingue un morceau de la plus saine critique touchant l'Histoire du Querci par Cathala-Cothure. C'est dans cet essai qu'il émet sur la naissance de Jean XXII l'opinion que nous avons signalée en parlant de ce Souverain Pontife.

Il succomba, en 1811, à un de ces accidens organiques qui foudroient, pour ainsi dire, la vie en l'attaquant dans son sanctuaire (1).

LONGAYROU.

N..... Lougayrou naquit à Moncuq en 1753.

Son éducation fut toute chrétienne. Confiée de bonne heure aux soins d'une religieuse sa parente, elle

---

(1) *Le produit de ses recherches généalogiques était affecté aux pauvres.*

(2) *Une attaque d'apoplexie.*

reçut, presque dès le berceau, les enseignemens de la sagesse, et les inspirations de la vertu. Un esprit vit et pénétrant, un cœur sensible et généreux, un caractère tissu de droiture et de franchise féconderent rapidement cette précoce culture.

Il est des âmes trop sensibles et trop élevées qui cherchent envain ici bas des objets dignes de leurs sympathiques adorations. C'est surtout pour ces âmes, en quelque sorte, vestales dans la création ; c'est pour ces êtres rares condamnés à une espèce de solitude morale que la religion inventa les monastères.

La vie de ces lieux paisibles devint bientôt un besoin pour la jeune Longayrou. Et dès l'année 1775, elle entra dans le couvent des Carmélites de la rue Saint-Jácques, à Paris, où elle fit sa profession sous le nom de *Sœur Thérèse de Jésus*. La nouvelle professe brilla d'abord de toutes les vertus religieuses. Au printems de l'âge, elle rivalisait de charité, de zèle, et de mortification avec celles de ses compagnes qui avaient vieilli sous la haire. Un mérite si rare ne tarda pas à lui attirer l'admiration, et à fixer les espérances de l'ordre.

A la mort de Marie-Louise de Gonzague, supérieure des Carmélites de Paris, des suffrages unanimes élevèrent à sa place la Sœur Thérèse de Jésus.

Des lumières étendues, une grande fermeté de caractère tempérée par les charmes d'une bonté angélique firent de son gouvernement l'âge d'or d'une précieuse portion des filles de son héroïque Patrone.

La révolution qui, à l'exemple de l'Océan élancé

loin de ses bords , envahissait tout dans ses violents écarts , s'était emparée de la demeure de Thérèse et de ses compagnes : la généreuse supérieure consacra son patrimoine à racheter ce saint asile, où elle eut le bonheur de rentrer avec ses sœurs au commencement du siècle.

Elle reprit dès-lors les rênes d'une pieuse administration qu'elle garda jusqu'à sa fin, arrivée en 1821.

Les travaux que son zèle lui imposait avaient hâté la décadence d'une santé naturellement débile et languissante.

La charité la suivit, pour ainsi dire, jusqu'entre les bras de la mort. Déjà sur le point d'expirer, comme on lui offrait divers objets que l'on croyait propres à soulager ses douleurs, elle dit ces mots sublimes : « *Gardez cela pour les pauvres*.

MALLEVILLE.

Guyon de Malleville, Seigneur de Cazals, naquit au château de ce lieu vers le milieu du seizième siècle.

Dans un tems d'obscure mémoire, où la morgue féodale repoussait la science avec dédain, et ne voyait d'honneur que dans un Carrousel ou sur un champ de bataille, ce Châtelain philosophe consacra ses veilles à l'étude, et sut allier à l'éclat gratuit de la naissance le mérite de l'érudition. S'étant particulièrement attaché à la discussion de nos chroniques, il laissa une Histoire inédite du Querci dans laquelle on observe plusieurs des qualités du bon écrivain (1).

---

(1) *L'auteur de cet écrit essaie d'y démontrer que Luzech est l'ancien* Uxellodunum. *A l'article* Luctérius, *Nous avons déjà fait entendre notre opinion à cet égard. Quoiqu'il en soit, celle de* Guyon de Malleville *a été partagée par le célèbre* Lefranc de Pompignan. *Elle est soutenue dans l'ouvrage estimable du Comte* de Taillefer *sur les* Antiquités de Vésone. *Elle est aussi professée par le Comte* de Clermont-Touchebœuf, *dont l'autorité est imposante en matière d'*Archéologie locale.

PALOT.

Pierre de Palot naquit au Puy-de-Sor, auprès de Gourdon, vers le commencement du dix-septième siècle. Il était fils de Guillaume de Palot, Capitaine dans le régiment de la Bourgade, qui fut aide-de-camp du duc de Mayenne au fameux siège de Montauban.

Engagé de bonne heure dans la carrière des armes, il fut associé aux principales campagnes qui signalèrent son époque. Il se distingua dans l'armée de Picardie, en 1636. Quelques années après, la Communauté de Gourdon ayant été sommée d'envoyer cent hommes au Grand Condé sous les murs du château de Salse, dont ce Prince faisait le siège important, la conduite de ces guerriers fut confiée à Pierre de Palot. En 1641, Il se vit élevé au grade de capitaine.

Gouverneur de la place d'Hortez, ville forte située sur les confins de l'Arragon, il fut chargé, en 1643, de la défendre à la tête du régiment de Périgord contre une nombreuse armée commandée par Bramaccio, mestre-de-camp du roi d'Espagne. Après vingt-huit jours d'une résistance valeureuse, cédant aux ordres du général Monbrun, il livra la place à l'ennemi à d'honorables conditions pour les Français. L'un des articles de la capitulation portait qu'ils se retireraient « *avec armes et bagages, balle en bouche, mèche* » *allumée par les deux bouts, et tambours battans* »;

Ce brave pouvait se glorifier d'une éclatante origine. Il voyait remonter ses aïeux jusqu'au commencement du treizième siècle. L'auteur de sa famille était un Prince étranger venu des champs lointains de la Dacie pour prêter à Philippe-Auguste l'appui de son épée contre ses nombreux ennemis. Ce fait mémorable se trouve consigné dans les lettres-patentes où le héros était ennobli, et nommé Gouverneur de l'Anjou par le vainqueur de Bouvines.

Cette pièce, dont nous garantissons l'authenticité, est ainsi conçue : « *Philippus, Dei gratiâ Francorum Rex, notum facimus universis, quòd cùm Otho Palot ex daciâ venerit ad nos cum manu armatâ Dacorum, et nobis contra Albigenses hostes nostros..... Generositatem testatus fuerit, strenuè magnanimiter que semper se gesserit, et victoriam de inimicis reportaverit; et desuper cùm traxerit originem suam, ut nobis manifestum fuit, de nobilissimâ familiâ comitum, et fundatorum antiquissimæ urbis Palodœ in daciæ regno sitœ, his de causis eumdem et suos aggregavimus in numerum nobilium nostrorum.... Et concessimus ei gubernationem et præfecturam Andogavensem quousque ei dederimus Majus prœmium virtutis suæ, et meritorum nunquam satis laudatorum* ..... (1214).

La famille dépositaire de ce précieux monument a long-tems fleuri aux portes de Gourdon. Elle subsiste encore aujourd'hui dépouillée d'un éclat qui dis-

parut avec sa fortune (*). Semblable à ces vieilles ruines qui ne sont plus que la médaille de chefs-d'œuvres noyés dans le naufrage des tems.

PARAMELLE.

Jean-Baptiste Paramelle, prêtre, naquit, en 1790, à Felzins, canton de Figeac.

Il fut promu au sacerdoce à 24 ans, nommé d'abord vicaire à Sousceyrac, puis élevé à la cure de Saint-Jean-Lespinasse (canton de Saint-Céré), et enfin investi de celle de Cornac. Homme doux et bon, pasteur vertueux et zélé, il fit constamment le bien, et se montra toujours à la hauteur d'un ministère qui commence à l'homme, et ne finit qu'à Dieu.

Cependant l'étude absorbait tous les momens que ne réclamait pas son troupeau: elle était pour lui une seconde religion dont les effets tendaient aussi tous aux grandes choses, aux progrès de la civilisation, et au bonheur de ses semblables.

L'abbé Paramelle était du nombre de ces hommes

(*) *Un mot sorti de la bouche d'un membre de cette famille prouverait que l'opulence, et le crédit y ont seuls dégénéré. Durant un voyage de l'Evêque du diocèse à Gourdon, l'un des* Palot *s'étant présenté à lui grossièrement vêtu, et l'épée au côté :* « Monseigneur, *lui dit-il*, vous voyez devant vous un homme noble comme le roi, chrétien comme le Pape, et pauvre comme Job.

qui ajoutent un grand prix à la connaissance de l'histoire locale. Il éclaira, découvrit même plusieurs objets d'antiquité relatifs à la contrée qu'il habitait. Il a laissé sur ces matières des Mémoires intéressants.

Plus tard, il tourna d'un autre côté ses doctes méditations, et conçut un projet aussi noble que patriotique. On sait que la partie de notre département, formée par le sol calcaire, et vulgairement appelée *Causse*, éprouve dans l'année une disette d'eau de plusieurs mois. Les travaux de Paramelle tendaient à abreuver ces régions arides. Dans cette vue, il avait *créé* un systême, approuvé par des administrateurs éclairés (*) et de savants physiciens (**). Déjà plusieurs fouilles heureuses faites sur des points divers attestaient la vérité de son plan; déjà des populations entières bénissaient le nom du philantrope investigateur, lorsqu'un trépas soudain (***) est venu le ravir aux hommages de la reconnaissance, aux vœux de l'amitié, et aux rêves de la gloire............

(*) MM. *Baumes* et *de Saint-Félix*.

(**) MM. *Delpon* et *Mossé*.

(***) *Il a succombé, avant quarante ans, à une attaque d'apoplexie produite par de longs excès de travail intellectuel.*

RAMEL.

—

Jean-Pierre Ramel, Maréchal-de-camp, vit le jour à Cahors en 1770.

A l'issue de ses études élémentaires, dont il fournit le cours dans sa ville natale, il embrassa le parti des armes. La révolution qui semblait communiquer à tout la rapidité de sa course vint hâter l'avancement militaire du jeune Quercinois. Lui-même, il avait été d'abord séduit par les prestiges de cette hardie novatrice arrivée, disait-elle, pour affranchir l'Univers. Il brûla de cet enthousiasme national qui, dans ces tems de gloire et de calamités, mit la France seule aux prises avec toute l'Europe, et borda nos frontières aggrandies d'un rempart de baïonnettes et de lauriers. Il s'éleva successivement jusqu'au grade d'Adjudant-général, et se vit associé à un grand nombre des faits d'armes qui ont illustré cette époque.

En 1794, il commandait dans le Val d'Aran une division de l'armée des Pyrénées orientales, sous les ordres du Général Pérignon. C'est vers ce tems qu'il fut emprisonné comme royaliste. Il passa seize mois dans les cachots d'où il ne fut tiré que par la généreuse entremise du Général du Gommier, dont le

nom sera long-tems béni par les amis de l'humanité (*).

Il combattait, en 1796, dans les rangs de l'armée de Rhin et Moselle commandée par Moreau. C'est de ce Général qu'il reçut la mission de défendre le fort de Kehl contre le Prince Charles qui fit essuyer à cette place un formidable bombardement.

Cependant une violente secousse, propre à frayer les voies au retour de la monarchie, déchire tout-à-cuop en deux la convention nationale. Par cette scission, le colosse politique, devenu plus faible, crut devoir s'environner de nouveaux appuis. Une garde plus nombreuse fut assignée au Conseil des anciens, et à celui des Cinq cents; et dès le 1er janvier 1797, Ramel fut nommé Commandant de deux vastes bataillons destinés à protéger les membres de nos Chambres législatives.

Placé à ce nouveau poste, l'utilité de son influence dans la conspiration ourdie par les royalistes, lui attira des propositions auxquelles il se rendit avec un rare dévoûment. Il dut à cette généreuse participation d'être proscrit avec les principaux conjurés.

L'une des victimes du directoire, frappées par la foudre du 18 fructidor, il eut à endurer les maux de

---

(*) *C'est encore à cette époque que son frère aîné, ancien Membre de l'Assemblée législative, combattant avec lui au pied des Pyrénées où il s'était honorablement signalé à la tête d'un régiment de dragons, périt sous la hâche de la terreur.*

En 1792, un de ses autres frères, jeune officier au régiment de Wellesley, refusant de prêter le serment imposé aux soldats Français après le 10 août, avait aussi perdu la vie, martyr de sa fidélité.

la plus cruelle déportation. Il serait trop amer le récit des misères que tant de bons Français essuyèrent en ce lamentable exil. Entassés durant le voyage dans les entre-ponts d'un vaisseau dirigé par des conducteurs plus impitoyables envers ces honorables proscrits que ne sont les Négriers à l'égard des Serfs que nous envoie l'Afrique, ils abordent enfin à Cayenne, et sont jetés ensuite dans les marais infects de Sinnamari. Les horreurs d'un pareil séjour, et l'aspect d'une mort prochaine ne tardèrent pas à arracher de ces tristes lieux quelques-uns de ces infortunés. Huit d'entr'eux (Ramel et Pichegru étaient de ce nombre) craignant moins le naufrage que leur affreuse position, se jettent, la nuit, dans une étroite et frêle pyrogue, s'éloignent d'une côte orageuse au travers des brisans et des rescifs, et dénués de provisions, sans carte, sans boussole, ils s'élancent dans le sein du vaste Atlantique !...... Après huit jours d'efforts et de souffrances de tout genre, ils arrivent, comme par miracle, à Surinam, où les Hollandais les accueillent avec tout l'intérêt que peut inspirer le malheur. Ils se transportent de là en Angleterre. Bientôt Ramel se rendit à Hambourg : C'est dans cette ville qu'il publia, sous le titre de *Journal de l'Adjudant Ramel*, ses tristes souvenirs de Cayenne et de Sinamari. Cet écrit touchant, dont on lui disputa la rédaction (*) eut un débit prodigieux en Europe.

« *Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt* ».

(*) *On l'attribua dans le tems à son ami* Mathieu-Dumas, *auteur du* Précis des évènemens militaires.

La révolution du 18 Brumaire lui ayant ouvert les portes de la France, Ramel rentra dans sa patrie.

Plus tard, il fut attaché par Bonaparte comme Adjudant-Général à l'état-major de l'un des corps de l'armée de Portugal.

En 1814, Louis XVIII le promut au grade de Maréchal-de-camp.

Investi pendant les cent jours du commandement de la ville de Toulouse, il fut maintenu dans ce poste après la seconde chûte de Napoléon.

Quelques soupçons sur l'existence de relations particulières entre Ramel et Fouché, et son louable refus de donner le mot d'ordre aux compagnies dites de Verdets, avaient aliéné au général les esprits exaltés d'une terre volcanique en fait d'opinion.

Telles sont les causes auxquelles on fait remonter sa fin tragique. Les détails suivants appartiennent à l'Histoire : nous les devions à nos Lecteurs.

Le 15 août 1815, vers minuit, Ramel était à peine entré dans sa demeure (*) que de sinistres vociférations frappèrent ses oreilles. Déjà les portes sont brisées..... La foule se précipite..... Le général est attaqué avec furie. Celui-ci tire son épée, et se défend avec courage. Bientôt, couvert de blessures, il parvient à s'échapper. Les assassins le suivent à la trace de son sang, et le découvrent au fond d'un grenier, où un simple tas de paille le cachait à leur cruauté. Ils frap-

---

(*) *L'Hôtel du général était situé sur la place du Rouaix, qui ordinairement, et ce soir-là en particulier, servait de théâtre aux amusemens du peuple.*

pent encore la victime........ On la leur arrache enfin........ Mais comme on pansait les plaies de l'infortuné, les monstres se précipitent de nouveau sur lui, et le percent de vingt coups de baïonnettes.

Après d'horribles souffrances, le Général mourut de la mort du chrétien, en pardonnant à ses bourreaux, dont il refusa de révéler le nom.

REGANHAC.

Géraud-Valet de Reganhac, membre de l'Académie de Montauban, et de celle des Jeux-floraux de Toulouse, naquit à Pern en 1719.

Il annonça de bonne heure un esprit distingué; et de brillants succès marquèrent ses premières études.

Ami des vertus privées, et d'une existence paisible, il voulut vivre dans la contrée qui lui avait donné le jour. Fesant taire l'instinct du génie, et l'amour de la gloire, dont l'impulsion l'aurait guidé sur un théâtre plus fertile en émulation et en renommée, il sut préférer au brillant exil que s'imposent d'ordinaire les talens de province, le séjour obscur de son pays, et la tranquille paix du toît natal. La culture des lettres vint ajouter encore au charme qui l'enchaînait au sein de la campagne. Le goût de la nature fut toujours la passion favorite des disciples d'Apollon. Ce Dieu sourit aux jeunes travaux de Reganhac. Orateur et poëte tout-à-la-fois, on le vit remporter divers

prix à l'Académie des jeux-floraux. Les doctes enfans d'Isaure ne tardèrent pas à enrichir leur société d'un écrivain dont les essais avaient accoutumé de ravir leurs suffrages ; et dès l'année 1758, le jeune Quercinois entra aux jeux-floraux le front ceint de plusieurs lauriers académiques. Il y avait, en particulier, obtenu le prix de l'Ode.

Le genre lyrique fut depuis le principal objet de ses veilles. Doué d'une imagination forte et vive, il alliait à la puissance de l'invention cette délicatesse exquise de l'oreille, seule capable de faire sentir le nombre des vers que Voltaire appelle, avec vérité, la musique de l'âme. L'éloignement des grandes sources littéraires, la privation des sages conseils d'une critique amie, mais sévère et éclairée, avaient entretenu en lui un léger défaut de goût qui se trahissait dans ses compositions par de nombreuses négligences qu'une attention mieux dirigée eût fait aisément disparaître.

Reganhac attacha son nom à quelques-uns des évènemens les plus fameux du dix-huitième siècle qu'il célébra dans des Odes où il chante surtout l'heureux succès des armes de Louis XV. Au travers des imperfections, que nous venons de signaler en général dans ses écrits, on admire des beautés d'un ordre supérieur. L'élévation des idées, la hardiesse des figures, la force et l'éclat du style y annoncent l'homme destiné à manier dignement la lyre.

Si quelque chose avait pu développer et justifier en lui cette vocation sublime, c'est surtout la lecture d'Horace. Ami passionné de cet auteur, à-la-fois l'Ana-

créon et le Pindare de Rome, il en méditait les écrits avec cette opiniâtreté féconde que l'auteur de l'Art poétique recommande pour l'étude des chefs-d'œuvre grecs : « *Nocturnâ versate manu, versate diurnâ* ».

Jaloux, après Dacier, Sanadon et Batteux, d'initier le public au secret des beautés de son immortel modèle, il publia une traduction en prose de ses Odes. Quelque tems auparavant il avait fait paraître, sous le titre d'*Etudes lyriques*, une Imitation des plus remarquables d'entre ces Hymnes sublimes (*).

Nous ne saurions nous empêcher de mettre sous les yeux de nos Lecteurs quelques Fragmens de cette traduction poétique, souvent digne de l'original. Nous avons admiré les Strophes suivantes extraites de l'Ode d'Horace, consacrée à chanter les triomphes prématurés du jeune Drusus :

Tel que le Ministre intrépide
Du tonnerre effrayant des Dieux
Sur un peuple d'oiseaux timides
S'élance du plus haut des Cieux ;

(*) *On a encore de* Reganhac *quelques Psaumes traduits en vers français, une dissertation sur l'*Ode *qui fut lue, en* 1761, *à l'Académie des Jeux-floraux, et deux* Discours *qui furent couronnés par la même Société. Ils portaient sur ces deux questions :*

« L'esprit philosophique est-il plus utile que nuisible aux belles-lettres ? »

« N'est-il pas honteux d'avoir plus de ménagement pour les vices que pour les ridicules ? ».

Bientôt la splendeur de sa race
Impose à son heureuse audace
Des triomphes plus signalés ;
Il cherche des périls terribles,
Epargne ces troupeaux paisibles,
Et combat les dragons aîlés.

Ou tel que sur l'herbe nouvelle
Où bondit un riant troupeau
Parait chassé de la mamelle
Un impétueux lionceau :
Tremblante, glacée, éperdue,
La jeune brebis à sa vue
De son sort pénètre l'horreur,
Et croit sentir sa dent naissante
Sur sa chair encor palpitante
Faire l'essai de sa fureur.

Tel Drusus formé pour la gloire....

Le germe des vertus sublimes
Passe des pères aux enfans ;
L'ardeur des coursiers magnanimes
Se transmet à leurs descendans.
Jamais la colombe amoureuse
Ne dut à l'aigle généreuse (*)

(*) *C'est une de ces négligences que nous avons déjà reprochées à notre auteur. Il partage avec* Bossuet *le tort grammatical d'avoir cru le mot* aigle *du genre féminin.*

Son être et sa timidité :
Mais sans une exacte culture
Des dons heureux de la nature
Le vice efface la beauté.....

Le poëte Quercinois nous semble avoir dignement rendu les paroles toutes romaines qu'Horace met dans la bouche de l'héroïque Régulus parlant dans le Sénat contre ses compagnons d'esclavage avec l'éloquence de l'homme qui a résolu de s'immoler à la gloire de sa patrie.

J'ai vu le temple de Carthage,
Et j'en ai vu les murs couverts de vos drapeaux :
J'ai vu vos Citoyens sans force et sans courage
Tomber au seul aspect de leurs faibles rivaux.

Bientôt vos indignes cohortes
Ne sont que des troupeaux d'esclaves enchaînés....
....
....

Pensez-vous qu'au sein des allarmes
Le soldat racheté revienne avec éclat ?.......
Vous joindrez à l'affront qu'ont éprouvé vos armes
Un emploi dangereux des trésors de l'Etat.

Comme la laine une fois teinte
Ne recouvre jamais sa première blancheur,
Un cœur qu'a refroidi le poison de la crainte
Ne sent plus rallumer le feu de sa valeur.....

Dans une bataille nouvelle
Seront-ils la terreur des cruels Africains
Ceux qui par un effort de grandeur et de zèle
Aux fers de l'esclavage ont présenté leurs mains !

Une tendre amitié liait Horace à Virgile. Le lyrique romain, sur le point de se voir ravir l'objet de ses douces affections, prêt à s'embarquer pour Naples, recommande aux vents et à Neptune cette tête précieuse ; et si les flots et les aquilons pouvaient jamais devenir sensibles, sans doute ils l'auraient été à de si mélodieuses prières. Tout le monde sait par cœur ce chef-d'œuvre de tendresse et de poésie. Sous la plume de Reganhac il respire encore le suave parfum de l'antiquité. L'imitateur français brille surtout dans la traduction du morceau le plns énergique de l'Ode.

Il eut sans doute un cœur d'airain
Celui qui se livra le premier à Neptune,
Et, sur un fragile sapin
Poursuivant l'aveugle fortune,
Au caprice des flots asservit son destin.

D'une mort prochaine et terrible
Il brava les horreurs, et défia les coups
Quand de l'Océan inflexible
Il affronta le noir courroux,
Et méprisa des vents le sifflement horrible.

Quand d'un œil sec il vit de près
Des gouffres mugissants, des rochers formidables,

Des syrthes..... mille écueils secrets,
Et des monstres épouvantables
Fendre le sein des mers aussi prompts que des traits.

Envain ta sagesse profonde,
Magnifique artisan de l'immense univers,
Voulut que l'empire de l'Onde
Séparât les peuples divers,
Et servît à borner les régions du monde.

Ardents aux plus hardis travaux,
Les mortels ont franchi ces barrières sacrées,
Et de téméraires vaisseaux
Couvrant les plaines azurées
Rapprochent les climats que séparaient les flots.

Reganhac lutte encore honorablement avec Horace dans l'Ode où ce poëte patriote reproche si éloquemment aux Romains la décadence des mœurs antiques : le favori de Mécènes n'eût pas désavoué les vers suivans :

Non, à de tels parens ne dut point son courage
Cet essaim de héros qui du sang de Carthage
Fit couler des torrens dans un combat naval,
Qui mit Pyrrhus en fuite, et confondit la rage
Du grand Antiochus, et du fier Annibal.

Soldats agriculteurs, ils guidaient la charrue,
Et sous l'œil redouté d'une mère absolue,
Une bêche à la main, ils fendaient les guérêts,

Ou, prenant, tour-à-tour, la hâche et la massue,
Il fesaient succomber sous leurs coups les forêts. (*).

C'est ainsi que la paix les rendait indomptables ;
Dès l'aube ils exerçaient leurs bras infatigables.
Ils suspendaient le soir leur travail assidu
Quand leurs bœufs revoyaient leurs paisibles étables,
Et rapportaient leur soc à leur joug suspendu.

Est-il quelque vertu que le tems n'affaiblisse ?
Rome oublia bientôt l'exemple de Fabrice :
Nos pères dans le crime effaçaient nos aïeux ;
Avec plus de fureur nous embrassons le vice,
Et nous serons suivis par de pires neveux.

Ce faible échantillon de la manière de Reganhac prouve qu'il ne manquait ni de feu, ni d'enthousiasme. En lui la force et la précision n'excluent pas l'élégance et l'harmonie. Traducteur presque servile, même lorsqu'il imite en poëte, il nous semble surtout posséder le mérite aujourd'hui si rare de rester constamment fidèle à son auteur. Jaloux de nous le montrer tel qu'il était pour les Romains, et de copier la rapide mobilité de ses tons, il épuise tous les rithmes, parcourt toutes les formes, et donne partout des preuves d'un talent classique pour le grand art d'ecrire en vers.

(*) *Inversion défectueuse qui se rattache au défaut de correction que nous avons déjà relevé.*

Ce talent s'alliait à toutes les qualités du cœur. Digne ami de Lefranc de Pompignan, à l'exemple de ce noble écrivain, il opposa toujours à la philosophie de son siècle la pratique d'une morale pûre, fondée sur ces croyances sublimes que le sage regarde comme nécessaires au bonheur de l'homme *.

---

* *Il eut un fils, digne héritier de son génie et de son caractère, qui se fit connaître par plusieurs morceaux de circonstance, lesquels rappelaient la touche de l'émule d'*Horace. *Il publia l'éloge de* Louis XII, *et fut couronné à l'académie de Montauban pour celui de* Lefranc, *qui a jeté sur elle tant d'éclat. Il se recommandait par une vaste érudition, par un jugement sain, et par les ressources d'un goût plein de délicatesse.*

FIN.

A M.r GLANDIN,

Président du Tribunal de Gourdon,

MEMBRE

DU

Conseil-Général du Département du Lot, etc.

Monsieur,

Le haut intérêt que vous avez pris à l'exécution, et au succès de cet Ouvrage vous assure des droits éternels à ma reconnaissance. Recevez-en l'hommage public avec le tribut d'estime que commande le patriotisme uni à un noble caractère.

Vidaillet.

ERRATA.

En tête de la Dédicace : Jérésalem, *lisez* Jérusalem.

Dédicace, 21me ligne, après le mot approbation, *supprimez la virgule.*

A la Préface, page 4, lig. 8e : Hitoire, *lisez* Histoire.

Dans l'Histoire abrégée du Querci, page 3, ligne 7 : une, *lisez* un. —Même p., lig. 8 : située, *lisez* situé.

Page 9 ligne 25 : possesions, *lisez* possessions.

Page 17, ligne 9 : roi, *lisez* pays.

Page 16, lig. 18, administrée, *lisez* administrée.

Page 24, ligne 7 : joignait, *lisez* réunissait.

Page 52, ligne 5 : som nom, *lisez* son nom.

Page *idem*, ligne 6 : surnom, *lisez* prénom.

Page 96, ligne 3 : fleur, *lisez* fleurs.

P.e 104, à la note : *circoncoisins*, lisez *circonvoisins*.

Page 192, ligne 28 : 1798, *lisez* 1498.

Page 222, ligne 19 : de Pérefixe, *lisez* des

Page 249, ligne 1 : ces historiens, *lisez* cet historien.

P.e 268, lig. 19 : l'asservissemnt, *lis.* l'asservissement.

Page 270, ligne 8, après ce mot : Cependant, *lisez* nouveau Codrus.

Page 279, ligne 9 : siècle, *lisez* tems.

Page 288, ligne 13 : ainsi, *lisez* ains.

Page 332, ligne 22 : virgule , *au lieu de* ;

Page 352, ligne 14 : traits, *lisez* trait.

Page 381, ligne 1 : ce, *lisez* un.

Page 399, lig. 24 : occasion, *lisez* circonstance.

Page. 404, lig. 24 : de la ville, *supprimez ces mots.*

Page 443, ligne 28 : avec, *lisez* par.

rniers travaux furent encore pour l'huma-
s la fin de sa vie, il fit paraître un mémoire
« *De l'état successif des études dans la ville*
iors ». Les lumières et le dévoûment dont
discours décèlent l'âme du citoyen et le
philosophe. Le conseil général du départe-
anctionna le mérite en ordonnant qu'il fût
ıns ses archives.

leste ami des hommes, après avoir fourni une
toute consacrée à ses compatriotes, quitta
:scorté des espérances du sage (*). Mort après
;i vécu, il parut sans doute avec confiance
:lui qui ne meurt pas!

RULHIÉ.

Rulhié, curé de Saint-Pierre, à Cahors,
: l'Académie des belles-lettres de Montauban,
l'Hospitalet en 1717, et mourut à Cahors

nce et l'obscurité, partage ordinaire de l'é-
de la vertu, lui épargnèrent ce bruit de
n et ce cortége d'honneurs, dont les faux at-
lient à tant de véritables amertumes. Sans
al aux yeux de ses contemporains, les dé-

1805.